



HAL
open science

**Pratiquer l'enquête de terrain au Brésil : expériences
personnelles et histoire des recherches empiriques
(1930-1970)**

Christophe Brochier

► **To cite this version:**

Christophe Brochier. Pratiquer l'enquête de terrain au Brésil : expériences personnelles et histoire des recherches empiriques (1930-1970). Sciences de l'Homme et Société. Université Lumière - Lyon II, 2010. tel-00600081

HAL Id: tel-00600081

<https://theses.hal.science/tel-00600081>

Submitted on 13 Jun 2011

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Université Lumière-Lyon II

Mémoire d'habilitation à diriger des recherches en sociologie

**Pratiquer l'enquête de terrain au Brésil :
Expériences personnelles et histoire des recherches
empiriques (1930-1970)**

par

Christophe Brochier

Sous l'orientation de Jean-Claude Rabier

2009

AVANT PROPOS

Ce mémoire vise à la fois à retracer un parcours de recherche assez court dans le temps (1994-2008) et à faire le point sur des recherches actuelles amenées à se prolonger dans les années à venir. Le fil directeur des différentes parties de l'exposé consiste en une réflexion sur le thème de l'enquête de terrain au Brésil. Il s'agira, dans un premier temps, de décrire les étapes principales de ma formation de sociologue en explicitant le rôle qu'y a joué la pratique de l'observation participante. Je proposerai ensuite, sur la base de mes travaux, plusieurs analyses concernant les avantages de cette forme de recherche par rapport aux approches par entretiens. Enfin, j'exposerai certains résultats de mes enquêtes actuelles consacrées à l'histoire des pratiques de recherches au Brésil. Il s'agira en particulier de chercher à comprendre pourquoi l'observation participante est si peu utilisée dans ce pays.

Ce mémoire ne consiste donc pas, à résumer les conclusions des travaux de l'auteur en essayant de montrer à la fois la pertinence du projet général et la justesse des propositions. S'il existe bien des thèmes communs à mes enquêtes (en particulier pour ce qui concerne la façon dont les différentes formes de relations sociales jouent dans les activités collectives), leur unité fondamentale est méthodologique et tient à l'usage systématique de l'observation. Ce choix, comme je l'exposerai plus loin, vient à la fois des particularités d'une formation et des qualités intrinsèques de la méthode. Ma pratique de la sociologie empirique m'a en effet confirmé que, pour de nombreux sujets et pour certains terrains, cette approche de la réalité sociale est beaucoup plus précise, sûre et productive que les autres formes de recherches qualitatives. L'un des buts de ce mémoire est de montrer de quelles manières ces affirmations sont judicieuses en particulier pour les sujets sur lesquels ont porté les enquêtes.

La dernière partie du texte, qui correspond à un résumé de mes derniers travaux, a pour point de départ les réactions que j'ai pu constater de la part d'enseignants et de chercheurs brésiliens vis-à-vis de mes propositions sur la place que devrait avoir l'observation dans les recherches empiriques au Brésil. A mesure que j'acquerrais la certitude de l'importance de la recherche par observation, je constatais que la sociologie brésilienne, si elle échappait en partie à la tentation quantitativiste, préférait l'analyse superficielle de discours (par les entretiens formels enregistrés). Les chercheurs que je côtoyais semblaient tenir pour évident qu'être au côté des acteurs lorsqu'ils vivent les situations étudiées n'est pas vraiment préférable à une discussion

enregistrée avec eux *a posteriori*. En cherchant les origines de cette tendance, j'ai découvert qu'il avait existé une tradition de recherches concrètes et peu théorisantes, empruntée aux écoles sociologiques et anthropologiques américaines. J'ai donc essayé de comprendre quels avaient été les résultats des différentes formules de recherche employées au Brésil, dans quels contextes et en fonction de quelles conditions. Si l'observation est si riche pour le Brésil, comment a-t-elle été employée ? À quoi s'est-elle heurtée ? Pourquoi a-t-elle reculé ? Pour répondre à ces questions, j'ai examiné l'histoire de la sociologie en me concentrant sur les pratiques, c'est-à-dire en regardant des hommes et des femmes au travail, en relations les uns avec les autres dans le contexte de certaines institutions.

Première partie : Expériences et réflexions personnelles sur l'enquête et le Brésil

L'exercice de l'habilitation incorpore généralement un chapitre de réflexion autobiographique qui s'il ne verse pas dans l'autocélébration est utile pour comprendre et évaluer la contribution d'un chercheur. Il est en particulier intéressant de connaître les raisons et les conditions de la formation initiale, les influences et les choix d'orientations de recherche. Mon parcours s'écartant sous certains aspects du parcours classique du sociologue, il n'est donc pas superflu de donner quelques éléments d'information. Ensuite, puisque j'ai choisi de consacrer la moitié de ce document à l'étude des carrières et des parcours des chercheurs au Brésil, je ne pouvais manquer de sacrifier même brièvement à cet exercice. Je rappellerai donc dans un premier temps les étapes de ma formation et de mon travail de chercheur avant de développer mes conceptions en matière de méthodologie et de les comparer aux pratiques en vigueur chez les sociologues brésiliens.

Chapitre 1

INTRODUCTION EN FORME DE RETOUR SUR UN PARCOURS

Découverte de la sociologie comme prise de recul sur la vie sociale

Ma découverte de la sociologie coïncide pratiquement avec ma première rencontre avec le Brésil. En Octobre 1993, de retour d'un voyage touristique de 10 semaines au Brésil, je commence à 23 ans, un DEA de sociologie sans rien connaître de cette discipline. J'avais auparavant étudié les langues vivantes (Deug LEA), les mathématiques (Bac C et Deug MASS) et la gestion (Ecole de Commerce). Ce parcours n'avait que peu de véritable cohérence : j'avais au départ l'idée de devenir scientifique mais mes aptitudes en mathématiques l'interdisaient. Les études commerciales se fondaient sur des matières scolaires que je dominais mieux et annonçaient un futur professionnel plus rassurant. En 1993, la sociologie, dont je ne savais rien m'apparut comme un moyen parmi d'autres d'étudier l'Amérique latine, un projet que je mûrissais depuis le lycée mais que les impératifs d'évitement du chômage m'avaient fait oublié. En 1993, la conjoncture économique était mauvaise et tenter une formation nouvelle ne semblait pas être un risque exagéré. Je voulais de toute manière me donner une chance d'aller au-delà d'une formation strictement technique afin d'accéder au monde des idées et de la culture. Accepté en DEA, j'ai essayé d'acquérir en six mois assez de rudiments de sociologie pour écrire un mémoire d'une centaine de pages portant sur les expatriés du BTP. Il m'est facile de constater aujourd'hui que mon premier essai d'apprenti sociologue était de qualité moyenne, mais à l'époque les organisateurs de la formation, Jean Pierre Briand, Jean-Michel Chapoulie et Henri Peretz accordaient surtout de l'importance à l'orientation empirique de nos travaux ; j'obtins ainsi le diplôme¹. Je découvris aussi et surtout à l'occasion de cette année de DEA que la sociologie constituait un outil original de prise de recul sur la réalité sociale mais également un ensemble d'exigences de type scientifique tournées vers la description de la société. Je mesurais tout l'écart avec les disciplines normatives et techniciennes orientées vers la gestion des entreprises. La faible insistance des directeurs de la formation sur les questions théoriques rendait possible une entrée de plain-pied dans la discipline en mettant au centre des enjeux la présentation de faits dégagés par observation ou entretiens. Mon manque de culture livresque en sciences sociales

¹ Sur l'enseignement dispensé par cette équipe enseignante, on consultera les témoignages rétrospectifs de Briand (1998) et Chapoulie (2002b).

fut compensé par un penchant vers le concret qui m'avait d'ailleurs nuit au cours de ma scolarité pour des disciplines abstraites comme les mathématiques ou la philosophie.

Le premier contact avec l'observation sociologique comme méthode d'enquête fut assez déroutant. Henri Peretz qui assurait cet enseignement avec conviction et enthousiasme cherchait à nous montrer qu'il s'agissait de la meilleure manière de saisir le monde social, mais plusieurs parmi nous, au nombre desquels je me trouvais, avaient du mal à saisir ce que désignait le terme « observation ». S'il s'agissait de regarder, nous pensions déjà le faire en tant que participants ordinaires à la vie sociale. L'un de nos camarades qui travaillait comme serveur en restauration se voyait demander régulièrement s'il « voyait des choses ». Ce type d'injonctions me plongeait dans la perplexité : que peut-on bien « voir » dans un restaurant ? Mon trouble ne fit qu'augmenter lorsque nous nous rendîmes en groupe dans un magasin Tati pour « observer ». Henri Peretz nous demanda de nous promener individuellement dans le lieu afin de saisir ce qui s'y déroulait. J'écrivis comme les autres ensuite un cours texte sans bien comprendre l'intérêt de la démarche. L'étape suivante nous emmena la sortie du « Bon Marché », magasin chic cette fois. Mon collègue Jacques Siracusa et moi-même, à la sortie du magasin, reçûmes la mission de noter la classe sociale des clients du magasin. Il s'agissait de réaliser par des chiffres que les gens qui fréquentaient ce magasin étaient bien différents des habitués de chez Tati. Cela ne me paraissait pas être un grand acquis, sur le moment.

Je crois que je pris conscience de l'intérêt et de la signification de cette pratique de recherche quand il fallut l'appliquer seul pour un sujet de son choix. Par commodité je choisis le bus à Marseille, pensant que le caractère parfois folklorique des interactions dans les transports marseillais me fournirait quelque chose à dire. Je notais bien quelques comportements typiques des classes populaires de cette ville, mais surtout je pris conscience que l'observation permettait de mettre en évidence des phénomènes moins évidents, que la participation ordinaire laisse échapper. L'observation des comportements révélait immédiatement que selon les caractéristiques sociales (âge et classe sociale) on se plaçait différemment dans le bus et l'on y adoptait certaines attitudes. Ce n'était certes pas une grande découverte, mais je mis aussi le doigt sur une tendance encore plus triviale : le fait que les lignes de bus étudiées servaient en fait à relier un petit nombre de points de la ville. La plupart des gens montaient ou descendaient aux mêmes arrêts, la majorité des autres stations ne servant presque pas. Je venais sans vraiment le réaliser de découvrir ce qu'était l'observation : prêter attention à tous les faits de la réalité sociale, se poser des questions, interroger ce que l'on voit et ce que l'on entend jusqu'à faire émerger des phénomènes qui restent cachés quand on ne se soucie que de

ses propres affaires. C'est cette découverte et le goût de l'exploration des univers sociaux qui m'incitèrent à poursuivre mes études de sociologie.

Mon travail de DEA ne mis pourtant pas en application cet acquis, puisqu'il utilisa des entretiens. La conduite de l'enquête fut laborieuse car je manquais à la fois de recul théorique et de maîtrise des outils techniques comme des enjeux épistémologiques. J'avais décidé d'interviewer des techniciens du BTP partis travailler à l'étranger, mais je manquais à la fois d'idées sur l'intérêt que pouvaient avoir les cas qui se présentaient à moi et de méthode pour exploiter les réponses. Je voulais par exemple savoir comment se passait le travail sur les chantiers étrangers sans bien réaliser que les entretiens ne permettent pas de reconstituer une réalité aussi complexe. J'obtenais des déclarations vagues, difficiles à recouper qui dépendaient trop fortement de la subjectivité des répondants. Il en allait de même pour la compréhension des relations avec les travailleurs locaux. Comme tout débutant idéaliste, je traquais les comportements ethnocentristes des cadres et techniciens français que je soupçonnais de racisme, sans réaliser pleinement que les réponses enregistrées dans leurs bureaux, si elles pouvaient me donner des indices sur quelques « représentations », n'avaient finalement que peu d'intérêt. La question de la gestion de la carrière était plus essentielle et plus adéquate parce que les entretiens jouaient un rôle plus logique dans un processus d'enquête sur ce thème.

Comme j'allais le découvrir plus tard, l'observation était plus efficace que les entretiens qui imposent de savoir ce que l'on attend des répondants tout en mettant en place un dispositif subtil de tri et d'interprétations des réponses, qui est épineux pour un novice. Je poursuivis par la suite l'exploration des possibilités de l'observation lors d'une période de travail dans un *fast-food*, pendant laquelle je notais tous les faits intéressants que je saisisais à partir de la position d'équipier débutant. La relecture des notes prises au bout de quelques semaines faisait clairement apparaître des éléments d'information pertinents pour quelqu'un qui avait été formé à la gestion. On voyait notamment le décalage entre les déclarations et les actes et surtout le caractère finalement peu rigoureux des pratiques d'organisation qui finissaient par augmenter le poids des responsabilités des travailleurs du bas de la hiérarchie. Le texte que j'en tirai plus tard sur les conseils de Jean Peneff fut accepté à la publication alors que j'écrivais ma thèse sur le Brésil (Brochier, 1998). Il témoignait des intentions semi militantes d'un jeune sociologue qui se révoltait contre la perspective gestionnaire et l'exploitation de la force de travail et voulait utiliser les sciences sociales pour décrypter et condamner les activités patronales.

La décision de me lancer dans l'écriture d'une thèse me sembla une évidence à la fin du DEA même si je ne pouvais espérer une allocation. A l'inverse de la gestion, qui ne provoquait aucune prise de recul sur le monde mais une intervention en tant qu'allié du patronat, la sociologie montrait au débutant qu'il se trompait lorsqu'il croyait connaître l'univers dans lequel il évolue. J'avais ainsi été impressionné par l'analyse en termes de classes sociales, que mobilisait J. P. Briand en particulier. Ayant grandi dans un quartier populaire de Marseille, j'avais découvert la réalité des classes lors de mon passage à l'école de commerce locale, fréquentée en partie par des enfants de la bourgeoisie. L'obligation de venir étudier à Paris, ville où se donne à voir un monde plus diversifié encore aiguïsa ma perception de la diversité des groupes sociaux, en même temps que la sociologie m'offrait une compréhension plus maîtrisée de ces choses. Cette entrée dans la discipline n'est pas étrangère au fait que mes premiers cours comme Maître de conférences à Saint-Denis, six ans plus tard furent centrés sur les classes sociales.

Le Brésil comme univers social à explorer

Ecrire une thèse fut aussi le moyen d'aborder sérieusement l'étude du Brésil. En 1993 et 1994 je m'y étais rendu comme touriste ; il s'agissait alors de ma première véritable rencontre avec un pays non européen. Nous fûmes frappés mes camarades et moi par le désordre et l'exubérance ambiants à Recife lors de notre arrivée : les vélos à contresens sur la route, les centaines de sans-abri dormant serrés contre les autres le soir, l'aéroport près de la ville, les bagages perdus, etc. Ensuite, la diversité du pays et son immensité étaient impressionnants. Aller de Salvador à Rio demandait 25 heures de bus. D'une région à l'autre les paysages changeaient, les gens aussi mais pas la langue ni la cordialité. Le sentiment d'aborder une terre d'une immense richesse culturelle est sans doute partagé par tous les voyageurs européens qui ne sont pas trop pressés. Traverser le pays donne l'impression qu'on ne fait qu'effleurer une multitude d'univers sociaux et mentaux qui malgré leur exotisme restent compréhensibles pour l'occidental. La disponibilité culturelle des gens de ma génération, toujours portés à regarder favorablement les « pays du Sud » ajoutait à cet intérêt. Le scepticisme froid de Lévi-Strauss (sans doute à demi sincère) débarquant sous les tropiques est donc la chose la plus incongrue à imaginer quand je tâche de reconstituer mes premières impressions². Le désordre des grandes villes brésiliennes et de Rio en particulier est stimulant

² On relira par exemple dans *Tristes tropiques* les premières pages consacrées à Rio : « Je me sens d'autant plus embarrassé pour parler de Rio de Janeiro qui me rebute en dépit de sa beauté tant de fois célébrée. Comment dirais-je ? Il me semble que le paysage n'est pas à la hauteur de ses propres dimensions (...) ». Alors que d'autres

car le jeune voyageur a l'impression que tout est possible dans un tel contexte et que l'incroyable l'attend au coin de chaque rue. Pourtant, l'exaltation enthousiaste d'un Cendrars ou d'un Zweig³ ne recoupe pas non plus mes souvenirs, car vue de l'Europe de la fin du XXème siècle, cette impitoyable société de classes provoque un choc. Il était étonnant de voir les terribles conditions de vie des pauvres, le mépris des classes moyennes pour leurs inférieurs dans les rapports quotidiens, et l'incroyable tolérance de cette société pour toutes les formes de violence (physiques, sociales, symboliques). Cette société sans pitié qui rappelle à l'Européen certains aspects du dix-neuvième siècle occidental sous des dehors de modernité confuse est en revanche tout à fait passionnant pour le sociologue. Le Brésil présente de nombreuses similitudes avec l'Europe, mais en même temps il est tout à fait unique. On y voit une rencontre du Portugal et de l'Amérique dans des villes immenses, jeunes et décrépite à la fois. L'amabilité des habitants et leur francophilie, en dépit d'un chauvinisme souvent obtus, constitue une invitation aux échanges, aux rencontres et donc à la recherche de terrain.

Après mes premiers voyages comme touriste, je m'installai pour neuf mois en 1995 à Rio de Janeiro avec mes quelques économies. Cette ville avait la particularité d'être la plus effrayante (pour les Brésiliens comme pour les touristes) en termes de violence (le terrible massacre de Vigario Geral en 1993 était encore dans tous les esprits), mais aussi la plus parfaitement « brésilienne » par son histoire et sa population, sans afficher pour autant des particularismes culturels trop forts. Ni très moderne, ni trop traditionnelle, ni opulente ni misérable, la ville paraissait être un excellent point d'entrée. En outre elle était le lieu de convergence d'intenses migrations nordestines qui m'intéressaient. J'avais en effet décidé, après la lecture des articles particulièrement stimulants d'Alain Morice⁴, d'étudier moi aussi le secteur du bâtiment et plus précisément les ouvriers. Je ne savais pas exactement ce que je cherchais, comme souvent dans ce type de situations, mais il était évident que le sujet offrait bien des possibilités d'avancées sociologiques. Non seulement il était négligé par les chercheurs (comme partout ailleurs), mais encore je pouvais y trouver des éléments de compréhension importants de la dynamique urbaine, du mode de vie des classes populaires, du capitalisme prédateur à la brésilienne ainsi que de l'organisation des migrations internes.

auteurs célèbres l'exubérance de la ville, l'anthropologue français commence par parler de l'histoire de la présence française dans la baie de Guanabara puis rapproche les choses vues d'impressions des villes française et discute des changements personnels que représente le voyage pour lui. Il est utile de contrebalancer ce témoignage par celui de son compagnon de voyage Paul Arbousse-Bastide (1982).

³ « La beauté de cette ville et de ses entourages est inexprimable. Ni la parole, ni la photographie ne peuvent la rendre car elle est trop multiple, trop variée, trop inépuisable. » (Zweig, *Le Brésil, terre d'avenir*, p. 255).

⁴ En particulier l'article décrivant les relations entre les ouvriers et la maîtrise (Morice, 1992) qui donnait à voir des situations subtiles et complexes.

Mes tâtonnements pour mettre en place mon séjour (les appartements étaient trop chers à l'heure du real fort et j'ai dû déménager à de nombreuses reprises à la recherche d'une chambre bon marché), la recherche d'un emploi (je donnais des cours de français dans une école de langue et à domicile) ainsi que la recherche de contacts dans le bâtiment m'obligèrent à explorer la ville et à entrer en contact avec ses habitants. Je découvris une géographie sociale fragmentée entre divers espaces socio-économiques très différents, un sentiment de paranoïa vis-à-vis de la violence, des jugements sociaux très tranchés et chargés d'incompréhension entre groupes. Chaque Carioca semblait à la fois ne pas connaître les autres quartiers et y soupçonner tous les dangers du pays. Le monde du chantier qui m'obligeait à sillonner Rio et à entrer en contacts avec des chefs d'entreprise, des syndicalistes, des ouvriers et des ingénieurs était une excellente fenêtre sur cette société complexe.

Une enquête dans le bâtiment

Premières approches d'un terrain mouvant

Mon idée initiale était aussi ambitieuse qu'imprécise : je voulais aller plus profondément et plus largement qu'Alain Morice (à João Pessoa) et comprendre le fonctionnement de l'ensemble du « système » de la construction, à partir des ouvriers. Cela signifiait qu'il fallait saisir les mouvements migratoires des ouvriers venus du Nord, voir comment ils s'inséraient dans le marché du travail, comment ils obtenaient leurs qualifications professionnelles, mais aussi saisir quelle était la logique de la gestion de la main-d'œuvre des entreprises et comment elle prenait sens dans le cadre de stratégies économiques à l'échelle de la ville ou de l'Etat de Rio. En matière de méthode, mes idées se limitaient à la certitude qu'il fallait dans un premier temps pouvoir rencontrer des gens travaillant sur les chantiers pour les interroger et les observer. Au final l'ambition du projet était démesurée face à l'expérience et à la connaissance du terrain dont je disposais ne serait-ce que parce que mes contacts sur place se limitaient à deux personnes.

L'une d'elle me mit le pied à l'étrier en me présentant un petit entrepreneur qui dirigeait quelques chantiers aux alentours de la ville de Petrópolis (à 1 heure de bus de Rio). Je me rendis régulièrement sur place pour discuter avec cet ingénieur et obtint rapidement de pouvoir faire de l'observation sur les chantiers. Cela demandait un investissement physique personnel (accepté à l'époque avec enthousiasme) puisque je devais me lever à 4 heures du

matin pour arriver sur le chantier avec les ouvriers un peu avant 7 heures. Je commençais par réaliser des entretiens enregistrés sur magnétophone auprès d'un petit groupe de travailleurs, sans bien savoir ce que je pouvais faire de ces déclarations où les critiques envers le patron étaient soigneusement dosées et les informations techniques bien légères. Je bénéficiais cependant de mon statut de Français qui m'attira la sympathie à la fois des cadres techniques et des ouvriers. La participation à la baignade collective dans la rivière après la journée de travail avec les manœuvres me gagna à peu de frais une certaine confiance de la part des hommes du chantier qui concevaient jusque là les stagiaires comme des gens prétentieux, puisque de classe moyenne. J'observais attentivement leur travail pour comprendre l'organisation technique du chantier et les éléments centraux des relations unissant les différents participants. Les explications du *mestre* (le chef du chantier), bien disposé à mon égard, me permirent également d'avancer dans ce domaine.

Mais ce chantier ne suffisait pas. Par le biais d'une amie je me fis présenter ensuite à un responsable technique d'une grosse entreprise qui oeuvrait sur l'immense chantier d'extension de l'aéroport international (depuis achevé). Comme j'aurais du m'y attendre, les portes s'ouvrirent moins facilement dans cette firme puisqu'on me demanda aussi ce que je pouvais apporter à l'entreprise. Ne voyant pas quelle pouvait être ma contribution, je me contentais d'un court stage d'« observation » dans les services administratifs de l'entreprise près du chantier. Je fus là aussi bien reçu, mais je sentais que la courtoisie ordinaire brésilienne en était la raison principale et pas une volonté de discuter avec un Français. Il fallait que mon stage fût court et profitable car je n'avais rien à proposer en retour à mes interlocuteurs. Je découvris cependant ce que pouvait être une grande entreprise en pointe dans les avancées sociales du secteur, ce qui me fut utile pour comprendre certaines évolutions dans les pratiques de gestion de la main-d'œuvre⁵. Je découvris aussi certains aspects de l'organisation administrative des opérations. Ma chance fut aussi de rencontrer l'institutrice du chantier chargée du programme d'alphabétisation nocturne. Assistée par sa mère, elle se sentait un peu seule sur le site et se trouva enchantée de pouvoir exposer sa vision des choses à un « intellectuel » français. Grâce à son aide, je pus interviewer une partie de ses élèves dans des conditions satisfaisantes. Avec le recul, je perçois cependant à quel point ma démarche était naïve. Que pouvaient donner en effet des entretiens enregistrés sur un table à la sortie l'école du chantier, le soir auprès de gens fatigués qui ne comprenaient pas ce que voulait le « doutor » et qui n'acceptaient l'échange que par crainte de se montrer mal élevés en refusant.

⁵ Voir Brochier (1996).

Je reparlerai plus loin de ces déclarations gênées, confuses d'hommes qui ont peur d'être jugés et regardés de haut par l'intellectuel « gringo ».

Ces quelques observations et interviews m'avaient fait connaître deux cas d'entreprise, mais il en fallait bien d'autres pour mener à son terme le grand projet initial. Dépourvu de pistes, je décidais de prendre le taureau par les cornes. Je pris l'annuaire et cherchais les coordonnées du syndicat ouvrier. J'appelais ensuite l'un des numéros au hasard et tentais d'expliquer au responsable ce que je désirais. Débonnaire, l'homme accepta une rencontre dans ses bureaux à Madureira, aux confins des quartiers Nord de la ville. Je l'ignorais alors mais ils s'agissait de l'un des bureaux annexes, fermés depuis, qui permettaient aux ouvriers de ne pas avoir à traverser tout Rio pour obtenir un service ou un renseignement. Ce fut pour moi surtout une occasion d'explorer ces quartiers distants. Mon interlocuteur du être étonné de me rencontrer car je ne savais pas exactement ce que je voulais, ni à quoi servait un syndicat au Brésil et il était évident que j'étais débutant dans le métier de chercheur. J'obtins cependant un rendez-vous avec le directeur général de l'entité, puisque je devais apparaître comme un vecteur possible de divulgation des activités du syndicat. L'entretien eut lieu au siège du syndicat, où je me rendis bien souvent par la suite, mais il ne fut pas privé comme je l'imaginais puisque il eut lieu en séance plénière de l'équipe dirigeante. On me donna la vision officielle de l'activité syndicale : au service de la classe ouvrière, démocratique, etc. J'acquiesçais fort poliment.

Essayer de pénétrer dans une institution quand on n'en connaît rien est toujours délicat et je vois aujourd'hui que ma posture prudente fut une bonne attitude. Le syndicat était dans une phase cruciale de son histoire puisqu'il avait été enlevé peu de temps auparavant aux *pelegos*⁶ historiques qui avaient administré l'entité pendant trente ans. Le syndicat voulait montrer son statut renouvelé et sa combativité dans l'intérêt de la classe ouvrière. Mais des tensions existaient entre les différentes factions qui s'étaient associées pour obtenir cette victoire, le tout pimenté du jeu des ambitions individuelles. Ma chance, fut de pouvoir rencontrer Leonidas, militant de gauche, intellectuel autodidacte, compagnon de l'église de la *libertação* et politicien improvisé au service du syndicat. Cet homme haut en couleurs se prit d'amitié pour moi, sans doute car je ne demandais qu'à me faire son élève, et il se chargea de la mission de me faire réussir mon enquête. Le travail empirique commença alors par des sorties fréquentes avec le groupe d'inspection des chantiers qui vérifiait l'application de la réglementation du travail. Ce fut une aubaine car je pus ainsi avoir accès à de nombreux

⁶ L'organisation corporatiste du syndicalisme au Brésil a fait des salariés de ces entités, dans la plupart des cas, de simples agents administratifs, rouages non combattifs du système qui profitent des versements obligatoires des salariés aux syndicats. Le terme « pelego » insiste sur cette idée d'agent intermédiaire qui évite les frottements.

petits chantiers où les conditions de travail étaient très mauvaises. Je découvris les innombrables infractions à la législation du travail, les hommes dormant à même le sol dans des cabanes à outils, la fatigue et la démoralisation. Mais le quotidien du travail restait encore la grande inconnue pour moi et mes premières analyses furent jugées insuffisantes par mon directeur, Jean Peneff, qui me reprochait de parler de tout sauf de l'essentiel : ce qui se passe sur le chantier.

L'observation de la vie de chantier

Obtenir une position d'observateur dans un chantier n'était pas chose aisée. Grâce à Leonidas j'obtins en 1996 de passer quelques jours sur le chantier du mestre Manuel, homme étonnant, bourru mais bienveillant que j'avais interviewé en 1995. Manuel voulait me montrer la « réalité de la construction civile », c'est-à-dire sa dureté. Il tenait à ce que j'accompagne l'un de ses ouvriers bien avant l'aube depuis la favela où il vivait en zone nord jusqu'au chantier de Barra. Tout cela me convenait parfaitement. Sur le chantier je déambulais ensuite dans tous les étages, parlant avec les contremaîtres et les ouvriers point trop occupés, et surtout prenant des notes sur les gestes techniques. Je tentais aussi de gagner la confiance d'un petit groupe de jeunes manœuvres en les aidant à balayer le rez-de-chaussée, tâche qui les comblait d'ennui. Tout cela représentait un bon début, mais le *mestre* ne comprenait pas que je veuille rester plus ; il souhaitait simplement me donner une idée du monde des ouvriers. Il me fallait donc un vrai stage ailleurs.

Je l'obtins finalement par l'un des responsables administratif que j'interviewais sur un chantier, qui s'avéra être proche des syndicalistes et qui promit de faire pression sur l'ingénieur en chef. Cet ingénieur, je le découvris plus tard, était relativement atypique : il ne dédaignait pas les sciences sociales, était intéressé par la présence d'un Européen et avait de très bonnes relations avec le service social de l'entreprise. Il n'était pas forcément partisan de la coupure qui existait entre les ingénieurs et les autres employés sur le site. Il fut cependant surpris que je demande à dormir sur le chantier avec les ouvriers en plus du stage d'« observateur » qu'il m'avait facilement accordé. Je pense qu'il prit la chose pour une excentricité d'étudiant français en mal d'exotisme, sans bien comprendre à quel point la chose était importante pour une démarche de sociologie empirique. Je passais donc l'essentiel de mon temps de recherche de 1996 sur deux chantiers de la même entreprise en logeant en partie dans les baraquements et en partie à l'hôtel. J'avais du renoncer à donner des cours et La bourse Lavoisier que j'obtins en août de cette année, me permis de commencer mes opérations

d'observation participante. Ainsi que je le décris plus loin dans ce texte, ma participation était limitée par mon statut de stagiaire (travailler comme manœuvre était absolument inenvisageable). J'avais le droit de circuler librement sur le site et de parler avec tout le monde, mais je n'étais chargé d'aucune tâche. Je profitais cependant du fait que les nombreux sous-traitants ne connaissaient pas le personnel de l'entreprise principale et me prenaient pour un administratif quelconque puisque j'avais un casque sur la tête et un cahier à la main⁷. J'entrais ainsi dans les pièces en voie de finition et engageais la conversation sur un sujet quelconque. Souvent j'obtenais des réponses détaillées, notamment sur l'apprentissage⁸. Ce système m'apparu comme plus efficace que celui de l'interview formelle : les ouvriers avaient l'impression de parler à un homme habitué aux chantiers et ils étaient d'autant plus loquaces qu'ils pensaient que je partageais certaines de leurs convictions.

Je suivais également à la trace les membres de l'encadrement pour savoir comment ils dirigeaient leurs hommes. En me tenant près d'eux je découvrais la substance et la forme de leurs consignes auprès d'hommes que j'apprenais lentement à connaître. Je consacrais également beaucoup de temps à décrire minutieusement le travail de chaque corps de métier. Je m'intéressais particulièrement aux ouvriers qui étaient aidés par un apprenti et à l'équipe des manœuvres⁹. J'alternais les sorties sur le site et les temps de rédaction sur un coin de table dans les bureaux.

Les gens qui m'entouraient ne s'intéressaient guère à ce que je faisais car ils me voyaient comme un étudiant un peu farfelu. Je me gardais bien de leur dire que je notais également ce qui se disait et se faisait dans ces bureaux et notamment les conflits, les jalousies et les manifestations de mépris qui séparaient les différents groupes (fonctionnels ou de classe). Le premier article important que je consacrai au BTP (Brochier, 2000) fut en grande partie fondé sur ces notes. Enfin, je notais le quotidien des ouvriers avec lesquels j'étais logé. Cet aspect de mon travail fut de loin le plus plaisant car les garçons de ma chambrée formaient un groupe divertissant et plein d'humour. L'ingénieur m'avait placé sous le chaperonnage bienveillant de Rodrigo, un jeune maçon nordestin débrouillard et apprécié de la hiérarchie, qui logeait avec son frère et un petit groupe d'amis dans une chambre de 6 personnes. Le confort était tout à fait satisfaisant en regard des conditions habituelles de vie sur les chantiers à Rio. Les

⁷ Il va sans dire que la maîtrise parfaite de la langue est indispensable pour ce type d'entreprise. Ayant étudié au pays basque espagnol je parlais parfaitement l'espagnol. A partir de 1994, je mis toutes mes forces dans l'apprentissage du portugais. A Rio je ne fréquentais aucun Français. En 1995, après 9 mois de séjour j'arrivais à gommer complètement mon accent pour des conversations courtes. A la fin de 1996, rares étaient les gens capables de repérer que je n'étais pas Brésilien. J'utilisais cette compétence pour toutes les recherches suivantes, en particulier pour l'enquête sur la prostitution.

⁸ Voir Brochier (2004).

⁹ Voir Brochier (2001c).

occupants du lieu furent un peu surpris de mon arrivée mais ils s'accoutumèrent d'autant plus vite à ma présence qu'ils découvrirent que j'accomplissais moi aussi une sorte de travail et que je me soumettais aux mêmes horaires et à peu près aux mêmes conditions qu'eux. Le matin, levé à 6 heures j'allais avec eux sur le chantier, prenais mon casque et commençais ma tournée des chefs et des étages.

Une fois ce chantier achevé, je réussis à me faire accepter sur un autre site où l'on travaillait à la construction d'un supermarché. Mon intégration fut moins satisfaisante car il me manqua un Rodrigo et un ingénieur bienveillant ; mais je savais déjà comment me débrouiller sur un site de construction et quels types d'informations m'étaient utiles. Si je disposais de matériaux abondants au sujet du travail ouvrier, il me manquait cependant tout ce qui concernait l'activité des ingénieurs et, bien sûr, tous les aspects financiers qui étaient tenus loin de ma portée. J'avais cependant réuni, grâce à la vie dans les baraquements, assez d'informations sur les parcours migratoires. A la fin de mon séjour au Brésil cette année là, je complétais ces informations par un voyage en car dans la région d'origine des travailleurs autour de Campina Grande dans la Paraíba. Une ligne menait à cette époque directement de cette ville de l'intérieur à Rio et elle amenait des flots de jeunes gens, surtout des garçons, prêts à tenter la grande aventure, mais fort émus sur le quai à l'idée de quitter leur famille et leur village.

Le syndicalisme ancien et nouveau

En plus de ma recherche sur les chantiers j'assistais en 1995 et 1996 aux grandes sorties de campagnes syndicales ou de règlements de conflits. Je voyais donc le syndicalisme combattant à l'œuvre, ou plutôt je percevais à quel point l'équipe dirigeante était déconnectée d'une grande partie des préoccupations des ouvriers. Au lieu d'interviewer les responsables (ou pire encore les ouvriers autour d'un magnétophone) je regardais l'équipe au travail en déambulant dans les chantiers, loin d'elle. Les ouvriers qui ne savaient pas lire, attirés par ma mine apparemment sympathique, me demandaient ce qu'ils devaient faire des prospectus syndicaux et à quoi servait un syndicat. J'étais bien en peine de leur répondre. Lors d'une réunion de grande ampleur qui devait permettre de régler un conflit dur entre les ouvriers d'un chantier et les cadres, je me plaçais au milieu des manoeuvres en tâchant de me faire oublier. Autour de moi j'entendais les propos échangés (« qu'est-ce que c'est ces histoires ? J'y comprends rien... ») alors que sur l'estrade, on parlait de la relation « capital-travail ». Après la réunion je rejoignis l'équipe syndicale pour le repas abondant que nous offrit le directeur de l'entreprise principale, heureux de l'accord négocié mettant fin à la grève.

Le syndicalisme en action, pour peu qu'on se donne la peine de l'observer réellement apparaissait comme différent de celui des discours (habituellement recueillis par les sociologues brésiliens). Le moyen le plus éclatant de le constater me fut offert par Leonidas qui me convia à assister à un congrès syndical dans la région de Santos. Je fus enrôlé comme représentant du syndicat de São Gonçalo, en toute illégalité (ce dont personne ne se souciait) et je participais même au vote. Ce fut à cette occasion que je compris ce que pouvait être le syndicalisme traditionnel *pelego* au Brésil. Ainsi la chambre qui nous fut attribuée à Leonidas et moi était partagée par un vieux syndicaliste de la région de Rio qui passa les deux jours à se saouler sans participer à aucun débat, et par un jeune syndicaliste que l'on ne revît plus après qu'il eut découvert que l'on pouvait faire du jet ski sur la plage. Si les séances étaient presque pleines, c'est surtout les repas qui intéressaient les participants puisqu'on se ruait sur les buffets. Enfin, le service de la classe ouvrière me sembla une préoccupation lointaine pour beaucoup puisque les syndicalistes ne purent même pas s'entendre pour demander une réglementation plus drastique de l'utilisation de l'amiante. Une ou plusieurs délégations semblaient plutôt faire du lobbying patronal que de la défense des intérêts ouvriers. Les gens comme Leonidas, passionnés de politique et évoquant encore l'âge d'or des travaux sur la constitution de 1988 étaient bien peu nombreux. Deux jours d'observation participante furent plus révélateurs pour moi que la lecture de tous les livres sur le sujet ou que toutes les déclarations des connaisseurs : j'avais senti et expérimenté certains aspects fondamentaux mais peu reluisants du syndicalisme traditionnel brésilien.

De retour à Rio je continuais à fréquenter le syndicat et poursuivis mes observations jusqu'en 1999. Je m'attachais à faire ce qui n'avait pas encore été fait par les sociologues spécialistes de la question, c'est-à-dire décrire le quotidien syndical. La distance entre les discours et les actions était telle que seul un retour aux faits bruts pouvait permettre de donner un contenu au terme « nouveau syndicalisme »¹⁰. Ensuite les élections furent perdues par l'équipe que je connaissais à la suite de tractations et d'opérations clandestines et illégales et je mis fin à mes investigations. Les gens qui avaient pu rester dans le syndicat me firent comprendre qu'il valait mieux ne pas insister. Comme beaucoup d'autres choses à Rio, le syndicalisme carioca est aussi menacé par les magouilles voire par le banditisme. L'argent public, les postes sont un enjeu permanent : sujet magnifique pour un sociologue mais trop dangereux pour moi.

La prostitution sous l'angle de la sociologie du travail

¹⁰ Voir l'article publié sur ce thème : Brochier (2001b).

L'idée de cette recherche trouve son origine dans une particularité des travaux sur le sujet que j'avais remarqué de longue date : l'activité des prostituées est presque toujours étudiée avec les outils et les questionnements de la sociologie de la déviance et rarement avec ceux de la sociologie du travail. On se demande presque toujours « comment en sont-elles arrivées là ? », ou « comment supportent-elles une telle vie ? », généralement à partir d'un faisceau de considérations morales plus ou moins explicites¹¹. A force de questionner les effets de la prostitution sur les participantes on en finit par oublier de s'intéresser à l'activité elle-même. Cette idée devait rencontrer un terrain pour conduire à une recherche. L'occasion me fut donnée par hasard, un soir où je cherchais une salle de concert de samba dans le quartier d'Estacio à Rio. Ne trouvant pas le local, je me mis à suivre une file d'hommes se dirigeant vers une petite ouverture ménagée dans un mur. Je venais en fait de découvrir la célèbre « Vila Mimosa » tant commentée sur les chantiers. Je fus ébahi par la vue d'un bordel latino-américain de l'ancien style, tel que le décrit Zweig par exemple. Il s'agissait d'une véritable petite *vila* constituée d'une enfilade de bars des deux côtés d'une courte impasse. Les fins de semaine, l'endroit était rempli d'une clientèle populaire d'habitues, Nordestins pour beaucoup qui jouaient au billard, buvaient avec les filles, jouaient les voyeurs. A partir de 1998, je me rendis régulièrement dans l'endroit qui entre temps avait déménagé vers une zone proche mais plus délabrée. J'avais dans l'idée de décrire et comprendre ce monde original de prostituées pensionnaires ou occasionnelles fonctionnant non-stop pour une clientèle bigarrée d'ouvriers du bâtiment désargentés, de jeunes fraîchement sortis du lycée, de passants désœuvrés dont beaucoup ne consommaient que de la bière. Mais une telle étude aurait imposé un mode d'insertion délicat. Le rôle du client-passant-voyeur, immédiatement endossable ne me permettait que la compréhension du mode de relations entre les clients et les femmes. Pour que cette perspective, rattachable à une sociologie du travail de la prostitution fût fertile, il fallait comparer avec d'autres lieux de prostitutions. Après des visites dans différents établissements, je sélectionnais un panel donnant à voir d'autres types de clients : une « boîte » fréquentée par des marins près du port, une discothèque à touristes à Copacabana, un club ouvrant l'après-midi pour les employés du centre ville. Ces lieux permettaient une présence prolongée et des observations aisées. Il suffisait généralement de se comporter comme les autres hommes qui souvent refusaient les invitations à « monter » dans les chambres ou dans un taxi, par faute d'argent. Je pouvais ainsi non seulement voir et écouter

¹¹ Voir Brochier (2005).

autour de moi pour comprendre comment les relations s'établissaient mais encore me servir de mes propres interactions avec les prostituées.

Je n'avais *a priori* aucune thèse ni idée à prouver ou à affirmer. Au fil des semaines d'observation (entre 1998 et 2003) plusieurs phénomènes évidents se sont révélés. Il est d'abord clairement apparu qu'une partie importante des femmes concernées se livraient à cette occupation en véritables professionnelles, avec des relations stables avec les patrons, des horaires et des conditions de travail négociées, des techniques de travail bien rodées. Elles se considéraient comme des femmes actives, dominant un savoir-faire et étaient attachées à réaliser correctement leur mission. Les formes et les limites de cette mission étaient cependant définies par les lieux qui amenaient un certain type de clients et codaient les usages et les critères de satisfaction. En fonction des lieux, les femmes acquéraient un certain savoir-faire relationnel qui permettait de rendre possible et, dans la mesure du réalisable, satisfaisantes les interactions. La gestion de l'ambiguïté d'une relation qui suit normalement les règles d'une logique des émotions ou des sentiments est l'un des enjeux de ce savoir-faire. La négociation des conditions pratiques du déroulement de l'acte sexuel en est un autre. Je décrivais donc des femmes qui n'étaient pas limitée au statut de victimes ou de déviantes dans lequel les cantonne souvent la sociologie. L'approche par la sociologie du travail donnait à voir des formes de contrôle de l'activité que l'on retrouve pour toutes les formes de travail manuel ou relationnel et que j'avais déjà relevées sur le chantier.

La vie dans les favelas

Entre 2002 et 2006, ma deuxième enquête de longue durée au Brésil a consisté à comprendre comment se déroulait le passage au collège des adolescents vivant en favelas. L'idée de cette recherche s'est imposée une fois de plus presque par hasard. En 1995, j'avais réalisé une courte recherche par entretiens avec une collègue brésilienne Maria Teresa Coutinho, psychologue de formation, dans une favela très violente de la banlieue de Rio. Notre interlocuteur privilégié était une ancienne employée domestique de ma collègue. La jeune fille avait une position importante dans la communauté car elle avait été l'une des (nombreuses) compagnes du chef de la favela qui était en fuite à l'époque¹². Teresa et moi commençâmes donc une série d'interviews et de conversations avec les gens du voisinage afin de savoir quel était le rôle du chef de la favela et comment il était perçu. Cette courte enquête donna lieu à

¹² Il devint célèbre par la suite sous le nom de « Fernandinho Beira-mar », mais en 1995 il n'était connu que des services de police. Voir : Brochier et Coutinho (1998).

un article en 1998, qui expliquait comment l'homme en question utilisait l'image de protecteur, de bienfaiteur et de justicier pour obtenir un soutien de la part des habitants. L'approche retenue ne permettait guère d'aller plus loin et pour ma part je restais insatisfait par nos résultats, car les quelques scènes de la vie de favela auxquelles j'avais assisté me firent sentir que ce monde devait être compris grâce à une présence longue *in situ*.

Je cherchais donc depuis le début des années 2000 un moyen d'accéder à une position d'observation des classes populaires de préférence en favela. En 2002 j'y parvins de manière fortuite. Un ami brésilien, ancien étudiant en sociologie, travaillait dans un collège situé dans un quartier populaire et il me pressait de venir lui rendre visite. Lorsque j'accédais à sa demande, je découvris un univers parfaitement déroutant : les écoles publiques. Ainsi que je l'explique dans l'introduction du livre consacré à ce sujet, je découvris un collège où le public était uniquement composé de garçons et filles de la favela située à proximité. C'était un spectacle inquiétant puisque régnait dans l'école un incroyable désordre, un manque total de discipline, une effronterie de tous les instants. Les textes de revues qui parlaient de la crise de l'école (mais rien n'est plus galvaudé que ce mot au Brésil) ne m'avaient pas préparé à une telle situation. J'y vis immédiatement un sujet de recherche incontournable. Je pouvais à la fois étudier une institution centrale pour le développement du pays et continuer mes investigations au sujet des Nordestins pauvres. J'avais connu les hommes dans les chantiers, les femmes dans les maisons closes, je pouvais maintenant me familiariser avec les enfants.

L'idéal me paraissait de loger dans la favela, et c'est ce que j'obtins le plus facilement du monde puisque les garçons de l'une des classes de huitième (c'est-à-dire notre troisième) me trouvèrent sur l'heure un logement dans la rue qui prolongeait la passerelle liant l'école au quartier. A l'imitation de White dans le quartier italien de Boston, je fus chaperonné par un jeune garçon (Lute) et sa mère qui décidèrent de m'apprendre à vivre dans la favela. Effrayé au début (la vue de bandits armés de pistolets mitrailleurs patrouillant dès la fin de la journée n'est pas chose agréable pour le novice), je tenais à éviter de circuler sans être accompagné par au moins l'un des collégiens que je connaissais. Je ne souhaitais d'ailleurs pas faire une sociologie de la favela mais simplement parvenir à mener une vie ordinaire au sein du lieu et réussir à me lier avec le plus de personnes possibles. Ce ne fut pas aisé car la méfiance règne dans la favela en raison du climat de violence qui s'est installé depuis les années 1980. Il faut être présenté par des gens sûrs pour pouvoir créer un climat propice à la recherche. En 2002 comme en 2003 (où je revins passer 5 mois dans la Maré) je limitais en fait mon cercle de proches aux amis des jeunes du collège que je connaissais et aux voisins de l'immeuble ou je finis par trouver un logement correct en 2003. Au bout de quelques semaines, les gens

s'étaient habitués à moi dans la mesure où je menais plus ou moins le même type d'existence qu'eux : travail dans la journée, soirée dans la rue à discuter avec les voisins, week-end ennuyeux à essayer d'éviter l'accablement du à la chaleur. Je voulais faire l'expérience de la vie dans la favela et observer le quotidien des habitants pour comprendre leur mode de vie et certains de ses effets, notamment sur la scolarité et la recherche d'emploi. Je perçus rapidement les effets de l'ennui et de l'enfermement dans le quartier. Le manque d'argent mais aussi l'habitude de restreindre la vie sociale à l'univers de la favela produisait une lassitude morale couplée à une forme d'abandon à la routine. Pour résumer, on n'aime guère la favela mais on se sent privé de repère quand on s'en éloigne. Pour les jeunes, cela se traduisait par le sentiment que la vie est ennuyeuse et sans horizon et que les rares divertissements sont donc bons à prendre. Dans ce contexte, les activités amoureuses et la recherche d'argent deviennent rapidement les axes principaux de leur quotidien. L'école qui occupe un temps finit par passer au second plan (Brochier, 2006b).

La scolarisation des classes populaires

Dans le même temps où je logeais dans la Maré, je consacrais mes journées à réaliser des observations dans des écoles primaires, des collèges et des lycées. Mon objectif initial était de comprendre comment se faisait l'organisation de la vie scolaire et de décrire les comportements des élèves. Il était aisé de se constituer un réseau de professeurs amis ouvrant les portes des établissements car les enseignants travaillent en principe dans plusieurs écoles. Vers la fin de l'enquête, je dus même refuser des occasions d'observation. Je m'étais proposé d'étudier de façon approfondie un ou deux établissements et de comparer mes résultats assez largement pour obtenir une idée des principes de variation. La multiplication des cas était indispensable car les collèges présentaient des caractéristiques assez différenciées. L'école située en face de la favela où j'habitais fut mon principal terrain d'observation puisque j'avais un allié dans la place. Jorge, que j'avais connu lorsque je fouillais dans les archives syndicales entreposées à l'université fédérale de Rio, souhaitait me montrer à la fois la réalité de l'enseignement au Brésil et les efforts qu'il déployait pour offrir un enseignement intéressant à ces gamins « difficiles ». Je venais si régulièrement que j'étais connu de tous y compris des surveillants et de la directrice. En général j'entrais dans les classes et m'asseyais au fond ou bien je tenais compagnie au professeur s'il avait donné un exercice. Beaucoup d'élèves me connaissaient, en plus de ceux que je croisais dans ma rue. Bien sûr, une partie importante des faits décisifs de l'école m'échappaient (les problèmes de direction, les résultats des réunions,

le détail des liens entre les personnes et les groupes), mais j'obtenais une vision assez précise du quotidien de la classe. Je complétais ces informations en rendant visite à d'autres enseignants dans d'autres écoles (plus d'une dizaine au total). Enfin, j'eus une opportunité unique de passer du rôle d'observateur passif à celui de participant. Par chance, l'enseignante de français de l'un des établissements que j'observais était absente pour plusieurs mois et le principal me proposa de prendre sa place deux après-midi par semaine. Je fus ainsi présenté à plusieurs classes de 5eme et 6eme comme « un professeur français » venu faire du travail bénévole. Cette expérience, que je raconte plus en détail dans mon livre, fut éprouvante mais particulièrement instructive puisque je découvris les contraintes réelles qui s'exercent sur l'enseignant qui doit à la fois faire cours et négocier l'obéissance des élèves agités¹³.

Enquêtes de terrain et étude du travail et des relations sociales

La rédaction d'une habilitation incite souvent à chercher des continuités thématiques et des liens de problématiques là où il n'y avait au départ qu'occasions de recherche. Dans mon cas, on l'a vu, ce sont effectivement des opportunités et des étonnements qui ont dirigé mes choix d'enquête. Il existe pourtant des régularités assez évidentes dans ces étonnements guidés en fait par certains centres d'intérêts qui se révèlent mieux rétrospectivement. Le premier consiste de façon claire dans la volonté de mieux connaître les classes populaires à Rio et en particulier les populations d'origine nordestine, souvent négligées par les sociologues dès lors qu'elles ne sont plus migrantes. Une autre ligne directrice implicite a guidé l'étude sociologique dans ces terrains (chantiers, syndicats, favelas, maisons closes et écoles) : j'ai chaque fois porté mon attention sur la façon dont s'établissent des relations sociales au sein de lieux particuliers pendant les phases d'activité. Au Brésil comme en France¹⁴, j'ai ainsi étudié la façon dont certains aspects relativement peu étudiés de l'activité des acteurs étaient conduits en fonction des types de relations fonctionnelles et sociales qui s'établissaient entre les acteurs dans certains contextes matériels et sociaux. Cette perspective correspond moins à une tentative de construire une théorie des relations sociales au travail (sans doute impossible) qu'à l'idée d'exploiter une manière d'aborder les choses que je crois riches de potentialités. Alors que la sociologie du travail a plutôt tendance à examiner comment on produit certains biens et certains services, ma formation théorique faite sous l'influence de l'interactionnisme me portait aussi à regarder ce qui se passe quand des hommes et des femmes sont obligés de

¹³ Voir également : Brochier (2007).

¹⁴ Les textes portant sur l'usine ou le fast food (Brochier, 2001a, 2006c) adoptent la même perspective.

créer une vie collective et de coopérer dans le cadre d'activités de travail, c'est-à-dire en quelque sorte la vie des collectifs. Pour ce faire j'ai essayé de ne pas envisager les gens auxquels je m'intéressais comme des acteurs dans un système (sans doute par réaction à ce que j'avais retenu de Crozier), mais plutôt comme des personnes faisant partie de différents mondes sociaux et devant trouver un *modus vivendi* pour gérer leurs activités conjointes. Les ouvriers du bâtiment ont ainsi été suivis depuis le départ de leur campagne, les prostituées ont été saisies comme des femmes de milieux sociaux différents devant s'adapter à des interactions sociales nouvelles, les syndicalistes comme des ouvriers essayant de quitter le monde du chantier et tâchant de se maintenir dans l'institution par des manœuvres tactiques, etc. Les résultats de ces enquêtes ont permis de dégager des éléments solides concernant certains aspects spécifiques des situations étudiées, mais aussi quelques pistes de recherches, certes moins bien fondées, mais que je souhaiterais évoquer rapidement dans les pages qui viennent car elles fourniront les axes de recherches ultérieures sur le Brésil.

Liens sociaux

Le premier point qui ressort de l'étude de ces relations sociales concerne l'évitement des rapports directs avec les inférieurs. Cette chose évidente pour l'observateur n'est que peu documentée par la sociologie brésilienne. Dans les interactions quotidiennes, les Brésiliens n'aiment pas se trouver confronter à des individus issus d'autres classes car les distances sociales considérables n'atténuent leurs effets qu'au prix d'une civilité prudente et d'un recours à l'entre soi. Les lieux (que l'on peut définir à la manière de Becker comme des « lieux sociaux ») servent d'ailleurs à filtrer les participants aux interactions en fonction du milieu social. C'est le cas des maisons closes, très différentes suivant l'origine sociale des clients, mais il en va également ainsi des écoles et des différents bureaux des entreprises. Les personnes en présence évitent les contacts directs avec des gens situés en dessous dans l'échelle sociale et recourent quand ils le peuvent à des intermédiaires. Dans les maisons closes, l'organisation qui donne des positions et des rôles codifiés aux acteurs facilite cependant l'établissement des rapports sur une base naturalisée : les acteurs peuvent se voir simplement comme des hommes et des femmes (et pas des membres de groupes sociaux hiérarchisés). Dans les écoles, les enseignants qui n'affectionnent pas le contact avec les parents d'élèves, des sous-prolétaires qui ont des relations difficiles avec les institutions, supportent les élèves car ils sont jeunes. Ils n'arrivent pourtant pas à les faire entrer dans des rôles classiques d'apprenants, ce qui augmente les tensions. Dans les syndicats, le premier

réflexe des élus est de fuir le chantier et de déléguer à d'autres les visites sur les sites. Dans les favelas, les habitants arrivés à un certain niveau d'aisance prennent soin de marquer leur distance avec les habitants les plus misérables. L'étude des relations entre gens socialement distants est à mon sens un axe de recherche à développer qui pourra fournir une ligne pour des recherches futures.

Le deuxième point à souligner concerne les relations entre individus dans un contexte d'extrême inégalité. Dans les grands centres urbains, les hiérarchies ne se matérialisent plus de manière traditionnelle en fonction de statuts fixes codifiés et hérités. La capacité à consommer joue un rôle décisif dans la définition subjective des strates sociales. L'apparence et les comportements consuméristes ostentatoires rendent immédiatement visibles le niveau social. Ainsi deux Brésiliens qui se rencontrent ne se demandent pas tout de suite comme en France leur profession, indice indispensable de repérage dans un monde plus égalitaire où les hiérarchies et les particularités se lisent à partir du bagage scolaire ; ils discutent plutôt de leurs goûts et de leurs habitudes de consommation, car au premier contact ils ont su se placer sur les degrés de l'échelle sociale. Ils évitent alors d'approfondir la mise en évidence des écarts. Les Cariocas ont ainsi l'habitude de raisonner implicitement comme s'il existait des mondes sociaux absolument incompatibles puisque les différences sociales sont plus ou moins naturalisées. L'idée d'une totale communauté d'humanité entre égaux en droits avec des différences imputables seulement au fonctionnement de la société comme en France, ne s'est pas imposée au Brésil¹⁵. Les gens des grandes villes n'ont pas l'habitude de concevoir que les problèmes des autres sont aussi dans une certaine mesure les leurs. Les comportements des hommes politiques leur en donnent confirmation, et beaucoup de Brésiliens n'hésitent pas à dire que s'ils étaient élus ils feraient les mêmes choses qu'eux. A bien des niveaux de l'espace social on constate une sorte d'individualisme ou plutôt de solidarité restreinte (par exemple à la famille) sans guère d'orientation vers la communauté.

Dans ce contexte, les pauvres essaient de montrer qu'ils sont « normaux », mais la classe moyenne repousse sans arrêt la barrière par la consommation ostentatoire. La musculation par exemple correspond moins à un culte du corps (mot vague qui n'explique rien) qu'à la volonté de porter sur soi, même en l'absence de vêtement, les marques d'un mode de vie aisé. Les jeunes des favelas ne s'y rallient que timidement car ils sentent à quel point essayer de se faire passer pour ce que l'on n'est pas est dérisoire. En l'absence d'une société où la distinction se fait par le savoir (ce qui permet l'espoir d'ascension), la distinction se fait par l'argent. Etre de « classe A » signifie pouvoir consommer, ce qui exclut toujours les pauvres. Ceux-ci veulent

¹⁵ Pour ces idées je renvoie aux textes de Dominique Vidal qui a consacré une partie importante de sa réflexion à ce sujet.

montrer qu'ils appartiennent au même monde que les autres alors que le reste de la société veut affirmer l'existence de plusieurs mondes inconciliables en naturalisant les conditions sociales. Au moment de la réforme des retraites par exemple, on a pu voir la tolérance de la société brésilienne pour l'injustice atteindre des sommets. On pouvait y distinguer clairement une conception de la société sur la base de plusieurs mondes séparés. Les classes moyennes ignorent visiblement le reste de la société qu'elles perçoivent dans un brouillard et les pauvres essaient d'exister face à ce regard. Cela nuit par retour à l'esprit de corps chez les pauvres. Ainsi, la favela n'est pas un espace de solidarité morale. On se méfie des autres dont on aimerait bien se distinguer.

L'un des aspects les plus frappants pour le Français travaillant au Brésil est que les relations quotidiennes sont moins agressives que dans d'autres pays plus égalitaires. Les intellectuels brésiliens parlent souvent de la cordialité de leurs compatriotes comme d'une qualité innée, mais on pourrait suggérer que c'est justement parce que chacun connaît sa place et évite les autres que l'agressivité inhérente à la vie tendue des grandes villes est contenue. La cordialité serait ainsi dans cette hypothèse un moyen de rendre vivables les écarts sociaux en maintenant une routine très superficielle. Le voyageur français commet ainsi régulièrement des impairs le faisant passer pour un « arrogant » car il ignore que les précautions oratoires, inutiles quand on se voit sur un pied d'égalité citoyen, sont indispensables dans un pays où le dominé redoute en permanence l'écrasement symbolique de la part des personnes plus favorisées. Dans cette ligne d'idées, et bien qu'à un tel niveau de généralités les choses soient indémonstrables, on peut proposer que le culte de la « sociabilité brésilienne » de la « culture brésilienne » chez les intellectuels et les dirigeants correspond à une volonté de créer un sujet collectif en contrepoids à des comportements marqués par des habitudes de pillage des ressources collectives et d'égoïsme de classe.

La cordialité brésilienne n'est pas un mirage, mais il est évident que ce n'est pas le produit d'une « nature brésilienne » souriante. Elle est d'ailleurs à facettes. On remarque souvent que la rudesse des échanges est toujours menaçante quand les relations se font entre deux représentants de positions fonctionnelles ou sociales distantes (par exemple un patron d'hôtel s'adressant à un employé domestique). Les déclarations et les comportements des Brésiliens, comme l'ont souvent noté les anthropologues, témoignent encore d'une naturalisation des hiérarchies sociales. On insiste sur la commune « brésilianité » sans se penser comme des égaux. L'acceptation de niveaux élevés d'inégalité entre statuts (les « privilèges » ne choquent souvent que formellement comme permet de le constater la lecture des journaux) a pourtant pour contrepartie d'inciter à exiger du respect en tant que personne, c'est-à-dire être humain

ayant des émotions. Les accrocs entre personnes d'ailleurs se font moins pour la reconnaissance de l'égalité du mérite des statuts sociaux que pour le respect du moi. Le balayeur de l'école où j'ai travaillé, ne pouvant nier l'écrasante distance sociale avec les enseignants, était cependant viscéralement attaché à une forme de respect pour sa personne en tant que travailleur, collègue et « honnête homme ».

Même quand les statuts ne sont pas clairement en jeu, les Brésiliens cultivent une civilité qui est aussi une forme de prudence. Les échanges sont marqués par le sous-entendu et le non-dit. La règle est de ne pas aller trop en profondeur, d'où la superficialité de beaucoup de conversations. Les discussions entre clients et prostituées sont, à cet égard, étonnantes puisqu'elles peuvent être longues et animées même si les protagonistes ne partagent en apparence rien en commun. Là comme ailleurs, on cherche les qualités humaines chez l'autre et l'on évite les situations susceptibles de faire apparaître les diverses formes du mépris de classe ou de condition. Dans l'entre soi de classe, la cordialité peut également être assez fortement effacée. On se connaît et l'on cherche clairement à se démarquer des autres ou à s'en protéger. Dans la favela, comme dans les salles des professeurs ou les bureaux syndicaux, la cordialité est moins marquée qu'on ne serait porté à le croire.

L'acceptation prononcée des Brésiliens vis-à-vis de l'inégalité (mais aussi dans une certaine mesure de l'injustice) se traduit également par des oppositions de classes moins affirmées qu'en Europe. On raisonne moins que dans les sociétés égalitaires en termes de groupes opposés. L'imaginaire des classes populaires recoupe celui des classes moyennes comme l'a bien montré Dominique Vidal. Les *novelas* qui montrent la vie de l'élite ne cherchent pas à parler de « monsieur tout-le-monde » comme en France et personne n'y trouve à redire. Ainsi ce qui est vu comme des problèmes de bourgeois (un chef d'entreprise risque de perdre son bien à cause d'une ancienne maîtresse) est interprété sur le mode du drame humain universel. On trouve moins que chez nous la condamnation du bourgeois dans les milieux populaires car on guette sa sympathie, on a besoin de son acceptation.

Les Brésiliens acceptent, me semble-t-il, d'autant plus facilement la reproduction des situations dans les groupes populaires qu'ils vivent dans un relatif enfermement géographique, social et professionnel. Cet enfermement d'une certaine manière protège ces personnes en leur fournissant un entre soi et un cocon de certitudes. Il ne les incite pas à essayer de concurrencer les gens plus aisés, les membres des autres milieux sociaux. Les *favelados* ne souhaitent pas un avancement de leur groupe en termes de classes car ils raisonnent d'une manière assez individualiste et ne tiennent pas à prendre une revanche collective. Dans les favelas, j'ai pu constater sans ambiguïté que, d'un point de vue personnel, ils veulent essentiellement faire

reconnaître leurs capacités individuelles en montrant leurs habiletés professionnelles, leur sens du travail, leur honnêteté. Dans une société où le pouvoir de consommation est primordial, ils sont cependant condamnés à courir après une amélioration de leurs conditions de vie bien lente à se manifester. Ils voient d'ailleurs ces réalisations comme des « conquêtes » personnelles qui montrent leurs efforts plus que le produit de leurs droits. L'universalisation de la scolarité n'étant pas achevée et les diplômés ne fournissant qu'un retour encore modeste dans un monde où le savoir ne produit pas d'effet tout seul, les pauvres ne jouent pas pleinement cette carte. Ils raisonnent à court terme en essayant de maximiser leurs revenus. A défaut, la conviction d'être des « gens biens » et l'insertion positive dans le quartier sont des points reconnus. Ces éléments tissent le fonds d'une partie des relations que l'on observe lors de recherches comparables aux miennes. On doit en tenir compte pour évaluer avec justesse ce qui se joue entre les personnes que l'on observe.

Activités collectives

Ces aspects généraux des relations sociales au Brésil ont des effets sur la façon dont les gens que j'ai pu observer gèrent leur coopération dans les lieux de travail. La segmentation du personnel recoupe souvent assez strictement les frontières de classe, ce qui nuit encore à la communication et à l'entente entre groupes fonctionnels, comme je l'ai montré pour le cas des bureaux des chantiers (Brochier, 2000).

Entre pairs, les relations ne sont pas forcément d'union et de solidarité comme une analyse rapide en termes de domination de classe pourrait le faire penser. Les collègues sont une ressource mais aussi une gêne. Ainsi, les prostituées sont unanimes à déclarer que le principal problème du quotidien ne vient pas des clients mais des collègues de travail. Celles-ci sont indispensables pour aider à occuper le temps, pour fournir de menus services, mais elles sont aussi des concurrentes et sont à la source de tensions et de jalousies. Il en va de même dans le syndicat, où les places sont peu nombreuses et où les permanents guettent leurs erreurs mutuelles pour assurer leur position. Dans les salles des professeurs, on peut apaiser le stress né des contacts avec les élèves, mais on échange aussi des propos en demi-teinte qui comparent les pratiques d'enseignement et les convictions idéologiques. Des rivalités sourdes sont immédiatement perçues au sujet de points matériels (les emplois du temps, les absences, etc.) voire dans certains cas des guerres larvées en raison des processus d'élection des directeurs d'établissements.

Dans les relations avec les chefs, l'écrasement et la domination ne sont pas les seuls phénomènes à percevoir. La verticalité brutale des relations entraîne souvent des mécanismes en retour. J'ai montré comment sur les chantiers, les ouvriers même au bas de l'échelle résistent au chef sans l'affronter directement. Dans les maisons closes également, les prostituées évitent certains hommes, refusent certaines formes de contact, essaient de manipuler les clients, etc. Dans les écoles, les gamins qui ont compris qu'ils ont affaire à un monde parallèle où la dureté des relations sociales n'a plus cours en profitent et révolutionnent ce petit monde ; mais ils finissent aussi par s'autolimiter pour laisser exister un ordre à subvertir. On accepte un rôle de dominé mais on refuse que la domination atteigne la personne dans sa dignité. Les bandits écrasent les favelas mais ils sont un produit de la favela et ils sont attentifs à gérer leurs relations avec les habitants comme avec la police qui fait de même. Dans ce contexte, la négociation plus ou moins explicite est un élément clef du fonctionnement des organisations sociales. Négocier ne signifie pas que l'on s'assoie autour d'une table pour échanger des avis, mais que les parties en présence font connaître aux autres par des moyens variés et souvent discrets les désavantages que peuvent présenter un passage en force. Les supérieurs hiérarchiques, eux montrent aussi par divers moyens les profits à tirer de la coopération. Leur attitude tient plus de la stratégie clientéliste que du paternalisme, souvent invoqué. Les chefs ont besoin de fidélité et les subordonnés veulent en retour certains passe-droits. On le constate facilement sur les chantiers avec le *mestre* qui tient à garder autour de lui les ouvriers sérieux, dans les maisons closes où le patron assouplit les règles pour certaines filles sur lesquelles il peut compter. Les relations entre professeurs et collégiens ont aussi quelque chose de ce modèle puisque les élèves cherchent en permanence à négocier un statut de « chouchou » en proposant de limiter leur pouvoir de nuisance. Quel que soit le milieu de travail étudié, l'encadrement met systématiquement en avant la capacité à avoir une marge de souplesse (*jogo de cintura*), dans la gestion des subordonnés.

Mais ces négociations sont dépendantes de la capacité des subordonnés à venir à bout des tâches prescrites. La bonne intégration à l'organisation passe par l'obtention du statut de membre compétent. Le fait que le chercheur soit toujours confronté à des acteurs qui s'épuisent à essayer de lui démontrer qu'ils sont impeccables au travail n'est pas dû à un artefact d'enquête. Pour les acteurs, mener à bien le travail est souvent un défi réel qui est augmenté par la difficulté à faire reconnaître ce dont on est capable. Le désarroi du jeune enseignant vient ainsi autant des migraines que lui donnent les cancrès que de l'incapacité à montrer aux collègues et directeurs qu'il sait comment s'y prendre avec les enfants. Pour les manœuvres du bâtiment, l'accès à la qualification est un chemin semé d'embûches en raison du

déni de compétence organisé par les contremaîtres. Il en va de même pour les représentants syndicaux et même pour les prostituées qui mettent un point d'honneur à montrer qu'elles ont des clients fidèles qui ne « veulent qu'elles ». Il résulte de ces contraintes une tension entre travailler seul dans son coin pour résoudre les problèmes à sa convenance et montrer aux autres de quoi on est capable. Une autre conséquence est que certains aspects de la compétence sont ignorés par l'acteur lui-même alors qu'ils apparaissent bien réels pour l'observateur (les habilités manuelles des manœuvres, la capacité relationnelle des prostituées, le contrôle de l'énervement chez les enseignants).

Approche globale des relations sociales au travail

Si l'on s'intéresse maintenant à la façon d'aborder le travail et les relations humaines au travail, on peut résumer mes propositions en disant que mon approche insiste sur certains angles particuliers des activités étudiées au détriment de certaines problématiques classiques. Ainsi j'ai appliqué l'idée, développée de façon explicite dans un article récent (Brochier, 2006c), que le travail gagnait à être étudié comme activité collective aux aspects multiples et pas seulement comme une série d'actes productifs. Le bon angle d'attaque pour l'étude des organisations au sens large est, dans cette ligne, la façon dont les acteurs occupent leur temps en lien les uns avec les autres. En ce sens, ne « rien faire » est aussi important que « faire » : des hommes et des femmes doivent gérer leur co-présence dans un lieu social ayant des règles, des codes. Les habitants des favelas gèrent leur vie en commun, les élèves d'une classe ou les agents administratifs d'un bureau syndical aussi. Ces modes de gestion de l'« agir ensemble » ne se résument bien sûr pas à des « stratégies » de rouages organisationnels mais font intervenir les positions sociales, les habitudes de classe, les visions du monde héritées des mondes sociaux d'origine. Ainsi, le comportement des écoliers ne peut être compris si l'on ne saisit pas leur quotidien hors école et il en va de même pour les ouvriers nordestins, pour les prostituées des quartiers pauvres ou pour les enseignants des petites classes moyennes.

Un deuxième axe de cette démarche de recherche a consisté à examiner les agissements des personnes impliquées en donnant une place importante, car souvent négligée, aux aspects individuels de la gestion de la participation à une vie collective. Ainsi, trouver sa place dans une organisation signifie que l'on doit résoudre plusieurs séries de problèmes. En premier lieu, on l'a vu, les questions techniques, puis immédiatement après les relations avec les collègues, suivies des rapports avec la hiérarchie et enfin la gestion de la carrière (Brochier, 2006c). Ce schéma peut être utilisé pour comprendre l'adaptation à la vie dans un univers

relativement fermé comme un quartier de favela. Il a pour avantage de concentrer l'attention sur des points concrets des pratiques et moins sur les « motivations » psychologiques ou les « intérêts collectifs », souvent exagérés.

Il résulte de ces choix une relative mise en repos dans mes analyses de certaines problématiques classiques qui me sont apparues d'un intérêt limité. Il en va ainsi notamment de la question des « identités » professionnelles ou sociales auxquelles l'anthropologie accorde beaucoup d'importance. Elles sont généralement établies par les sociologues à partir de déclarations des enquêtés, ce qui, comme je l'ai dit, me semble une manière peu sûre d'établir l'existence de phénomènes stables devant avoir un effet sur les actes. L'idée d'identité présente aussi l'inconvénient d'éloigner l'analyse de la compréhension de la logique *ad hoc* des comportements en situation. Ma conviction est que les Brésiliens que j'ai rencontrés agissent en fonction de la résolution de problèmes matériels et situationnels (comment trouver ma place dans un groupe ? comment défendre mes intérêts ?) plutôt qu'en fonction d'une définition de soi. Les situations réelles impliquent comme on le sait des comportements adaptés et différenciés dont ne rendent pas forcément compte les spéculations sur l'« identité », chose floue dont les liens avec les pratiques sont mal connus (voire non interrogés car beaucoup de chercheurs considèrent que déterminer les identités est un but en soi). Les enquêtes sur le travail qui essaient de mettre en évidence une identité professionnelle prennent donc souvent la question par son côté le plus artificiel et le moins concret. Des interviews peuvent facilement faire surgir l'idée d'une « identité » qui est souvent une construction du sociologue servant d'une manière un peu magique à expliquer divers comportements. Les discussions avec les *mestres* du bâtiment, les enseignants, les syndicalistes ou les prostituées peuvent faire apparaître de telles notions, car l'approche par entretiens implique ce type de résultats en incitant à chercher le profond, l'enraciné, derrière les mots. Il me semble à l'inverse que le monde du travail brésilien pousse les individus à changer d'activités, de secteurs, de fonctions selon les opportunités. Les discours qu'ils produisent correspondent souvent à des tentatives pour se faire accepter et reconnaître dans les univers de travail qu'ils fréquentent.

Les critiques précédentes peuvent aussi s'étendre dans une certaine mesure à la thématique classique de la « résistance ». Celle-ci présente l'inconvénient de présenter les acteurs sous un jour plus collectif et plus politisé que ne le voudraient les faits bruts. Les sociologues brésiliens et européens, souvent très influencés par le marxisme, voudraient faire de chaque acte de violence contre l'ordre établi une forme de revendication politique. Certains appliquent ce schéma y compris aux adolescents qui sous prétexte qu'ils sont pauvres, se

doivent d'agir contre la domination de classe. Il en va de même bien sûr pour les ouvriers, les Noirs, les prostituées, les gens des favelas dès lors que le sociologue trouve à la proximité de son magnétophone les représentants d'une association ou d'un syndicat tout prêts à tenir un langage revendicatif. L'observation participante a généralement pour effet de montrer le caractère individualiste de beaucoup de pratiques et le caractère artificiel ou utilitariste des associations. Cela ne signifie pas forcément qu'il n'existe aucune forme de « résistance » chez les dominés, mais qu'il faut préciser le sens de ce terme, affiner la méthode de recherche et se débarrasser du parti pris sociopolitique au sujet de l'acteur.

Le dernier axe de ma démarche peut être déduit de ce qui vient d'être dit. Il s'oppose à la vision du monde social et des relations sociales vus seulement sous l'angle (souvent moral et politique) de la domination et de la violence symbolique ou sociale. Certes, le Brésil est une société de classes sans pitié, mais cela ne signifie pas que le seul phénomène important soit l'écrasement. L'accommodement est une parade classique face à une société dure et il se traduit par une mise à profit des situations de la part de ceux que l'on voit un peu rapidement comme des perdants déboussolés ou fatalistes. Les gens des favelas subissent une marginalisation parfois insupportable mais ils échappent au système de contrôle social ordinaire, pactisent avec des politiciens clientélistes, ne paient pas leur terrain, profitent de biens volés. Ceux qui pourraient quitter la favela sont loin de toujours le faire. Les prostituées sont méprisées mais renvoient ce mépris aux hommes qui ont besoin d'elles et profitent de grosses sommes d'argent versées au jour le jour. Les manœuvres nordestins du bâtiment sont pratiquement la lie du monde professionnel mais ils peuvent combiner une vie à la campagne et des périodes de thésaurisation intenses en profitant du paternalisme d'entreprise. Ils valorisent ensuite leurs compétences par les « gâches » du dimanche. Le symbolique n'est pas, dans la vision des choses que je propose, l'alpha et l'oméga de la description de la société. La compartimentation du monde social à Rio fait que l'on évite les contacts avec les autres milieux sociaux en limitant ainsi la violence symbolique de classe. Entre pairs, on se reporte sur les choses les plus essentielles, c'est-à-dire souvent les gains financiers.

Conclusion du chapitre

Les propositions précédentes n'ont pas vocation à constituer une théorie homogène mais visent à faire le point sur certains éléments clefs des recherches conduites depuis 1994 pouvant fournir des pistes analytiques pour des recherches futures. Les enquêtes ont été conduites à partir d'observations participantes qui permettent de dégager des données solides

sur des aspects limités du fonctionnement de différents univers sociaux à Rio de Janeiro. Les connaissances fragmentaires produites sur les relations sociales au travail dans le contexte brésilien, s'ajoutant progressivement, permettent des acquis modestes mais utiles sur la société brésilienne. Les travaux à venir continueront à examiner les mêmes aspects des relations sociales dans des activités collectives en diversifiant les terrains.

S'il n'est pas l'heure donc de proposer des conclusions sur le fond des enquêtes, il est revanche important dans le cadre de cette habilitation de réfléchir sur les acquis méthodologiques de ces recherches. Leur point commun le plus fondamental tient à l'approche par observation participante qui présente certaines caractéristiques et certains avantages bien spécifiques par rapport aux autres méthodes. Un retour complet sur mon parcours impose assez logiquement de proposer dans les chapitres suivants une étude sur ce que l'observation et les entretiens ont signifié pour moi au cours de ces quinze années d'enquêtes.

Chapitre 2

REFLEXIONS EPISTEMOLOGIQUES : OBSERVATION ET ENTRETIENS **COMME FORMULES DE RECHERCHE**

La mise en place d'une formule de recherche

Le terme formule de recherche est emprunté à Jean-Michel Chapoulie (1984, 2001a, 2001b) qui désigne par ce mot l'ensemble formé par une méthode de recueil de données, un mode

d'interprétation et un mode de présentation des données. L'objectif de ce chapitre est de présenter celle qui a été utilisée au cours de mes recherches de 1994 à 2009 en montrant ses sources et les réflexions auxquelles elle a conduit. Les raisons qui ont contribué à la mise au point de cette démarche d'enquête tiennent essentiellement à la formation reçue à l'université et aux types d'univers sociaux étudiés. J'y reviendrai sans m'y appesantir. Un autre de ses fondements tient à une réflexion au sujet des avantages comparatifs de l'observation et de l'entretien. Je m'y attarderai plus longuement dans la deuxième partie du chapitre pour me consacrer dans les suivants à la description des pratiques de certains sociologues brésiliens qui m'ont depuis 1994 pour ainsi dire servi de contre-exemple d'un point de vue méthodologique.

Facteurs du choix de l'observation

Dans son célèbre texte sur l'entretien, Everett Hughes (1956) faisait remarquer que les différentes branches des sciences sociales se distinguent les unes des autres plus par leurs instruments de recherche et leur préférence pour certains types de données que par leur logique. Il en va sans doute de même pour les sociologues qui montrent souvent des différences nettes concernant leurs convictions méthodologiques. Pour ce qui tient aux pratiques d'enquête de terrain, il est remarquable que certains chercheurs ne font que de l'observation alors que d'autres n'en font jamais¹⁶. Si les avantages comparatifs des méthodes étaient si clairs, on ne constaterait sans doute pas des préférences aussi marquées.

Une première explication à cet état de fait peut être évidemment attribuée à la formation reçue. Les praticiens d'une méthode d'investigation qu'ils ont adoptée en tant que disciples, sont rarement critiques vis-à-vis de cette manière de procéder dans la suite de leur carrière. Les sociologues de la tradition de Chicago, en particulier ceux des années 1950-60 ont, comme on le sait, été, dès les premières années d'université, sensibilisés aux mérites du *fieldwork* et se sont par la suite faits les avocats de cette approche. Au Brésil, comme on le verra dans les chapitres suivants, les années d'initiation à la pratique de la recherche ont de même marqué durablement les principaux maîtres de la discipline, produisant aux fils des ans des groupes aux habitudes et convictions bien différenciées.

Une deuxième explication dépassant la simple inertie des acquis d'université tient aux goûts personnels des chercheurs en termes d'activité, liés à des facteurs pratiques tels que le gain de temps, l'alignement avec les prescriptions d'un groupe de recherche, et d'une manière plus générale les arrangements concrets permettant de faire avancer la carrière.

¹⁶ J'emprunte cette constatation à Philippe Masson et à Jean Peneff qui réfléchissent sur les méthodes à partir des chercheurs qui les emploient. On trouve une application de cette idée dans le livre récent de Peneff (2009).

Un troisième facteur, suggéré par Peneff (2009) peut tenir aux caractéristiques biographiques des chercheurs. Certains sociologues, d'origines modestes, peuvent être plus portés à l'observation directe et moins à la spéculation sur les idées. Mais ce lien, s'il existe, n'est pas aisé à démontrer et n'est pas déterminé une fois pour toute. Des sociologues comme Bourdieu ou Florestan Fernandes qui ont grandi au contact des milieux populaires se sont efforcés par exemple de produire une sociologie compliquée et inaccessible aux étudiants peu dotés en « capital culturel ».

Pour ce qui concerne mon propre cas et bien qu'il soit toujours aléatoire de proposer une objectivation de son parcours, il m'apparaît que l'orientation vers une pratique exclusive de l'observation tient effectivement en premier lieu à la formation. Au sein du DEA ITE de Paris VIII, l'observation était conçue comme allant de soi et *Street Corner Society* avait presque valeur de texte canonique. Cette manière d'aborder l'enquête apparue dans les années 1930, d'ailleurs fascinait notre petit groupe d'étudiants car nous y voyions un moyen de sortir des spéculations théoriques pour aller au contact de la réalité de la vie sociale. Connaître le terrain, découvrir les gens, s'habituer aux manières de faire et de penser nous apparaissait logiquement à la suite de Whyte ou de Becker comme indispensable, de même que la nécessité d'observer, même si nos réflexions de débutants en matière de philosophie des sciences ne nous permettaient que peu de distance critique. Au début des années 1990, l'observation apparaissait également comme une méthode en plein renouveau, donc prometteuse, notamment par rapport à l'approche par questionnaire qui nous semblait trop aléatoire en raison de l'aspect souvent superficiel des réponses. En observant, on était au moins sûr que les personnes étudiées avaient bien accompli les actions qu'on leur attribuait.

Il me faut aussi mentionner dans le cadre de mes enquêtes au Brésil, le rapport de l'enquêteur avec le monde étudié. Imitant sans le savoir les chercheurs Américains des années 1930-1940, la découverte du Brésil, m'a porté à vouloir découvrir par l'expérience un univers complexe et déroutant. Au Brésil plus qu'ailleurs la pratique de la sociologie apparaît d'autant plus enrichissante d'un point de vue personnel qu'elle conduit à se confronter directement aux univers sociaux étudiés, à se lier personnellement avec les acteurs et à tenter de reconstituer au plus près d'eux le sens et la réalité des expériences vécues. Enquêter sur son propre milieu et sa propre ville (comme le feront les jeunes sociologues paulistes formés par Bastide dans les années 1940) incite moins automatiquement à chercher la participation.

Il faut signaler ensuite que mes perspectives de « carrière » dans la sociologie me semblaient hasardeuses vers 1994-1995, ce qui m'incitait à la fois à prendre de la liberté dans mon traitement du sujet et à chercher une information sûre permettant de donner du poids à ce que

j'allais écrire. Les contacts et les orientations qui vont influencer le jeune chercheur sont un autre point à prendre en compte. Enquêtant au Brésil et résidant à Marseille, je me trouvais totalement isolé du monde des sociologues à l'exception des directeurs de la formation doctorale, ce qui ne m'incitait pas à sortir des chemins tracés par l'enseignement initial.

Enfin, la confrontation avec le monde de la sociologie brésilienne où l'entretien superficiel semblait régner en maître, produisit sur moi un effet d'incitation à la pratique de l'observation. La déception éprouvée vis-à-vis des travaux brésiliens qui, souvent, ne font qu'effleurer les sujets qu'ils traitent à l'aide de longues paraphrases d'entretiens (comme je l'explique dans les chapitres suivants) a stimulé mes réflexions sur les avantages comparatifs de l'observation et m'a conduit à maintenir mes préférences initiales.

Observation et rapport à la théorie

La formule de recherche que j'ai appliquée au cours de ces 15 dernières années s'est appuyée entre autres choses sur l'exemple de Whyte qui soutient de façon convaincante qu'il n'est pas indispensable d'avoir des idées précises sur les résultats que l'on attend de l'enquête pas plus que des théories *a priori* à vérifier. Comme le montrent les résultats dus à *Street Corner society*, procéder de la sorte, c'est-à-dire commencer dans une relative ignorance des idées en débats sur le thème, non seulement ne nuit pas à l'élaboration finale des idées mais peut aussi faire émerger des perspectives nouvelles puisque le chercheur se trouve libéré du poids des orientations trop balisées. J'ai appliqué, je crois avec succès, cette méthode, lors de mon étude sur les ouvriers du bâtiment. Je n'avais au départ en tête que les conclusions d'Alain Morice, et encore avais-je pris soin de les mettre à distance (en ne relisant pas les textes) au moment de formuler ce qui me semblait intéressant lors des débuts de l'enquête. Cette posture participait d'une tentative plus ample visant à entretenir une certaine faculté d'étonnement, c'est-à-dire l'aptitude à pouvoir éviter de banaliser les facettes d'un terrain auquel on finit vite par s'habituer. Il s'agissait par cette manière de permettre de faire émerger des aspects importants mais non vus par les autres sociologues, qui travaillaient trop vite ou ne consignaient que des déclarations enregistrées.

Je voyais qu'une enquête qui faisait intervenir de nombreux types d'acteurs et des intérêts et points de vue divergents, devait retarder autant que faire se pouvait l'interprétation et la théorisation. Cette précaution tranchait avec les habitudes de certains jeunes sociologues au Brésil qui étaient fiers de proposer une théorie après la moindre constatation faite dans la vie courante. Pour ma part, je préférais courir le risque d'une thèse sans « grande idée » (au

désespoir de mon directeur de recherche) qu'une thèse fondée sur des interprétations trop rapides. Les éléments d'information que j'obtenais étaient ainsi archivés avec le minimum de travail d'interprétation. Il en allait ainsi par exemple des différentes affirmations que je collectais au sujet des ouvriers et de leur travail au cours de la première partie de mon enquête où la part d'observation était réduite.

Une autre facette de ma méthodologie pratique de thésard consistait dans le rapport à la littérature. J'avais pris le contre-pied des Brésiliens qui fondaient leurs analyses sur les écrits des grands noms. Mais j'avais également pris le parti de ne pas suivre une ligne théorique unique (c'est-à-dire un auteur et ses disciples ayant des idées sur la manière dont il fallait comprendre le sujet) et de traiter les idées des autres sociologues comme de simples outils que l'on pouvait combiner à sa guise. Bien qu'il me soit difficile aujourd'hui de démêler l'origine des choses, il est évident que cette conception était une conséquence du scepticisme envers les grandes théories qu'avaient manifesté ceux qui m'avaient appris la sociologie à l'université Paris VIII. A Rio, je refusais ainsi nettement les invitations de certains enseignants à concevoir la thèse comme un « dialogue avec un auteur ». Je préférais recueillir des données d'abord et les comparer progressivement à la littérature (pauvre d'ailleurs sur le BTP) afin de mettre en évidence les lacunes ou les impasses. Chaque chapitre de ma thèse fut construit sur cet effort. En revanche, l'ampleur du thème m'empêcha de synthétiser mes analyses et de proposer non pas une théorie du chantier ou de la classe ouvrière (voire du Brésil comme cela a pu être fait) mais un schéma de compréhension des faits utiles pour comprendre d'autres situations (suivant une vision de la théorie empruntée à Briand et Chapoulie). L'ambition théorique était donc fort peu développée dans mon travail et se limitait le plus souvent à montrer que l'angle pris par d'autres n'était pas le plus fertile pour chaque aspect du sujet.

Apprendre à remarquer des choses

La mise à distance des problématiques et des perspectives de la littérature aux fins d'originalité ne suffit pas à provoquer des découvertes sans un travail efficace et impartial de recueil des données. Pour ce faire, la pratique d'une recherche fondée essentiellement sur l'observation implique de développer un savoir-faire minimum. Certains étudiants qui commencent une thèse se plaignent parfois « qu'ils ne voient rien ». Remarquer des faits de valeur passe en effet par un apprentissage qui n'existe qu'avec la pratique. Un point important de mon expérience de l'observation réside dans le constat qu'une fois les éléments les plus évidents perçus, l'observateur perd rapidement la capacité de s'étonner et en devenant un

participant ordinaire remarque moins de choses. En plus d'un travail permanent sur l'attention, l'observation participante implique donc un travail de questionnement : il faut sans arrêt se poser des questions pour forcer ses sens à percevoir des éléments du contexte et des situations. Ces questions sont pour la plupart classiques et ce qui est difficile n'est pas de trouver des idées d'aspects à observer (par exemple la durée des interactions, les modes de négociation, le rôle du décor, etc.) mais de maintenir en éveil la capacité à ne rien considérer comme allant de soi. En ce sens, un point décisif de l'observation est bien le travail de l'attention qui se complique à mesure que le nombre d'intervenants est grand et que les situations sont habituelles. Pour saisir en même temps, ce qui se produit et percevoir le sens qu'y investissent les acteurs il faut sur le moment prêter attention en s'interrogeant soi-même (« que suis-je en train de voir ? », « pourquoi cette personne a-t-elle dit cela ? », etc.). Le risque que l'on évite par ce moyen est de ne consigner que ce qui s'écarte d'une certaine routine en perdant la capacité à repérer les éléments constitutifs de cette routine. Lorsque je réalisais des observations dans les classes de collège, ce travail de concentration de l'attention était particulièrement délicat, puisque les élèves agissent en même temps, par petits groupes selon des codes comportementaux complexes : il faut donc hiérarchiser les actes par ordre d'importance.

Face à ce type de problèmes, Jean Peneff (1995) a justement insisté sur le rôle des comptages qui donnent la possibilité de mesurer les rythmes, les quantités, les flux. Pour comprendre le travail d'infirmière un moyen intéressant consiste ainsi à compter la quantité de papier qu'elles manipulent dans la journée. Les comptages constituent un correctif d'usage simple aux assertions trompeuses fondées sur la façon dont les agents évoquent leur propre vie. Au Brésil, Donald Pierson (1942), a appliqué cette manière de procéder au sujet des relations raciales en faisant des comptages selon la couleur des gens dans différentes situations. Il démontrait facilement par ce moyen l'inexistence d'un groupe racial noir séparé et stigmatisé dans les activités quotidiennes. J'ai dernièrement suivi son exemple à Rio de Janeiro en classant les couples croisés dans les espaces publics suivant la différence de couleur de peau entre l'homme et la femme. Cela m'a permis de constater que les Noirs n'étaient pas isolés des Blancs selon un mécanisme unique mais qu'en général l'homme et la femme en couple avaient pratiquement le même ton de couleur de peau (les métisses clairs avec les métisses foncés, les *mulatos* avec les *mulatas*, etc). Dans les classes de collèges, je m'étais aussi aperçu que l'on pouvait faire des typologies en fonction du temps que séparait, dans les interventions orales des enseignants, deux demandes de silence (en principe des « chuuts ! »). La plupart du temps ces rappels à l'ordre se succédaient à un rythme presque régulier d'environ trente

secondes. Cela pouvait constituer une évaluation plus sûre du degré d'inattention ou d'obéissance d'un groupe donné d'élèves.

Exploiter, interpréter et présenter les données

La mise au point d'un *modus operandi* passe également par un certain usage du carnet de note de l'ethnographe. Dans les formules de recherche par observation, le chercheur dialogue avec lui-même et consigne cet échange sur le papier : que dire donc et qu'en faire ? A la différence de l'entretien formel, l'observation oblige à prêter attention en même temps à plusieurs dimensions de la réalité sociale : les lieux, leur utilisation, le rythme des activités, ce que les gens disent, ce qui n'est pas dit mais qui se sent, etc. Les notes de terrain sont logiquement marquées par cette multiplicité des données. Elles mélangent les faits concrets, les paroles, les impressions, les intuitions. Ces différents niveaux s'entrecroisent et permettent d'affirmer progressivement des analyses. Mais les notes de terrain sont illisibles sans le secours de la mémoire. Un simple mot renvoie souvent à toute une gamme de petites choses vécues ou entraperçues. Les annotations des carnets d'ethnographes sont ainsi souvent des liens destinés à faire ressurgir un vécu et pas seulement des données formelles à exploiter. Les miens ont en général pris la forme de journaux d'enquêtes où je consignais à la fois les choses vues et entendues accompagnées de bribes d'interprétation avec des remarques sur mon état psychique ou physique du moment et l'avancée de mes réflexions. Je n'ai pratiquement jamais utilisé de grilles systématiques d'observation et mes annotations gardaient une forme libre qui au fur et à mesure se simplifiait en s'appuyant sur l'accumulation des données.

Cette nature particulière de la note d'observation écrite pour soi consacre sa différence avec les données d'un autre type. Ainsi, mon expérience me conduit à penser que déléguer des phases d'observation participante n'a que peu de sens, ce qui explique qu'en général les chercheurs utilisant cette approche sont aussi les auteurs des textes qui synthétisent les données. Un carnet d'ethnographe n'est parfois qu'à peine lisible pour un autre chercheur : la note de terrain fait appel à tous les sens et fonctionne par appel implicite grâce à certains mots aux sensations éprouvées lors de la situation vécue. Elle ne prend en général tout son sens que combinée à d'autres au sein d'un carnet complet : la description des événements et de leurs significations se construit par l'ajout de petits faits qui reposent sur les précédents. Les pages écrites lors de mon travail en usine en 1999, laissent clairement apparaître ces choses : les comportements des différents ouvriers qui travaillent avec moi au jour le jour prennent du sens au fil des notes. Les premières sont descriptives, alors que les suivantes, en recoupant des

faits évoqués grâce au vocabulaire de l'usine construisent progressivement une logique dans les interactions. Les personnages et les situations évoqués ne sont pourtant la plupart du temps pas décrits de façon complète car le travail de la mémoire est anticipé dès la prise de note.

La simple note « Jacques est plus cool aujourd'hui après la fête de l'entreprise » que je retrouve par exemple dans mes carnets produit un rappel immédiat de cette fête et de la façon dont elle a affecté le climat relationnel dans l'atelier. Le mot « cool » renvoie à la gamme des comportements de Jacques et à ses manières d'adapter ses gestes à la situation. Il n'a guère de sens que pour moi qui sait reconstruire les non-dits derrière chaque note.

En ce sens, ce type de note n'est pas vraiment un matériau fini, sur lequel on peut travailler ou faire travailler les autres en classant certains éléments (mots ou faits) ou en l'interprétant sur la base d'une grille prédéterminée. Elle est un condensé pour soi de moments vécus qui ne peut être mis à profit qu'à partir d'une réflexion d'ensemble du déroulement complet du terrain.

La prise de note se faisant après coup permet le soir, après la journée d'observation de faire des analyses à chaud qui orientent peu à peu la recherche mais peuvent être remises au cause lors des analyses d'ensemble faites plus tard. Ainsi, lors de ma recherche sur les collèges de favelas, mon schéma de compréhension a beaucoup évolué entre le début et la fin de la recherche. L'idée du laxisme professoral dans la conduite des cours par les professeurs qui semblait évidente au départ, s'est peu à peu transformée à mesure que je comprenais mieux les difficultés réelles de l'enseignement face à un public de jeunes *favelados*¹⁷.

L'usage des notes s'est ensuite fait en tâchant de donner un statut différent aux choses entendues et aux faits constatés de *visu*. Les déclarations importantes ont été dans certains cas comparées à une documentation plus fiable ; par exemple des relevés de pointage sur les chantiers pour constater les heures de présence au travail ou les relevés d'absence d'élèves dans les collèges. La tâche la plus délicate, cependant a toujours consisté à essayer de déterminer quelle était le degré de généralité des faits constatés. Dans mes études sur le travail ouvrier, je me suis le plus souvent contenté de décrire certains comportements habituels des acteurs, personnellement constatés, sans pour autant prétendre à la validité des données hors des entreprises étudiées. En revanche, dans mes études portant sur un type d'activité (prostitution, organisation des chantiers, enseignement en collège) j'ai multiplié les terrains d'études pour augmenter la probabilité de validité des conclusions générales en prenant au moins conscience des principes de variation. Ainsi dans l'étude sur les maisons closes, la localisation de l'établissement et le type de clientèle jouent fortement sur les interactions entre

¹⁷ Voir l'introduction du livre *Les collégiens des favelas* qui revient longuement sur l'élaboration d'un schéma d'analyse.

vendeuses et acheteurs de services sexuels selon des modalités que l'on peut saisir dans leur logique d'ensemble à conditions d'examiner différents lieux de pratiques.

Enfin, la présentation des résultats s'est faite en essayant chaque fois que cela était possible de préciser au lecteur sur quels types de données s'appuyaient les conclusions. Des notes de terrain étaient régulièrement citées à la fois pour illustrer ou rendre plus concrètes les descriptions mais également pour faire apparaître le type de faits qui fondent la réflexion.

Questions éthiques

L'approche de l'observation défendue dans ce texte qui accorde une importance centrale au degré de participation relègue à une position subordonnée les débats éthiques concernant la possible manipulation des enquêtés. Je rejoins sur ce point Fournier et Arborio (1999) qui tranchent avec le schéma de nombreux manuels notamment anglo-saxon soumettant tout processus d'enquête à une investigation déontologique voire morale permanente. Les méthodologues incitent ainsi régulièrement le débutant à réfléchir à tout moment de l'enquête à la question du mensonge (faut-il tout dire sur soi et sa recherches aux observés ?), à celle de la participation (faut-il rester neutre ? quel camp choisir ? dans quelle mesure se lier aux gens ?), à celle des effets de la recherche (faut-il s'assurer que son intervention dans le milieu étudié n'aura aucun impact ?), à celle du droit à la parole (faut-il conclure seul à partir des déclarations des enquêtés ou partager avec eux le droit à la déclaration ?).

Mettre au centre de la réflexion sur l'enquête la question du mensonge, ou de la « couverture » signifie selon mon optique que l'on accorde un statut unique, « extra social » à la sociologie d'enquête puisque aucune activité professionnelle ne suppose une parfaite transparence. Ni le médecin, ni le professeur, ni le mécanicien, ni le postier ne révèlent aux gens qu'ils ont en face d'eux toutes leurs intentions, toutes leurs astuces, tous leurs intérêts. Pourquoi le sociologue le ferait-il ? Si certains sociologues postulent qu'ils ne peut y avoir d'enquête valable sans une sorte de contrat en bonne et due forme dans lequel les parties s'engagent à tout se dire, c'est que dans de nombreux cas la discipline se place plus volontiers du côté de la morale et des bonnes intentions que de celui de l'objectivation des conduites sociales. Apprendre des choses sur les autres, sans dire tout ce qui nous concerne fait partie de la vie sociale et doit faire partie de l'arsenal de l'enquêteur dans la mesure où celui-ci s'engage à ne pas nuire aux personnes qu'il fréquente.

Il en va de même de la participation. Si l'on considère que la sociologie consiste à décrire ce que font les acteurs sociaux, la connaissance de près des choses et des gens doit être un

objectif fondamental. Pour ce faire il n'y a pas d'autre solution que de participer au plus près à leurs activités. Cette idée n'est pas neuve et a été longuement développée en particulier par Lofland (1976). Adopter une posture exceptionnelle et en retrait vis-à-vis des autres, détachée de leurs intérêts et sans établissement de liens véritables n'est guère à même d'apporter ni à la science ni aux gens étudiés qui comprennent mal ces précautions complexes. S'il veut des informations solides et originales, le sociologue doit prendre le risque de vivre avec les gens quand il le peut, ce qui signifie assumer des choix, une position claire et un certain engagement. Il devra de même assumer son rôle d'analyste, c'est-à-dire fournir une grille de lecture des phénomènes sociaux qu'il étudie en s'appuyant sur des informations dont la révélation ne peut satisfaire tout le monde. L'observation, en particulier, dans la mesure où elle recueille souvent des informations à l'insu des enquêtés permet forcément de mettre en évidence des données intimes ou révélant les aspects les moins glorieux des individus impliqués. En ce sens, l'observation peut prétendre pleinement à la fonction de dévoilement de la sociologie que Berger (1962) a depuis longtemps soulignée. Or, si la pratique scientifique doit respecter les intérêts des individus en tant qu'individus, cela ne signifie pas qu'elle doit tenir sur les groupes le discours qu'ils attendent. Ne pas nuire aux enquêtés ne signifie pas que l'on s'interdit d'objectiver leurs pratiques en tant que représentants de catégories sociales plus générales. Cela ne signifie pas non plus que l'on ait besoin de faire lire nos travaux par les sujets de nos enquêtes, car feindre de partager le rôle de sociologue, outre que cela n'améliore pas les analyses, ne résout pas le dilemme de la mauvaise conscience. Comme le rappelle justement Becker (1970), publier de la sociologie fait toujours des mécontents.

Il me semble qu'un certain nombre de ces débats illustrent l'incapacité de beaucoup de sociologues à assumer le fait qu'ils construisent leur carrière en se servant des autres et notamment des classes populaires. « Se servir » ne signifie pas « nuire » mais indique la disproportion des gains. Les justifications confuses des grands ethnographes américains (White, Duneier) me semblent vaines puisque parler des autres en étant cru du grand public est un pouvoir exorbitant qui appartient à peu de gens, dont les sociologues qui publient des livres. La seule attitude réaliste est de l'assumer et d'en user sagement.

La question du secret est aussi souvent tributaire de la position adoptée par les sociologues ouvertement engagés politiquement suivant laquelle les résultats d'enquête ne doivent pas être publiés s'ils sont contraires aux intérêts des ouvriers ou des classes populaires. Je vois là une dérive de la sociologie. D'une manière plus générale, l'idée que les informations détenues par les sociologues constituent des informations confidentielles qui doivent être gardées sous le

boisseau tant que les catégories concernées n'ont pas donné leur accord dénote à mon sens d'une déformation de la mission de la sociologie qui est justement de donner à connaître le monde comme il est. Les informations sur la société doivent circuler, être débattues de même que les idées et les interprétations qui n'ont pas à être regardées comme des produits à marque déposée. Cette position va à l'encontre d'une tendance de la discipline à privatiser la connaissance du monde social en fonction d'intérêts professionnels ou corporatistes. La sociologie aurait, je crois, tout à gagner à proposer des débats de fond sur son rôle dans la société en se départant du mythe du sociologue « utile »¹⁸. L'utilité de la sociologie n'est pas donnée d'avance puisque sa mission est à mon sens de proposer des schémas de lecture du monde aussi objectifs et précis que possible. Faire comme si la sociologie pouvait faire « avancer » la société ou devait « prendre la défense des pauvres » ne contribue qu'à limiter ses apports et donc sa crédibilité.

La production des données dans l'observation et les entretiens

La mise au point de la formule de recherche qui vient d'être décrite s'est appuyée sur une réflexion fondée sur l'étude des débats proposés par les méthodologues des deux côtés de l'Atlantique ainsi que sur la prise en compte des erreurs et des réussites lors de mes travaux empiriques. Je reviendrai donc ici sur certaines des conclusions empruntées à mon expérience et à quelques axes de réflexions proposés par les spécialistes. Il s'agira essentiellement de comparer en termes de production et d'usage des données la procédure de recherche par observation et celle reposant principalement sur des entretiens formels.

Présupposés sur le monde social et potentiel d'innovation

Une première remarque concernant la production des données dans les enquêtes de terrain porte sur certains présupposés implicites qui différencient les formules de recherche s'appuyant principalement sur des entretiens et celles reposant plutôt sur l'observation participante. Chaque formule de recherche apparaît en effet comme sous-tendue par des visions plus ou moins implicites concernant ce qui est réel, ce qui est important et ce qui est connaissable dans la vie sociale. Les approches entièrement discursives (entretiens et questionnaires), quand elles ne se limitent pas à examiner les représentations mais

¹⁸ Je remercie Daniel Bizeul, qui prépare un article sur ce sujet pour ses remarques dans ce sens.

s'intéressent aux comportements, considèrent implicitement que le monde social est dicible par les acteurs et que l'étude des discours est en grande partie suffisante. Cette idée renvoie d'habitude à un modèle épistémologique particulièrement flou, mais non interrogé : en gros, il y aurait une vérité objective dont le répondant serait conscient et qu'il livrerait si on l'interroge correctement. Cette vérité serait liée à la personne du répondant qui, s'il se confie suffisamment, peut être devinée par l'enquêteur. Dès lors les étudiants ne voient d'autre raffinement technique que le psychologisme du détective (Est-ce qu'il ment ? Est-il ému ? Comment faire pour lui en faire dire plus ? etc.). Comme l'ont bien souligné Deutscher (1973) et Lofland (1976) ces recherches mettent souvent sur le même plan les habitudes réelles (qu'en toute logique on devrait constater empiriquement) et les représentations. On trouverait aisément ainsi des études sur la vie de famille qui demandent ce que le répondant pense de la fidélité conjugale et qui ensuite s'intéressent au nombre de rapports sexuels mensuels.

On constaterait donc aisément que la plupart des enquêtes par approches discursives font l'économie d'une réflexion poussée sur ce que peut être une vie sociale qui se dit. Cette réflexion prendrait obligatoirement en compte le fait que la recherche par entretiens se fonde sur des traces de la vie sociale : l'empreinte laissée dans les consciences qui est ensuite déformée ou reformée en fonction de la situation. Les recherches cherchant à établir des caractéristiques du monde social (autres que les représentations) à partir d'entretiens s'appuient donc essentiellement sur ce dont les acteurs ont conscience, sur ce dont ils se souviennent et sur ce qu'ils ont décidé de dire. On peut légitimement reprocher à cette manière de faire de limiter trop strictement de la sorte le champ de ce qui est intéressant pour la sociologie. Il n'est pas étonnant que les historiens, confrontés au problème proche de la mémoire, préfèrent généralement le travail à base de documents d'archives¹⁹.

L'observation (participante ou non), quant à elle, part implicitement du principe que la connaissance des phénomènes ne peut se limiter à ce que les acteurs disent d'eux et de leur milieu. Les sociologues adeptes de l'observation sont d'ailleurs souvent assez méfiants vis-à-vis des déclarations car ils savent qu'elles ne recourent généralement qu'imparfaitement la réalité des comportements et des situations. Ils s'ouvrent ainsi la possibilité de travailler sur des éléments d'information qui ne sont pas que des traces des phénomènes sociaux. Ce faisant, ils refusent d'adhérer au présupposé que ce qui est connaissable sur le monde social

¹⁹ Pour restituer les faits de guerre, on trouve par exemple chez Norton Cru et Bloch des exemples utiles dans notre perspective qui montrent à quel point se fier aux témoignages de soldats est aléatoire en raison des effets déformants de la mémoire. Dans un registre plus trivial, une dispute observée à la fin d'un dîner de famille, n'est pas comparable aux traces qu'elle laisse chez les acteurs. Lorsque Jean-Jacques Lefrère (2001) essaie de savoir à partir des témoignages existant comment Rimbaud a fini par blesser l'un des convives des dîners de bohème auxquels il participait, il se heurte à d'in vraisemblables contradictions en comparant les récits.

est assez bien rendu par le stock d'informations disponibles dans les mémoires, qu'il s'agit de parvenir à enregistrer. Cette optique permet d'incorporer dans la liste des questions que l'on se pose en observant, des éléments que ne peuvent avoir en tête les répondants. J'ai appliqué notamment ce principe au travail des agents déqualifiés (sur les chantiers ou dans les maisons closes) en montrant que ces personnes utilisaient dans leurs activités des compétences dont ils n'avaient pas vraiment conscience, mais qui apparaissaient clairement quand on les regardait au travail²⁰.

L'une des conséquences les plus intéressantes de l'existence de ces présupposés divergents concerne la propension à la découverte de faits nouveaux dans les recherches par entretiens et dans les recherches par observation. Cette idée n'est pas nouvelle puisque les analyses méthodologiques bien connues de Becker (1970) insistent sur le potentiel « créatif » de l'observation participante. Il faut entendre par là, que la vie au contact des gens que l'on cherche à comprendre est plus susceptible de faire émerger des aspects non prévus des situations sociales étudiées que les entretiens qui dépendent en grande partie des questions adressées aux répondants. Ne pas travailler sur les seules déclarations ouvre un espace d'investigation très large en permettant à l'attention de se porter sur des éléments qui ne sont pas cités par les acteurs et sur des dimensions plus larges de la vie sociale.

Cette propriété est particulièrement évidente pour les recherches dans lesquelles le sociologue exerce la même activité que les gens qu'il veut étudier. Donald Roy (2006) dans son enquête sur les ouvriers constate ainsi avec étonnement en examinant son propre comportement au contact des autres ouvriers qu'il se met lui aussi à jouer le jeu du « making-out » et qu'il en tire une certaine satisfaction. Hatzfeld (2002) après plusieurs années passées à la chaîne sait ainsi mieux qu'aucun interviewer décrire l'ordre des opérations et la rationalisation personnelle (le « style ») que met au point chaque monteur. Lorsque je travaillais en fast-food j'ai également immédiatement pris conscience du caractère très incomplet de la division du travail dans un processus en apparence taylorisé. De même mes périodes de travail comme ouvrier à l'usine m'ont rapidement permis de mettre en évidence le poids des rivalités entre ouvrier mais également leur gestion dans des formes verbales très codifiées (seules certaines remarques et certaines critiques sont considérées comme acceptables dans certains contextes).

La participation permet aussi d'observer à la fois les moments de routine et les moments exceptionnels. Le chercheur peut les comparer sereinement sans dépendre des interprétations des interviewés qui se focalisent parfois sur certains événements ou aspects au détriment d'autres.

Le travail de professeur est ainsi souvent raconté de manière animée en donnant un poids important aux disputes avec les élèves. Ces accrocs sont stressants pour qui doit gérer une classe et ils marquent plus fortement que d'autres, mais le quotidien scolaire est généralement fait d'une routine (souvent tout aussi usante mais moins spectaculaire) qu'il est plus délicat de décrire dans un entretien. Beaucoup de détails sont intégrés à tel point dans le quotidien que le

²⁰ Voir Brochier (2001) au sujet des manœuvres.

répondant ne songe même plus à les mentionner. De même, les ferrailleurs dans le bâtiment que j'interrogeais commençaient invariablement leur description de leur travail en me disant : « Je travaille avec le fer » puis marmonnaient quelques banalités qui ne me donnaient aucune piste pour découvrir la réalité de leur travail. La vie dans les baraquements de chantier était également à peu près indescriptible : « Bon, on dort, on mange, c'est assez confortable là-dedans, ça vaut pas la maison mais on est entre copains ». Être sur place permettait cependant de voir beaucoup plus de choses : certains hommes ne sortaient pas de leur bloc, d'autres parlaient à peine et se blottissaient sous les couvertures à la recherche d'un isolement relaxant pendant que les plus animés passaient leur soirée à jouer sur une vieille table de billard. Un soir des pensionnaires qui étaient sortis boire ont été arrêtés par le vigile gardant l'entrée et toute la tension latente des dortoirs (décrites par les études historiques sur le sujet) a réapparu d'un coup. Le garde se méfiait des Nordestins et n'aurait pas hésité à être brutal, mais il voulait aussi éviter les risques de soulèvement général du dortoir, etc. Quelques heures passées au bon endroit permet de saisir des dimensions de la situation que des dizaines d'entretien auraient mal approché faute d'une connaissance directe des faits évoqués.

Dans le même ordre d'idées, on peut signaler, en suivant Becker et Geer (1957) que l'observation, quand elle s'étale sur un certain temps, permet de mieux cerner les changements subis par les acteurs que les discussions que l'on peut avoir avec eux. Les enseignants d'université le savent quand ils constatent sur plusieurs années les évolutions de leurs étudiants. Demander à quelqu'un comment il a évolué en quatre ans n'est pas aussi efficace car cela signifie un effort de mémoire et de prise de distance assez considérable. Dans les recherches portant sur des communautés, par exemple celle que j'ai conduite dans la Maré, le fait de se rendre régulièrement (une fois par an dans mon cas depuis 2002) sur les lieux permet également de constater personnellement ce qui change en ne se fiant pas qu'aux seules déclarations sur soi-même, rarement assez objectives pour satisfaire le chercheur.

Contacts avec le monde social dans les recherches par entretiens

Plus importants que les points précédents pour la recherche : la forme et la nature des contacts avec le monde des enquêtés. Qu'il enquête par observation participante ou par entretiens, le chercheur est dépendant de son mode de contact avec le monde social étudié pour toutes les opérations de constitution des données. Le type de rapports qu'il va établir avec les acteurs mais aussi la position dans laquelle il se place pour comprendre les phénomènes qui l'intéressent vont conduire à certains types de données plutôt que d'autres. Mais cette question du contact avec le monde social n'a pas la même portée dans les deux types d'approches.

Dans les approches discursives, l'enquêteur ne prétend généralement pas connaître intimement de l'intérieur le monde étudié puisqu'il adopte une position extérieure. C'était notamment mon cas lorsque j'ai interviewé des expatriés du BTP et des ouvriers brésiliens.

L'extériorité, pour certains méthodologues permet d'ailleurs une neutralité et une prise de distance plus grande que les approches participatives. Pourtant, dans l'entretien comme dans n'importe quelle situation de recherche, les données de l'enquête sont construites à partir du produit d'interactions contextuellement et socialement déterminées. Comme le soulignent judicieusement Théraux et Deshaies (1985), non seulement l'acte langagier est un rapport social, mais il n'existe pas d'échange qui soit « neutre, désintéressé, sans intention ni enjeu ».

Les sociologues brésiliens qui pour déterminer le quotidien organisationnel des entreprises enregistrent les déclarations semblent ainsi régulièrement oublier que la « situation neutre » de l'entretien ne dispense pas les acteurs d'un travail d'orientation de l'interaction et des échanges. On est étonné ainsi de trouver dans des textes des déclarations apparemment « allant de soi » comme celle-ci au sujet de la construction automobile dans un article écrit par un spécialiste confirmé : « [Le directeur de l'usine déclare] Notre idée est d'utiliser le plus possible la main-d'œuvre de la région... Nous avons une politique de recrutement de la main-d'œuvre en interne avec des gens des RH pour le recrutement et la sélection ».

De nombreux sociologues américains depuis les années 1950-1960²¹ ont ainsi attiré notre attention sur le fait que l'entretien est un produit sociologique, psychologique et communicationnel d'interactions en situation. Ces analyses recourent certains enseignements que l'on peut tirer de la pratique. En premier lieu, le praticien réalise rapidement que l'entretien est une situation artificielle. On peut entendre par là qu'elle présente des caractéristiques particulières qui la distinguent des conversations usuelles auxquelles elle ne peut être assimilée. Les participants se connaissent mal, ils se rencontrent pour des objectifs différents, parfois contradictoires et peu clairs pour au moins une des parties. Ils créent une situation de communication dont les règles sont floues mais qui est censée conduire à des confidences, des révélations d'opinions, des récits souvent personnels.

C'est souvent lors des premiers entretiens d'une recherche que cet aspect de la méthode apparaît le mieux. Lors de ma première rencontre avec un expatrié du BTP, la situation était ainsi assez confuse. La personne s'était rendue chez moi. Nous avons discuté quelques minutes pour permettre de nous connaître un peu mieux et assez vite j'ai proposé de commencer l'entretien. Au bout de quelques minutes j'ai suggéré d'enregistrer. Le répondant était assez gêné : il ne comprenait pas ce qui était susceptible d'être aussi intéressant dans ses souvenirs de travail pour être gravé sur bande. C'était bien évidemment la première fois qu'il se trouvait dans cette situation et, ne voyant pas clairement ce qu'un sociologue pouvait chercher, il hésitait sur le ton, sur les thèmes, sur ce qui devait être dit. Une partie de ce qui aurait pu être intéressant dans ce qu'il savait n'avait également de sens que dit à un collègue du BTP ou à un proche. Face à un inconnu, le choix et la précision de ce qui pouvait être dit restait incertain. Les autres entretiens furent, comme le premier, dépendant de ce que le répondant anticipait comme relevant d'un « interview ».

Dans ce contexte peu ordinaire et souvent formel (magnétophone, durée déterminée, avertissements préalables, etc.), les participants doivent trouver un terrain d'entente qui passe

²¹ Je songe essentiellement ici à Cicourel (1964) et Deutscher (1966).

par certaines conventions : par exemple la convention d'égalité (des statuts tels qu'impliqués par l'entretien) citée par Hughes (1956) ou celle de la discussion policée où les conflits sont évités analysée par Peneff (1990). Les remarques de Briggs (1986) sur les « surveys » s'appliquent d'ailleurs assez bien à une grande partie des entretiens formels. 1. L'enquêteur saute généralement l'étape d'observation et de répétition qui permet d'obtenir les compétences conversationnelles dans tout groupe social. 2. C'est souvent le chercheur qui mène la conversation en fonction de ses intérêts et de ses conceptions, ce qui peut contredire certaines normes socialisées d'interaction. 3. Cette construction artificielle s'accompagne souvent de questions ou de remarques inadéquates par rapport à la situation, ou en décalage vis-à-vis des habitudes culturelles ou des modes de compréhension.

Ainsi, ce qui nous intéresse, n'est pas vu ou pas distingué d'autres aspects dans les réponses de l'interviewé et la façon dont il présente les choses n'est souvent pas celle qui nous convient. Jennifer Platt (1971) donne un bon exemple de ces situations pour des entretiens avec questions prédéterminées portant que la « la structure sociale ». Malgré le raffinement méthodologique de la grille d'interview et les efforts d'interprétation, les réponses ne « collaient » tout simplement pas au schéma prévu pour distinguer plusieurs logiques de conception de la structure sociale qu'on pouvait attendre de la part de l'échantillon. Le seul acquis solide était déjà connu au départ : l'importance de l'argent pour dessiner des strates sociale. De la même façon, lors de mes enquêtes sur les chantiers, les mestres n'arrivaient tout simplement pas à percevoir ce que je cherchais à découvrir au sujet de l'organisation des travaux. Réciproquement dans mon enquête sur la scolarisation dans les quartiers pauvres les propos des collégiens me paraissaient à tel point contradictoires et changeants selon la situation et l'interlocuteur que j'ai rapidement renoncé à conduire des entretiens formels avec eux.

Dans les entretiens formels, la relation qui se crée entre les participants est la plupart du temps ponctuelle, souvent mal connue, parfois délicate et en tous cas, difficilement maîtrisable quand l'entretien n'est pas précédé d'un travail ethnographique de terrain. Pourtant, les manuels voudraient qu'elle permette grâce à l'habileté de l'enquêteur d'avoir la même richesse que la discussion entre amis et la même précision que l'entretien administratif. Les chercheurs se trouvent ainsi confrontés à des injonctions contradictoires lorsqu'ils essaient de réduire les biais : d'un côté, il leur est demandé de rester neutres, objectifs, détachés pour éviter d'influencer le répondant, de l'autre on leur rappelle que pour faire parler les gens il faut les comprendre, se rapprocher d'eux, les faire se détendre, créer de la confiance (Hyman, 1954, Cicourel 1964). Bref il faut à la fois créer une situation de laboratoire et une conversation de la vie quotidienne. Encore une fois et pour m'appuyer de nouveau sur Deutscher (1972), la « neutralité » est tout à fait contraire aux circonstances dans lesquelles les agents sont habitués à se livrer, puisque d'habitude les confidences se font quand les participants se connaissent et s'impliquent dans des conversations dont les buts et les enjeux sont connus. Bien souvent donc, chercher à neutraliser les effets de la situation ne revient donc qu'à une

décontextualisation artificielle qui complique l'évaluation des réponses. En même temps, l'empathie et l'engagement sont souvent des impressions lors de rencontres aussi ponctuelles et ils ne garantissent en rien la qualité des résultats.

Un autre aspect important concerne l'adéquation des positions sociales à la situation. L'entretien fait intervenir des acteurs jouant des rôles. Mais à la différence des circonstances ordinaires, ceux-ci sont généralement peu clairs. Dans l'entretien formel, les deux participants sont supposés se comporter en fonction, l'un du rôle de chercheur, l'autre du rôle d'informateur de bonne volonté. Cette convention méta communicationnelle est le plus souvent implicite et les participants ne discutent habituellement pas ses implications. Comme le remarque Hughes (1956), la situation d'entretien est alors mieux vécue par les classes moyennes, et elle s'accompagne de difficultés pour les classes populaires qui tâtonnent parfois pour trouver le bon modèle de comportement.

J'ai personnellement constaté à plusieurs reprises ce fait évident. Lorsque j'interviewais des ouvriers du bâtiment, les entretiens se passaient mal car les ouvriers étaient tendus. Ils se demandaient ce que je pouvais bien leur vouloir et s'attendaient à une forme d'évaluation. Quand j'étais parvenu à les rassurer un peu, ils répondaient de façon lapidaire et très schématique, sans prendre conscience des directions que je voulais donner à l'échange. Les différences culturelles, de classe, mon inexpérience des chantiers s'ajoutaient à la méfiance des répondants pour produire des interactions tout à fait insatisfaisantes du point de vue de la recherche. L'insatisfaction fut tout aussi grande mais d'une autre nature pour les entretiens sur le monde syndical du Bâtiment à Rio. Face au directeur du syndicat patronal comme face à celui de l'organisation ouvrière, j'étais en position d'infériorité (un étudiant de 25 ans faisant une thèse, face à des hommes mûrs et pressés par de nombreuses responsabilités). Il m'était alors pratiquement impossible de diriger l'entretien et j'étais placé dans la position de celui qui doit enregistrer un discours déjà établi. Finalement, les entretiens n'ont été véritablement utiles que face à des enseignants de collège, qui étaient beaucoup plus proches de moi socialement et professionnellement et que je comprenais d'autant mieux qu'au même moment j'enseignais moi aussi dans un établissement populaire de Rio.

La sociologie interactionniste conceptualise parfois ces situations en considérant qu'avant d'être un « informateur » le répondant est un participant qui tâche de donner un sens à la situation et s'efforce d'adopter une ligne d'action qui ne provoque pas de « dysphorie » (situation de gêne dans la communication) pour parler comme Goffman (1993). Il cherchera à savoir ce que l'on attend de lui, à anticiper l'effet de ses déclarations, à construire une image de soi en accord avec ce qu'il pense être recommandable dans cette situation. L'échange que l'on voudrait neutre et strictement informationnel peut prendre diverses tournures notamment en raison de la « recherche d'influence » c'est-à-dire la « tentative d'obtenir de l'autre quelque chose qui soit favorable au locuteur » (Théaux et Deshaies, 1985). Dans ce contexte, l'expérience sociale, mais aussi les perceptions des caractéristiques sociales et personnelles

des participants servent de bases aux anticipations et aux adaptations. L'âge, le sexe, l'ethnie et surtout le milieu social sont des indices qui servent à classer l'autre.

Pour les entretiens biographiques, comme le remarque Peneff (1990), par mesure de prudence et pour éviter les oppositions ouvertes dans un contexte incertain, le réflexe des deux parties est généralement de lisser et de banaliser les déclarations. Dans ce que l'on peut regarder comme la « moins anodine des relations », le répondant est tenté de s'aligner sur une position sans risque et conventionnelle notamment pour ce qui touche à la morale, à la politique, aux rapports sociaux. En même temps, ce qui est révélé sur soi, ses erreurs, ses compromissions est généralement le fruit d'une reconstruction ajustée aux attentes supposées de l'autre partie : on se fait alors volontiers l'« idéologue de sa propre vie » (Bourdieu, 1986).

Ces analyses font écho à ce que tout chercheur remarque aisément sur le terrain. Pour ma part, les syndicalistes comme les habitants des favelas me donnaient lorsque je les interviewais des récits qui étaient sinon construits tout au moins clairement orientés. Les anciens ouvriers de chantier mettaient inévitablement en avant une rude vie de travailleur et l'apparition d'une possibilité de « lutter pour la classe ouvrière » qu'ils n'avaient pas cru bon de refuser. Dans la favela, les habitants qui tenaient à me raconter leur histoire personnelle voulaient absolument à ce que je sois convaincu de leur honnêteté fondamentale, malgré des « erreurs » et des « moments difficiles ». Ils se présentaient comme des gens qui parvenaient à « s'en sortir » par leur opiniâtreté et qui se vouaient à assurer un avenir pour leurs enfants. Ce type de déclarations est finalement surtout utile pour repérer quelques étapes importantes du parcours biographique et, surtout, les priorités dans la présentation de soi.

Une dernière difficulté importante de la constitution des données par entretien tient à la question du langage. Becker et Geer (1957) ont longuement insisté sur ce point lors de la réflexion méthodologique qui a suivi *Boys in White* : la signification réelle du langage des étudiants en médecine ne se comprend réellement que sur place, avec eux, dans les situations de travail. En situation d'entretien informel, c'est le sociologue qui donne du sens aux paroles, parfois sans réaliser la distorsion avec le sens originel.

Sur les chantiers, le vocabulaire technique est extrêmement abondant et l'on ne comprend ce à quoi il se rapporte qu'en présence des gens au travail. Quand un contremaître dit qu'il « explique au gars ce qu'il doit faire », on se trompe en imaginant une explication du type de celles auxquelles les enseignants pensent généralement. Seuls quelques mots sont échangés sans que l'ont démêle nettement ce qui tient de l'ordre, de la suggestion ou de l'indication. Les consignes sont évoquées d'une façon générale et superficielle (« tu fixes la fenêtre »). Que penser également quand un ancien expatrié français du BTP déclare : « Dès qu'il n'y a plus de femmes, c'est extraordinaire » ? ou encore : « Il a fallu beaucoup mieux les encadrer que ce qu'on pensait... Je m'attendais à avoir des gars plus responsables » ? Avec les prostituées, de même, les déclarations au sujet d'une profession « très difficile » sont trompeuses sans connaissance de la réalité de l'activité. Le sociologue est porté immédiatement à associer à la « difficulté » ce qui le rebute personnellement dans ce type de travail, c'est-à-dire le contact intime avec des inconnus au physique parfois repoussant. Chez les praticiennes, la « difficulté » peut renvoyer à bien d'autres éléments : travailler la nuit et s'occuper des enfants le jour, supporter les règlements tatillons des maisons closes, affronter la jalousie et les chicanes des autres filles, éviter les situations dangereuses, etc.

La sociologie de l'entretien nous rappelle que l'échange d'informations dans les entretiens comme ailleurs est tributaire de mécanismes de communication dans lesquels l'enquêteur joue fréquemment le rôle de co-participant dans la construction du discours (Briggs, 1986). Or ce travail conjoint se fait au gré de problèmes de communication qui augmentent avec l'écart culturel entre les parties : les questions utilisent souvent des perspectives et des concepts qui se traduisent par des associations divergentes chez le répondant (Cicourel, 1974), et, à l'inverse, une grande partie des discours recueillis ont un caractère fortement indexical (lié au contexte de référence de celui qui parle) ou en tout cas basé sur des routines de communication particulières (Briggs, 1986). L'accord ou la compréhension dans les entretiens formels peut être ainsi tout à fait artificiel, chaque participant contribuant au produit final sur la base de ses propres catégories. Cela est particulièrement vrai pour les entretiens qui portent sur des époques passées ou fortement marquées par un contexte ou qui emploient des termes galvaudés ou ambigus (« lutte », « résistance », « racisme », etc.). Rosalie Wax (1971) remarque fort justement que la compréhension ne se décrète pas et ne peut être le fait de la seule volonté ou de l'application d'une technique.

On peut ajouter à ces analyses théoriques ce constat presque trivial, mais encore nécessaire que dans le contexte relativement artificiel de l'entretien avec magnétophone, la conversation glisse souvent en surface de situations qui ne peuvent pas être proprement décrites ou comprises par des propos relativement généraux et prudents parsemés de termes aux significations flottantes. Cela est d'autant plus vrai que les pièges de l'empathie (la nécessité de créer une confiance et un accord et la tentation d'y adhérer) produisent souvent un « effet de vérité » qui lisse encore la précision des déclarations. De nombreux sujets sont d'ailleurs simplement inabordables lors d'un entretien ou tout au moins en discuter ne produit pas grand chose puisque le répondant fera le tri, modifiera la vérité, détournera la conversation sans que l'on puisse connaître toujours l'écart avec ce qu'il est capable de révéler sur le sujet.

Il va de soi ainsi qu'interroger les petits patrons du bâtiment sur leurs entorses au droit du travail, les prostituées sur leurs techniques pour accélérer les rapports sexuels ou flouer le client, les enseignants sur leur absentéisme, les syndicalistes sur leur arrivisme contraire à l'intérêt de la base est peu productif dans un contexte formel. En revanche c'est par observation participante grâce à une présence continue que l'on peut mettre à profit les moments où l'attention des acteurs se relâche, où certaines informations sont dévoilées, certains comportements moins bien cachés et que les aspects les moins reluisants des habitudes routinières peuvent être étudiées.

Contacts avec le monde social dans les recherches par observation

Une recherche par observation (qu'elle soit qualifiée de participante ou non) implique presque obligatoirement de négocier une insertion pour être au plus près des phénomènes. La prise en compte de la participation conduit d'ailleurs généralement à distinguer l'observation directe simple, de l'observation participante. La définition de Peretz (1998) est sans doute l'une des plus claires au sujet de la première catégorie : « L'observation directe consiste à être le témoin des comportements sociaux d'individus ou de groupes dans les lieux mêmes de leur activité ou de leur résidence sans en modifier le déroulement ordinaire. Elle a pour objet le recueil et l'enregistrement de toutes les composantes de la vie sociale s'offrant à la perception de ce témoin particulier qu'est l'observateur ». Etre témoin des situations sociales sans les modifier par sa présence étant malaisé et peu courant, on a pu codifier les formes de l'observation participante. Ainsi selon les idées bien connues de Junker (1960), il est judicieux de repérer trois formes d'enquêtes participatives à partir de l'opposition caché/ouvert. 1. L'enquêteur cache totalement son activité d'observateur et il négocie son insertion dans le monde étudié sur une autre base. 2. Il ne cherche pas à cacher son travail de recherche aux gens qui l'entourent mais pour le reste participe autant que possible aux activités : l'observation vient en plus. 3. L'objet de la présence de l'enquêteur est clairement la recherche et il négocie ensuite le plus de participation possible. Les spécialistes de la question accordent en général une attention soutenue à la question de l'observation cachée ou non²². L'observation à découvert permettrait d'accéder à une vaste gamme d'informations alors que l'observation incognito placerait le chercheur dans une position plus commode pour comprendre les rôles sociaux et saisir en profondeur la réalité vécue.

Cette manière d'aborder la question ne me semble pas la plus pertinente, car quel que soit le type d'enquête effectué, la gamme des informations disponible est toujours trop réduite. Ce qui compte, *in fine*, c'est le degré de compréhension des phénomènes. Mes enquêtes m'ont ainsi conduit à voir d'abord dans l'observation une forme de contact avec le monde social. Ce que produit l'utilisation des techniques d'application de l'attention n'en est que le produit. Si l'on accepte cette idée, il faut à mon sens réfléchir sur la façon dont les conditions d'insertion façonnent le recueil d'informations. Je proposerai pour ma part, sur la base de mon expérience, une classification proche de celle de Junker mais ne plaçant plus seulement au centre les degrés de dissimulation. Quatre types d'observations peuvent ainsi être distingués selon le degré de participation.

²² Par exemple Fournier et Arborio (1999).

En premier lieu, *L'observation s'appuyant sur une participation faible* (c'est-à-dire essentiellement les enquêtes de type « visite »). Que l'on se présente en tant que sociologue ou autre, la visite est une forme superficielle d'insertion. Il s'agit de courtes périodes au cours desquelles on a accès aux lieux et univers étudiés sans disposer d'un statut de participant. Quand on est sociologue on peut de cette façon être mieux reçu et avoir une gamme plus large d'informations et beaucoup de chercheurs qui disent faire de l'observation pratiquent en fait la visite ponctuelle.

J'ai pratiqué abondamment ce type de recueil d'information lorsque je visitais des chantiers de bâtiment à Rio de Janeiro avec certains membres de l'équipe syndicale municipale de l'époque. Il s'agissait soit de visites pour les campagnes d'information et de syndicalisation, soit d'inspections pour vérification des conditions de sécurité, soit de missions d'intervention pour régler des conflits entre patrons et ouvriers. En principe, les membres du syndicat ne me présentaient pas aux entrepreneurs comme un sociologue : je saluais en disant mon nom comme les autres. On me prenait donc fréquemment pour un syndicaliste. De cette manière je pouvais découvrir de façon superficielle l'organisation des chantiers, échanger quelques phrases avec les ouvriers (qui venaient me demander des conseils juridiques) et surtout regarder les syndicalistes à l'oeuvre (ce qui me rapprochait en fait d'une forme de participation). L'avantage principal était de pouvoir raisonner sur un nombre assez importants de cas et donc de découvrir des régularités entre les situations. J'eus ainsi une idée de la routine syndicale, mais ma connaissance du monde du chantier restait très réduite. On pouvait voir la précarité des conditions d'hébergement sur place, les conditions de travail, l'absence de respect des règles de sécurité, et la mauvaise foi des entrepreneurs qui se perdaient en justifications douteuses (notamment au sujet du travail au noir ou de l'absence d'hygiène). L'organisation réelle du travail et les relations sociales au sein du chantier étaient toutefois invisibles.

Dans l'enquête sur la scolarisation, j'ai procédé à de nombreuses visites d'écoles et de collèges dans les quartiers nord de Rio. Décidé à observer le quotidien scolaire, je tirais profit de contacts avec les enseignants pour me faire inviter dans divers établissements. En principe j'étais présenté à l'équipe de direction, puis j'accompagnais l'enseignant dans ses classes. Là j'étais présenté aux élèves comme « sociologue français qui veut savoir comment est l'école au Brésil ». Ensuite je m'asseyais seul au fond et tâchais de me faire oublier. Dans les petites sections c'était en général impossible et la fin du cours était souvent consacrée à une table ronde où je devais répondre à des questions farfelues de la part des gamins. Dans les lycées, les élèves tout occupés à leur sociabilité particulière, ne se souciaient de ma présence que quelques minutes, même si mes voisins les plus proches me mettaient parfois à profit pour tuer l'ennui. Enfin, j'accompagnais l'enseignant en « salle des profs » où je faisais la rencontre de certains membres de l'équipe enseignante. Ces discussions me permettaient de provoquer des débats au sujet de la situation du système scolaire (qui débouchaient en principe sur d'amères plaintes). A l'exception de deux écoles dans lesquelles je me suis rendu fréquemment, ces visites étaient très ponctuelles : je ne voyais chaque classe qu'une ou deux fois et ne pouvais avoir de discussions suivies avec les professeurs. Il me manquait donc toute la connaissance du tissu relationnel entre les acteurs. J'ignorais les enjeux de pouvoir, d'argent, d'ambitions, le détail des amitiés et des alliances, etc. De même, les subtilités du chahut ou de l'attention des élèves m'échappait. Je pouvais en revanche consigner par écrit quelques caractéristiques structurelles : l'organisation de l'espace physique, l'apparence des élèves, leur disposition dans les classes, la dynamique des cours, les formes d'indiscipline et bien sûr les récits, réclamations et explications des enseignants au sujet de leur travail. Encore une fois, le principal avantage est de pouvoir comparer : selon le quartier et le type d'établissement on percevait des variations dans les comportements et l'organisation de la vie scolaire. On apercevait aussi des constantes comme la grande liberté laissée aux élèves, le problème du bruit et de la discipline.

Dans ce type d'observation les dimensions fondamentales de l'insertion et de la vie au sein du groupe nous échappent irrémédiablement, contrairement aux formes plus approfondies d'observation participante. L'enquêteur n'est pas soumis aux mêmes contraintes, son statut est différent comme le sont ses objectifs et ses routines quotidiennes. Les déclarations qu'il recueille sont difficilement vérifiables ou comparables à des faits précis. Les acteurs observés ne sont connus et compris qu'en surface ; de nombreux enjeux et sous-entendus des situations sont hors d'accès. Par ailleurs, l'intervention de l'observateur peut avoir un effet non négligeable sur le cours des événements : agitation renforcée dans les classes primaires, tendance au calme dans les lycées par exemple.

Il convient de distinguer cette forme d'observation d'une seconde : *l'observation fondée sur une participation réelle mais incomplète*. Je désigne par cette expression les enquêtes dans lesquelles l'insertion de l'enquêteur dans le monde étudié ne l'expose à faire l'expérience que d'une petite partie des contraintes et des spécificités de la vie ou de l'activité des acteurs. Ce peut être parce qu'il a avoué le but de sa présence ou pour toute autre raison. Par exemple, le travail occasionnel en tant que bénévole, le statut de stagiaire, celui d'« ami qui aide ou qui s'intéresse ». C'est dans cette catégorie que l'on doit ranger l'essentiel des travaux des ethnologues. Qu'ils se présentent comme membres d'une ONG, comme chercheurs, comme « voyageurs intéressés » ou « explorateurs » (de toute façon le terme d'anthropologue ou de sociologue est souvent fort peu éclairant pour les enquêtés), ces chercheurs n'ont qu'une place provisoire, limitée et souvent relativement privilégiée ou au moins protégée dans le monde étudié. Des travaux célèbres en sociologie sont de cet ordre : *Boys in White* (Becker et. *alli.*), *Sidewalks* (M. Duneier), etc.

Plusieurs expériences personnelles de recherche entrent dans cette catégorie.

Lors de mon enquête sur les chantiers brésiliens, j'étais autorisé à rester toute la journée sur le chantier, un casque et un carnet à la main pour suivre les opérations et poser des questions aux ouvriers et contremaîtres. Par ailleurs, j'avais obtenu de pouvoir loger dans les logements de chantier d'ordinaire réservés aux ouvriers (ma nationalité française m'y avait aidé car une telle demande, invraisemblable aux yeux des Brésiliens de classe moyenne aurait été problématique autrement). Je « participais » donc mais d'une manière bien particulière. Personne ne m'attendait spécialement, ni ne comptait sur les résultats de mon travail. J'étais très libre. Je pouvais m'absenter à volonté et dormir hors des baraquements quand j'étais trop fatigué. Mon statut était en fait très ambigu : les chefs de chantier m'aimaient bien, la plupart des ingénieurs me regardaient avec une certaine méfiance (dormir avec les ouvriers ne pouvait être qu'une manifestation de gauchisme excentrique), et les ouvriers soit ignoraient mon statut (certains me prenaient sur le site pour un employé administratif, d'autres au logement pour un pensionnaire comme les autres), soit s'en amusaient. Cette position étrange m'a permis d'obtenir beaucoup plus d'informations que les visites. Dans le logement de chantier, j'ai pu suivre au plus près le quotidien des ouvriers. J'étais soumis aux mêmes conditions de vie (le garde ignorait mon statut particulier) et les discussions avec mes camarades, poursuivies sur une longue durée, constituaient une source d'informations bien supérieure aux entretiens souvent évasifs ou conventionnels. Sur le chantier, je voyais les ouvriers à l'œuvre sur de longues durées. Je suivais en outre particulièrement le travail de ceux

avec lesquels je logeais et je pouvais comprendre leurs relations avec les autres groupes et l'encadrement. Mais les contraintes et la nature réelles du travail et des situations d'emploi n'étaient pas compréhensibles en profondeur. J'en fis l'expérience quand je saisis l'occasion de manier quelques outils : la fatigue et les difficultés techniques révélèrent leurs véritables dimensions. Voir et discuter à partir d'une position semi-extérieure est donc une position de recherche intéressante dans la mesure où l'on a accès à plusieurs segments de l'organisation. Mais n'exécutant soi-même aucune tâche, on ne connaît pas la réalité de l'activité. Ajoutons que l'on n'a pas de collègues de travail et que l'on se prive donc d'un apport de données fondamentales.

Lors de l'enquête sur le travail des prostituées, j'ai à nouveau eu recours à une position de recherche semi-participative. Désirant étudier certaines phases du travail des filles de maison close (notamment liées à la captation des clients et aux négociations avec eux), j'ai adopté le rôle du « client ». J'entends par là que je fréquentais différents clubs, bars et discothèques spécialisés comme le font beaucoup de Cariocas mais que je n'allais pas jusqu'à la « passe ». Je négociais, conversais, me laissais « séduire », profitant d'une des caractéristiques de ces établissements : beaucoup d'hommes les fréquentent pour profiter de la compagnie de femmes peu vêtues sans pour autant franchir le pas (coûteux financièrement) du rapport sexuel. Ce qui me séparait de ces clients désargentés était en fait les buts de ma présence : observer, noter, écouter, comprendre. « Réussir ma soirée » n'avait donc pas le même sens que pour ceux qui venaient pour se détendre. Cette forme de participation ne me permettait donc pas de comprendre toutes les logiques et les tactiques de la population masculine impliquée, mais j'étais idéalement placé pour observer. Arrivant souvent tôt, j'étais régulièrement abordée par les femmes du lieu qui essayaient de me convaincre. J'observais comment elles réagissaient à mes tentatives de négociation (sur le prix ou la durée) ou au contraire de mise à distance. J'appris par exemple dans quel cas on pouvait manifester ouvertement son désintérêt pour une femme, et comment il fallait au contraire se montrer intéressé (mais pas trop) pour pouvoir orienter la conversation à son gré. L'inconvénient de la participation est bien sûr qu'elle fige dans un rôle et donc n'ouvre le champ des observations que sur une partie limitée des situations et des acteurs. Les mécanismes internes du monde de ces femmes me sont restés étrangers et les confidences qu'elles me faisaient (plus ou moins conventionnelles) étaient calibrées par mon statut de « client ».

Un dernier exemple peut être pris dans une phase de la recherche sur le fonctionnement des collèges à Rio. Ma position d'enseignant remplaçant bénévole signifiait pour les enfants qu'il n'y aurait pas de notes et que ce cours était encore moins important que ne le sont d'habitude les leçons de langue. Je n'étais donc pas un professeur à part entière, mais j'ai pu pendant plusieurs semaines vivre les affres du travail d'enseignement dans un collège fréquenté uniquement par les populations des favelas environnantes. Dans une telle situation plusieurs dimensions fondamentales de l'activité me sont apparues avec une netteté impossible à obtenir avec les autres formes d'observation. J'ai ainsi découvert ce que signifie demander le silence et ne pas l'obtenir, essayer d'organiser un cours et forcer les récalcitrants à le suivre, essayer de faire parler les timides en calmant les agités, trouver la bonne réaction à l'indiscipline ou aux marques d'irrespects. A l'inverse, j'ai aussi vu comment une certaine forme de complicité se nouait avec certains élèves et quelle importance pouvait prendre la sociabilité entre professeurs et adolescents dans le contexte de ce collège. Investi de ces responsabilités nouvelles, mon statut s'est trouvé aussi radicalement modifié auprès des autres enseignants. D'enquêteur curieux je suis devenu d'une certaine manière un collègue temporaire en perdition et avide de conseils. Le progrès accompli vis-à-vis de la visite était substantiel dans la mesure où toute une gamme de données nouvelles était désormais disponible. Mais cette forme de participation n'en demeurait pas moins partielle. J'étais dégagé des enjeux de carrière, des problèmes relationnels avec la direction ou les collègues ainsi que du poids de la durée de l'année entière. Bénévole, on ne pouvait exiger grand chose de moi et il me manquait de toute façon la durée nécessaire pour étayer véritablement mes hypothèses.

Une troisième forme d'observation peut également être distinguée : *l'observation fondée sur une participation approfondie*. Dans cette modalité d'enquête, le chercheur est presque un participant comme les autres. C'est par exemple le cas dans l'étude du travail par l'embauche

sur place (par exemple Donald Roy à l'usine), de la vie dans un quartier donné, de l'étude d'activités culturelles (le sport par exemple) ou de l'observation d'une institution dans laquelle on pénètre en tant que public ordinaire (l'hôpital si on y est soigné, le palais de justice ou les prud'hommes si on est concerné par un litige), etc. La question n'est pas tant que l'on agisse à couvert ou annoncé comme sociologue, mais que l'on subisse exactement les mêmes contraintes que l'une des catégories d'acteurs étudiées. On comprend alors ce qui est important pour les autres, ce qui est pénible, la logique des situations car on doit aussi « s'en tirer » dans les mêmes situations. Mais une limite est que la plupart du temps l'expérience est réduite dans le temps et qu'en principe on peut arrêter ou modifier facilement l'expérience (on peut démissionner si l'on travaille par exemple).

Plusieurs de mes enquêtes m'ont permis de faire l'expérience des possibilités de ce mode de participation. Dans un premier cas, j'ai travaillé comme intérimaire dans un fast-food, deux usines et plusieurs chantiers. Je cherchais alors de l'argent pour financer mes recherches au Brésil et mon salaire m'importait alors autant que mes observations sociologiques. Je me trouvais donc sur un plan personnel très proche d'autres intérimaires qui cherchaient un gagne-pain temporaire. Par ailleurs, une fois dans l'entreprise, j'étais soumis aux mêmes contraintes que les autres au point que j'en oubliais souvent que je devais être attentif à l'environnement aux fins d'analyses scientifiques. De cette manière j'ai pris conscience des inconvénients mais surtout des avantages considérables de cette manière de procéder. Pour résumer, l'inconvénient, comme précédemment, est que la gamme des situations observées est limitée par le rôle imposé. En tant que simple ouvrier intérimaire, je ne pouvais parler ou agir qu'avec certaines personnes et de manière tout à fait standardisée. Il est donc impossible de cette manière d'obtenir des entretiens informels avec les gens que l'on voudrait ou d'observer librement les autres services de l'entreprise. En revanche, pour ce qui concerne la profondeur et la précision des observations sur l'activité, les résultats sont inégalables. Le chercheur est obligé de négocier sa position dans le monde social comme les autres : donc il vit les vrais rapports ou et en tous cas ceux du novice. On peut ainsi voir et ressentir de l'intérieur les conflits, les jalousies, les négociations tacites mais aussi les satisfactions et les enjeux symboliques. Je ne prendrais qu'un seul exemple : lors de ma période de travail comme intérimaire au service des expéditions d'une entreprise de métallurgie bourguignonne, je fus appelé avec l'un de mes camarades à l'heure de la sortie par l'un des cadres. Il pensait qu'une erreur avait pu être commise et nous demanda de recompter les pièces contenues dans plusieurs caisses à claire-voie. Nous étions fatigués et irrités de cette atteinte aux conventions informelles voulant qu'une demi-heure avant la fin de la journée, les tâches s'interrompent progressivement. Le cadre nous regardait, debout, sans participer pendant que nous ployons l'échine au fond des caisses. Pour comble, il dit à haute voix pendant notre travail : « Ah, zut, si ça continue je vais rater l'entraînement de rugby ». Il faut avoir ressenti la rage de l'ouvrier dans ces moments pour pouvoir en témoigner correctement : seul ce type d'observation le permet.

Enfin, il conviendrait pour être complet de signaler un dernier mode d'enquête par observation qu'on peut baptiser d'*immersion* : on étudie alors son monde social ou un monde auquel on a lié sa vie. Par exemple certains sociologues qui prennent des notes sur leur milieu²³. Ce qui est alors gagné en profondeur et en détail (l'accumulation dans le temps d'expériences et d'informations difficiles d'accès pour les autres) est sans doute alors perdu

²³ Pour un exemple récent voir Siracusa (2008).

en termes de recul et distance mais ces cas étant rares et n'ayant aucune expérience personnelle de ce type je ne ferais ici que citer ce type d'option.

L'usage des données dans les deux types de formules de recherche

Le problème de la validité dans les entretiens

On peut appeler à la suite des méthodologues « validité » la proportion dans laquelle les données obtenues se conforment aux caractéristiques des phénomènes étudiés (Briggs, 1986). Ce problème se pose différemment pour les formules par entretiens et pour celles par observations.

Dans les approches discursives, à l'inverse des recherches par observation, la seule certitude que peut donner une série d'entretiens formels (avec rendez-vous, magnétophone, etc.) avec des gens connus de fraîche date est que les répondants ont bien déclaré ce qui a été enregistré. Pour le reste (notamment confidences sur soi, description de la vie quotidienne ou des activités, informations sur des tiers) un travail important de construction des données devrait être réalisé et rendu explicite au lecteur. Il ne s'agit pas là d'un simple problème technique, comme le suggère souvent les méthodologues, mais d'une question épistémologique de fond : que peut-on faire avec les déclarations de cette ou de ces personnes ? Dans quelle mesure correspondent-elles aux faits ? Les manuels obscurcissent souvent la dimension de la difficulté en conseillant à l'enquêteur des astuces pour obtenir les « bonnes informations », passant généralement sous silence les limites intrinsèques à la technique qui ne dépendent pas de l'habileté du questionneur²⁴. Une autre manière de dire les choses est qu'après une recherche par entretiens on obtient un matériau riche, vivant, beaucoup d'intuitions, d'idées, et des informations potentielles sans qu'il soit possible de dire avec certitude ce que l'on peut conclure d'une partie de ces données. Il en va en particulier ainsi déclarations concernant des événements hors de la situation d'entretien. Par exemple que conclure d'entretiens auprès de femmes sur leurs relations avec leur mari (ou l'inverse), de salariés sur leurs relations avec leur employeur, d'enseignants sur le fonctionnement de leur école, d'immigrés sur le racisme ? Ce n'est généralement qu'à partir du moment où l'on connaît par observation les phénomènes évoqués que l'on sait tirer des données utilisables à partir des entretiens.

²⁴ Voir parmi bien d'autres le livre de Kaufman (1996) sur l'entretien compréhensif. Dans d'autres cas, les auteurs insistent sur le fait que la méthode est plus adaptée à certains objectifs qu'à d'autres. Voir par exemple Blanchet et Gotman (1992) au sujet des « idéologies ».

Ce fut mon cas au cours de mes recherches pour les entretiens faits auprès des enseignants qui devinrent beaucoup plus facilement exploitables après avoir moi-même exercé l'activité dans un collège. En revanche, au sujet des activités des trafiquants de drogue, les interviews que j'ai pu réaliser n'ont pu être utiles que pour un nombre très limité de points car il m'était impossible de prendre pour référence des faits solides connus par moi de première main au sujet de ce type d'acteurs. Quel crédit donner aux déclarations concernant leur sadisme ou au contraire leur sens de la justice en l'absence d'un éventail de faits sûrs ?

Si ce que déclare le répondant ne peut pas bien sûr être tenu à coup sûr pour « vrai » (c'est-à-dire dire utilisable comme donnée valable), ce n'est pas seulement parce que la personne peut mentir, dissimuler ou déformer comme l'indiquent les manuels. D'autres raisons tiennent au fonctionnement même de la méthode : l'enquêteur a des problématiques à l'esprit, il cherche des informations permettant de sociologiser, il a certaines idées, certaines conceptions qui vont façonner ses interrogations. Ses questions obligent le répondant à formuler des réponses pour satisfaire la personne qui prend la peine de l'enregistrer : si on demande une généralisation, il lui faudra rapidement en forger une avec ce qui l'a marqué, si l'on demande une opinion, il faudra au besoin en constituer une, si les termes employés dans la question ne sont pas clairs, il faudra se rattacher à d'autres plus communs, si le passé est l'objet de la discussion il conviendra de rassembler des souvenirs épars, de constituer un récit ayant une certaine cohérence. Cela est évident dans la conversation quotidienne entre gens qui se connaissent (on aborde les choses qui ont du sens en fonction de la situation et de ce que l'on sait des autres), mais peut facilement s'oublier dans l'entretien formel qui place une personne dans le rôle d'informateur et l'autre dans celui de chercheur (« qu'est-ce que vous voulez savoir ? » est une entrée en matière courante de la part des interrogés).

Un exemple illustre très bien ce point. Un homme interviewé par l'un de mes étudiants en 2003 au sujet du déroulement de son travail, réponds ainsi à l'injonction de se présenter : « Je m'appelle R., j'ai 55 ans, je suis le responsable des maîtres d'hôtel, divorcé et père de famille. J'ai deux enfants, l'un s'appelle J. c'est l'aîné, il a 27 ans et l'autre, R. qui a choisi de partir vivre avec sa mère et pourtant je me suis bien occupé d'eux ». Peu habitué à la situation, il l'interprète en fonction de certains de ses intérêts et de sa vision des usages en matière de présentation de soi.

Dans l'entretien formel, il faut du tac au tac justifier ou expliquer les grandes décisions de sa vie (alors que nous sommes le plus souvent incapables de citer ce qui nous a effectivement décidé, qu'on a oublié les détails ou que l'on se contente le plus souvent d'une histoire officielle que l'on se raconte à soi-même), décrire son travail ou sa vie quotidienne (en cherchant ce qui peut intéresser l'auditeur), donner un avis ou répondre à des questions sur les gens que l'on fréquente, exprimer des préférences, des tendances ou parler de soi comme si on se connaissait objectivement.

Face aux difficultés provenant de la reconstitution de situations sociales à partir de déclarations, une parade est devenue de plus en plus courante : le chercheur oriente sa recherche vers la compréhension de la subjectivité des répondants (on parle alors de représentations), la mise en évidence de valeurs la détermination d'identités et il délaisse l'aspect concret et matériel de la vie sociale. Le modèle implicite du « stock d'information disponible », est alors complété ou se traduit par d'autres suppositions (tout aussi implicites et repérables seulement dans les usages) sur les processus sociaux et psychologiques qui guident les actions et permettent aux enquêteurs de les analyser. Ainsi, de nombreux chercheurs travaillent apparemment comme s'ils considéraient (1) que les déclarations donnent accès à des « opinions », (2) que ces « opinions » constituent un corps relativement homogène de positions et de réflexions complètes, (3) qu'elles révèlent et façonnent les attitudes qui (4) elles-mêmes déterminent les comportements. Ce schéma, aussi lourd de conséquence qu'absolument dénué de fondement prouvé, se repère aisément dans les travaux où, à partir de libres propos sur le monde et la vie, les tendances de comportement des enquêtés sont devinées. Une variante, consiste à partir d'un récit autobiographique, à supposer connaissable la « personnalité » du répondant et à en déduire attitudes et modes d'action.

La conception implicite du répondant vu comme informateur se traduit également souvent par un rapport très ambigu des enquêteurs à la question de la logique des événements. Les enquêtés sont en effet toujours fournisseurs d'une logique concernant l'histoire d'une vie, la causalité des faits, le fonctionnement des institutions, les responsabilités, etc. Les enquêteurs de leur côté sont gourmands de résumés, d'explications, de synthèses (« A l'époque c'était comme cela... », « Ce qui se passe c'est... »). De cette rencontre naît fréquemment une tendance à faire comme si la logique du discours pouvait donner à lire la logique des faits. On applique par exemple aux faits que l'on cherche les enchaînements de facteurs ou d'événements mis en évidence dans les réponses, on transpose tels quels les schémas rhétoriques de justification ou de présentation de soi produits par la conversation. Or, la construction des réponses peut être tout à fait situationnelle, en fonction du déroulement de l'entretien sans que les logiques explicatives ou associatives mises en place n'apprennent rien de solide sur les événements.

Il en va fréquemment ainsi des enquêtes portant sur les parcours migratoires. Je m'étais aperçu en interrogeant des Nordestins que leurs réponses étaient généralement stéréotypées et sommaires en particulier au sujet des raisons du départ. « Je suis parti parce que il n'était plus possible de rester »... « La terre donnait trop peu, il a fallu aller travailler en ville ». Ces phrases standard étaient incapables de rendre compte des processus complexes qui construisaient sur le long terme au sein des familles et dans le contexte villageois des processus d'immigration pour certains individus.

Lorsque la seule connaissance que l'on a du monde social étudié vient d'entretiens, on peut enfin être exposé au piège de l'effet de persuasion, surtout si les personnes que l'on interroge partagent les mêmes intérêts et les mêmes points de vue. C'était notamment mon cas lorsque je cherchais à comprendre dans les chantiers les rapports entre salariés et entreprises à partir d'entretiens auprès des ouvriers. Les déclarations tournaient inmanquablement autour de la dénonciation de la malhonnêteté des patrons et masquaient les logiques ouvrières de mise à profit de la législation du travail. Ce problème, qui existe d'une certaine manière aussi avec des recherches par observation se focalisant sur un petit groupe de gens peut-être évité en multipliant les types d'interlocuteurs.

Le problème de la validité pour l'observation

Le problème de la validité se pose différemment pour les données obtenues par observation. Dans la mesure où les intermédiaires sont éliminés pour les phénomènes constatés de *visu*, il n'est plus nécessaire de se poser une grande partie des questions envisagées précédemment pour les entretiens. Les problèmes de validité ne se posent guère quand il s'agit de constituer des données factuelles à partir de situations qui ne sont pas ambiguës. On peut ainsi compter le temps passé au travail, examiner le type de langage utilisé, décrire le comportement de chacun des intervenants. Une grande partie des découvertes permises par l'observation vient en fait de données, évidentes qui apparaissent rapidement au cours du terrain et qui reviennent à longueur de pages dans les carnets de terrain. Par exemple dans mon cas, le niveau de bruit en classe de collège, le temps passé par les prostituées avec les clients comparé à celui passé à attendre, etc. Ces choses prennent leur importance quand un observateur extérieur ou récemment installé dans le monde social étudié note consciencieusement ce qui se passe. Si l'on se fie à l'ordre des priorités construit par la subjectivité des répondants, les résultats sont différents.

La difficulté vient donc du sens que l'on doit donner aux comportements des acteurs. Ainsi ce qui peut ressembler à des disputes ne l'est parfois pas et des mots apparemment neutres et contrôlés peuvent masquer des confrontations évidentes pour les participants. Il en allait par exemple ainsi lors de mon enquête sur les collègues lorsque je me trouvais dans la salle des professeurs : les propos échangés étaient chargés de sous-entendus et d'affrontements discrets pour des motifs personnels, politiques ou pédagogiques, tout cela en partie opaque pour l'observateur non initié. Voir n'est donc pas la clef de tout et une imprégnation des codes et

des usages doit compléter les opérations. Mais cette embûche ne gêne qu'au début si la recherche s'étale suffisamment dans le temps pour que le chercheur en vienne à bien connaître les gens qu'ils côtoient. Ainsi, lorsque j'observais les salles de classe occupées par des adolescents que je côtoyais en dehors de l'école, j'étais parvenu à savoir exactement quel était le degré de provocation, d'énervement ou d'excitation qui animait l'agitation des garçons des filles proches de moi. Jean Peneff (2009) suggère d'ailleurs, sans doute avec raison, que l'observation participante de longue haleine mise en place par les sociologues de Chicago conduit à utiliser différemment les participants aux situations qui nous intéressent, non plus comme sujets, ni comme informateurs, mais comme des sortes de collaborateurs. Les liens forgés sur la durée permettent de faire émerger lentement des interprétations complexes avec le concours des parrains ou des compagnons de terrain. Dans mon cas, cette intuition a pris la forme d'une conviction forgée par l'expérience : il ne suffit pas d'interviewer un inconnu pour qu'il devienne un « informateur » (comme l'enseignant souvent à tort beaucoup de directeurs de recherches brésiliens à leurs élèves). La production d'un sens à donner aux faits se construit lentement en prenant en compte les points de vue de nombreux acteurs que l'on a appris à connaître et dont on sait situer les manières de voir dans un contexte précis.

Il faut ajouter à cela que l'observation ne porte en général que sur un nombre limité de situations et qu'elle ne peut donc soutenir des conclusions plus ambitieuses ou de grande portée. Une grande partie des phénomènes importants guidant la marche d'une entreprise sont par exemple inaccessibles et le recours aux hypothèses à partir de ce qui a été vu ou entendu peut se révéler hasardeux. Des entretiens faits avec d'anciens responsables peuvent utilement compléter la démarche en donnant à connaître un registre de faits ignorés lors de l'enquête sur place. L'autre force des entretiens est qu'elle peut conduire à une accumulation des déclarations (plusieurs centaines de répondants ne sont pas rares dans les enquêtes de grande dimension) qui outre qu'elles peuvent lisser certaines distorsions possibles avec les observations sur petits groupes, permettent de faire des constats statistiques. Si plusieurs centaines de personnes citent les mêmes données dans les mêmes conditions, le fait peut être considéré, non comme avéré, mais tout au moins comme particulièrement digne d'attention.

Bien que ces limites soient sérieuses, le grand avantage de l'observation reste et demeure qu'elle permet de comparer les déclarations et les actes. Le texte célèbre de Lapierre (1934) est l'un des plus convaincants sur ce point : en matière de relations raciales il existe une différence considérable entre les attitudes annoncées par les acteurs et leurs comportements effectifs. Il en va de même, très souvent pour toutes les déclarations que les enquêtés font au sujet d'eux-mêmes dans un contexte où ils ont plutôt intérêt à vouloir donner une bonne

image d'eux. Quand les questions étudiées sont délicates, le recueil de déclaration éclaire peu sur les actes réels. Laud Humphreys (1970) quand il étudie les rencontres homosexuelles anonymes dans les toilettes publiques consigne ainsi les comportements effectifs et va ensuite interviewer sous un prétexte fallacieux les hommes dont il avait obtenu l'adresse (par la plaque d'immatriculation de leur véhicule) sans discuter des rendez-vous homosexuels. Dans le monde du travail, un certain nombre de comportements sont mieux connus par l'observation que par des déclarations même sincères. Par exemple, lorsque je travaillais sur les chantiers ou à l'usine je n'eus aucun mal à constater les tactiques de freinage, d'absentéisme ou la consommation d'alcool.

Sans aller aussi loin, certains faits qu'on croit mieux saisis par les entretiens le sont tout aussi bien, voire mieux par l'observation. Il en va ainsi des « motivations » c'est-à-dire des raisons que l'on suppose être à l'origine de nos décisions. Lorsque Ogbu (1974) demande à un lycéen « les raisons qui le poussent à aller à l'école » et que ce dernier répond « parce que je veux aller à l'université pour ensuite avoir un bon travail » que peut-on conclure ? Des déclarations de ce type sont tellement stéréotypées et le sens de la question (« quelles sont les raisons ? ») si plein d'ambiguïtés que l'on n'est pas assuré de la pertinence des conclusions que l'on peut en tirer. Accompagner pendant deux ans les jeunes gens en question dans et hors de l'école permettrait sans doute mieux de constater quelle est l'imbrication de facteurs divers qui président à la gestion de leur scolarité. De même quand Crozier (1964) veut savoir « comment les ouvriers réagissent » à une situation donnée au sein de l'entreprise et qu'il fait un sondage pour le déterminer (40% sont satisfaits, etc.) le mot « réagir » prend une autre signification que l'observation des réactions comportementales concrètes des personnes impliquées. Pour pallier ces inconvénients, quand sur les chantiers, je voulais savoir comment les ouvriers réagissaient à une décision patronale concrète, je me glissais lors d'une réunion de site au fond du groupe, mon casque sur la tête pour écouter les conversations à chaud. Pour être plus complet, il aurait fallu suivre les groupes de retour au travail pour constater les débats et les décisions.

Ce que l'on peut attendre des entretiens

La question de l'usage des entretiens est obligatoirement problématique dans la mesure où, comme on l'a vu, il est difficile de dire aussi bien d'un point de vue théorique qu'appliqué ce que l'on peut espérer en obtenir. Quel que soit le type d'information recherché, les données émergent au terme d'un processus de : rappel de mémoire, tri, interprétation, généralisation,

rationalisation, reformulation de la part du répondant. Les données ainsi « travaillées », plus ou moins consciemment, sont ensuite assemblées au fil des étapes du discours, en fonction de la situation d'interaction. On n'a donc pas de données brutes, exact reflet des faits, et certaines précautions sont indispensables pour que les phrases enregistrées puissent être transformées en éléments utilisables pour la recherche. Ces limites existent dans tous les entretiens et leurs effets sont redoublés quand l'enquête se fait rapidement avec des gens connus depuis peu²⁵.

1. Les faits ponctuels. Anecdotes, exemples, donnés spontanément ou non sont des points particulièrement importants pour le chercheur. On peut cependant suggérer que trois précautions essentielles sont préférables pour leur utilisation. (1) Le croisement, par la demande de détails supplémentaires et la comparaison systématique avec d'autres sources. (2) La préférence pour les données strictement matérielles et vérifiables plutôt que les déclarations qui peuvent être sujettes à des interprétations. (3) L'explicitation, le cas échéant, des raisons qui permettent de retenir comme valables les faits exposés. Dans ce processus il convient logiquement d'être attentif à deux dimensions critiques : premièrement, la dépendance des faits exposés vis-à-vis d'un contexte qui doit être connu et deuxièmement, la distinction entre les informations qui influent sur l'image de soi que donne le locuteur et les autres.

2. Les généralisations. La plupart des déclarations faites lors d'entretiens formels, puisque le vécu partagé par les deux personnes est réduit, prennent la forme de généralisations. En plus des recommandations précédentes, une précaution centrale consiste à tenter de séparer ce qui relève de la généralisation statistique (par exemple : « A peu près les trois quarts de mes élèves ont des notes entre 8 et 10 ») et ce qui résulte d'une interprétation (« La plupart des élèves de cette école sont incapables de suivre le programme »). Une dimension importante est de ne pas traiter comme information neutre les tentatives de « sociologisation » faites par les interviewés, puisqu'elles dépendent d'une certaine position qu'il faut connaître. Cela ne veut pas dire que les analyses des répondants sont sans valeur, mais qu'elles ne peuvent pas être mises sur le même plan ou remplacer celles du sociologue qui doit justifier ses conclusions.

3. Les explications. Les critiques précédentes s'appliquent à plus forte raison aux explications données par les répondants. Une première catégorie d'explications concerne le parcours biographique que l'on peut voir comme les lignes directrices d'une reconstitution adressée à un public particulier. Elles ne peuvent bien sûr être tenues pour argent comptant : parfois elles

²⁵ Les enquêtes longues avec installation auprès des populations concernées et répétition de milliers d'entretiens comme dans l'enquête de William Dubois dans le ghetto de Philadelphie sont des cas rares qui échappent en partie aux critiques de ce texte.

témoignent des formes d'une auto-illusion sur son propre passé, d'autre fois elles laissent voir une certaine appréhension des phénomènes sociaux, mais elles peuvent aussi servir à cacher ou à déformer certaines phases du vécu.

La deuxième catégorie d'explication concerne les comportements des personnes qui interviennent dans l'existence du répondant. Elles tiennent parfois de l'opinion, parfois du raisonnement informé mais sont toujours dépendantes du type de relations que le répondant entretient avec ces gens et de ce qu'il veut laisser en voir à l'enquêteur. Ainsi, ce n'est pas parce qu'un enseignant connaît apparemment bien ses élèves que ses explications sur les raisons de l'échec scolaire sont judicieuses, en particulier si elles mobilisent des faits qu'il ne peut que deviner (par exemple la vie familiale) ou s'il est attentif à accorder son discours avec une certaine présentation de soi faite ailleurs dans l'entretien.

Il en va de même pour le troisième type d'explications : celles qui concernent des mécanismes plus généraux de la société ou des acteurs plus lointains. Là encore les arguments d'autorité sont à écarter (la position sociale ou professionnelle n'est pas une garantie d'exactitude), puisque de tels énoncés dépendent de la biographie de l'enquêté et de l'image qu'il veut donner de lui.

4. *Les « faux faits » : intentions et motivations.* Ici encore, l'usage possible est incertain en raison de la situation d'interaction. Les développements au sujet des motivations et des intentions passées sont à ramener dans la catégorie des explications biographiques, et donc objets de fortes suspicions. Quand les questions utilisent ces notions (par exemple, « Quelles étaient vos intentions après le bac ? » ou « Pourquoi avez-vous choisi l'école normale ? ») elles peuvent ouvrir un axe de réponse privilégiant justement l'hypothèse de l'effet de motivations spécifiques dans les étapes de l'existence, ce qui est loin de toujours correspondre à la vérité. Les développements concernant le futur (« Mon projet c'est de... », « Ce qui me motive c'est de... », etc.) ou ce que le répondant « veut » ou « voudrait » n'ont quant à eux que la valeur qu'on veut bien leur donner. L'entretien ne se distingue pas sur ce point des discussions de la vie courante où ce que les gens disent qu'ils veulent faire ou feront n'a souvent de réalité qu'un effet d'annonce. En l'absence d'une connaissance réelle des personnes engagées et des situations, il est imprudent de considérer ces déclarations pour des indices probants des comportements. L'analyse ne peut *a priori* les traiter que transversalement, c'est-à-dire en les tenant pour des éléments d'un mode de présentation de soi.

5. *Les opinions.* Insensible aux avertissements déjà anciens de Lapierre (1934), la sociologie par entretiens ou questionnaire continue généralement à fétichiser les « opinions ». Qu'est-ce

qu'en effet qu'une opinion pour une recherche sociologique ? Est-ce simplement un type de déclaration reconnaissable à une certaine insertion dans une conversation (en réponse à une question du type « Que pensez-vous de ... ? », ou introduite par une formule comme « Pour moi », « Je pense que... »), ou bien doit-on postuler que l'opinion est une position ferme, réfléchie et d'une certaine constance qui soit à même d'avoir des effets sur les comportements²⁶ ? La sociologie par entretiens en choisissant implicitement la première possibilité cède à une vision discursive de la réalité sociale : les faits seraient rendus par ce qu'on dit sur eux, les réponses en situation artificielle engagent forcément le fond de la personne, etc. Si l'on conçoit, à l'inverse, la sociologie comme la mise en relation et l'explication de données factuelles, il faut se demander ce que peut être une opinion au-delà de la simple déclaration ponctuelle. Ce qu'on entend par opinion peut ainsi être une manière de se positionner dans un certain dialogue, variable selon les cas (opinions sur soi, sur son milieu). Elle peut exprimer une réponse théorique à une situation théorique (« Je pense que le pays ne va pas bien », « Ce qu'on devrait faire en cas de guerre c'est... »), elle peut être une réaction produite par les questions sur des sujets mal connus ou peu étudiés (« Je dirais que la politique du gouvernement est ... »), elle peut être enfin un simple réflexe de positionnement neutre face à des sujets délicats (racisme, politique). Il semble donc prudent de limiter la prise en compte des opinions à des thèmes clairs, relativement courants, qui ne placent pas le répondant dans des dilemmes sur l'image publique de soi. Si les « opinions » ont une vie propre au-delà de l'instant créatif de la conversation enregistrée, alors on les capturera sans doute mieux dans des discussions improvisées et informelles pleinement situées dans la vie sociale. Pour qui s'en tient aux entretiens formels, il paraît préférable d'ajouter au recueil des réponses directes, des analyses transversales, c'est-à-dire faites en recoupant des éléments donnés à plusieurs moments des interviews.

6. *Les « catégories de pensée »*. Conscient de la difficulté que présente la connaissance de faits à partir d'énoncés ponctuels, un nombre croissant de sociologues se réfugie vers l'analyse des aspects de l'« inconscient social » que les entretiens permettraient de saisir. Il s'agit en général, à travers l'interprétation de l'usage des mots, de repérer soit les formes de perception de la réalité, soit les valeurs, émotions ou caractéristiques intimes de la subjectivité. Cette démarche se fait le plus souvent sans justifier l'intérêt de ces choses pour la compréhension de la société. Dans le premier cas, on suppose habituellement que savoir comment les gens perçoivent le monde donne la base de la compréhension des actes. Mais : (1) ce qui est entendu par « catégories de pensée » est souvent flou et rassemble parfois ce qui

²⁶ Pour une discussion complète de la variabilité des opinions suivant la situation, voir Deutscher (1973).

frappe l'interviewer en fonction de sa propre expérience sociale ; (2) les recherches faites uniquement par entretiens, en ne montrant aucun fait ou acte concret, invalident l'intérêt de l'opération ; (3) rien ne permet de supposer que l'exégèse de propos ponctuels sans vrai schéma théorique d'interprétation ni connaissance approfondie des situations vécues puisse aboutir à des conclusions convaincantes.

Dans le deuxième cas, la tentation du psychologisme (même sociologisé) reste présente : conviction peu modeste chez l'enquêteur qu'en deux heures de temps il peut comprendre le fond d'une personnalité, pressentir le mode de vie d'un individu et ses formes de participation à la vie sociale et déterminer à partir de quelques phrases comment les « valeurs », les « convictions », les « tendances profondes » ou le « caractère » peuvent façonner les comportements. Il semble raisonnable en fait de considérer que les dimensions « structurelles » de l'être social du répondant sont rétives à se livrer en situations formelles et ponctuelles. On pourrait plus sûrement attendre de ce type de démarche quelques hypothèses élémentaires dégagées par une analyse transversale d'entretiens suffisamment longs.

Ce que l'on peut tirer des entretiens n'apparaît donc guère définissable que négativement *a priori*, c'est-à-dire que l'on ne peut deviner que les limites théoriques probables, le cadre raisonnable des possibilités de la démarche. Il convient donc à mon sens d'être modeste et envisager avec humilité, en fonction du sujet et de ses ambitions, ce qui est logiquement réalisable avant de s'exposer aux pièges de l'empathie et aux charmes de la conversation. On se doute ainsi qu'il est préférable de se méfier des entretiens trop pleinement satisfaisants, qui remplissent parfaitement les attentes et semblent riches d'un matériau directement utilisable.

Conclusion

La conclusion principale de ce chapitre est qu'à mon sens, chaque fois que l'observation est possible il faut la préférer à n'importe quelle autre technique de recueil. Pour étayer cette position, j'ai essayé de montrer que les entretiens permettent de fournir en peu de temps des informations nombreuses et variées mais que la validité et l'usage que l'on peut en faire sont difficiles à déterminer sans une connaissance intime des déclarants et des situations. Les opinions, les représentations et les souvenirs sont évidemment les données les plus susceptibles d'être recueillies de cette manière. Mais la situation d'interview avec magnétophone est à même d'influencer l'échange dans une mesure plus difficilement connaissable que dans des situations de la vie quotidienne, auprès de gens sur qui on peut obtenir des informations provenant d'autres sources. Les entretiens produisent aussi des textes

in fine qui donnent l'impression que l'on a un résumé précis et suffisant des informations que l'on peut obtenir d'une personne. Ainsi on n'interroge rarement de façon formelle plusieurs fois le même informateur dans des contextes différents sur les mêmes sujets pour voir dans quelle mesure les déclarations sont « solides ». Les textes sont ensuite soumis à un processus d'interprétation qui peut être facilement délégué à d'autres à partir d'indications méthodologiques standardisées. Si les recherches par entretiens partagent avec l'histoire la particularité de travailler sur de l'écrit, elles le font sans les précautions critiques des historiens et sans que les textes n'aient été produits lors des activités des acteurs. Pour les enquêtes par observation, l'auteur ne travaille plus seulement à l'aide de déclarations ponctuelles mais à l'aide de notes personnelles qui font renaître des souvenirs et une compréhension « du dedans ». Le travail d'analyse n'est plus une activité d'interprétation de texte mais un retour en profondeur sur une compréhension de long terme des logiques d'un monde social. C'est ainsi toute une expérience de terrain qui se trouve engagée avec des résultats à la fois plus convaincants et souvent plus originaux.

Il n'en demeure pas moins que l'observation participante occupe une position secondaire en sociologie de terrain. Pour l'expliquer il faut probablement, tenir compte de critères matériels comme la carrière, le temps consacré à la recherche, l'enseignement des méthodes d'enquête, C'est en partie ce que l'on se propose de faire dans la deuxième partie de ce mémoire après avoir décrit dans le cas du Brésil la façon dont sont utilisés l'entretien et l'observation.

Chapitre 3

LE BRÉSIL ET L'OBSERVATION

La sociologie brésilienne

Ma découverte de la sociologie brésilienne s'est faite dans les années 1990 en fonction des besoins de mes enquêtes sur le bâtiment et le syndicalisme. Ce fut au départ une profonde déception. Les travaux disponibles étaient abondants mais de faible qualité pour qui cherchait des faits. Les enquêtes empiriques étaient généralement bâclées, pauvres en données précises, remplies de discussions théoriques de peu de portée. La lecture de thèses, d'articles, de livres de toutes sortes, ainsi que de nombreuses discussions avec des étudiants et des enseignants me conduisirent à une opinion particulièrement négative sur la sociologie brésilienne. Les travaux universitaires étaient particulièrement décourageants. Les thèses consistaient le plus souvent en de longs commentaires des grands auteurs. Les annexes de méthode étaient soit inexistantes soit superficielles; la question des problèmes épistémologiques soulevés par les

enquêtes de terrain occupait une place tout à fait secondaire en regard des idées. Les conclusions étaient souvent mal étayées, en général seulement par des extraits d'interviews décontextualisés et des arguments d'autorité. Si Marx ou Bourdieu avait prononcé telle ou telle phrase alors elle semblait applicable à n'importe quel segment de la réalité sociale sans qu'il fût besoin de plus amples justifications. Parfois des jugements à l'emporte pièce débutaient l'étude (« l'école est une institution conservatrice » par exemple). Beaucoup de travaux enfin servaient seulement à justifier des idées partisans.

Les travaux sur le bâtiment que j'ai consultés étaient de ce fait en général peu instructifs. Les auteurs utilisaient des documents officiels, des statistiques, des rapports divers complétés par des entretiens avec des ingénieurs pour décrire le fonctionnement du secteur, en principe sous l'angle de ses « problèmes ». Pour le syndicalisme, la situation était encore moins satisfaisante puisqu'il s'agissait généralement de discussions très générales sur la structure syndicale, ses évolutions, ses rapports généraux avec le système politique. Dans les deux domaines, les choses étaient vues de loin. On n'était pas de plain pied avec les acteurs, les détails concrets de l'existence manquaient. On ne découvrait pas la marche réelle des choses du fait d'enquêtes réalisées surtout en bibliothèque.

Dans les articles, quel que fût le thème, les discussions sur les idées sociologiques ou les « réflexions sur la société » occupaient une place disproportionnée par rapport aux résultats empiriques. Il m'est apparu que le travail sociologique tel que je pouvais l'observer dans ce pays consistait essentiellement à manipuler des idées, en principe assez conventionnelles et bien pensantes, à éviter les enquêtes par observation, longues et coûteuses en efforts personnels et émotionnels. Les travaux sur les favelas et les pauvres montraient de façon claire que les sociologues issus des classes moyennes ne connaissaient pas bien les classes populaires, les regardaient avec des focales particulières. Les sociologues ne s'installent pas dans les quartiers populaires, ils ne vivent pas aux côtés des enquêtés mais se rendent sur le terrain, microphone en main pour réaliser des entretiens. Ce sont souvent des assistants de recherche qui s'acquittent de cette tâche, voire les sujets eux-mêmes qui sont priés de se rendre à l'université pour subir un entretien « en profondeur ». Mes conversations avec étudiants ou enseignants butaient systématiquement sur la question de l'argent : on s'étonnait que ma pratique de la recherche ne s'accompagne pas de financements sans lesquels on n'envisageait rien.

Ces remarques n'avaient en fait rien de nouveau et recoupaient les constatations de bien des Européens ayant travaillé en Amérique latine. Elles correspondaient en partie aux vives critiques adressées par Johan Galtung à la sociologie de cette partie du continent. Dans un

article de 1965²⁷, virulent et trop peu cité sans doute, l'auteur apporte des éléments décisifs pour comprendre la sociologie latino-américaine. Galtung remarque que cette sociologie consiste avant tout en une étude de la sociologie par elle-même : les auteurs consacrent l'essentiel de leurs efforts à une sorte de critique littéraire d'autres textes de sociologie, souvent sous la forme d'injonctions normatives. Selon Galtung, les textes sont dès lors le plus souvent abstraits, sans référence précise à des faits et sans possibilité de réfutation de la part du lecteur. On ne décrit pas la réalité mais on met en place des séries de concepts. Quand ce n'est pas le cas, les textes sont des séries de description à plat sans profondeur d'analyse. A la source de cette manière de procéder, Galtung place le fonctionnement du monde social des sociologues. Ecrivant à l'époque des chaires, il souligne le conservatisme d'un milieu où, une fois installé, les enseignants n'ont plus de preuves de leurs capacités à donner et voient simplement leur mérite augmenter avec l'ancienneté. Et puis, surtout, issus des classes moyennes bureaucratiques, ces spécialistes de la société sont en fait dotés d'une insuffisante expérience personnelle de la société. Ils ne sont pas à l'aise avec les autres classes sociales qu'ils connaissent peu et préfèrent de ce fait la discussion érudite ou, au plus, l'interview formelle rapide. On retarde ainsi toujours le plus possible la confrontation des appareils théoriques avec les faits. Et en cas de désaccord manifeste, on ne remet pas en question la grande théorie. Dans ce contexte, les étudiants sont plongés dans un monde de chapelles séparées par des désaccords idéologiques et théoriques. Ils prennent l'habitude de se radicaliser en prenant des étiquettes. Leur engagement dans la sociologie est un engagement dans le monde des idées en même temps que dans la politique.

Le texte de Galtung est peut être trop dur mais il systématise certaines de mes observations. Ainsi, la radicalisation politique des étudiants brésiliens et argentins était évidente si on la comparait avec mes camarades de DEA en 1993-1994. A Paris, nous parlions souvent de science mais rarement de politique et nous ne prétendions pas avoir une action sur la société. De plus, formés à la sociologie de Chicago nous pensions que le plus important était de bien connaître le terrain, et pas de bien connaître les classiques comme mes camarades brésiliens. J'étais également surpris aussi à Rio de découvrir le statut qu'avait la science sociale française. Les étudiants avaient le culte des « grands auteurs » et mettaient un point d'honneur à les citer longuement dans leurs travaux. Les grands centres universitaires étaient considérés comme un lieu de rassemblement de *leaders* de la pensée. C'était en particulier le cas de l'EHESS (que l'on appelle souvent l'« Ecole » entre initiés cariocas) et qui apparaissait comme un endroit d'autant plus mythique que l'on pouvait y croiser Pierre Bourdieu. Pourtant

²⁷ Je l'ai utilisé plus tard dans une critique de l'absence de recherche par observation au Brésil. Voir : Brochier (2003).

mon statut d'étudiant de doctorat d'une université parisienne ne me permettait pas de me prévaloir d'un statut particulier : je ne travaillais pas avec un « grand nom », je n'étais pas habile théoricien et je m'acharnais à vouloir faire de l'observation au lieu de travailler sur une théorie du social. Je faisais l'expérience à la fois de la mentalité académique brésilienne et du rapport ambigu à la France : un mélange d'admiration et de jalousie mâtiné d'idées reçues.

L'observation : qualités et usages pour les enquêtes brésiennes

Adéquation d'une approche

J'ai soutenu dans un article publié en 2003 que le Brésil présentait certaines particularités qui étaient des enjeux mais aussi des embûches pour l'enquête qualitative. Je relevais ainsi cinq éléments saillants que je rappellerai brièvement.

1. L'homogénéité culturelle apparente fait parfois oublier l'immensité du pays et sa diversité sociale. Dans ce contexte, les analyses globalisantes sont d'un usage délicat. Il est plus indiqué de prendre en compte chaque fois que possible la dimension locale des phénomènes.
2. Le Brésil est un pays où abondent les clichés et les idées reçues développés non seulement par les étrangers mais aussi par les natifs, y compris les intellectuels. D'une certaine manière le Brésil a toujours eu besoin de s'examiner à travers le regard des autres.
3. L'une des conséquences de cet état de fait et de l'histoire coloniale du pays est sa dépendance vis-à-vis de concepts et d'idées venus de l'étranger, en particulier de la France pour la sociologie.
4. Le Brésil est également un pays d'immenses « problèmes sociaux », ce qui entraîne une orientation particulière de la sociologie.
5. Le Brésil est une société très fortement stratifiée, avec des différences de classe considérables que les sociologues en général, issus des classes moyennes urbaines des grandes villes de Sud-Est, n'ont pas encore pleinement étudiées.

Je soulignais ensuite que l'approche par entretien présentait de nombreux défauts que l'on ne trouvait pas ou moins fortement marqués dans l'enquête par observation. Cet article constituait en fait un plaidoyer pour l'enquête empirique qualitative, impartiale et délivrée des idéologies partisans ou des grandes ambitions de reconstitution historico-culturelles. J'omettais en fait par prudence de développer complètement l'idée sous-jacente, c'est-à-dire que l'enquête par observation devrait être la plus utilisée car elle correspond à ce que l'on peut

considérer comme des nécessités de la connaissance sociologique du Brésil. Pour étayer cette idée, trois points me semblent importants.

Le premier tient dans ce que l'on peut nommer un « déficit de faits » dans la sociologie qualitative du Brésil. Ce constat avait été celui de Donald Pierson et de certains autres chercheurs étrangers qui ont été actifs sur place dans les années 1950 (voir plus loin), mais il reste valable. La complexité de la société brésilienne doit être documentée par des enquêtes de terrain qui permettent d'archiver une série de faits tirés de l'examen de la réalité des comportements sociaux.

Le second tient à la nécessité, particulièrement cruciale au Brésil, de promouvoir une sociologie hors des bibliothèques par la confrontation directe des sociologues avec les milieux et les situations sociales les plus divers. Comme le notait Galtung, les sociologues brésiliens sont généralement soucieux de faire carrière par le moyen le plus reconnu, c'est-à-dire l'érudition, dans un pays où les distances sociales et la diversité des mondes sociaux devraient plutôt inciter à se mêler aux populations.

Cet impératif se trouve à mon sens renforcé par la rapidité des changements sociaux dans un pays où le développement économique et les mutations sociales sont une réalité et pas seulement un slogan. Alors que les sociologues de São Paulo dans les années d'après guerre ont surtout songé à regarder le passé pour comprendre les évolutions historiques, constater des changements concrets en entrant en contact avec différents segments de la réalité sociale, me semble un programme plus utile pour le XXIème siècle.

Ajoutons, pour les raisons évoquées précédemment, que les dangers d'une sociologie qualitative de plus en plus tournée vers la sensibilité, le moi, les identités, les représentations sont encore plus redoutables au Brésil qu'ailleurs. Si l'on peut convenir à la rigueur (mais ce n'est pas mon opinion) de l'utilité d'une telle perspective pour une société surétudiée comme l'est la société américaine, le suivi de ce qui ne peut être autre chose qu'une mode, serait désastreux au Brésil où tant de phénomènes importants, massifs, de grande ampleur et aisément observables sont à la portée de l'analyse sociologique. Un cas évident concerne l'institution scolaire. On ne trouve pratiquement pas au Brésil d'ethnographie convaincante permettant de savoir comment s'organise la vie scolaire. Face à une telle lacune, l'étude des états d'âme de collegiens capturés par analyse textuelle d'enregistrements d'entretien n'est à mon sens que de peu d'utilité.

Enfin, face au défi d'une société ultra violente où l'inflation des discours contradictoires alimente les erreurs, les confusions et les jugements rapides, l'observation *in-situ* de phénomènes descriptibles constituerait une avancée décisive. J'en prends pour exemple

frappant l'étude des favelas, cruciale pour le siècle en cours et qui stagne pour l'instant dans la mesure où les sociologues se contentent régulièrement d'interroger avec magnétophone d'anciens bandits et des représentants d'associations. Les sociologues se cantonnent à une sociologie de la parole recueillie auprès des gens qui sont les plus proches d'eux, et ressassent des problématiques convenues au lieu d'explorer la vie réelle par observation participante.

La place de l'observation au Brésil depuis les années 1980

Problèmes épistémologiques

Au Brésil, à partir des années 1980-1990, la quantité des thèses soutenues et des travaux de recherches sociologiques a augmenté dans tous les domaines et dépasse le cadre du binôme central Rio-São Paulo. Pourtant les réflexions épistémologiques sur les méthodes sont restées peu nombreuses et assez superficielles. Les articles et les manuels traitent généralement des moyens de bien appliquer ce qui est vu comme de simples techniques. Comme on le verra plus loin, le principal méthodologue de la tradition de São Paulo, Florestan Fernandes avait insisté sur les raisonnements et pas sur les modes de recueil de données, qui lui semblaient constituer une question secondaire. Au titre de la recherche de la scientificité, on accorde ainsi généralement au Brésil moins d'importance à l'établissement des faits qu'à la façon de manipuler les idées. Le critère d'une sociologie de qualité a donc été essentiellement cherché du côté des thèses théoriques, de leur force d'impact et de leur conformité avec certaines idéologies humanistes. Les débats concernant les travaux universitaires portent encore aujourd'hui rarement sur la capacité des éléments empiriques à soutenir les idées avancées et plus souvent, à l'inverse, sur l'adéquation de ces idées aux convictions des critiques. Les recherches sur les races sont exemplaires à ce sujet comme le montrera la deuxième partie de ce mémoire.

Il faut ajouter à ce constat que l'épistémologie affichée, quand elle existe, pose généralement le *prima* des idées et donc des hypothèses. On conçoit habituellement qu'au départ d'une recherche il y a des affirmations théoriques à valider et que donc les thèses de doctorat peuvent et doivent prendre la forme d'une confirmation d'idées souvent avancées par d'autres, grâce à un mélange de données empiriques d'ordres divers et d'arguments d'autorité tirés d'auteurs célèbres. Ces postulats bloquent généralement les discussions avec les partisans du

type de sociologie défendu dans ce mémoire. J'en ai fait l'expérience lors de ma première intervention devant un groupe de chercheurs et d'étudiants à l'université de Campinas (São Paulo) en 2004. Alors que j'envisageais d'exposer certains acquis de mon enquête sur les collégiens de Rio, je fus soumis à une vive opposition de la part de certains enseignants. Mes interlocuteurs en effet ne comprenaient pas comment on pouvait conduire une enquête sur la base d'une démarche inductive, en partant des faits observés, sans thèse à défendre et d'ailleurs avec peu d'idées préalables sur le sujet. Mes propos apparaissaient tout simplement comme hérétiques ou inconséquents. Hors du monde des abstractions et des interprétations déjà constituées, la recherche semblait prendre la forme d'un artisanat confus pour mes auditeurs.

Le département de sciences de l'éducation (grâce surtout au professeur Vicente Rodrigues que je remercie) m'accorda cependant la faveur de publier un texte qui défendait cette épistémologie inspirée de Glazer et Strauss²⁸. J'y récusais d'abord la prétention de supériorité des méthodes partant de la théorie pour orienter l'enquête. Pour cela, je soutenais que partir des théories ne rendait pas l'enquête plus « scientifique » et que partir des faits ne revenait pas à exclure toute intuition théorique. Je posais d'ailleurs que partir des idées en général (ses propres idées sur le thème, celles d'auteurs reconnus, des spéculations fonctionnalistes ou des idées validées dans d'autres travaux) ne présentaient pas de supériorité *a priori* sur la démarche consistant à partir de faits observés. Un argument en ce sens est que de nombreuses enquêtes empiriques de qualité finissent par aboutir à des résultats que les idées initiales empêchaient de concevoir²⁹. Je récusais également les arguments des logiciens au sujet de la nécessité de pratiquer la déduction plutôt que l'induction. D'abord, comme on le sait³⁰, le falsificationnisme de Popper est de peu d'utilité pour la sociologie. Ensuite, si l'on sait depuis Hume que l'induction ne peut assurer de la validité d'une idée, il est tout aussi clair que la confirmation d'hypothèses par des faits est parfaitement bancale du point de vue des exigences de la logique. De nombreuses affirmations théoriques sont d'ailleurs absolument non démontrables par des données empiriques sociologiques : j'en prenais exemple à partir d'extraits de *la Reproduction* de Bourdieu qui affichaient des conclusions lapidaires non seulement non prouvées mais encore difficilement prouvables vu leur degré de généralité. Je prenais ensuite la défense des méthodes inductives tirées de la pratique des chercheurs de Chicago des années 1950-1970, en m'appuyant sur leur qualité en matière de sûreté des données. Éviter de se tenir dans les limites étroites du sillon tracé par les autres est plus

²⁸ Voir Brochier (2006).

²⁹ Le texte de Wax (1971) en est un bon exemple.

³⁰ Voir notamment Passeron (1991).

susceptible de permettre des avancées stimulantes. Le caractère répétitif et académique de la sociologie d'inspiration marxiste des années 1970 me semblait à lui seul constituer un argument pour abandonner le souci unique de la validation des thèses de grands auteurs.

Le type de texte méthodologique que j'avais publié n'a en général pas d'effet sur les praticiens expérimentés, mais des conversations avec des étudiants (y compris à Campinas) me montrèrent que mes idées étaient bien accueillies ne serait-ce que parce qu'elles promettaient une délivrance vis-à-vis du fatigant *marco teórico* auquel les thésards devaient consacrer la moitié de leur temps de rédaction. Bien qu'ils fussent désolés d'avoir à penser par les auteurs en mettant de côté, voire en occultant ce qu'ils savaient de première main par leur expérience sociale, les étudiants se montraient fatalistes : hors de la discussion théorique, pas d'accès au monde académique me disaient-ils en substance. Dire en public qu'il fallait partir des faits et passer l'essentiel de son temps à les constituer, les décrire et les articuler leur semblait un message révolutionnaire, attirant mais sans issu. Ceux que je pus orienter informellement par la suite se montrèrent charmés par ces théories mais également hésitants et perplexes. En plus de l'épistémologie, la question de la pratique de l'observation leur semblait vraiment complexe.

Enseignement et pratique de l'observation

Une première raison matérielle expliquant la faible place de l'observation est que la conception hiérarchique des positions fait que les jeunes chercheurs ont peu accès aux grandes revues et aux maisons d'éditions qui sont plus intéressées par les idées des intellectuels en place. Les jeunes chercheurs que j'ai rencontrés se montrent en général étonnés de voir que je puisse publier aussi facilement dans les revues françaises malgré ma position subalterne dans la pyramide des distinctions universitaires. Un thésard brésilien ne peut rêver s'imposer face à un courant bien établi même en proposant des analyses solidement fondées sur un matériau empirique de qualité. Une enquête pauvre en fait mais riches en idées bien vues est plus rentable pour l'insertion académique. Les revues brésiliennes assurent leur prestige sur la renommée des contributeurs plus que sur la qualité de la démonstration empirique : l'idéal étant de permettre la publication de théories nouvelles venant d'un universitaire étranger célèbre.

Il faut ajouter à cela que les chercheurs découvrant l'observation dans des publications américaines ou françaises doivent apprendre à la pratiquer seuls car elle n'est en général pas enseignée dans les universités brésiliennes. Les professeurs, qui n'en font pas usage associent

d'ailleurs plus ou moins spontanément ethnographie et enregistrement de déclarations sur magnétophone. Les thèses montrent immédiatement les conséquences de ce parti pris : les introductions de méthode commencent toujours par la sélection des gens interviewés. Les étudiants ne conçoivent tout simplement pas l'entrée dans le terrain sans un magnétophone dans leur cartable. En outre, le fait d'avoir servi comme petite main de recherche pour les chefs de laboratoires pendant leurs années de formation ne les incite pas à prendre très au sérieux le recueil de données. Si cette opération se délègue si facilement c'est sans doute qu'elle n'est pas cruciale et que le vrai travail commence quand on ajoute la théorie des grands auteurs à la cuisine empirique. D'ailleurs les articles publiés en revue, s'ils font une large place à des morceaux d'entretiens, sont chiches en extraits de notes de terrain, ce qui n'incite pas les jeunes contributeurs (potentiellement les plus disposés à observer) à valoriser cet aspect de leurs recherches.

Un dernier point non dénué d'intérêt est que les étudiants qui utilisent des notes de terrain d'observation ne savent pas bien comment en tirer parti. Ils s'en servent souvent comme illustration un peu plate d'aspects secondaires du monde social étudié et cherchent ensuite des preuves dans les entretiens, plus sûrs, plus rassurants car ils sont faits de mots, peuvent être travaillés comme des textes et délèguent une partie de travail d'analyse sociologique aux répondants. Dans les manuels, les discussions sont formelles puisque, comme souvent, les principes affichés ne sont pas appliqués par les auteurs. Généralement on ne distingue pas l'observation de la recherche de déclarations et donc de l'entretien. La distinction qui peut exister entre regarder et écouter n'est d'ailleurs en principe soulevée que formellement. Quant à la question de la participation, elle révèle de telles confusions que le terme se trouve vidé de son sens. Même les chercheurs les moins participatifs cherchent à montrer qu'ils ont fait un vrai terrain et connaissent donc à la fois les gens et les faits. Pour certains le simple fait de sortir de l'université pour se rendre sur les lieux relève de la participation³¹.

L'essentiel du travail de recherche thèse est finalement conçu le plus souvent comme tenant à l'art de citer les bons auteurs ou de s'appuyer sur les théories les plus en vogue. C'est la plupart du temps sur la maîtrise des codes de la référence érudite et de la manipulation d'idées que sont jugés les impetrants.

A titre d'illustration générale, je livre au lecteur lusophone (pour ne pas dénaturer la saveur de l'expression) cet article judicieux du célèbre historien José Murilo de Carvalho (*O Globo* du 16/12/99, p. 7), intitulé « comment écrire la thèse adéquate et vaincre » et qui insiste sur les critères de forme et les astuces pour être « à la mode ».

³¹ Pour ne prendre qu'un exemple, tout à fait typique, dans une thèse sur le travail en usine dans les années 1980 (dirigée par Ruth Cardoso), l'auteur écrit après des visites d'usine : « il y a eu des moments de participation : on a souffert du bruit de la chaleur, etc. ».

« (...) Dois pontos importantes na feitura da tese ou na redação de trabalhos posteriores são as citações e o vocabulário. (...) Se citar os autores e usar os termos corretos estará a meio caminho do clube. Caso contrário, ficará de fora à espera de uma eventual mudança de cânone, que pode vir tarde demais. Começo com os autores ... A regra no Brasil foi e continua sendo: cite sempre e abundantemente para mostrar erudição. Mas, atenção, não cite qualquer um. É preciso identificar os autores do momento. Eles serão sempre estrangeiros. No momento, a preferência é para franceses, alemães e ingleses, nesta ordem. Entre os franceses, estão no alto Ricoeur, Lacan, Derrida, Deleuze, Chartier, Lefort. Foucault e Bourdieu ainda podem ser citados com proveito. Quem se lembrar de Althusser e Poulantzas, no entanto, estará vinte anos atrasados, cheirá a naftalina. Se for para citar um marxista, só o velho Gramsci, que resiste bravamente, ou o norte-americano F. Jameson. Entre os alemães, Nietzsche voltou com força. Auerbach e Benjamin, na teoria literária, e Norbert Elias, em sociologia e história, são citações obrigatórias. Sociólogos e cientistas políticos não devem esquecer Habermas. Dentre os ingleses, Hobsbawm. P. Burke e Giddens darão boa impressão. Autores norte-americanos estão em alta. Em ciência política, são indispensáveis, R. Dahl, ainda é aposta segura, Rorty e Rawls continuam no topo. Em antropologia, C. Geertz pega muito bem, o mesmo para R. Darnton e H. White em história. Não perca tempo com latino-americanos (ou africanos, asiáticos, etc.). Você conseguirá apenas parecer um tanto exótico. Brasileiros não ajudarão muito, mas também não causarão estrago se bem escolhidos. Um autor brasileiro, no entanto, nunca poderá faltar: seu orientador ou orientadora. Ignorá-lo é pecado capital. Você poderá ser aprovado na defesa de tese, mas não terá seu apoio para negociar a publicação dela e muito menos a orelha assinada por ele. Se o orientador não publicou nada, não desanime. Mencione uma aula, uma conferência, qualquer coisa.

O vocabulário é a outra peça chave. Uma palavra correta e você será logo bem visto. Uma palavra errada e você será esnobado. Como no caso dos autores, no entanto, é preciso descobrir os termos do dia. No momento, não importa qual seja o tema de sua tese, procure encaixar em seu texto uma ou mais das seguintes palavras: olhar (as pessoas não vêem, opinam, comentam, analisam, elas têm um olhar); descentrar (descentre sobretudo o Estado e o sujeito); desconstruir (desconstrua tudo); resgate (resgate também tudo o que for possível, história, memória, cultura, Deus e o diabo, mesmo que seja para desconstruir depois); polissêmico (nada de “mono”); outro, diferença, alteridade (é a diferença erudita), multiculturalismo (isto é básico : tudo é diferença, fragmente tudo, se não conseguir juntar depois, melhor); discurso, fala, escrita, dicção (os autores teóricos produzem discurso, historiadores fazem escrita, poetas têm dicção); imaginário (tudo é imaginado, inclusive a imaginação), cotidiano (você fará sucesso se escolher como objeto de estudo algum aspecto novo do cotidiano, por exemplo, a história da depilação feminina); etnia e gênero (essenciais para ficar bem com afro-brasileiros e mulheres); povos (sempre no plural, “os povos da floresta”, “os povos da rua”, no singular caiu de moda, lembra o populismo dos anos 60, só o Brizola usa); cidadania (personifique-a: a cidadania fez isso ou aquilo, reivindicou, etc.). Para maior efeito, tente combinar duas ou mais dessas palavras. Resgate a diferença. Melhor ainda: resgate o olhar do outro.

Atinja a perfeição: desconstrua, com novo olhar, os discursos negadores do multiculturalismo. E assim por diante. (...)

Além dos autores e do vocabulário, é preciso ainda apreender a escrever como um intelectual acadêmico (note que acadêmico não se refere mais à Academia Brasileira de Letras, mas à universidade). Sobretudo, não deixe que seu estilo se confunda com o de jornalistas ou outros leigos. Você deve transmitir a impressão de profundidade, isto é, não pode ser entendido por qualquer leitor. Há três regras básicas que formulo com a ajuda do editor S. T. Williamson. Primeira: nunca use uma palavra curta se puder substituí-la por outra maior: não é “crítica” mas “criticismo”. Segunda: nunca use só uma palavra se puder usar duas ou mais: “é provável” deve ser substituído por “ a evidência disponível sugere não ser improvável”. Terceira: nunca diga de maneira simples o que pode ser dito de maneira complexa. Você não passará de um mero jornalista se disser: “os mendigos devem ter seus direitos respeitados”. Mas se revelará um autêntico cientista social se escrever: “o discurso multicultural, com ser desconstrutor da exclusão, postula o resgate da cidadania dos povos da rua”. »

Usages de l'observation

Dans les thèses, les articles et les livres, l'essentiel de la démonstration repose sur des entretiens, même quand les auteurs disent qu'ils ont fait de l'observation. En raison de la petitesse des annexes de méthode, il est de toute manière difficile de savoir comment est envisagé ce terme. Dans le domaine de l'anthropologie, le recours au concept d'« informateurs » permet souvent de noyer la réalité de l'enquête dans un flou artistique. Abusé par les termes, le lecteur a parfois l'impression que l'auteur, à l'instar des anthropologues aventuriers des forêts, a conquis une vraie intimité avec les autochtone en partageant leur vie, alors qu'en fait il s'est contenté de se rendre en voiture, magnétophone à la main, pour enregistrer un ou deux entretiens par jour. Les indigénistes ont souvent l'habitude de résumer l'organisation sociale d'une tribu sans que l'on sache d'où viennent les informations.

Dans beaucoup de travaux, les auteurs disent avoir passé des « centaines d'heures » à observer, alors que l'on ne lit au fil des pages que des généralisations sur la base d'entretiens. On trouve parfois un usage modéré de l'observation au titre de la description sommaire du contexte. Souvent cela prend la forme de descriptions à plat (la couleur locale en quelque sorte) classiques dans l'étude des rituels, des cultes, des réunions.

Par exemple une thèse consacrée aux ventes aux enchères nous donne une description à plat de la vente typique. Dans une étude sur les clubs de prostitution on lit également la description suivante sans intérêt analytique : « L'ambiance est pesante et un peu effrayante. Une jeune à la peau couleur chocolat, aux courbes prononcées, à la chevelure abondante, chaussée de blanc avec des talons immenses et portant une minijupe en jeans serrée et un petit haut danse sur l'une des plateformes ».

Mais on constate aussi souvent que même la description des éléments du décor est donné par des extraits d'entretiens. Il est évident que de nombreux enquêteurs ne parviennent pas à problématiser ce qu'ils voient, ni à en tirer des intuitions menant à des idées : il préfèrent s'appuyer sur des déclarations qui présentent une conception toute faite du monde étudié qu'ils peuvent ensuite commenter. Quand l'enquête incorpore une part d'observation participante, il n'est pas rare que l'auteur ne sache pas utiliser les moments où il ne note pas de déclarations liées aux représentations ou aux identités.

Pour ne citer qu'un exemple, Luiz Fernando Dias Duarte dans son intéressant travail sur les pêcheurs de Niteroi (*As redes do suor*, 1978) passe six mois dans une maisonnette de bord de mer dans une communauté de pêcheurs, mais il se dit gêné dans la mesure où l'observation ne

lui apporte que peu de paroles. Il passe huit jours en mer avec les hommes mais ne rapporte pas d'analyse du travail dépassant les indications générales. En revanche, il dissèque longuement le langage des travailleurs à la recherche de la compréhension de leurs visions du monde.

Les comptes-rendus d'enquête mélangent ainsi en général éléments obtenus par observation diffuse et informations tirées d'entretiens et non vérifiées sans que les sources soient départagées ou hiérarchisées. Les thèses se reportent donc le plus souvent sur des entretiens dans lesquels les déclarations sont prises à leur valeur faciale³², ou bien certains faits devinés à partir de l'analyse des réactions des déclarants face à certaines questions.

Cela ne veut bien entendu pas dire que tous les sociologues refusent l'observation participante. Ce sont en général de jeunes thésards passionnés par un monde social particulier qui fournissent les contre exemples dignes d'attention. Pris au jeu de la recherche, ils veulent vraiment connaître les gens et être acceptés par eux. Ils font alors de l'observation même si ensuite leurs analyses ne donnent pas la pleine valeur aux extraits de notes de terrain, discussion théorique oblige. Certaines de ces enquêtes ont acquis une certaine célébrité notamment du fait de leur caractère empirique, par exemple parmi ceux conduits par des élèves de Gilberto Velho au Musée National de Rio (voir deuxième partie du mémoire).

Les travaux intéressants du point de vue de l'usage de l'observation n'étant pas très nombreux, j'en signale un, qui n'est jamais lu car non édité : la thèse très documentée de Cesar Sabino sur les salles de musculation (*O peso da forma : cotidiano e uso de drogas entre fisiculturistas*, IFICS, 2004). La thèse est supposée aboutir à une réflexion sur le corps et ses usages dans les sociétés urbaines, mais elle est surtout remarquable par le fait que la plupart des données ont été recueillies par observation participante. L'auteur s'inscrit dans une salle de musculation et joue le jeu de l'entraînement intensif afin de se lier avec les athlètes les plus aguerris. On sait la source exacte des informations La description de ce qu'il voit et entend est mélangée avec le récit de ses propres expériences dans le gymnase. La question du dopage en particulier est étudiée à partir de faits constatés personnellement (on lui propose des les premiers jours des produits anabolisants et il assiste à des scènes d'injection de substances) et pas sur la base de déclarations lors d'interviews.

Conclusion du chapitre

Il n'existe pas au Brésil de courant de recherche reposant exclusivement sur l'observation, même si certaines caractéristiques du pays auraient pu inciter les chercheurs à constituer une tradition en ce sens. Les travaux qui font usage de cette approche sont rares et ils donnent en général une place secondaire aux données obtenues de cette manière. « Faire du terrain » est conçu comme un point important dans une recherche qualitative, sans que cela ne signifie

³² Cela ne concerne pas seulement les étudiants, mais également les chercheurs chevronnés. On trouve ainsi de nombreux exemples dans les livres d'Alba Zaluar sur les favelas et la violence.

description de phénomènes constatés personnellement. Une vague intimité avec le monde social étudié est souvent regardée comme suffisante. On trouve donc rarement dans les thèses et les mémoires brésiliens de sociologie ou d'anthropologie un travail de constitution de catégories d'analyse sur la base du recoupement et de la comparaison de choses vues. Les faits directement observés servent en général au mieux à décrire certains éléments du contexte général des situations sociales. Les auteurs dressent ainsi souvent le schéma de situations « typiques » sans citer de notes de terrain clairement distinguées. Ils se reposent ensuite sur les discours des acteurs pour expliciter le sens des actes mais également pour rendre compte de ces mêmes actes. Cette situation est source d'un grand nombre de problèmes que le chapitre suivant se propose de résumer.

Chapitre 4

PROBLEMES DE L'UTILISATION DES ENTRETIENS DANS LA SOCIOLOGIE BRESILISENNE

Quelques types de problèmes courants dans la sociologie empirique brésilienne

Première série de problèmes : les entretiens comme mode de vérification de théories

Ainsi qu'on l'a vu, il est courant dans la production sociologique brésilienne que les recherches de terrain soient conduites à partir d'un projet détaillé qui spécifie les théories à mobiliser, les hypothèses en jeu et qui conçoit finalement les entretiens formels comme vérification des idées du projet. Ces idées sont souvent conventionnelles et tirées des livres plutôt que de l'expérience : soit parce que l'étudiant doit négocier avec un jury de pré-évaluation, soit parce que le chercheur confirmé est tenu de se maintenir dans une certaine ligne idéologique ou théorique. Une partie des recherches faites par des universitaires délèguent également le travail empirique à des étudiants ou des assistants³³. D'une façon assez générale, il est courant que l'enquêteur n'ait qu'une faible intimité avec le monde social étudié (il arrive dès le premier jour avec son magnétophone), que la récolte des données se limite à

³³ Sur ces questions, voir également Georges (2003)

des entretiens formels auprès d'un échantillon plus ou moins prédéterminé, que les réponses soient traitées en fonction des idées préalables du projet, et que les conditions de leur recueil ne soient pas prises en compte : les déclarations sont essentiellement traitées sur un mode positiviste (comme « quasi faits » ou révélateurs directs des faits) ou interprétatif (comme révélateurs des catégories de pensée ou des valeurs).

Deuxième type de problèmes : l'effet des difficultés d'entrée dans le terrain

Le préalable bien connu à tout travail empirique solide consiste à neutraliser les biais les plus évidents provoqués par un mode d'entrée inadéquat dans le terrain³⁴. Toute recherche qualitative s'appuyant sur le contact direct avec une population est en effet tenue de s'assurer que les relations établies avec les enquêtés témoignent d'une certaine intimité ou tout au moins sont assez claires et sereines pour éviter méfiance, mésententes, désaccords. Or, si ce type de remarque est généralement présent dans la majorité des travaux de sociologie qualitative brésiliens, les effets de ces problèmes sont rarement traités en profondeur. Si l'on excepte les cas extrêmes (encore courants) où le mode d'insertion dans le terrain n'est pas explicite, on trouve souvent le récit de déboires avec les répondants, de relations difficiles à établir ou très superficielles, complété par la référence à un dépassement de ces embûches par le recours à l'« empathie », à la « patience », à la « confiance », à une « attitude modeste ». Une telle position revient à nier le caractère fondamentalement interactionnel des entretiens, et à faire comme si quelques précautions de surface (d'ailleurs souvent introuvables dans l'utilisation des extraits d'entretiens) suffisaient à faire de l'entretien un transfert sûr de données, quel que soit le contexte.

Certains chercheurs expliquent honnêtement comment se sont faites les demandes d'entretien, apparemment sans réaliser qu'ils livrent des faiblesses évidentes au lecteur. Ainsi une enquêtrice³⁵ explique dans un article qu'elle s'est rendue dans un quartier pauvre de Porto Alegre munie de son magnétophone à la recherche de drogués acceptant un interview. Bien sûr, la plupart des sollicités refusèrent et elle eut du mal à obtenir que quelques-uns acceptent, de mauvaise grâce (« Qu'est-ce que je vais dire ? » s'exclame l'un d'eux), le tout dans un contexte relationnel chargé de soupçons. Après plusieurs tentatives, la présence de la chercheuse commença à être acceptée, ce qui lui permit de participer à certains moments du quotidien de la population, mais son statut et les raisons de sa présence restaient incertains.

Dans une autre recherche consacrée à une académie militaire, l'auteur obtient par la hiérarchie d'être placé seul dans un bureau pour y recevoir les témoignages de cadets volontaires « choisis

³⁴ Il s'agit d'une recommandation classique des manuels : voir par exemple Beaud et Weber (1997).

³⁵ Les exemples utilisés dans ce chapitre sont tirés d'ouvrage reconnus ou apportant une contribution réelle à un sujet. Il ne s'agit pas ici de théoriser sur un courant mineur, éventuellement moins « professionnel » de la sociologie brésilienne, pas plus que de mettre à l'index l'ensemble de la production nationale. Les faiblesses pointées tiennent essentiellement au mode général de perception de la méthode. Les conclusions qu'on en tirera n'ont pas pour objectif de dénigrer certains livres ou certaines personnes, mais de caractériser comme problématiques une ou deux tendances spécifiques ; les noms des auteurs ne sont donc pas cités.

par le commandant ». Il rédige ensuite son étude comme si les déclarations faites dans ces conditions pouvaient être tenues comme sûres, à peu près sincères et représentatives des faits.

Un troisième exemple est plus frappant : dans une enquête sur les tueurs à gages, l'auteur décide d'interviewer les assassins présumés dans les prisons même où ils sont détenus, en prétendant que des stratégies relationnelles et communicationnelles peuvent neutraliser les effets d'une situation aussi peu « naturelle ».

Enfin, dans un mémoire de *mestrado* sur la prostitution, 12 entretiens formels sont conduits directement sur le lieu de travail et 6 seulement par l'auteur (le reste par des étudiants). Les répondantes sont réticentes. L'auteur appelle cela observation participante (car il discute aussi sur le lieu de travail avec deux ou trois filles en même temps). Les opinions que les protagonistes émettent les uns sur les autres ne sont contrebalancées par aucune observation permettant de trancher, donc on les fait passer au rang de représentations sans savoir vraiment qu'en faire. On les commente en relevant les associations d'idées. Ainsi, toujours au sujet de la prostitution, l'auteur cite les propos d'une tenancière qui prétend ne pouvoir faire confiance à une partie des filles car elles se négligent et comme il ne sait que faire de ce type de propos, il commente : « La nature du travail de la prostituée est immédiatement associée avec son probable rendement et avec son apparence personnelle, principalement dans l'optique du cabaret, ... »

Troisième type de problèmes : les déclarations sur les faits sont prises comme reflet exact de faits objectifs

Cette tendance se retrouve sous une forme ou une autre dans la majorité des travaux par entretiens formels au Brésil. Les auteurs se limitant au recueil de déclarations, ils sont dans l'obligation à certaines étapes de leur travail de considérer les comptes-rendus des répondants comme équivalents à des observations objectives. Le problème est qu'ils ne donnent généralement pas les raisons qui peuvent conduire à traiter de cette manière les énoncés. Une justification implicite et non argumentée est que les répondants sont « sincères », et qu'ils sont de « bons informateurs ».

Les exemples de cette foi dans les effets de l'empathie sont légions. Pour n'en citer qu'un, dans une étude sur les élèves de collège, l'auteur explique avant de citer de longs extraits d'entretiens : « Quant à leurs familles, les paroles des jeunes me paraissent si naturelles, tant expressives dans leur simplicité qu'il n'est pas difficile de se faire une idée au moins approximative de la famille de chacun d'eux ».

On trouve ainsi deux types de « faits » tirés des déclarations. Dans le premier cas, il s'agit de faits ponctuels, c'est-à-dire d'exemples ou d'anecdotes, livrés par les répondants (sans que l'on sache d'habitude si c'est spontanément ou à la suite d'une question précise) et fréquemment traités sans recoupements ni appareil critique, comme descriptions neutres et fidèles.

Quelques exemples.

Dans l'étude sur l'académie militaire, l'auteur essaye de reconstituer la vie de caserne à partir de quelques anecdotes. Ainsi, il tire du récit d'un boycott d'un officier par les soldats l'idée d'une forme de résistance organisée à l'autorité.

Dans un livre consacré au monde industriel, l'auteur s'efforce de comprendre la vie à l'usine en rassemblant des exemples et de courts récits. L'organisation informelle des travailleurs est devinée à partir des témoignages des contremaîtres et des ouvriers. Par exemple : « Un contrôleur raconte qu'un ouvrier d'une des machines de la ligne de production a commencé à diminuer son efficacité parce qu'il ne voulait pas travailler en heures supplémentaires. » Ces pièces de puzzle servent ensuite à créer des cas typiques censés résumer ce qui se passe habituellement. Par exemple : « Pendant le temps qu'a duré le conflit, le chef en a mal à la tête. K., chef du service des réparations, raconte le cas d'un soudeur qui est salarié dans l'entreprise depuis quatre ans et qui, maintenant, 'ne veut plus travailler' ».

Le deuxième cas, plus délicat encore, se caractérise par l'utilisation au titre de donnée objective des généralisations sur les faits de la part des répondants. Cela permet généralement à l'auteur de pouvoir conclure à l'existence de phénomènes généraux ou répétitifs, d'habitudes ou de tendances (qu'il faudrait en fait pouvoir observer), sur la base de l'exactitude supposée des observations d'« informateurs sincères ». Il est fréquent qu'une seule déclaration serve à cerner un phénomène.

Par exemple, dans une étude sur les trieurs d'ordures en décharges, l'auteur cherche à savoir comment se fait le travail et s'en remet aux résumés d'un ou de deux enquêtés sans aucune vérification. La déclaration suivante est ainsi prise à sa valeur faciale : « Ici, on se dispute pour occuper le meilleur endroit, mais s'il se produit un accident, tout le monde aide. A l'instant nous pouvons nous unir alors que nous étions désunis juste avant. »

Dans une version plus élaborée, un ouvrage sur la production agricole dans le Nordeste tente de reconstituer le travail des ouvriers agricoles en rassemblant et organisant des termes et des logiques tirés des récits, sans confirmation par l'observation directe. Par exemple : « Le clandestin qui travaille en sous traitant agit en fonction de sa 'disposition'. C'est le terme qu'utilisent les travailleurs pour faire référence à l'effort et à la volonté que chacun partage et qui mobilise l'intérêt de gagner plus. (...) La disposition dépend d'un acte de volonté du travailleur à partir du moment où il n'est pas malade. Ainsi, quand il est en bonne santé, n'importe quel travailleur peut recourir à sa 'disposition' pour 's'en sortir mieux' ». Ici, le style indirect mélange à plusieurs niveaux les déclarations que donnent les répondants, sans que ceux-ci apparaissent et en donnant au passage le statut d'analyse objective.

Quatrième type de problèmes : l'enquête reprend à son compte les explications, analyses ou interprétations des répondants

Il s'agit là d'une tentation bien courante pour tout chercheur mais qui s'avère périlleuse si la mise sur le même plan des analyses « profanes » et des analyses de l'auteur s'effectue sans un argumentaire précis. On peut par exemple considérer que certains mécanismes ne sont connus que par les acteurs directs mais il conviendrait alors d'explicitier cas par cas la position du témoin. Cela n'est bien sûr valable que si l'enquête ne repose pas entièrement sur ce principe

(c'est-à-dire si des « faits » sont opposés aux déclarations) et si les conclusions de l'auteur dépassent la simple juxtaposition d'explications faites par les agents. Or, on constate que les recherches empiriques brésiliennes tendent à mélanger les divers niveaux d'explications souvent sans justification précise.

Par exemple, dans l'enquête déjà mentionnée sur les militaires se glissent des références aux explications des acteurs qui ne sont pas commentées ou critiquées et donc implicitement acceptées. L'une d'elle : « Bien que la pression revête parfois une forme physique, les cadets affirment qu'elle est surtout psychologique. Sa composante principale serait l'humiliation verbale. » Plus véritablement fondée sur les visions des répondants, un autre extrait, tiré d'une étude sur la vie des adolescents pauvres illustre le cas courant des explications reprises sans commentaire. « Cintia, élève de CM2 (...) explique ainsi les motifs du retard dans sa scolarité : ' Je n'habite pas avec mes parents, donc je déménageais beaucoup. Ma grand-mère n'est que ma grand-mère adoptive '. (...) »

Une version légèrement différente de ces pratiques consiste à tenir pour fidèle au passé les déclarations sur ce qui a provoqué des choix biographiques, ou bien dans un autre registre, on tient pour indicatif de l'avenir les révélations d'intentions ou de projets. Dans le premier schéma, un cas classique consiste à demander aux migrants pourquoi ils ont quitté leurs campagnes, supposant par-là qu'il peut y avoir une seule réponse claire à cette question, que le répondant la connaît et que ce qu'il répond s'y conforme.

Un exemple à partir d'une thèse sur un campement de sans-terre illustre cette tendance : « Le discours d'Adailton suggère que la décision d'entrer dans le campement fut prise en groupe, à partir d'une relation amicale. ». On notera l'ambiguïté du terme « suggère », seul commentaire interprétatif (c'est-à-dire aidant à comprendre le passage de l'enquête à l'interprétation) du passage.

Dans le deuxième schéma, on trouve par exemple de nombreuses études demandant aux étudiants, collégiens ce qu'ils « comptent faire plus tard », aux travailleurs pauvres quels sont leurs « projets », prenant ainsi des leitmotifs discursifs de la vie quotidienne pour des indicateurs significatifs sur les faits ou les « intentions véritables ».

On peut citer à titre d'exemple, cet extrait d'une étude sur les ouvriers d'usine d'origine rurale dans les années 1960, dans laquelle les affirmations des répondants sont prises pour argent comptant : « 'Parfois, je pense à quitter l'usine, mais je ne sais pas si c'est possible.' Il affirme qu'il ne partira pas pour moins de 160 000 reis ».

Cinquième type de problème : les « opinions » sont déterminées à partir de réponses ponctuelles dans un contexte formel

Quand les chercheurs essayent de débusquer ce que « pensent » les enquêtés, leurs motifs semblent souvent se perdre dans la dynamique même de l'entretien qui conduit assez naturellement à des « opinions » ou des « visions ». Implicitement, la forme des exposés porte à croire que la manière dont les enquêtés se positionnent vis-à-vis d'un phénomène aide à appréhender la façon dont ils se comportent ou la manière dont ils vivent les situations sociales (ce qui est loin d'être toujours vrai). Dans une autre version, on peut avoir l'impression que les « opinions » des répondants servent au lecteur pour se faire une idée du type de personne dont il est question, par référence implicite avec des groupes ou des individus connus. De fait, la lecture des livres et thèses par entretiens laisse apparaître un vide sur les raisons d'être et les usages possibles de ces recueils d'opinions qui ne sont pas sans rappeler la logique des sondages. Il en va de même pour la réflexion sur la manière d'arriver à la connaissance « objective » de ces données, par essence subjectives. Il semble qu'une première manière renvoie à l'idée que les « opinions » sont les réponses à des questions sur les « opinions », ce qui s'appuie sur une conception entièrement langagière et discursive de ce concept.

Par exemple, dans l'étude sur l'académie militaire, l'auteur pose semble t-il une question sur le rapport subjectif au statut de militaire. Les réponses données sont apparemment prises comme indicateurs objectifs de la façon de voir des cadets ; en témoigne l'extrait d'entretien suivant, utilisé comme équivalent d'une analyse : « Cela m'apporte beaucoup de satisfaction d'avoir un uniforme, et la conscience de faire partie de l'armée. On se sent bien parce que on n'est pas une particule isolée de la société.»

Une deuxième manière consiste à confronter et juxtaposer des morceaux d'entretiens pour parvenir à une synthèse, rédigée au style indirect, de ce que « pensent » les déclarants.

Ainsi, cet extrait d'une enquête sur la population d'un bidonville : « Pour les habitants de la place, les habitants de la rue de la montée sont des gens intéressés, qui se soucient seulement de leurs propres intérêts. » La façon dont cette conclusion est construite n'est pas plus précisée que l'usage que le lecteur doit en faire.

Cette conception des « opinions » ou des « visions » les suppose donc préexistantes dans la tête des répondants, faciles à saisir par un usage à plat des réponses, et ne nécessitant pas de comparaison avec des faits observés. Cela correspond à peu près à la manière de faire des sondeurs qui par exemple pour le racisme posent des questions comme « Déménageriez-vous si votre nouveau voisin était un noir ? », sans réfléchir véritablement à ce que l'on peut faire des réponses³⁶. On comparera cette position avec la démonstration déjà ancienne de Lapiere

³⁶ Voir à ce sujet Farley et Frey (1994) ainsi que Kelly (2003).

(1934) ou celle mieux connue au Brésil de Harris (1951) qui procède à la mise en opposition systématique de déclarations racistes avec les comportements censés en découler (voir la deuxième partie de ce mémoire).

Sixième type de problèmes : les catégories de pensée et les représentations cherchées dans les mots

La plupart des études par entretiens au Brésil incluent aujourd'hui au moins un ou plusieurs passages consacrés à exposer des « représentations ». En plus du fait que ce terme est rarement expliqué de façon convaincante, l'intérêt de la démarche reste souvent mystérieux. Il n'est pas rare ainsi de voir dans l'introduction de l'ouvrage le projet de rendre compte de phénomènes concrets et dans le reste des chapitres, des spéculations sur les « représentations » des répondants ou leurs « catégories de pensée ». Il semble que de nombreux chercheurs brésiliens étudient les « catégories de pensée » parce que la méthode qu'ils appliquent y conduit peu ou prou et parce que la mode en a été établie, et qu'ensuite ils essayent de trouver un usage pour les analyses qu'ils peuvent en tirer.

1. Représentations et visions du monde. Une première manière de procéder consiste à signaler au lecteur comment les répondants voient certains aspects du monde, (ce qui suppose une différence avec le sens commun cultivé assez notable pour être étudiée) à partir de commentaires libres ou de paraphrases sur les mots. Les termes et les expressions, prononcés dans des entretiens formels dont on ignore le déroulement exact et les effets de situation, acquièrent ainsi, par une exégèse souvent laborieuse, le statut de révélateurs fondamentaux de schèmes culturels intériorisés.

Par exemple, dans une étude sur la vie des classes populaires à Rio, l'auteur spécule longuement sur la « signification » du terme « travailleurs » pour les travailleurs eux-mêmes dans des passages comme celui-ci : « En même temps qu'elle s'oppose à 'ivrognes' 'vagabonds', 'canailles' ou 'bandits', la catégorie est utilisée pour parler de la valeur morale de la personne ainsi désignée ». Il ne ressort à l'évidence de ce type de mise en perspective aucune avancée concrète sur la réalité du quotidien de cette catégorie de gens.

Dans le livre déjà cité sur les tueurs à gages, le but affiché de l'auteur est de « comprendre le système du meurtre sur commande, en rapport avec les valeurs culturelles en relevant des aspects de la vie quotidienne des tueurs principalement à travers des paroles et des discours, associés à l'étude de la littérature régionale traditionnelle ». Armé de telles intentions, il recourt logiquement au libre commentaire d'énoncés verbaux, en comparant les usages de termes (exemple : « Tout au long de l'entretien, il apparaît constamment l'opposition entre le travail du répondant et celui du travailleur salarié qui gagne un salaire minimum par mois... ») ou en cherchant les visions du monde associables aux mots (« Pour le répondant, l'univers des tueurs est un 'monde différent' où tout tourne autour de l'ambition ... »).

L'idée que les mots employés dans les entretiens permettent de saisir les visions du monde devient parfois un outil terriblement puissant et nuisible quand il est allié à d'autres usages indus des entretiens, comme la reproduction en style indirect d'explications ou d'interprétations.

Dans cet exemple, tiré d'une étude sur les écoles de samba, les commentaires sur les mots et leur usage servent pour deviner des tendances et des pratiques qui ont été suggérées par des récits sur des étapes de la vie des répondants. « Cette époque est évoquée par les plus anciens habitants en termes tragiques. Les expulsés ressentaient une 'révolte intérieure' (...), de la tristesse et du désespoir. 'Faire sortir le bloc dans la rue' a eu pour effet, face aux pertes irréparables (...) de ranimer les cœurs et de raviver la pratique habituelle chez les travailleurs pauvres de 'faire avant', comme ils le disent eux-mêmes. Cette pratique et sa valorisation en tant qu'activité tournée vers le futur n'apparaît pas seulement dans l'expression 'faire sortir le bloc dans la rue', utilisée comme métaphore pour parler d'une mise en action ou de la recherche de solutions. (...) Il en va de même des expressions du quotidien comme 'ne pas se mettre en retard', 'ne pas faire marche arrière', 'passer par-dessus' qui appartiennent au même champ sémantique. »

Dans le pire des cas, l'auteur se livre à de libres interprétations supposées rendre compte de la logique des phénomènes, au style indirect libre sans citer ni identifier les répondants mais en se justifiant implicitement par la possession d'un corpus d'entretiens. Par exemple dans une étude sur les « bandits » des quartiers pauvres, on peut lire : « L'aire (ou le territoire) du voisinage est également vue comme une extension du narcissisme masculin, puisque un homme ne peut laisser des provocations ou des offenses sans réponse. » On voit dans ce type de passages les effets d'une approche se limitant aux mots et assimilant l'analyse à la possibilité de gloser puis de supposer un « sens aux actions ». Le terme « vue », (comme souvent le verbe « interpréter ») semble se référer aux interprétations des acteurs mais peuvent tout aussi bien y mêler celles de l'auteur. Comme le décrit bien Sperber (1982) les mots de la rhétorique concourent souvent à obscurcir complètement la source des propositions et à rendre de fait incritiquable car inconnaissable le processus de construction des conclusions.

2. Valeurs et identités. La deuxième grande tendance de mise en avant des « représentations » est de chercher, toujours grâce à la glose de quelques expressions, à découvrir les « valeurs », les caractéristiques culturelles profondes d'un groupe ou bien les « identités » en jeu. Le premier problème est que ces termes sont actuellement des fourre-tout dépourvus de véritable intérêt analytique et qui ont surtout l'avantage de permettre aux « anthropologues sociaux » de parvenir à des « découvertes » en l'absence de tout fait observé. Le deuxième problème est que la relation qu'il peut y avoir entre quelques énoncés et une éventuelle « personnalité sociale profonde » ne peut en aucun cas être tenue pour évidente.

Un premier exemple tiré d'une enquête déjà citée sur les travailleurs de l'industrie illustre la recherche de « valeurs », à partir de morceaux isolés d'entretiens : « [Le maintien de valeurs traditionnelles] transparait par exemple quand ils se réfèrent à leur travail en utilisant des termes comme 'assumer une obligation', voulant ainsi parler, non des fonctions établies explicitement en lien avec le travail, mais plutôt de ce qui sont traditionnellement sous-entendu comme devoirs du salarié ».

Un deuxième extrait venant d'un livre déjà cité sur les élèves de collège illustre d'une manière assez typique la relation supposée entre déclarations et personnalité sociale. Après avoir cité plusieurs extraits d'entretiens, l'auteur écrit ainsi : « Je pense qu'avec toutes ces déclarations, on peut déjà percevoir que ce jeune, que l'école connaît mal, saisit mal, qu'elle considère comme une personne pratiquement amorphe, qui doit être disciplinée (...), ne rentre pas dans la définition habituelle du 'jeune d'aujourd'hui qui ne veut rien dans la vie' et 'ne sait pas ce qu'il veut'. »

Enfin, la révélation des « identités » est souvent obtenue au prix d'une interprétation particulièrement volontariste, poussant très loin le caractère d'indice que possèderaient les données d'entretien.

En témoigne, parmi bien d'autres, cet extrait d'une enquête consacrée aux petits fonctionnaires et conduite entièrement par entretiens formels : « L'attachement aux signes de distinction qui se traduit par la valorisation de tout ce qui est symbolique constitue chez eux la base de l'identification sociale et ce qui permet à chacun de survivre. Alors que les ouvriers, les travailleurs à leur compte ou les autres groupes de fonctionnaires présentent leur pensée de façon concrète, même dans les discours libres où ils s'efforcent d'une certaine façon de produire un morceau d'esthétique, les petits fonctionnaires administratifs refusent de descendre dans le concret, tournent en quelque sorte en rond autour des choses sans vouloir voir ce qu'elles peuvent signifier. »

Si l'on adhère à l'idée que les propos tenus lors des entretiens peuvent révéler certains aspects des caractéristiques sociales intériorisées, un dispositif minimum de tri des données et de traitement des indices doit bien évidemment être mis en œuvre. On peut suggérer qu'il s'agirait au minimum de séparer :

1. Les réponses à des questions directes des analyses transversales faites en rassemblant des morceaux de réponses à différents moments du dialogue.
2. Les propos qui impliquent la vision que l'on donne de soi, de sa vie ou de son milieu, des réponses plus neutres.
3. Les réponses qui font intervenir des notions conceptuelles ou à sens multiples de celles qui s'appuient sur des termes plus courants.
4. Les réponses à des situations symboliques (« Que feriez-vous si... ») de celles qui concernent des situations réelles.

La combinaison la moins favorable de ces critères est celle qui mélange dans une même réponse des arguments qui impliquent l'image du répondant, faits à la suite d'une question

directe, en référence à un cas imaginaire et employant des notions abstraites, ce qui est par exemple le cas d'une grande quantité d'enquêtes sur le racisme.

Sociologie de la parole et sociologie des textes : dangers des tendances actuelles

L'entretien retranscrit comme matériau privilégié de l'analyse

L'utilisation d'entretiens formels comme méthode principale, déconnectée d'une véritable entreprise ethnographique, produit comme support principal de l'analyse des séries de textes retranscrits depuis les bandes. Cette pratique est la porte ouverte à une version affaiblie (car plus vraisemblablement motivée par une auto-indulgence méthodologique que par une vraie réflexion épistémologique) de l'idée mise en vogue par Geertz ou Ricoeur que les phénomènes culturels se prêtent à l'analyse sous forme de textes. L'analyse des situations sociales est ainsi, dans le cas brésilien, souvent tirée de déclarations essaimées dans des retranscriptions d'entretiens à la structure floue (comme le sont sans doute presque tous les entretiens) qui sont pourtant considérés comme un point de départ sûr de la connaissance de la vie sociale. Le texte étant vu comme un condensé possible des faits, de la culture et des représentations, il peut et doit être selon cette version « interprété » de multiples manières, car il serait fondamentalement porteur de « sens ». Cette interprétation consiste souvent à indiquer ce que les propos peuvent « signifier » (avec toute l'imprécision que ce terme peut avoir comme l'analyse judicieusement Sperber [1982]) pour le déclarant, pour l'analyste ou pour le lecteur (on ne sait plus trop parfois), à partir des présupposés sociologiques indiqués dans le « projet de recherche ». Il en résulte très fréquemment de la paraphrase sans intérêt, des analyses sans vrai rapport avec les propos, ou un plaquage d'idées de l'auteur sur des phrases anodines : le répondant n'étant plus là, ses réponses peuvent être utilisées au bon gré du chercheur.

Un exemple dans l'ouvrage déjà cité sur les tueurs à gages peut être trouvé dans l'extrait suivant : « 'Je suis en colère contre la société [dit un tueur] puisqu'il n'y a pas de crime sans commanditaire. Et ceux qui commandent ce sont les gens haut placés, de la haute société (...) Lui a une bonne maison, une ferme, du bétail et une voiture. Moi je suis ici avec juste de quoi changer de vêtements ». L'auteur donne le commentaire qui suit : « Il existe une relation évidente entre dominants et dominés. Une relation asymétrique et hiérarchique. »

Parfois également, on commente la forme ou la structure des réponses. Ainsi dans une enquête sur une favela, après des entretiens auprès de fidèles d'une église, l'auteur donne ce commentaire : « Ce qui attire le plus notre attention dans ces récits au-delà des aspects

dramatiques déjà soulignés est la densité symbolique, l'ambiguïté, la polysémie des éléments présents »

Parfois aussi c'est un commentaire en forme de paraphrase, comme dans cette enquête sur les trafiquants : « Il faut noter que dans tout le récit de cet homme, le processus de conversion est vu comme une véritable inversion, comme un passage du mal vers le bien ». Le commentaire peut aussi être une sorte de surinterprétation psychologique, comme dans ce compte-rendu d'enquête sur les jeunes acteurs : « briser la routine serait ainsi une manière d'exercer sa volonté, renforçant la teneur hédoniste qui paraît caractériser le style de vie idéalisé par ses étudiants de théâtre. »

On cherche aussi fréquemment à plaquer des raisonnements postulant l'existence de sortes de faits structurels sur le pauvre matériau déclaratif. Ainsi à partir de déclarations disparates sur les trafiquants. Les extraits d'entretiens sont traités sur le mode du commentaire de texte littéraire : « Ce passage de la vie de T. ressemble à tant d'autres témoignant de la mythologie de l'honneur dans laquelle l'honneur comme présence est confronté à l'honneur comme qualité personnelle (...). L'affrontement entre Agamemnon et Achille dans l'Iliade est un exemple de cela. »

Cette version simplifiée de l'approche herméneutique appliquée à la sociologie néglige bien sûr l'importance du dialogue non formel qui seul permet « l'accord sur la chose » pour reprendre le terme de Gadamer (1996) et l'émergence d'un sens par la confrontation. Les phrases isolées enregistrées sur magnétophone sont traitées comme symboles ou indices en oubliant que les déclarations ne sont pertinentes que dans certains contextes, au cours des interactions et des situations sociales de la vie réelle.

Le corpus intégral d'entretiens et la logique de sa constitution n'étant pas non plus connus, le sociologue favorise les passages et les répondants qui l'intéressent sans que l'on sache comment se fait la sélection. Certaines généralisations sont faites à partir d'un seul cas, car il est tenu pour « saillant », « éclairant », etc. L'usage des extraits montre d'ailleurs que les analyses sont souvent faites au coup par coup, en cherchant quel intérêt peut avoir tel ou tel morceau d'entretien. Le lecteur curieux est finalement vite désorienté par le schéma variable d'exploitation des extraits tantôt utilisés comme illustration, tantôt comme preuve ou indice, et dans le pire des cas sans utilité claire.

Une sociologie de la parole

« D'un jeune au chômage, vivant le dilemme du choix entre la vie du crime et le travail incessant, j'ai entendu un dimanche d'été ». Ce type d'introduction à de longs extraits, désormais très courants dans la sociologie brésilienne se légitime par une idée d'arrière plan accordant aux faits sociaux une existence essentiellement langagière. Il n'est pas rare de trouver dans les thèses un ou deux extraits d'entretiens par page sur la longueur entière du document. Connaître la réalité reviendrait ainsi avant tout à recueillir les phrases des acteurs.

Ces flots de paroles inondant les travaux des jeunes (et des moins jeunes) chercheurs ont en fait un statut des plus confus. Ils sont d'abord apparemment un argument d'autorité. Faire parler les gens c'est apporter une matière qui semble incontournable et solide. On remarquera d'ailleurs que dans beaucoup de travaux, l'agencement des extraits est comparable à celui des citations d'auteurs. Un acteur direct, comme un auteur respecté est supposé connaître le sujet et sa parole fait donc « autorité », c'est-à-dire qu'on peut s'en servir sans hésiter pour bâtir des analyses sans avoir besoin de confirmations factuelles³⁷. A cette tendance se greffe apparemment un mouvement plus vague qui peut être inspiré de convictions militantes ou de lectures « post-modernes », et qui met en avant la nécessité de donner la parole aux enquêtés, surtout s'ils sont socialement « dominés »³⁸. On trouve donc des pages complètes de déclarations sur les sujets les plus divers sans vraiment savoir à quoi cela peut servir. La subjectivité devient ainsi le centre de l'attention : les déclarations sont mises au cœur du livre, parfois sans véritable commentaire ou analyse. Comme le note fort justement Durham (1986), il en résulte une sociologie tournée de plus en plus vers les individus, les sentiments, la personne, la psychologie et les visions au détriment de notions plus larges et politisées comme les classes sociales. En abordant la société par le verbe, c'est-à-dire, sa surface, sa partie la plus flottante on court le risque d'une sociologie qui s'éloigne de ses buts initiaux : comprendre la vie sociale en regardant ce qu'elle est concrètement et non ce que ses membres veulent bien dire à son sujet.

Conclusion du chapitre

Au Brésil comme ailleurs, les entretiens sont la méthode la plus rapide quand on ne souhaite ou quand on ne peut pas faire une véritable enquête par observation participante alors que le sujet le demanderait. La facilité apparente de l'opération est sans doute ce qui explique le peu de réflexion réelle sur la relation théorique et pratique entre faits et déclarations. On peut proposer un rapprochement avec les libertés méthodologiques prises par les ethnographes qui, comme le relève justement Sperber (1982), « persistent à faire comme si les représentations dont ils donnent une interprétation synthétique étaient toutes d'authentiques et véridiques descriptions aimablement fournies par ce qu'il est convenu d'appeler de façon cavalière, et

³⁷ L'utilisation des citations d'auteurs connus (ou moins connus) par les étudiants mais aussi par les sociologues confirmés est sans doute l'aspect qui choque le plus le lecteur européen. Des livres entiers tiennent pour définitivement acquises les conclusions les plus hasardeuses dès lors qu'un sociologue ayant quelque pouvoir en est l'auteur. Le cas de Bourdieu est à ce titre exemplaire.

³⁸ Voir par exemple la critique des idées de Becker et Geer dans Gubrium et Holstein (2001).

surtout naïve, des ‘informateurs’». Il n’est cependant pas certains que tout puisse s’expliquer aussi simplement car on ne peut manquer de s’étonner de la relative imperméabilité de la sociologie qualitative brésilienne aux débats généraux (déjà anciens) sur les entretiens formels, dans la mesure où ces questions sont largement débattues sur la scène scientifique internationale, et que le monde scientifique brésilien suit en général de près les avancées étrangères. Si, comme le dit Motta (1985), les études brésiennes « prennent souvent leur prémisse majeure dans l’œuvre d’un savant ou d’une école étrangère, à laquelle le chercheur brésilien ou brasilianisant apporte la prémisse mineure », il faudrait alors se demander quelles sont les raisons historiques ou sociologiques qui empêchent que certaines prémisses critiques étrangères ne viennent sérieusement contredire les abus de la pratique dans un monde aussi riche et vivant que celui de la sociologie au Brésil. N’oublions pas en effet qu’un pionnier de la sociologie brésilienne a pu écrire en 1947 à la suite d’une courte enquête : « Je me suis immédiatement consacré au terrain et j’ai réussi à me tenir informé directement ou indirectement de l’opinion de quelques centaines de personnes, que j’ai pour la majorité abordées sans attitude de recherche, c’est-à-dire sans questionnaire, sans questions formelles, sans faire preuve d’intérêt particulier (...). Quand on traite avec les gens du peuple, dans l’intérieur du pays, surtout les travailleurs ruraux, il est nécessaire de prendre grand soin aux questions que l’on pose. Il est préférable d’encourager la discussion plutôt que d’exiger une réponse parce que l’homme de la campagne répond toujours par l’affirmative et possède de véritables antennes pour percevoir le type de réponse qui fera plaisir à l’interlocuteur. On a là une habitude de courtoisie déférente de la part du *caboclo* et du noir qui représente un véritable piège pour le chercheur citadin. Avisé de ces faits et de certains autres éléments, je me suis efforcé de réduire à la portion congrue ma qualité d’enquêteur pour apparaître de préférence comme un voyageur curieux » (Candido, 1947, p. 98). L’usage des approches de recherche est forcément dépendant du fonctionnement du monde des sociologues. L’acceptation d’une sociologie de la parole dans laquelle les faits réels sont rares entre forcément en accord avec les caractéristiques fondamentales des groupes de chercheurs impliqués, de leurs objectifs et du climat intellectuel dans lequel ils travaillent. Ces éléments doivent être replacés dans le contexte historique qui est le leur. Les chapitres qui suivent consistent donc en une tentative pour revenir à la source des pratiques de la sociologie brésilienne.

CONCLUSION DE LA PREMIERE PARTIE

Cette première partie avait pour objectif de proposer un retour réflexif sur mon parcours de recherche. J'ai montré comment, arrivé tard à la sociologie, je suis devenu chercheur par goût du terrain et par fascination pour la société brésilienne. Cette inclination pour l'enquête à Rio de Janeiro m'a conduit à réaliser quatre recherches (deux longues, deux courtes) qui m'ont permis de pénétrer des univers sociaux très différents par les activités qui s'y déroulent mais ayant pour point commun que les membres des classes populaires y jouent un rôle central. Ces recherches m'ont conduit à négocier diverses formes de participation au plus près des acteurs et des situations vécues. En plus des catégories de personnes concernées, les travaux que j'ai réalisés ont en commun de s'être intéressés aux relations entre classes et catégories fonctionnelles ainsi qu'à la façon dont l'activité quotidienne était organisée par les collectifs. Cette thématique s'est imposée en partie du fait des tentatives de participation aux activités qui obligent à essayer de comprendre comment les acteurs se disputent, s'entendent et négocient pour pouvoir gérer leurs interactions. Elle vient aussi de la lecture des sociologues interactionnistes américains qui ont toujours accordé de l'attention à la dimension collective des activités sociales, en particulier dans les petits groupes. Ces recherches m'ont également

permis d'élaborer une réflexion sur le déroulement des enquêtes par observation et sur l'intérêt épistémologique de ce type d'approche de la réalité sociale. Pour la résumer, j'ai suggéré que l'observation était une approche à part entière de la réalité sociale qui mobilisait une vision de la société, une idée de la façon de la comprendre et des modes de contacts avec les acteurs et les phénomènes. J'ai également avancé que l'observation était plus riche et plus porteuse d'avancées que l'autre approche à laquelle elle est traditionnellement couplée dans les démarches ethnographiques : l'entretien formel. Par le fait notamment qu'elle rompt avec l'analyse de discours et qu'elle oblige à se frotter plus intimement avec le monde social, l'observation participante est une source plus fréquente de découvertes que l'entretien. Je l'ai constaté par exemple en étudiant les chantiers cariocas qui avaient été surtout décrits à partir d'entretiens d'ingénieurs. Comme l'ont signalé à plusieurs les chercheurs de Chicago, elle permet également de garder plus de distance avec les idées de départ du chercheur, ce qui est une question capitale. L'enquête sur les écoles m'a permis de constater à quel point le poids des conceptions a priori peut être lourd d'effets sur une recherche et de quelle manière l'observation en obligeant à tenir compte de nombreux faits non prévus conduit à une remise en cause de ses propres orientations. Enfin, l'observation est plus à même que d'autres approches d'échapper à la subjectivité des acteurs ou à leurs intérêts pour dévoiler certains faits mal perçus ou cachés. Le travail des syndicalistes prend ainsi un visage nouveau quand on suit les cadres de l'institution plutôt que de les interviewer.

En raison de ces qualités comme des spécificités du Brésil, j'ai suggéré que l'observation est la démarche la plus appropriée pour faire avancer la connaissance sociologique du Brésil, en particulier pour les thématiques signalées plus haut. Cependant, l'observation est peu utilisée par les chercheurs brésiliens, en particulier ceux qui ont déjà écrit une thèse. Les raisons que l'on peut avancer sont nombreuses et bien connues : coût en temps, attirance pour les éléments non matériels de l'existence sociale (comme les opinions, les représentations ou les identités) réticence à se mêler à la vie sociale, surtout auprès des classes populaires. Il faut ajouter à cela que la réflexion épistémologique de nombreux sociologues brésiliens n'est pas en accord avec les arguments qui sous-tendent les fondements de l'observation. Il en va ainsi notamment de la question de l'induction, et de la différence entre ce qui est dit et ce qui est fait. Mais les fondements philosophiques ne sont pas les arguments les plus déterminants puisque un retour sur l'histoire des méthodes en sociologie qualitative au Brésil montre clairement que la genèse de la discipline a été fertile en débats méthodologiques. La deuxième partie de ce mémoire revient sur ces aspects de l'histoire de la sociologie au Brésil.

Deuxième partie :

Quelques aspects de l'histoire des pratiques de recherche au Brésil des années 1930 aux années 1970

Les chapitres qui suivent constituent un effort pour comprendre la façon dont s'est faite la sociologie de terrain au Brésil depuis les travaux pionniers des années 1930 jusqu'à l'explosion quantitative des thèses dans les années 1970. La lecture des thèses, livres et articles utilisant des extraits de notes de terrains ou d'entretiens dans les années 1990-2000 m'a en effet conduit à revenir aux sources de la sociologie empirique brésilienne à la recherche des origines du modèle des travaux actuels. J'ai ainsi pris connaissance des enquêtes réalisées par les premières générations de sociologues brésiliens des années 1930-1940, de celles de leurs disciples et de leurs maîtres, dont Donald Pierson qui prendra une certaine importance dans les pages qui suivent. En liaison avec les analyses des chapitres précédents je tâcherai de montrer comment les chercheurs brésiliens et étrangers ont pratiqué l'enquête de terrain au Brésil en fonction de leurs visions de la société, des sciences sociales,

du terrain et du déroulement de leur carrière de sociologue, mais aussi de la configuration des institutions et du monde des chercheurs pour la période considérée.

Cette enquête se place résolument dans un courant aujourd'hui bien établi de l'histoire de la sociologie : l'histoire des pratiques. L'un des objectifs de ce type d'approche de la discipline est de dépasser l'histoire des idées, en considérant que la sociologie ne se limite pas à une série de débats et de conclusions théoriques, mais peut être regardée aussi et surtout comme une activité et en particulier comme une activité de production de recherches ayant un fondement empirique³⁹. En matière d'histoire des sciences cette perspective n'est pas neuve puisqu'on la trouve mise en avant par Jacques Roger par exemple dès les années 1960⁴⁰. L'histoire des pratiques scientifiques trouve depuis quelques années des débouchés fructueux avec une série de travaux stimulants consacrés à la sociologie française ou américaine. Je me suis inspiré en particulier des textes de Briand et Chapoulie sur la sociologie française et américaine (Chapoulie, 1984 ; Briand et Chapoulie 1991), des suggestions méthodologiques de Chapoulie (2001, 2001b, 2005) au sujet de l'histoire de la sociologie ainsi que de celles que l'on peut tirer des textes de Masson (2001, 2006) et de Becker (1996). J'en ai retenu entre autres l'idée que la compréhension des pratiques est centrale pour prendre du recul sur les textes, mais aussi que l'étude des pratiques se justifie par elle-même dans la mesure où elle permet une vision plus large de ce que peut signifier faire de la sociologie. Cela implique de prendre de la distance vis-à-vis des idées de fonds et d'intégrer une large gamme d'éléments explicatifs. L'histoire des pratiques passe alors entre autres par la reconstitution des parcours biographiques et professionnels des sociologues, par l'explicitation du contexte des enquêtes et la prise en compte du fonctionnement des institutions.

On traitera donc dans cette étude des évolutions de la recherche empirique au Brésil en partant des institutions et des hommes, puis on examinera les méthodes d'enquête et leur contexte matériel et idéologique. Les idées produites par les sociologues ne seront donc pas traitées comme fin en soi, mais seulement comme l'une des dimensions des travaux effectifs. Dans le cas brésiliens les conclusions théoriques sont souvent antérieures aux travaux concrets et peuvent ainsi les expliquer, plus que le contraire. L'idée qui soutient notre démarche est qu'il faut essayer de décrire comment des hommes et des femmes d'horizons différents et avec des

³⁹ On verra sur ce point l'ouvrage récent de Masson (2009) qui fait l'histoire de la sociologie française sous la forme de la présentation d'une série de recherches replacées dans leur contexte institutionnel et intellectuel.

⁴⁰ Roger nous rappelle en outre que la science n'est qu'un aspect de l'histoire de la culture où tous les secteurs de la pensée sont en interaction et que cette science doit être analysée pour elle-même et non pas en fonction de ses succès ultérieurs (Roger, 1995). Dans le cadre de ce mémoire je suis également redevable à l'exemple fourni par René Pintard en matière d'histoire littéraire (Pintard, 1943). On trouve chez ces érudits méticuleux et précis la préoccupation constante de lier la production des œuvres à l'activité réelle des auteurs et aux liens entre eux sans se borner à une généalogie des idées liées par des « influences » entre les écrivains.

perspectives variables ont travaillé ensemble ou en opposition dans des institutions de différents types et ont produits des enquêtes selon des modes variés. Pour ce faire on ne privilégiera pas d'« explications » standards et prêtes à l'emploi. La façon dont différents éléments (hommes, lieux, modes de financements, collectifs scientifiques, événements politiques, publications, etc.) exercent des effets les uns sur les autres pour produire *in fine* des enquêtes empiriques n'est sans doute pas déterminable *a priori* et certainement pas dans le sens souvent affirmé d'une « influence » (floue) du « contexte » sur les idées et les travaux. On ne procédera toutefois pas à une tentative de description totale de la sociologie brésilienne ; on se contentera plutôt de chercher des éléments pouvant éclairer les évolutions ayant déterminé la situation présente. Cette optique assez « présentiste » sera toutefois conduite en essayant de ne pas déformer la réalité des pratiques étudiées⁴¹.

Les analyses que je propose dans cette partie seront utiles aux spécialistes de l'histoire intellectuelle du Brésil, mais elles peuvent également retenir l'attention de tout personne intéressée par l'histoire de la sociologie en général et les modes de production des idées. La connaissance de l'histoire de la sociologie au Brésil, en effet, est digne d'intérêt à plus d'un égard. Le premier point notable, en particulier dans la perspective de la réflexion sur les pratiques de terrain, est que l'ethnologie est pratiquée dans le pays par des étrangers mais aussi par des nationaux bien avant l'institution « officielle » de la sociologie dans les années 1930. Les sciences sociales au Brésil en raison notamment de la présence des populations indiennes et noires ont accordé une grande importance à des questions anthropologiques. Lorsque la sociologie prend véritablement son essor dans un cadre universitaire, des enquêtes empiriques de type anthropologique seront immédiatement incorporées aux pratiques fondatrices. Donc, contrairement à certains de ses voisins, le Brésil a bénéficié d'une sociologie empirique moderne dès les années 1940 (voire les années 1930 si on inclut les chercheurs étrangers) relativement débarrassée d'une soumission aux institutions politiques.

Le deuxième point remarquable à signaler dès l'introduction est que la sociologie au Brésil est le produit de trois courants de pensée forts dissemblables : l'essayisme national juridico philosophique du XIX^e siècle, la sociologie française d'inspiration Durkheimienne et l'école de Chicago. La rencontre entre ces courants ne se fera pas seulement dans les livres, puisqu'elle aura lieu concrètement grâce à l'installation sur place de chercheurs américains et français. Entre 1938 et les années 1960 on trouve des livres et des articles en portugais écrits par des sociologues des deux pays mais aussi par leurs élèves qui opèrent des combinaisons intéressantes. Le monde des sciences sociales brésiliens est donc original et actif dans les

⁴¹ Pour une discussion des inconvénients des orientations présentistes, voir Chapoulie (2005).

années 1940 et 1950 surtout, avant la vague marxiste et théorisante des années 1960-1970. La rencontre, ou plutôt le choc direct entre différentes manières d'envisager l'étude de la société est passionnant à suivre en ce qu'il permet de voir comment se sont directement et réellement opposées les traditions européennes et américaines, qui ailleurs se sont en principe ignorées. Les pratiques de terrain ont pour une grande part (mais pas entièrement) été influencées par les présupposés théoriques et épistémologiques amenés par les différentes traditions.

Pour entrer dès maintenant dans le sujet, on peut souligner qu'à partir de la seconde moitié des années 1950, c'est-à-dire, au moment où la sociologie brésilienne vole de ses propres ailes, la façon dont les enquêtes empiriques sont conduites devient assez stable. Les grandes enquêtes statistiques n'ont que peu de prise sur la pratique de la discipline qui lorsqu'elle n'est pas entièrement discursive donne une grande place aux approches qualitatives. Mais l'observation apportée par les Américains y devient presque insignifiante et il faut attendre les années 1970-1980 pour que, sous l'impulsion de chercheurs formés à l'anthropologie, l'observation reprenne une certaine place dans les thèses et les livres. Il en résulte qu'une lecture des textes publiés depuis 1969 (année où la réforme universitaire multiplie la production sociologique) ne donne guère à voir ce qu'à pu être l'intense activité du monde des sociologues de la génération précédente : les thèmes (développement économique, structures sociales puis inégalités et identités) sont répétitifs et les techniques d'enquêtes assez standardisées (entretiens, histoires de vie, petits questionnaires). Les débats sur les buts et les méthodes de la sociologie, encore vivaces dans les années 1950 s'amenuisent et l'on voit se dessiner une sociologie nationale aux pratiques assez fixes. Faire du terrain, pour les sociologues qui le jugent utile, consiste à partir de cette époque à conduire, ou plutôt faire conduire par des assistants, quelques entretiens formels rapides puis à inférer à partir des déclarations des répondants et sous l'autorité d'une théorie en vogue des conclusions en accord avec les hypothèses de départ. Ces pratiques subissent moins l'influence étrangère dans la mesure où ce sont désormais les doctorants qui vont se former à l'étranger. Les manières d'envisager l'utilité de la discipline et ses méthodes de travail ne sont plus directement incorporées mais interprétées de retour au pays selon les critères et les intérêts locaux. L'une des ambitions de ce texte sera donc de voir comment en fonction des hommes et des institutions, cette manière de faire de la sociologie s'est cristallisée. On s'y attellera en tâchant de reconstituer certaines étapes de la formation de ces pratiques nationales depuis les années 1930 et en particulier le sort fait à l'observation participante.

Chapitre 1

LA SOCIOLOGIE AU BRÉSIL AVANT LA FONDATION DE L'UNIVERSITÉ DE SÃO PAULO

La fondation de l'Université de São Paulo en 1934 est souvent considérée comme l'événement fondateur de l'avènement de la sociologie empirique et scientifique au Brésil. Il s'agit d'un jugement un peu rapide qui doit être nuancé et complété, ne serait-ce que parce qu'il existe des désaccords réels sur ce sujet chez les spécialistes. Pour ce qui nous regarde, et sans entrer dans les détails, on peut repérer plusieurs formes d'études sur la société, qui vont préparer les grands travaux sociologiques des années 1940-1950. L'ethnologie est l'une d'elles, qui coexiste avec l'essayisme historico-politique, puis à partir des années 1930, l'histoire de type anthropologique de Freyre et les premiers travaux de présentation de sociologie théorique.

L'anthropologie et le folklore : au sujet des Noirs et des Indiens

Les Indiens attirent l'attention des explorateurs curieux et des premiers ethnologues

Jusque aux années 1820, le monde intellectuel brésilien est dépendant du modèle traditionnel de Coimbra. Les juristes en sont les acteurs principaux et ils cultivent des habitudes conservatrices en matière d'enseignement et de transmission des idées (Azevedo, 1946). Après l'indépendance, des universités nationales sont progressivement créées pour le droit, la médecine, l'ingénierie et forment une élite engagée dans l'action politique et administrative. Les débats animés par ces hommes formés aux professions libérales et férus de politique, de journalisme et de littérature au XIX^e siècle tournent essentiellement autour de la résolution des « problèmes brésiliens », c'est-à-dire le retard économique, politique et social vis-à-vis de l'Europe. Dans les années 1870-1880, la question de l'abolition de l'esclavage est, on le sait, dans ce cadre un thème majeur. Il s'agira ensuite essentiellement de penser l'organisation administrative du pays avec la république proclamée en 1889. Pour un pays encore jeune qui cherche à se doter d'une cohérence et d'une image cohérente de lui-même, la question de l'accumulation de faits sur la société passe, on le conçoit aisément, après la résolution des grands dilemmes théoriques. L'exception concerne principalement la question des races, puisqu'au nombre des « problèmes » brésiliens se trouve la coexistence de groupes « raciaux » différents : Indiens, Noirs, métis et immigrés Européens. Pour les intellectuels, il est important de se demander comment on peut fonder une nation moderne avec un peuple hétérogène et dominé par des cultures à la fois non nationales et « archaïques ». Cette réflexion sur les races ne s'appuie pas sur du vide car à la fin du XIX^e siècle, le pays est déjà un terrain de recherche pour les ethnologues et les folkloristes. L'activité des voyageurs savants et des explorateurs européens est alors intense au Brésil dans les régions où survivent les populations indiennes. Dans les années 1860 par exemple, le vicomte de Taunay fait connaître, notamment pour les dénoncer, les pratiques fétichistes des Indiens. A partir des années 1880-90, des Allemands comme Karl Von Steinen, Max Schmidt, Fritz Krause, étudient systématiquement les populations indigènes du Nord et de l'Ouest du Brésil, dans une veine plus humaniste et moins ethnocentrique. La question de la rigueur de la collecte de données sociologiques passe cependant généralement après le caractère exploratoire des aires visitées. Ainsi, Von Steinen, qui est l'un des premiers à chercher à connaître ces peuplades sans préjugés dépréciatifs, fait des visites rapides, ne parle pas la langue et décrit de manière superficielle ce qu'il voit et ce qui lui arrive.

L'extrait suivant tiré de *Os aborígenes do Brasil central* illustre les conditions d'enquête :
« Il fut difficile d'obtenir ces informations des Bakairi ; ils dessinaient dans le sable, gesticulaient beaucoup et quand une partie des informations n'avait pas été bien comprise, ils recommençaient leurs dessins et leurs gesticulations. Mais j'en savais assez pour l'heure ; les différentes tribus

étaient proches les unes des autres puisqu'il n'y avait au mieux qu'une distance de trois jours de marche les séparant. »⁴²

Dès le milieu du XIX^e siècle, l'exploration de l'Amazonie est un sujet d'intérêt scientifique pour le pouvoir : l'Empereur crée une commission scientifique d'exploration en 1856. En 1859 Antonio Gonçalves Dias explore les régions septentrionales du pays. José Vieira Couto de Magalhaes explore le fleuve l'Araguaia et le Tocantins en 1863 et s'intéresse aux populations indiennes⁴³. Pour ce qui concerne les institutions, le Musée National ouvre en 1876 une section d'anthropologie et publie une revue qui divulguera les résultats de recherches. L'anthropologie nationale prend de la notoriété avec Roquette Pinto. Né en 1884 à Rio de Janeiro, formé en médecine en 1905, il se tourne vers l'anthropologie physique et l'étude des races et dirigera le Musée National de Rio entre 1926 et 1935. Sa position deviendra progressivement culturaliste : ses conclusions sont que le retard du Brésil s'expliquerait par les racines socioculturelles et non par le mélange des races. D'un point de vue méthodologique, ces premiers travaux d'ethnologie destinés à présenter des généralités sur les modes de vie des Indiens ne donnent en général guère d'indications sur les méthodes de recherche employées⁴⁴.

L'étude des populations noires sous l'angle de l'intégration des groupes marginaux

En parallèle à l'exploration de l'Amazonie, les pionniers de l'anthropologie brésilienne, presque toujours médecins de formation, s'intéressent aux survivances africaines dans les modes de vie des populations noires. C'est en particulier le cas de Raimundo Nina Rodrigues (1862-1906). Né dans le Maranhão, il va apprendre la médecine, enseignée de manière encore fort théorique, à Salvador dans l'une des deux seules facultés de médecine du pays. Spécialisé en médecine légale et disciple de l'école italienne d'anthropologie criminelle, il se tourne progressivement vers l'étude des populations noires⁴⁵. Ce qui l'intéresse est la mise en évidence de l'héritage traditionnel africain et des particularismes des Noirs pauvres de Salvador. Inspiré notamment par les idées de Cesare Lombroso, ses enquêtes le conduisent à la conclusion que la race noire est attardée, infantile et doit être soumise à un code pénal adapté du fait de son arriération culturelle et comportementale. Il pense que l'écart culturel entre Noirs et Blancs rend inconcevable l'homogénéité sociale et que le blanchiment de la

⁴² Von Steinen (1940), p. 80.

⁴³ Sur les pionniers brésiliens de l'ethnologie on pourra consulter : Melatti (1984).

⁴⁴ Voir par exemple : Rondonia (1916).

⁴⁵ Voir sur Nina Rodrigues et sa postérité, l'étude très complète de Mariza Correa (2000).

population par le métissage et l'immigration européenne est indispensable. Arthur Ramos (1903-1949), l'un de ses disciples joue un rôle encore plus important dans la discipline. Fils de médecin dans une petite ville d'Alagoas, il étudie la médecine légale à Salvador puis il enseigne la psychologie et l'anthropologie à l'université du district fédéral à Rio dans les années 1930. Il suivra ensuite les cours d'Herskovits à Northwestern dans les années 1940 puis travaille à l'UNESCO. Les travaux de Ramos sont au départ dans la lignée méthodologique de Nina Rodrigues ; il étudie les Noirs dans la perspective de découvrir les formes d'inadaptations ou d'archaïsme⁴⁶. Il s'intéresse donc aux problèmes d'inadaptation des Noirs à la société brésilienne d'abord d'un point de vue psychiatrique puis culturel : s'il nie les idées racistes, il pense que la culture noire est en retard et freine l'intégration⁴⁷.

On peut dire avec le recul du temps de ces premières enquêtes ethnologiques sur le sujet qu'elles ont en fait surtout un caractère exploratoire : il s'agissait de dissiper le voile d'ignorance qui entourait des populations mal connues et méprisées. Des chercheurs comme Ramos regardent l'élément populaire, traditionnel, marginal de la société pour le comprendre. D'un point de vue méthodologique, si elles se situent à la pointe de la science anthropologique de l'époque vue comme une sous-branche de la médecine, les enquêtes sont conduites sur un mode individuel et semi-professionnel en regard des exigences ultérieures des sciences sociales. Ainsi, Ramos accorde une grande importance à l'histoire, utilise beaucoup de sources secondaires (témoignages d'auteurs, articles de journaux). Les descriptions précises concernent surtout les cultes religieux, mais il n'y a pas de hiérarchisation des sources : choses vues et lues sont mélangées sans guère de schéma critique. Ces recherches ne mobilisent pas un système convaincant de constitution des données et d'administration de la preuve. Ce n'est cependant pas le reproche principal que leur adresseront les générations suivantes, plus préoccupées d'idées morales ou politiques que de techniques de recueil d'information. L'anthropologie avant les années 1930 demeure finalement une discipline peu développée hors des musées et mal débarrassée de la curiosité folkloriste ou des tentatives de récupération des informations sur les « primitifs » par l'essayisme socio-politique qui est, lui, la forme dominante de l'étude de la société brésilienne de l'époque.

⁴⁶ Sa thèse de doctorat en 1926 porte le titre explicite de : *Primitivo e loucura*. Selon son propre témoignage (notamment une lettre à Bastide conservée dans les archives de l'IMEC à Caen), il aurait dû son intérêt pour l'étude des Noirs à l'expérience de sa jeunesse passée proche des travailleurs de moulins à sucre et surtout à l'attrait exercé dans les premières années par Nina Rodrigues.

⁴⁷ Voir par exemple *O negro brasileiro* (1934). Le programme d'étude qu'il prépare dans le cadre de l'Unesco porte par ailleurs sur les « peuples arriérés ».

L'essayisme socio-politique

Les incursions scientifiques des premiers anthropologues ne donnent pas naissance à une réflexion organisée sur la société brésilienne, ne serait-ce que parce que tel n'est pas leur projet. Ce ne sont donc bien évidemment pas eux qui vont dominer le monde des savants et des penseurs au Brésil au tournant du siècle. Les intellectuels nationaux considèrent en effet que les questions importantes concernent les voies à tracer dans le futur pour permettre l'établissement d'une société homogène, capable à terme de suivre le modèle européen, en s'éloignant de la domination coloniale⁴⁸. Le positivisme de Comte, auréolé du prestige de la grande culture française mais aussi porteur d'un message moderniste influence alors fortement les élites⁴⁹. La sociologie balbutiante en Europe trouve donc immédiatement un écho favorable dans un pays au regard tourné en permanence vers la France. Cette nouvelle discipline est envisagée comme une manière de penser, d'orientation scientifique et propice à inculquer aux étudiants des classes dirigeantes des idées et une méthode tranchant avec les raisonnements traditionnels hérités de l'université de droit de Coimbra. Rui Barbosa par exemple veut en 1879 remplacer dans le cursus de droit, le cours de droit naturel par un enseignement de sociologie. Il s'agit selon son idée de propager chez les futurs décideurs un esprit plus rigoureux et moins emprunt des lourdeurs de la discussion métaphysique.

Il n'est bien sûr alors pas question de recherches empiriques. La nouvelle discipline est incorporée dans le discours des essayistes, qui discutent interminablement des « problèmes » du pays (les races, l'organisation administrative, le régionalisme, etc.). Dans le dernier quart du XIX^e siècle, de multiples essais de ce type seront publiés par des juristes aux préoccupations humanistes. Ils cultivent la figure de l'homme de lettre, politicien érudit guidant son pays. Les objectifs avoués sont d'essayer de fournir un cadre de compréhension de la nation pour anticiper et orienter son futur. Le Brésil est un pays nouveau, très vaste, peuplé de groupes de populations différents et encore fortement dépendant de l'Europe. Les grandes questions nationales sont la République et l'indépendance économique du pays. Elles intéressent aussi philosophes, médecins et mêmes critiques littéraires qui réfléchissent à ce qui peut caractériser le peuple et la nation, dans un contexte intellectuel influencé par la question raciale, le biologisme et les analyses politiques.

⁴⁸ Le Portugal ne fait pas partie des pays que les intellectuels brésiliens de la deuxième partie du siècle prennent en modèle : au contraire, échapper à l'emprise coloniale d'un pays latin vu comme en retard par rapport à l'Europe du Nord est une idée centrale pour ceux qui se veulent les guides possibles de la nation.

⁴⁹ En concurrence avec le Spencérisme. Voir sur le positivisme, entre autres : Soares (1998) et Meucci (2003). On peut citer à titre d'illustration des Travaux des disciples de Comte : *Formula da civilização brasileira* (1883) par Anibal Falcão, ou encore *A pátria brasileira* (1881), par Teixeira Mendes.

Parmi cette intelligentsia il faut mentionner rapidement deux personnes dont l'influence sera forte et durable : Silvio Romero et Oliveira Vianna. Le premier de ces auteurs⁵⁰ est resté célèbre pour son histoire de la littérature brésilienne (*Introdução à história da literatura brasileira*, 1884) qui s'ouvre avec un long chapitre sur les différents courants de population et leurs mentalités. Dans son optique, les considérations ethnologiques permettent de fonder la théorie de l'histoire d'un peuple qui doit à son tour aider à comprendre sa marche et son destin. Oliveira Vianna (1883-1951)⁵¹ cherche essentiellement à comprendre le peuple brésilien en reconstituant son histoire et ses évolutions, notamment en relation avec l'espace et le sol (ou le « milieu cosmique »), l'hérédité, et la culture. Il souligne notamment sur la base des données statistiques de l'époque, l'aryanisation du pays. On voit à l'époque en lui l'avocat d'une approche « scientifique » de la réalité sociale brésilienne (en termes de population et d'institutions politiques). Ainsi, il insiste sur le refus de l'explication mono causale, en vigueur à l'époque et demande des raisonnements plus solides et des délimitations de concept plus affinées dans le but de produire une théorie générale du Brésil.

Du point de vue de la recherche empirique, les essais publiés à cette époque sont dénués de rigueur, telle que la définira la génération suivante. Les auteurs privilégient la spéculation, les opinions personnelles, la reconstruction historique avec des sources de seconde main, etc. Un cas cependant doit être isolé des autres. Il ne fait pas de doute en effet que *Os Sertões*, le livre exceptionnel de Euclides da Cunha⁵² publié en 1902 représente une étape dans l'histoire des études sur le Brésil. L'auteur y décrit la lutte d'une communauté villageoise bahianaise menée par un leader religieux illuminé contre l'armée de la république fédérale. On remarque au premier abord qu'il s'agit d'un mélange de géographie humaine, d'anthropologie et de réflexions sociopolitiques, le tout dans un style très littéraire. Mais les conditions de la production du livre sont remarquables puisque l'auteur, parti en journaliste sur les traces de la dernière expédition militaire vers la localité rebelle de Canudos, *change d'opinion* après avoir observé personnellement certains faits. Lui qui concevait la destruction du village d'insoumis

⁵⁰ Né en 1851 dans l'état du Sergipe, il étudie le droit à Recife puis publie des critiques littéraires dans les journaux de Rio. Poète il enseignera aussi la philosophie. Député, intellectuel complet, il contribue à fonder l'académie des lettres. Considéré comme disciple de Leplay mais aussi inspiré par Comte et Spencer, il publie plus de vingt ouvrages sur la culture, les institutions et le peuple brésiliens.

⁵¹ Né à Saquarema, dans l'actuel état de Rio, dans une famille traditionnelle de propriétaires terriens, il est diplômé en droit en 1905, et se consacre ensuite au journalisme et à l'enseignement. Il publie en 1920 *Populações meridionais do Brasil* (son œuvre la plus célèbre) puis : *O idealismo da Constituição* (1920), *Pequenos estudos de psicologia social* (1921), *Evolução do povo brasileiro* (1923), *O caso do Império* (1925), *Problemas de política objetiva* (1930), *Raça e assimilação* (1932). Avec l'arrivée de Vargas au pouvoir, il prend un rôle actif de conseil dans l'élaboration de la législation du travail. Il publie alors des travaux de réflexion juridique : *Problemas de direito corporativo* (1938), *Problemas de direito sindical* (1943), *Direito do trabalho e democracia social* (1951).

⁵² Euclides da Cunha (1866-1909) : ingénieur militaire de formation et farouche républicain inspiré par le positivisme.

à la jeune république comme une noble tâche d'éradication du fanatisme religieux, découvre petit à petit en observant la terre, les hommes et le contexte social particulier du *sertão* que les choses sont plus compliquées. Son journal de voyage nous le montre prenant attentivement des notes qui plus tard seront repensées dans le cadre d'une analyse de type ethnologique. On peut remarquer, si l'on veut faire des comparaisons, que bien des recherches baptisées scientifiques dans les années 1950 seront privées de cette acuité du regard et de cette faculté d'aboutir à des conclusions en rupture avec les idées premières grâce à l'observation. Oliveira Viana, très influent dans les premières années du siècle, reprochera d'ailleurs à Euclides da Cunha sa focalisation sur un aspect de la société, au détriment de grandes analyses synthétiques sur l'ensemble de la société alors en vogue (comme entre autres Alberto Torres et Manoel Bonfim).

Mais Da Cunha ne fait pas véritablement école et jusqu'aux années 1930, l'étude de la société brésilienne est à la fois multi disciplinaire, politiquement engagée et érudite mais sans appui sur des enquêtes de terrain. Tout au long de la période des sociologues et essayistes de formation juridique, plus intimement liés à des universités ou des courants intellectuels et politiques continueront à présenter au public cultivé des « portraits du Brésil » orientés vers leurs préférences politiques. Le ton est souvent conservateur (comme chez Alceu Amoroso Lima ou Francisco Campos⁵³) mais parfois aussi plus progressiste comme chez Sergio Buarque de Holanda⁵⁴. *Raízes do Brasil* publié en 1936 représente ainsi un exemple achevé des études explorant l'histoire du pays à la recherche des dénominateurs communs culturels pouvant fonder l'identité du peuple brésilien. Ce livre jouit jusqu'à aujourd'hui d'une renommée importante pour la teneur séduisante de ses idées plus que pour sa rigueur méthodologique. Son auteur, qui travaillait en outre en dehors de l'institution universitaire, ne peut pas être considéré comme un chef de file. Il faudra attendre Florestan Fernandes pour que la sociologie brésilienne se dote d'un « patron » aux ambitions plus scientifiques en rupture avec l'essayisme traditionnel.

Débats au sujet des précurseurs de la sociologie brésilienne

⁵³ Voir à ce sujet : Pécaut (1989).

⁵⁴ Né à São Paulo en 1902, il étudie le droit à Rio où il fréquente les représentants du courant moderniste local. Il travaille ensuite comme journaliste. Après la publication *Raízes do Brasil*, il devient assistant d'enseignants français de littérature et d'histoire à l'université du district fédéral. Il occupe ensuite dans cette même université une chaire d'histoire et de culture latino-américaine, jusqu'à la fermeture de l'UDF en 1939. Ensuite, il travaille à l'institut national du livre. En 1946, il dirige le musée pauliste à São Paulo. Il enseigne également à l'ELSP l'histoire économique du Brésil. Il n'obtient son *mestrado* qu'en 1958 à la USP (*Visão do Paraíso; os motivos edênicos no descobrimento e na colonização do Brasil*). En 1962, il dirige l'Instituto de Estudos Brasileiros (IEB), à la USP. En 1964, il demande sa retraite anticipée et en 1980 participe à la fondation du PT.

Le bilan des contributions nationales précédant la création de l'université de São Paulo est variable suivant les interprètes et il est intéressant d'examiner quelques arguments à ce stade de notre étude. Les controverses concernent bien évidemment les auteurs de premier plan des années 1930, comme le subtil Gilberto Freyre, mais elles portent aussi sur des auteurs moins décisifs et plus oubliés. Les sociologues issus de la USP et qui se sont chargés de critiquer leurs prédécesseurs ont popularisé une opinion assez tranchée sur la génération précédente qui avait l'avantage de mettre en valeur leur propre contribution. Florestan Fernandes et ses élèves parlent en général d'une époque de préparation à la véritable naissance de la discipline dans les années 1930. Fernandes, dans la plupart de ses écrits souligne lui aussi l'amateurisme des intellectuels prétendant faire de la sociologie avant 1930. De même, il critique vivement l'orientation folkloriste des travaux sur les groupes sociaux les moins modernes. Ianni, l'un de ses principaux disciples, soucieux de relever le mérite de ses maîtres, souligne le manque de rigueur scientifique, l'absence de recherches de terrain, la concentration sur des thèmes politiques et l'utilisation d'idées explicatives insuffisantes ou erronées de la génération du début du siècle (Ianni, 1987). En insistant sur la rupture, on met en exergue le mérite des « premiers vrais sociologues », c'est-à-dire ceux formés à la USP. Cette manière de voir les choses prend son sens à n'en pas douter pour les acteurs de la première génération de la USP qui ont baigné dans une atmosphère novatrice, bien éloignée des écoles traditionnelles et animée par des idées plus « progressistes » que celles des intellectuels dominant dans l'entre-deux guerre. Comme on va le voir, la USP était une institution régionale, libre vis-à-vis des pressions que le pouvoir politique fédéral, l'oligarchie sociale traditionnelle ou l'église pouvaient exercer par exemple sur l'intelligentsia carioca. La présence des enseignants étrangers avait également créé un dynamisme scientifique qu'il faut prendre au sérieux. Les témoins de l'époque parlent tous d'un vent nouveau d'effervescence intellectuelle. Le contraste est d'ailleurs frappant avec la situation dans d'autres pays du continent (le Pérou et l'Argentine par exemple⁵⁵) où la sociologie est restée prisonnière des idéologies philosophisantes et des pressions politiques jusque dans les années 1950. Pour les pionniers brésiliens, il est donc évident que leur pratique est caractérisée par une coupure avec la génération précédente, et ce d'autant qu'il s'agissait là de l'un des termes de leur projet. L'idée d'une opposition forte entre la vieille génération et les élèves de la USP sera d'ailleurs

⁵⁵ Au Pérou, la sociologie est enseignée dès le début du siècle mais ne prend un virage « scientifique » que vers le milieu des années 1950, notamment sous l'influence de Bouricaud (Voir Navarrete, 2005). En Argentine, le Péronisme nuit au développement d'une science sociale empirique. Il faut attendre le milieu des années 1950 pour voir la communauté des sociologues argentins s'ouvrir aux institutions étrangères (Voir Germani 1968). Au Mexique, la transition se fait plus tôt, mais comme dans les cas précédents, la marque du changement tient en grande partie à l'usage de statistiques.

poursuivi jusqu'à aujourd'hui notamment par Schwartzman (1979) au point de constituer une sorte de lieu commun sur la question : la valeur des travaux de sociologie ne se serait affirmée que dans les années 1940 grâce à la formation donnée par les étrangers en matière de concepts, de raisonnements et d'enquête.

Cette opinion au sujet du caractère non scientifique des pionniers du XIX^e siècle est également celle des chercheurs étrangers qui vinrent travailler à São Paulo dans les années 1930. Lowrie considère en 1939 que la sociologie «est quelque chose de nouveau au Brésil»⁵⁶. Donald Pierson, plus souvent encore, parlera du caractère littéraire, dogmatique, peu scientifique des écrits des intellectuels nationaux⁵⁷. Quand il s'installe à São Paulo en 1939, Pierson fait le constat d'une quasi absence de formation sociologique véritable chez les universitaires brésiliens. Il tombe d'accord avec Emilio Willems qui enseigne aussi à l'ELSP et qui affirme volontiers qu'en Amérique latine, on passe son temps à «étudier les vieux maîtres», on enseigne la sociologie comme la philosophie ou la littérature, on ne se soucie guère d'empirisme lui préférant les citations de grande culture (Willems 1946b). En fin de compte on ne se tromperait guère en affirmant que les sociologues qui fréquentent les auteurs américains sont convaincus que la science sociale brésilienne est en retard sur l'Europe et surtout les Etats-Unis, à cause de l'archaïsme des pratiques du monde intellectuel national. Les étrangers s'attribuent le mérite d'avoir montré la ligne à suivre. Ils sont moins convaincus que la relève intellectuelle pauliste tranche fondamentalement avec les maîtres du passé, puisqu'ils attribuent le retard moins à une question de génération que de mentalité intellectuelle générale prenant ses racines dans des habitudes sociales plus larges.

Certains chercheurs brésiliens de la première époque semblent avoir partagé les idées critiques des jeunes brésiliens et des étrangers mais en les nuancant. Arthur Ramos par exemple insista à plusieurs reprises sur l'intérêt méthodologique des travaux américains⁵⁸ et Azevedo dans son histoire de la science au Brésil applique un schéma général avant/après assez marqué. Il prend cependant la peine de souligner le rôle d'intermédiaires entre la génération des purs philosophes et celle des introducteurs de la sociologie à laquelle il appartient⁵⁹. Les analystes dans la position de Azevedo sont soucieux d'assurer la transition entre la vieille école et la nouvelle. Ils se sont ralliés aux projets modernistes capables de faire entrer leur discipline

⁵⁶ Lettre de Lowrie à Pierson du 12 juillet 1939 (dossier 74, archives Pierson - Arquivo Edgar Lawenreuth à l'Unicamp).

⁵⁷ Avant sa thèse, il avait entrepris une lecture exhaustive des travaux des Brésiliens et avait jugé que la plupart avaient peu à voir avec l'analyse approfondie des faits. Oliveira Vianna, figure dominante du premier quart de siècle est alors pour les Américains un sociologue entre guillemets.

⁵⁸ Voir par exemple la préface qu'il écrit pour la première édition du livre de Pierson publiée au Brésil en 1945.

⁵⁹ Avec des auteurs comme Fausto Barreto, Livio de Castro, Paulo Egídio, Florentino Menezes ou Silvio Romero.

dans l'actualité scientifique internationale. Montrer le chemin parcouru depuis les essayistes du début du siècle est aussi un moyen de dire que la sociologie brésilienne post-1930 est une vraie sociologie, comparable à celles des pays avancés, même s'il faut pour cela sacrifier quelques grands noms du passé. Antonio Candido (1959), dont les travaux d'histoire intellectuelle font référence et qui fit partie de la première génération d'élèves de la USP se place à peu près dans la même ligne que Azevedo. Il voit dans les travaux de la fin du XIX^e siècle une première forme de sociologie nationale en rapport avec le contexte intellectuel et social de l'époque. A Silvio Romero, il ajoute Fausto Cardoso, Lívio de Castro, Paulo Egídio⁶⁰. Pour cela, il adopte une perspective d'une vision sur le long terme du développement d'une sensibilité des intellectuels à la réalité sociale brésilienne : les novateurs ont travaillé à partir des travaux de leurs précurseurs. Cette position a l'avantage d'éviter de définir la bonne sociologie à partir de ce que fait la dernière génération et elle évite la querelle entre les anciens et les modernes.

Une autre version de la relation entre l'avant et l'après existe cependant qui insiste sur les prolongements de certaines tendances anciennes. Guerreiro Ramos, longtemps adversaire de la USP et au départ influencé par la sociologie américaine insistera sur les continuités plus que sur la rupture. Adoptant une perspective farouchement nationaliste (Ramos, 1957), il pense que le principal problème est en fait l'aliénation culturelle sous la forme d'un dogmatisme et d'une dépendance vis-à-vis des textes européens. Avant ou après les années 1930, les intellectuels brésiliens ont selon lui recours à des arguments d'autorité empruntés aux grands auteurs. Ils produisent ainsi une forme d'essayisme plus ou moins sophistiqué auquel l'innovation et l'imagination font défaut.

Plus récemment, Maria Isaura Pereira de Queiroz qui fut l'une des élèves de Bastide et Fernandes, essaiera de résoudre le problème d'une manière différente : en imposant un point de vue tourné vers la mise en valeur de l'héritage intellectuel du XIX^e siècle. Selon elle, la sociologie n'était pas plus institutionnalisée en Europe qu'au Brésil dans les années 1930, des chercheurs de renom enseignaient déjà dans les universités brésiliennes, de nombreuses enquêtes de terrain de qualité étaient déjà réalisées et surtout, des travaux qui avançaient des idées originales avaient été produits. L'auteur sacrifie les prétentions de la génération des élèves des étrangers au profit d'une vision patriotique unifiante de la sociologie. Cette manière de voir les choses, outre qu'elle est soutenue par une motivation clairement nationaliste, fait passer le critère de la « modernité » des méthodes aux idées : la valeur des

⁶⁰ Voir par exemple : *A mulher e a sociogenia* (1887) de Lívio Castro, *Etnografia brasileira* de Silvio Romero (1888), *Ensaio de filosofia do direito* (1895) de Silvio Romero, *Estudos de taxonomia social* (1898) de Fausto Cardoso, *Estudos de sociologia criminal* (1900) de Paulo Egídio.

travaux du début du siècle est surtout vue en fonction de l'adéquation de certaines thèses émergeant alors avec les idées actuelles, ce qui est propre à saper une partie de l'intérêt de la discussion⁶¹. Il n'en demeure pas moins que cette volonté de réduire la distance entre l'avant 1930 et l'après, en vantant les mérites des intellectuels des deux générations a fait son chemin⁶².

Pour notre part, et en nous limitant à la question de ce qui change en matière de pratiques de recherche, on se doit de constater que les étrangers amènent en plus d'un vocabulaire stabilisé et de raisonnement plus sûrs, une orientation vers la recherche de données tirées du terrain. Comme on le verra par la suite, si bien des perspectives restent communes aux deux générations, la façon d'envisager la recherche sociologique ainsi que la rédaction des textes se transforme sans retour possible en arrière. Il y a donc bien une coupure dans les années 1930, mais elle ne doit pas rendre invisible le maintien de certaines tendances comme la reconstitution historique et la volonté de « penser le Brésil » dans sa totalité.

Mise en application des théories sociologiques d'Europe et d'Amérique

Le développement de la sociologie au Brésil va dans le deuxième quart du vingtième siècle prendre d'autres chemins que l'ethnologie normative ou l'essayisme historicisant. En avance sur bien d'autres pays, les institutions d'enseignement brésiliennes incorporent la sociologie comme discipline du cursus ordinaire dès les années 1920. On commence donc à publier régulièrement à cette époque des manuels destinés à faire connaître les idées et les raisonnements de la nouvelle matière. En 1925, grâce à Fernando de Azevedo⁶³, la sociologie

⁶¹ En effet, on constate que : (1) si la sociologie avait du mal à trouver sa place dans l'université dans les années 1920 en France, son développement original en tant que science n'avait rien de comparable avec le Brésil et s'appuyait sur un courant solide de chercheurs de terrains dans le domaine notamment de l'ethnologie (Métraux, Soustelle, Griaule, Leenhardt, Leiris, etc.) ; (2) le seul grand chercheur national que Queiroz est capable de citer est Azevedo, qui ne faisait pas de terrain, résumait les avancées étrangères et croyait lui-même à la faiblesse des travaux brésiliens ; (3) aucune recherche de terrain dépassant le folklore et autre que celle de Euclides da Cunha n'est citée ; (4) les auteurs salués sont peu nombreux et souvent bien loin de la sociologie (comme les artistes de la semaine d'art moderne de 1922). Ce sont les idées qui intéressent l'auteur et pas la sociologie en tant que démarche scientifique. Ainsi les contributions de Caio Prado Jr, ou Gilberto Freyre à la compréhension de l'histoire nationale sont plébiscitées. Ce contre quoi veut lutter Queiroz, comme d'autres, est en fait le mépris des intellectuels des pays centraux pour la production intellectuelle latino-américaine, mais ses arguments sont particulièrement peu consistants.

⁶² Voir par exemple Vergara (2004).

⁶³ Fernando de Azevedo : Né dans le Minas en 1894, il étudie chez les jésuites à Nova Friburgo puis à São Paulo. Formé en droit, il enseigne d'abord le latin et les sciences humaines dans un lycée à Belo Horizonte, puis à l'école normale de São Paulo. Il se spécialise rapidement dans les questions d'éducation et occupera plusieurs postes administratifs de très haut niveau dont la direction de l'instruction publique à Rio à la fin des années 20, celle de São Paulo ensuite et la direction de la faculté des lettres de São Paulo. Il publie de nombreux ouvrages consacrés à l'histoire, aux problèmes d'éducation publique ou à la littérature ainsi que des manuels de sociologie et un

fait partie du programme du lycée Pedro II à Rio. A partir de 1928 elle est incorporée à l'enseignement dispensé dans les écoles normales. Le mouvement est amplifié en 1931 (dans tout le Brésil pour les cours complémentaires de préparation à l'entrée à la faculté) puis limité aux seules écoles normales en 1942. Dès les années 1930, on publie en portugais des manuels de sociologie faits par des Brésiliens en plus des traductions du français⁶⁴. Cette sociologie scolaire est essentiellement d'inspiration française : on cherche à montrer les grands principes et les idées essentielles de la discipline, dans laquelle Durkheim occupe une place de choix. Azevedo sera l'un des premiers à appliquer les idées de la sociologie européenne à un aspect précis du fonctionnement de la société brésilienne : le système éducatif (*Sociologia educacional*, 1940).

Un autre participant décisif à ce mouvement de divulgation des théories sociologiques est Gilberto Freyre, qui fut à la fois l'un des premiers enseignants de sociologie du pays (à l'école normale de Recife dès 1928) et l'importateur des idées de Boas en matière de contacts raciaux. Fils d'un propriétaire terrien du Pernambuco, Freyre fait ses études universitaires aux Etats-Unis et se dote d'un bagage intellectuel emprunté aux deux cultures⁶⁵. En 1933, il publie *Casa grande e Senzala*, consacré à l'étude des relations entre maîtres et esclaves dans les propriétés rurales aux dix-septième et dix-huitième siècles. Comme le relève Candido, Freyre est un esprit libre et anti-académique qui navigue entre plusieurs disciplines et rédige de façon littéraire, peu soucieux des contraintes méthodologiques⁶⁶. Pour cette raison mais aussi pour les implications politiques de ses idées, son œuvre a fait couler plus d'encre qu'aucune autre au Brésil. Dès le départ, il est critiqué pour ses positions sur l'esclavage (par

immense traité sur la culture brésilienne. On lira avec profit son autobiographie publiée en 1971.

⁶⁴ *Lições de sociologia* de Achilles Archerio Júnior, publié originalement en 1932, et réédité neuf fois jusqu'en 1949; *Princípios de sociologia* de Fernando de Azevedo, réédité 11 fois entre 1935 e 1973; *Programa de Sociologia* de Amaral Fontoura, réédité quatre fois entre 1940 et 1944; *Fundamentos de sociologia* de Carneiro Leão réédité cinq fois entre 1940 e 1963 : Voir Meucci (2000).

⁶⁵ Né en 1900 à Recife, il étudie à partir de 1918 aux Etats-Unis d'abord à Waco (Texas) où il découvre la situation des Noirs du Sud, puis à Columbia (sciences sociales). Sa monographie de master en 1922 est consacrée à la vie sociale au XIXème siècle. Après un « tour » en Europe, il rentre à Recife où il enseigne la sociologie, dirige un journal et se fait l'assistant du gouverneur de l'Etat. La révolution de 1930 l'oblige à quitter le pays pour un an. De retour à Recife il publie *Casa grande e senzala* puis obtient un poste de professeur de sociologie dans sa ville puis à Rio (Universidade do Distrito Federal). Vargas ne lui tient pas rigueur de son opposition au régime et lui propose un poste de ministre qu'il refuse. En 1946 il est élu député à l'assemblée nationale constituante. Ses positions politiques conservatrices lui vaudront l'animosité d'une partie de la jeune intelligentsia progressiste des années 50-60.

⁶⁶ Le caractère peu orthodoxe de la démarche de recherche de Freyre pour un historien associé à son style littéraire lui a valu de nombreuses critiques (et des éloges aussi, par exemple celles de Febvre). Il y répond dans la préface à la seconde édition, assumant parfaitement l'originalité de sa manière de procéder : « Comme méthode d'interprétation, l'auteur a cherché surtout à appliquer la méthode objective ; mais sur certains points il a aussi utilisé la méthode introspective à la manière de certains travaux espagnols, dans lesquels on sent comme une extension de la technique mystique aux efforts pour interpréter le passé de la vie nationale. La concentration des exercices spirituels appliquée aux faits les plus intimes de l'histoire, afin de sentir au-dedans de soi la vie vécue de nos ancêtres, dans son contour en quelque sorte sensuel » (Freyre 1933/1952, p. 410).

exemple par Edson Carneiro, ardent défenseur de la cause des Noirs). En même temps, il est surveillé par le pouvoir (ses défenseurs aujourd'hui insistent sur ce point, pour nuancer les accusations de conservatisme) et attaqué par la droite réactionnaire catholique et les journaux conservateurs. Son travail est cependant salué internationalement comme une référence incontournable en la matière⁶⁷. Freyre fait en effet de l'histoire à la manière d'un ethnologue. Il fouille les documents les plus divers pour reconstituer les modes de vie des habitants des anciennes propriétés agricoles et parvient à des descriptions saisissantes. En même temps, il ne renonce pas à la volonté de dire ce qui fait le caractère du peuple et de la société brésilienne même si son sujet reste le *Nordeste*. En utilisant ce qu'il a appris aux Etats-Unis, Freyre réussit le pari, régulièrement salué depuis, de fonder une science sociale purement brésilienne (car libre et composite) mais qui ne rompt pas totalement avec la tradition antérieure dans son style comme dans certains de ces objectifs.

Conclusion du chapitre

Il n'est pas évident de dire dans quelle mesure la « sociologie » existait avant la création de la USP et de l'ELSP. L'anthropologie s'était cantonnée à des questions relativement étroites et à des perspectives encore folkloristes. Les traités de sociologie, eux, manquaient de données empiriques et d'ambition investigatrice. L'essayisme fleurissant s'inspirait des avancées théoriques européennes mais le faisait avec éclectisme en mélangeant militantisme et littérature. On ne se tromperait guère, cependant, en annonçant que la sociologie de terrain, elle, n'existait pas encore. Euclides da Cunha avait annoncé un mouvement qui n'a guère eu de postérité : celui qui consistait à mélanger l'ethnologie et le reportage pour penser les grands problèmes de la nation. Les ouvrages de la fin du XIX^e siècle sont donc généraux et cherchent à fournir à la fois un canevas de compréhension du Brésil et des voies de développement politiques. Une ethnographie rapide et souvent empreinte de préjugés se mêle à des spéculations juridiques et culturelles sur l'état du pays. L'idée de recherches fondées sur des données de première main et consacrées à des sujets de dimensions réduites selon une méthodologie scientifique a du mal à émerger. Cela n'est pas étranger au fait que le grand intellectuel est un homme de bibliothèque aux nombreuses activités politiques et culturelles, au service de l'orientation de la nation.

⁶⁷ En France, il est très bien accueilli par les Annales, les Jesuites de Etudes, puis Barthes. Bastide traduit le livre sous le titre « Maitres et esclaves » en 1952. Sur Freyre, on verra entre autres Chacon (1993) pour un portrait élogieux, Darcy Ribeiro (1997) pour un portrait équilibré.

Au milieu des années 1930, cependant, certaines conditions sont à peu près réunies pour que les intellectuels se mettent à mélanger la recherche sur site et la perspective sociologique. C'est d'ailleurs l'une des particularités intéressantes de l'histoire de la sociologie brésilienne. L'enquête anthropologique existait même si les ethnologues étaient peu nombreux, peu influents (et souvent non brésiliens). De l'autre côté les travaux des sociologues anglais, français et américains étaient parvenus jusqu'au Brésil et étaient lus : la sociologie est prise au sérieux dès les années 1920. Une partie de l'intelligentsia souhaitait lui confier un rôle dans la compréhension des affaires brésiliennes. Mais la grande tradition de l'essayisme érudit, qui a le mot sur tout sans enquête, dominait le monde intellectuel. Il manquait une impulsion nouvelle obligeant à diminuer les prétentions des écrits au profit d'un recueil systématique de données et d'une amélioration de la rigueur des raisonnements et des modes de conceptualisation. Ce furent les sociologues étrangers, délivrés des préoccupations nationales qui allaient la donner.

Le pas franchit par les sciences sociales dans les années 1930 (visible chez Azevedo pour sa modernisation de l'approche de l'enseignement, et Freyre pour l'introduction de l'anthropologie culturelle américaine dans l'étude de la formation sociale du pays) a parfois été attribué à l'atmosphère intellectuelle nouvelle produite par le changement de régime en 1930. Ianni (1987) parle de contexte social et politique nouveau, en rupture avec les structures, les habitudes et les modes de pensée de la vieille république. Candido (1959) dit aussi que le nouveau contexte crée une curiosité soutenue pour l'exploration de la « réalité brésilienne ». S'il est indéniable que l'arrivée de Vargas au pouvoir a pu signifier pour les acteurs de l'époque le signal d'un changement de mentalités, il est aussi évident que l'impulsion donnée aux sciences sociales peut largement être attribuée d'une manière plus prosaïque au contact étroit entre des spécialistes formés en Europe ou aux Etats-Unis et un jeune public avide de connaissance et de changement social. On remarquera en outre que hors de São Paulo la mise en place d'une sociologie active et efficace prendra du temps. La USP sera le lieu privilégié de cette éclosion mais dans le contexte très particulier de la première région économique de la fédération. Le changement cependant imposera de bénéficier d'un corps enseignant nouveau, car Freyre, Azevedo et les quelques intellectuels les plus novateurs ne peuvent être tenus pour représentatifs des savants de l'époque.

Chapitre 2

SAO PAULO, LA USP ET LES PROFESSEURS ETRANGERS

La fondation de la USP dans le contexte de l'opposition pauliste à Vargas

Avant la création de la USP en 1934, les élites paulistes étaient formées à l'institut de Droit (ouvert en 1827), à l'école polytechnique (1893), dans les écoles d'agronomie ou de pharmacie ou bien à la faculté de médecine (1913). Les cours dans ces écoles formant aux professions libérales étaient, d'après les témoignages, marqués par un grand formalisme. La théorie et l'éloquence comptaient plus que le contact avec les réalités du monde social⁶⁸. Les enseignants n'étaient pas tenus à une présence régulière et les étudiants se trouvaient soumis au bon vouloir de caciques des sciences peu désireux de sacrifier leur carrière hors de l'université aux intérêts du public des facultés. La faiblesse et le conformisme de l'enseignement supérieur contrastaient avec le dynamisme de la région qui concentrait déjà la première industrie et la première agriculture du pays. Cette situation commençait logiquement à être critiqués dans les cercles de l'élite locale (de tous horizons politiques), désireux de placer leur pays (et leur état régional) plus avant dans l'élan de « modernisation » du siècle. Dès les années 1920, des réformateurs souhaitent améliorer la formation des élites en particulier à São Paulo qui est alors le lieu d'un bouillonnement intellectuel qui fait de l'ombre à Rio de Janeiro. Le mouvement culturel « moderniste » rassemble de son côté des grands noms de la culture brésilienne qui ruminent contre l'état de délabrement des institutions de la République. Les écrivains Mario de Andrade et Oswald de Andrade, le critique Sergiot Millet, le peintre Lazar Segall comptent parmi les éléments les plus actifs de cette avant-garde soutenue entre autres par le mécène et baron du café Paulo Prado. Ils veulent rompre avec la vieille société coloniale (même s'ils sont eux-mêmes souvent issus de familles traditionnelles de propriétaires) et ouvrir des possibilités nouvelles pour le pays. Les sciences sociales sont regardées avec intérêts par ces jeunes intellectuels fatigués par le conservatisme

⁶⁸ Azevedo s'est fait l'un des champions de la dénonciation de cette situation (voir Azevedo 1943). Pour une évocation de l'enseignement en médecine à Salvador à l'époque dans ces institutions, voir Correa (2000).

des essayistes érudits et des politiciens habituels, diplômés de droit et peu au fait des réalités de la société brésilienne⁶⁹.

L'échec du soulèvement pauliste contre Vargas en 1932 ne se traduit pas par un ralentissement du dynamisme local. Non seulement il n'y a pas écrasement de l'Etat régional mais en outre, se met en marche une réaction rapide des milieux dirigeants locaux dans le domaine de l'enseignement. En 1935 la création d'un département municipal de la culture à São Paulo permet aux innovateurs (Paulo Duarte, Sergio Millet, Mario de Andrade, etc.) de s'infiltrer dans les rouages administratifs⁷⁰. L'élite politique et économique locale veut créer pour l'état de São Paulo une voie de modernisation originale et indépendante du pouvoir central, en particulier par la formation d'une élite intellectuelle formée aux méthodes scientifiques étrangères et capable de damner le pion aux hommes de Rio de Janeiro. Dès 1933, le patron de presse Julio de Mesquita filho (qui possède le très influent *O Estado de São Paulo*) met tout en œuvre pour fonder une université où les enseignements aillent au-delà des disciplines des écoles professionnelles classiques. De la future université de São Paulo devront sortir des penseurs modernes, c'est-à-dire une élite différente des juristes car animés de plus de liberté de pensée, ainsi que, à un niveau plus bas, les professeurs du secondaire⁷¹. L'idée que ces nouveaux intellectuels devront développer des capacités de réflexion et d'action capables de transformer progressivement le pays fait partie intégrante du projet⁷². Pour cela, les intellectuels paulistes, passionnément francophiles vont recruter des enseignants en Europe pour fournir la matière grise à une université de pointe. *L'interventor* (Armando Salles de Oliveira) nommé par Vargas pour diriger l'état de São Paulo laisse faire. Le français George Dumas (philosophe, médecin et psychologue) propose les premiers noms au médecin Teodoro Ramos, envoyé par Mesquita en Europe. Ce sont essentiellement des Français qui sont placés sur les listes des sciences humaines, accompagnés pour les sciences par quelques Italiens, Allemands, Anglais. Bien que Mesquita soit un homme de droite, il autorise une diversité des opinions politiques chez les enseignants : certains sont socialistes, d'autres, parmi les Italiens ont des sympathies pour le fascisme. Mais il est précisé par contrat que les enseignants ne doivent pas faire de déclarations politiques au Brésil⁷³.

⁶⁹ Sur ce point, voir Tavares de Almeida (1989).

⁷⁰ Sur ce point, voir : Morse (1978).

⁷¹ Voir Coelho (1981). Ajoutons que dans la version qu'en donne Lévi-Strauss dans *Tristes tropiques* : « La culture était resté un jouet pour les riches. Pour citer l'auteur : « Et c'est parce que élite cette avait besoin d'une opinion civile d'inspiration civique et laïque, pour faire pièce à l'influence traditionnelle de l'église et de l'armée, ainsi qu'au pouvoir personnel, qu'en créant l'université de São Paulo elle entreprit d'ouvrir la culture à une plus large clientèle » (p. 85). Cette description ne doit pas cependant être prise pour argent comptant.

⁷² C'est ce qui ressort des analyses d'un participant intéressé de l'époque comme Fernandes (Fernandes, 1963).

⁷³ Pour la compréhension de cette période, on se reportera à l'interview donnée par Bastide à Irene Cardoso (1987). Au sujet des enseignants français on se reportera à Lefebvre (1990) pour une étude d'ensemble et pour des détails concrets à Maugué (1982). Le témoignage de Maugué est particulièrement instructif puisqu'il nous

Dumas, médecin célèbre et spécialiste de psychologie ainsi que de la sociologie de Comte, il est en contact avec le Brésil depuis 1907 et dirige la coopération intellectuelle avec ce pays depuis les années 1910. Robert Garric est chargé de la littérature, Paul Arbousse-Bastide de la sociologie, Emile Cornaert de l'histoire, Pierre Deffontaine de la géographie, Etienne Borne de la philosophie. La promotion suivante inclut : Jean Maugué pour la philosophie, Lévi-Strauss pour la sociologie, Braudel pour l'histoire, Pierre Monbeig pour la géographie, Pierre Hourcade pour la littérature. En 1936, François Perroux commence l'enseignement d'économie. En 1938 Bastide remplace Lévi-Strauss et Jean Gagé remplace Braudel. Les accords avec la France furent ininterrompus au cours des années 1930 et 1940.

Les professeurs des écoles traditionnelles de São Paulo, de même que l'église critiquent cependant dès le départ la création de cette institution nouvelle et potentiellement critique de l'ordre établi⁷⁴. En outre, le nationalisme de l'époque n'y trouve pas son compte car faire appel à l'étranger est perçu comme un aveu de l'étroitesse des capacités brésiliennes. Des campagnes anti USP et anti-françaises sont donc organisées par le mouvement *integralista* (fasciste), la presse d'extrême droite et l'église (qui n'apprécie pas les enseignants non catholiques choisis par Dumas, lui-même protestant). Pendant toute la première phase de son existence, la USP sera menacée par les querelles d'intérêts et d'idéologies des groupes dominants de l'Etat de São Paulo. Le patronat de son côté, porte sa préférence à un enseignement plus professionnalisé, moins théorique et moins politisé⁷⁵. La priorité pour les élites économiques est moins de former des intellectuels que des gens capables d'agir concrètement pour le développement du pays et des entreprises. C'est en fait essentiellement Mesquita filho allié à une partie du personnel politique de l'Etat de São Paulo qui porte le projet de la USP à bout de bras et prend toutes les décisions importantes⁷⁶.

L'enseignement de la sociologie à la USP par les professeurs étrangers

Les pionniers à la rencontre d'un nouveau public

Quand il reviendra sur les débuts de la USP, Lévi-Strauss affirmera que le Brésil voulait plus véritablement trouver un moyen rapide d'incorporer la culture européenne, dans sa forme la

fait découvrir un groupe de jeunes ambitieux avides de promotion sociale.

⁷⁴ Voir Azevedo (1971), Coelho (1981), Maugué (1982). Les écoles d'ingénieurs, d'après Maugué étaient en partie américanisées alors que l'université de droit était restée de tradition portugaise.

⁷⁵ Voir Schwartzman (1979) et plus loin le chapitre consacré à l'ELSP.

⁷⁶ Bastide qui a bien connu la situation écrit retrospectivement (1987) : « La faculté était l'œuvre de Mesquita et toute critique qu'on faisait à l'institution, même proche de ses idées, était pour lui une offense personnelle ». Maugué raconte de même que c'est Mesquita qui venait chercher en voiture les enseignants français à l'arrivée au port de Santos et se chargeait des détails de leur séjour à l'université.

plus clinquante, que se donner les moyens de constituer un front de chercheurs à la pointe des avancées mondiales. Ce jugement mésestime le besoin ressenti par les élites brésiliennes de résoudre rapidement un problème de renouveau de l'enseignement. La France, qui avait perdu son avance scientifique mais avait gardé une tradition d'enseignement rigoureux auréolée d'un certain prestige était le partenaire idéal pour les hommes de São Paulo et l'action de Dumas avait permis de faire fructifier ce terrain d'entente favorable. Ce modèle français permettait aussi de rattacher le Brésil au continent européen en le délivrant de l'influence portugaise.

Dans le contexte de missions de trois ans, les premiers enseignants ne sont pas des sommités mais le plus souvent de jeunes agrégés intrépides et curieux. Ils ne sont pas célèbres mais pleins d'allant pour une expérience nouvelle qui peut lancer leur carrière. Ils veulent échapper à leurs cours dans des lycées de province et profiter de bonnes conditions de travail tout en ayant une chance de se faire un nom dans leurs disciplines. Maugué (1982) décrit dans son témoignage un arrivisme certain chez ces jeunes intellectuels qui voient dans la USP une opportunité à ne pas rater. En plus des débouchés personnels ils profitent des avantages matériels. Ils harcèlent Mesquita pour faire passer leurs traitements (qui représente déjà le double de celui d'un agrégé parisien) au niveau de ceux des plus grands universitaires brésiliens. Ils achètent des automobiles, louent de belles villas (Braudel a un chauffeur italien) et se démènent pour avoir accès au monde des grands bourgeois paulistes.

Pour les sciences sociales les pionniers de l'aventure sont donc : Paul Arbousse-Bastide (sciences politiques), Pierre Monbeig (géographie), puis Lévi-Strauss (sociologie) remplacé par Bastide en 1938⁷⁷. Ces enseignants veulent découvrir le Brésil dans sa réalité concrète. Ils vont essayer de convertir un public de dilettantes des petites classes moyennes paulistes ainsi que les enseignants brésiliens habitués à la philosophie à l'idée de l'intérêt de l'exploration de la réalité brésilienne⁷⁸.

Les cours à la USP commencent le 1er mars 1935 dans une sorte d'improvisation avec des effectifs très réduits⁷⁹. Au départ ce sont plutôt des auditeurs qui fréquentent les cours, car la USP est la grande attraction du monde culturel pauliste. Puis un public régulier de gens des

⁷⁷ L'une des raisons est que Lévi-Strauss ne cachait pas ses sympathies politiques de gauche et avait écrit dans les journaux des textes politiques. Pour Mesquita, le front populaire était pratiquement un parti communiste. En outre, il s'était absenté pour ses enquêtes dans le Mato Grosso alors que l'engagement à la USP était prévoyait une présence constante orientée exclusivement vers l'enseignement. Voir Arbousse-Bastide (1978) et Bastide (1983).

⁷⁸ Cette idée n'est pas nouvelle chez les Français. Comme le fait remarquer Candido (1958), déjà, en 1926, Paul Fauconnet avait donné une conférence de sociologie à la faculté de droit de São Paulo en insistant sur la différence entre réforme sociale, philosophie et sociologie et en concluant que le développement de la discipline au Brésil devait passer par une phase de sociographie. Les jeunes enseignants français de la USP quand ils découvrent le monde intellectuel « sclérosé » au Brésil partagent la conviction qu'exprimera plus tard Bastide : « (...) pour faire le progrès du Brésil, il n'était pas besoin d'idées, mais au contraire il fallait connaître la réalité (...) Il était nécessaire de faire un relevé sociologique de la réalité brésilienne » (Bastide, 1983). Bastide se heurtera d'ailleurs à l'un des directeurs de la faculté de philosophie, professeur de droit romain, qui comptait orienter les enseignements vers l'histoire des idées.

⁷⁹ La section de sciences sociales compte 18 élèves, celle de philosophie 46, celle de mathématiques 29. Une partie des élèves de sciences sociales ont été pris parmi les candidats à l'examen d'entrée au cours de perfectionnement en éducation pour les normaliens (Coelho, 1981).

couches moyennes, parmi lequel beaucoup de femmes et des jeunes gens d'origine européenne formera les premiers diplômés⁸⁰. Les métiers de l'enseignement sont un débouché logique et prometteur à cette époque pour ces étudiants aux ambitions limitées venant de familles au bagage culturel souvent réduit. Les professeurs sont d'ailleurs étonnés par ce public un peu hétéroclite de dilettantes où se côtoient gens de bonnes familles et jeunesse modeste. Lévi-Strauss y repère un mélange de jeunes gens à l'affût des emplois ouverts par les nouveaux diplômés et de membres plus âgés des professions libérales, redoutant la concurrence à venir.

On connaît les pages célèbres de *Tristes tropiques* sur la mentalité particulière de ce public nouveau dans une ville en pleine croissance qu'il n'est pas inutile de relire :

« Nos étudiants voulaient tout savoir ; dans quelque domaine que ce fut seule la théorie la plus récente leur semblait mériter d'être retenue. Blasés de tous les festins intellectuels du passé, qu'ils ne connaissaient d'ailleurs que par ouï-dire, puisqu'ils ne lisaient pas les œuvres originales, ils conservaient un enthousiasme toujours disponible pour les plats nouveaux. Dans leur cas il faudrait parler de mode plutôt que de cuisine : idées et doctrines n'offraient pas à leurs yeux un intérêt intrinsèque, ils les considéraient comme des instruments de prestige dont il fallait s'assurer la primeur. Partager une théorie connue par d'autres équivalait à porter une robe déjà vue : on s'exposait à perdre la face. (...) Produits sélectionnés des écuries académiques mes collègues et moi nous sentions souvent embarrassés : dressés à ne respecter que les idées mûres, nous nous trouvions en butte aux assauts d'étudiants d'une ignorance totale envers le passé mais dont l'information était toujours en avance de quelques mois sur la notre. Pourtant l'érudition dont ils n'avaient ni le goût ni la méthode leur semblait tout de même un devoir : aussi leurs dissertations consistaient quel qu'en fut le sujet en une évocation de l'histoire générale de l'humanité depuis des singes anthropoïdes, pour s'achever à travers quelques citations de Platon, d'Aristote et de Comte dans la paraphrase d'un polygraphe visqueux dont l'ouvrage avait d'autant plus de prix que son obscurité même donnait une chance que nul autre ne se serait encore avisé de le piller » (p. 87).

Cet avis peu amène et qui n'envisage les choses que d'un côté était partagé apparemment partagé par les autres enseignants. Pierre Monbeig à l'oral de géographie est ainsi atterré des faibles connaissances des étudiants sur leur ville. Le corps enseignant se plaint du peu d'intérêt des étudiants pour la vie réelle, ce qui reflète les manières de faire des intellectuels de l'époque : L'intellectuel est notable par son lustre plus que par sa connaissance concrète des choses (si l'on en croit Azevedo, 1943). Du côté brésilien, les témoignages des élèves des premières promotions (Florestan Fernandes ou Fernando Henrique Cardoso par exemple) insisteront plutôt sur l'élitisme des enseignants étrangers et le décalage entre les exigences et les possibilités réelles du public. Fernandes (1963, 1978, 1984) reviendra régulièrement sur la difficulté à comprendre sans préparation initiale le contenu même des cours donnés en français sur des sujets ardu⁸¹, telles ces leçons de Maugué sur Hegel. Le recrutement

⁸⁰ Entre 1936 et 1955, une promotion typique de sciences sociales de la USP comporte 57% de femmes et 30 % d'enfants d'immigrés, surtout italiens. Dans les années 1940, une promotion type de la faculté de droit n'incluait que 3,5 % de femmes et 25% d'enfants d'étrangers (Miceli, 1987)

⁸¹ « Il y avait une énorme distance culturelle entre les contenus d'enseignements et nos possibilités » (Fernandes, 1984). Fernandes reconnaît cependant que « l'élève était considéré avec sérieux, il était traité comme une

d'assistants parmi les étudiants les plus avancés remédiera en partie à ce problème⁸². Relevons cependant, en anticipant un peu sur la suite, que la deuxième génération d'élèves adressera les mêmes critiques aux premiers enseignants brésiliens formés par les Français⁸³. Peut-être l'habitude de prendre à froid les nouveaux étudiants avec des cours difficiles est elle un héritage des années de fondation pour des raisons de niveau et de prestige (ce dont on ne trouve pas trace dans les témoignages des enseignants) ?

Une critique récurrente venant des deux parties concerne en revanche l'organisation de la recherche. Bastide comme Lévi-Strauss se plaindront régulièrement que l'enseignement voulu par Mesquita ne fit pas de place à la recherche, pour les professeurs comme pour les élèves. Fernandes, bien que féru d'idées, a régulièrement insisté dans ses écrits des années 1950 et 1960 sur l'importance de l'initiation à la recherche et l'insuffisance de la formation à cet égard qui obligeait les élèves de la USP à aller chercher chez Donald Pierson le complément jugé indispensable⁸⁴.

Pour les jeunes étudiants de la fin des années 1930 et du début des années 1940, la USP est cependant un lieu extraordinaire d'ouverture à l'intelligence internationale qui n'a pas d'équivalent dans les autres villes d'Amérique de Sud. Les groupes en classe sont de petites tailles, les enseignants travaillent à temps plein à l'université, les programmes sont variés et les cours riches. Tous les étudiants perçoivent les études de sciences sociales à la faculté de philosophie comme un défi qui en vaut cependant la chandelle. Après les cours, les discussions de ces étudiants de bon niveau se poursuivent et embrassent les sujets les plus divers : art et politique surtout. Rapidement une revue culturelle est créée par les étudiants les plus entreprenants : *Clima*⁸⁵. Ces fondateurs sont modernistes en art et progressistes en politique. Ils veulent un Brésil différent, plus humain, moins conservateur et patriarcal. Les idées socialistes ou trotskistes font leur chemin alors qu'en 1937 le monde politique brésilien

personne et comme une personne mûre ». Le résultat final n'atteignait pas les exigences des normaliens mais dépassait selon Fernandes le niveau des écoles traditionnelles. Quand les Français seront partis, si l'on en croit le témoignage de Fernandes (1963), les professeurs brésiliens baisseront le niveau d'exigence théorique mais insisteront sur la complète maîtrise des savoirs fondamentaux, négligée par les Européens qui les considéraient sus ou facilement assimilables (Fernandes 1963).

⁸² Si l'on en croit Fernandes : « J'ai dû fournir de grands efforts pour obtenir des résultats bien précaires et je n'ai réussi que lentement à convertir une présence physique dans les salles de cours en interaction responsable » (Fernandes, 1963, p. 59). Il critique notamment certains enseignants qui ambitionnaient « dans le style européen de former un *scholar* typique, c'est-à-dire un type d'intellectuel qui n'aurait jamais trouvé au Brésil un climat permettant sa survie et qui aurait été pour le moins extravagant dans un milieu qui demandait une forme d'intellectualité militante » (idem).

⁸³ Voir par exemple Cardoso cité par Leoni (1997).

⁸⁴ Fernandes insistera tout au long de sa carrière sur la nécessité d'obtenir des crédits pour des recherches collectives. Il critiquait la continuation d'accords avec l'étranger pour des séjours d'enseignants au Brésil et demandait à ce que les crédits servent à la formation empirique des chercheurs nationaux.

⁸⁵ En plus de Candido, on trouve des amateurs éclairés d'art comme Decio de Almeida Prado (théâtre), Lourival Gomes Machado (arts plastiques), Ruy Coelho (littérature), etc.

entre dans la dictature et que Vargas ne cache pas son attirance pour le fascisme. Pour les participants à l'expérience uspienne, l'université pouvait ressembler à un foyer de lutte et de progrès au moment où la civilisation européenne chancelait.

La USP affiche donc clairement un projet intellectuel : former la génération qui allait faire franchir au pays le seuil de la modernité. Les sciences sociales dans ce cadre sont vues au départ comme un outil et pas une fin en soi. Il était demandé aux enseignants d'enseigner Durkheim et les grandes théories classiques mais pas de former des chercheurs ni de produire des recherches. Il n'y a ainsi pas de formation doctorale à la USP dans les années 1930-1940. Cela en dépit des projets des enseignants européens qui ne comptent pas seulement s'enfermer dans des bibliothèques et qui espèrent transmettre le goût et la curiosité de l'examen direct à des élèves peu portés à cela. Mais les contrats qui les lient à l'université insistent sur l'enseignement. La recherche est faite sur un mode personnel et improvisé pendant les fins de semaine et les jours de vacances⁸⁶. Souvent c'est l'occasion, par exemple pour Bastide ou pour Monbeig, de former les étudiants les plus intéressés à l'enquête empirique.

L'apport de Bastide

En sociologie, c'est à Bastide (dont le contrat est prolongé à cause de la guerre qui empêche les voyages) que Mesquita confiera la tâche de former la génération suivante de sociologues parmi les élèves prometteurs⁸⁷. Il voit, en accord avec son mentor Gaston Richard, sa venue au Brésil comme une occasion de dissiper l'effet du positivisme auquel les Brésiliens sont très attachés⁸⁸. Il veut également profiter de son séjour pour découvrir une civilisation nouvelle et étudier les phénomènes religieux. Comme on le sait, il s'intéresse dès le départ à la littérature brésilienne, mais aussi bien sûr au folklore et à la culture populaire afro-brésilienne. Ce qui a fasciné Bastide au Brésil, ce fut la culture brésilienne dans toute sa diversité. Dans les années 1940, il publie essentiellement des études de format divers (dont beaucoup d'articles de journaux) sur l'art brésilien et français, la poésie et les cultes afro-brésiliens. Il est préoccupé par la volonté de revaloriser l'héritage africain, mal apprécié par les intellectuels brésiliens de

⁸⁶ Dans le cas de Bastide, qui avait été engagé à la place du trop absent Lévi-Strauss, il était prévu qu'il ne pouvait pas s'éloigner beaucoup de São Paulo et toujours en laissant son adresse, dans le cas où sa présence pouvait être nécessaire pour des cours supplémentaires d'été. Bastide ne commence en fait ses recherches qu'en 1944 avec le candomblé à l'occasion d'un séjour dans le Nordeste. Notons cependant que dès la fin des années 1930 des revues tournées vers les exposés empiriques existent et permettent la divulgation des résultats de courtes enquêtes : la *Revista do arquivo municipal* de São Paulo qui commence en 1934 et *Sociologia* publiée par l'ELSP, mais largement ouverte aux auteurs de la USP.

⁸⁷ D'après son témoignage, il était assez proche de Mesquita, qui l'invitait régulièrement ainsi que d'autres enseignants dans sa fazenda.

⁸⁸ Voir les lettres de Richard disponibles à l'IMEC de Caen, dossiers Bastide.

la génération précédente. En cela, cette préoccupation rejoint les centres d'intérêt du jeune professeur socialiste à Valence au début des années 30 qui s'inquiète des conditions d'accueil des populations immigrées. Ajoutons que Bastide au Brésil ne construit pas une carrière sur la base de l'exploration systématique d'un sujet unique. L'université de São Paulo demande un travail important de la part des professeurs et l'approche de Bastide consiste essentiellement à assimiler de manière progressive la culture locale, érudite comme populaire. Il n'y a pas avant l'étude de l'UNESCO dans les années 1950 (voir plus loin) de grands budgets disponibles pour des études d'envergure et le Français fera régulièrement appel à ses étudiants. De plus, n'ayant pas l'intention de poursuivre de carrière au Brésil, il n'est pas engagé dans des luttes d'influence qui le conduiraient à construire une œuvre rentable en termes de visibilité dans le monde académique brésilien.

En matière de recherche empirique, l'activité de Bastide est principalement fondée sur le recueil d'une documentation de seconde main. Ses carnets de travail sur les populations noires⁸⁹ nous montrent que Bastide a surtout rassemblé des données statistiques et historiques. Au sujet de la discrimination par exemple, Bastide s'appuie principalement sur la presse noire, à laquelle il a consacré un article, et qu'il considère, par l'usage qu'il en fait comme une source suffisamment sûre. On sait néanmoins, par les témoignages existant, qu'il accordait une grande importance à l'observation *in situ* des phénomènes (en particulier les cultes religieux) et à la nécessité de connaître personnellement les acteurs sociaux. On trouve déjà dans son texte de 1931 sur les Arméniens à Valence une orientation nettement empirique, avec un contact prolongé auprès des enquêtés. Sa formation auprès de Gaston Richard (Voir Cuche, 2006) semble l'avoir orienté vers une sociologie plus empirique et moins spéculative que celle de Durkheim. Au Brésil, il affectionnait la présence dans les fêtes traditionnelles et les lieux de cultes, cultivant un goût parfois nostalgique pour un Brésil en train de disparaître. Ses notes de voyages nous montre qu'il s'intéressait essentiellement à l'art et aux cérémonies religieuses et aux objets, maisons, etc. Lors de son premier voyage long au Brésil, dans le Nordeste, il rassemble les données nécessaires à l'écriture du livre *Images du Nordeste en blanc et Noir* qui donne un aperçu de sa découverte du Brésil : observations parfois impressionnistes, parfois approfondies de l'art, de l'architecture, de la vie religieuse restituées dans une langue poétique qui mélange descriptions et analyses érudites. Ses carnets de notes d'Afrique montrent également des relevés précis faits dans des marchés : plan des lieux, types de marchandises, prix. Mais c'est en fait surtout pour le candomblé que Bastide s'appuie sur une expérience directe et sur des choses vues. Il n'était donc pas opposé à l'observation mais

⁸⁹ Certains de ces carnets sont disponibles à l'IMEC de Caen. Les dossiers de recherche de Bastide contiennent essentiellement des notes de lectures. Il y a très peu de notes de terrain.

il en faisait apparemment une source d'information parmi d'autres. Il est indéniable de toute façon que comme les autres sociologues français de l'époque, il plaçait les opérations intellectuelles de construction de l'objet avant le travail sur les sources.

Dans son enseignement, la « méthode » occupait ainsi une place importante mais en mettant (comme son prédécesseur Arbousse-Bastide) au centre de l'enseignement la différence entre « méthode » et « technique ». Ainsi le cours qu'il donne dans les années 1940⁹⁰ montre que l'essentiel consistait en un exposé complet d'épistémologie des sciences sociales. Cet exposé revenait longuement sur l'histoire et la logique de l'enquête sociologique. Différents types de méthodes étaient ensuite passés en revue : durkheimienne, comparative, monographique, etc. La méthode monographique recevait un certain nombre de critiques que reprendront plus tard les élèves de la USP au sujet des études de communauté. En dépit de son intérêt informatif, la monographie ne doit pas selon lui s'enfermer dans le localisme : elle doit au contraire pouvoir permettre les généralisations et donc s'ouvrir à la comparaison. La monographie de communauté serait ainsi en partie anti-sociologique car la société ne peut s'expliquer à partir d'un fragment isolé de l'espace. Mais elle est utile comme antidote à la généralisation abusive et représente un premier moment indispensable à la méthode expérimentale.

A la fin de ces exposés, Bastide réservait une petite place à la discussion de l'usage des « techniques », dont l'entretien, l'observation, les cartes, etc. Au sujet du questionnaire, Bastide affichait un enthousiasme limité en raison des difficultés techniques. La question de la représentativité, posant des difficultés majeures, devait être écartée pour les étudiants. Restait la question de la communication non verbale à laquelle l'enquêteur devait accorder la plus grande attention. Suivant les études américaines, Bastide reconnaît que l'entretien (avec ou sans questionnaire) est une « inter-action » et que tout ce qui se passe entre les parties doit être pris en compte. En outre, les problèmes de communication et de compréhension sont source d'une grande marge d'erreurs concernant la validité des réponses. On constatera cependant (voir plus loin) que la principale recherche de Bastide sur les Noirs dans les années 1950 utilisera massivement cette technique. Cela ne venait sans doute pas seulement de la tendance bien connue des méthodologues à ne pas appliquer ce qu'ils prêchent, mais aussi et surtout d'une conviction de Bastide exprimée aux étudiants concernant la sûreté des données : l'important dans une thèse, ce ne sont pas « les données que vous aurez mais ce que vous en ferez ». L'observation prenait aussi une petite place à la fin des notes de Bastide, mais ce qu'il écrit est superficiel et rapide. Il tire des travaux américains la distinction entre l'observation incontrôlée et l'observation contrôlée qui utilise des grilles, des fiches, des cartes et des

⁹⁰ Que l'on peut consulter sous forme de notes à l'IMEC dossier BST2 A1-03.03. Pour les idées d'Arbousse-Bastide voir son article de 1940 dans la revue Sociologia.

échelles. Il insiste également sur la nécessité de prolonger l'observation dans le passé par le recours à l'histoire.

A l'évidence, pour Bastide, les procédés destinés à recueillir des données concrètes et de première main ne sont qu'un élément mineur dans un ensemble plus vaste de procédures intellectuelles devant reconstruire la logique et le fonctionnement de domaines significatifs de la société. Mais, face à des étudiants brésiliens, forts peu préoccupés de la connaissance directe de leur société et confronté au défi de produire « un inventaire » des réalités du pays, le Français prit apparemment la décision d'insister, pendant les premières années de formation sur les travaux pratiques avant de passer à un enseignement plus théorique, sans doute jugé plus important⁹¹. On trouve dans ses dossiers laissés à l'IMEC, des devoirs d'étudiants servant d'exercices à l'usage des statistiques et de l'observation.

L'examen des travaux d'étudiants disponibles dans les archives de l'IMEC donne à voir la façon dont l'observation était utilisée. Bastide demandait à ses élèves de deuxième ou de troisième année d'effectuer une visite, seuls ou en groupe dans un lieu de culte désigné par lui : souvent des églises évangéliques. Les étudiants y passaient une ou deux heures, notaient ce qu'ils voyaient et entendaient et parfois conduisaient un rapide entretien informel. Le résultat final consistait habituellement en une description à plat, bien rédigée et précise mais sans intention analytique et en principe sans véritable conclusion. On décrivait les lieux, l'apparence des participants, le détail des cérémonies. Les descriptions n'étaient pas organisées dans un but précis, comme si l'intérêt du devoir était essentiellement d'entraîner le coup d'œil de l'étudiant. Certains tenaient à ajouter des hypothèses analytiques, mais il semble que ce n'était pas demandé. Bastide faisait quelques traits dans la marge pour les passages qui l'intéressaient : en principe des informations sur la nature du public (classes, races), les populations noires, les prières et les cantiques. Il ne considérait sans doute pas que ce type d'activité pouvait constituer l'armature principale d'une recherche. Le recueil de propos auprès d'informants semblaient apparemment au professeur comme à ses élèves un procédé plus efficace⁹².

Selon Bastide, le Brésil étant un pays jeune, les techniques américaines (le *survey*) semblaient particulièrement appropriées au « travail d'inventaire et d'aménagement » nécessaire à la connaissance du pays. Mais il soulignait également l'héritage lusitanien du Brésil qui en faisait un « pays vieux » et rendait nécessaire l'utilisation d'approches historiques. Il concluait

⁹¹ C'est ce qu'il déclare lui-même postérieurement : « Au début j'ai demandé beaucoup de recherches empiriques parce que ici on aimait une sociologie impressionniste, une sociologie élégante mais en dehors de la réalité. J'ai demandé beaucoup d'études de sociologie empirique aux élèves. Mais ensuite quand une sociologie brésilienne est apparue, j'ai demandé de la théorie. J'ai dit qu'il fallait tirer de la réalité une théorie brésilienne et pas imposer aux faits une sociologie née en Amérique du Nord ou en Europe » (Bastide, 1983).

⁹² Pour le Brésil, on peut se reporter notamment à l'introduction à *Le Candomble de Bahia* écrite par Fernando Henrique Cardoso (1999) : « Combien de fois en compagnie de Bastide n'ai-je pas parcouru îlots insalubres et favelas pour interviewer des gens pauvres, des Noirs, des Mulâtres, des femmes, des hommes, sur leur vie quotidienne, sur leurs préjugés de couleur et de race, sur leur religion ? » (Bastide, 1999, p. 9). Ce type de témoignage qui insiste sur un élément aujourd'hui à la mode de la pratique de la sociologie par un spécialiste qui s'est surtout illustré par ses travaux théoriques doit cependant être considéré avec prudence. Si Bastide aimait à l'évidence le contact avec la réalité brésilienne, il est moins évident que ses élèves aient passé plus que le strict nécessaire dans des travaux de « terrain ». Comme le remarque Cuche (2006) une convergence entre Bastide et l'école de Chicago tient à l'accent porté sur les relations concrètes entre les individus, ce qui recouvre pourtant des différences importantes en termes de méthodes d'enquête.

en soulignant que les nouvelles approches psychosociologiques développées aux Etats-Unis, et notamment les histoires de vie devaient permettre de pénétrer l'âme des habitants.

Si Bastide insistait fortement sur l'obligation de rigueur et la recherche de la vérité dans ses cours aux étudiants, ses procédures apparaissent cependant comme assez peu solides quand il s'agissait de faire la sociologie de la condition sociale des Noirs au Brésil.

Le caractère peu systématique des procédures d'enquête de Bastide est apparent dans ses travaux sur les races, qui montrent que la dénonciation d'un « problème social » passe avant les préoccupations techniques de recueil des données. Comme nombre de ses collègues, Bastide écrit contre les penseurs conservateurs, particulièrement ceux qui manifestent du mépris pour les Noirs ou de l'indulgence pour l'esclavage. Dans ces conditions, ses publications au sujet des relations raciales, dans les journaux comme dans les revues spécialisées, tiennent immédiatement pour acquis l'existence d'un fort racisme. Il n'y a pas cependant dans ses textes, avant l'enquête de l'Unesco, de tentative pour prouver ou évaluer ce phénomène. Il concède que ce racisme touche sans doute plus les classes moyennes noires que le petit peuple, mais ses analyses ne sont pas solidement étayées. Dans « rêves de Noirs » (1950), il cherche à montrer le poids du racisme et assimile pour ce faire les métisses à des Noirs et sur la base de 11 rêves interprétés avec beaucoup de liberté. Dans son article sur la presse noire (1951), il considère dans l'introduction comme allant de soi que les points de vue et plaintes des leaders (de classe moyenne et supérieure) des cercles noirs sont représentatifs de ceux du reste de la population de couleur. Il se fait l'avocat de l'idée exprimée par une partie de ces gens que les aspirations à la mobilité des « Noirs » (en fait des métisses le plus souvent) sont empêchées par le racisme. La question de ce que peut représenter ce groupe noir et celle du lien entre plaintes contre le racisme et ségrégation effective ne sont pas véritablement discutées⁹³. La situation des « Noirs » est envisagée par Bastide à partir des conséquences de l'esclavage et les « Noirs » sont moins dans ses textes sur le racisme des individus aux multiples inscriptions dans l'espace social que des non-blancs descendants d'esclaves (comme dans son texte sur le suicide des Noirs publié en 1952). La condition sociale des Noirs est comprise à partir de la mise en place d'un schéma d'évolution historique de l'acculturation et de la domination des anciens Africains, et pas par des enquêtes anthropologiques considérant les « Noirs » avant tout comme des individus dont les modalités d'existence et d'insertion dans la société ne sont pas déterminables avant l'observation (à la manière de Pierson). Quand il étudie la question de la criminalité des Noirs au XIX^e siècle⁹⁴, outre qu'il semble se fier aux statistiques disponibles, on voit qu'il propose des conclusions sur la base de suppositions non prouvées et d'ailleurs difficilement prouvables. Ainsi, pour expliquer la forte criminalité des esclaves, il conclut à la « démoralisation » due à l'esclavage. La prépondérance de crimes violents s'expliquerait par une mentalité pré-capitaliste non réfléchie, et un manque d'éducation surtout à la campagne. A la ville la « désorganisation » due à la migration serait le facteur principal. Dans nombre de ses articles Bastide utilise le même procédé rhétorique : ce qui est annoncé au début du texte comme une hypothèse devient une conclusion à la fin sans arguments décisifs. De là sans doute l'incompréhension face à la démarche de Pierson qui propose à la fin de son livre une série d'hypothèses, prises comme des conclusions péremptoires par Bastide et ses élèves mais que le chercheur américain considérait vraiment comme des hypothèses devant être confirmées par d'autres chercheurs.

⁹³ Dans son article sur le rêve, Bastide cite l'idée que les préjugés dont parlent les Noirs interviewés pourraient être un effet d'imagination, mais il choisit de ne pas discuter cette possibilité. Ses autres travaux reproduiront cette tendance : les arguments pouvant saper la démonstration sont cités en passant mais jamais affrontés directement.

⁹⁴ Texte d'une conférence élaborée en premier lieu par l'un des étudiants de Bastide (Mario Wagner) et complétée par lui ensuite. Voir archives Bastide à l'IMEC (dossier BST2.A7-02.05).

Le travail de Bastide au Brésil peut finalement être conçu d'une certaine manière comme une entreprise d'exploration des différentes dimensions du pays. En cela, il recoupe la figure du grand intellectuel érudit tel que le concevaient les Brésiliens. Ses élèves furent sensibles à cette curiosité comme à la rigueur française dans la manipulation des idées. Ses cours à la USP étaient d'ailleurs de façon certaine encore plus éclectiques que ses travaux puisque il sensibilisait ses élèves aussi bien à la psychanalyse qu'à la sociologie de Durkheim ou de Weber, à la philosophie de Bergson ou à la sociologie quantitative américaine. Ses anciens élèves relèvent systématiquement cette double caractéristique : Bastide insistait pour sensibiliser ses étudiants à cette forme de connaissance directe de la réalité tout en fournissant par ailleurs un enseignement (en français) classique de type « école normale supérieure ». Ainsi le maître français pu apparaître comme un intellectuel complet ouvert aux idées modernes, en même temps que comme un empiriste, même s'il sortait peu des salles de classe. En outre, son militantisme social modéré entraînait en résonance avec les désirs de changement de la jeune génération pauliste. Bastide aimait les Noirs, voulait une société moins brutale, plus « moderne » de même que ses élèves. La sociologie pouvait être utilisée selon le maître et les disciples pour aider à imposer ce type de positions. Mais on attendait surtout de lui qu'il forme à la recherche doctorale la génération suivante d'enseignants. Le séjour de Bastide se prolonge donc en fonction de ses obligations de formateur et pas de projets de recherche en cours. Dès 1951, il veut rentrer à Paris. Il a déjà formé Lavinia Vilela puis Mario Wagner (qui quitte la USP pour un poste fixe dans une autre faculté), Lucila Hermann, Gioconda Mussolini, Gilda de Mello e Souza. Mais il attend jusqu'en 1953 (en passant 6 mois à Paris et 6 mois à São Paulo) que le plus prometteur d'entre eux, Florestan Fernandes, achève son doctorat.

Les recherches des premières promotions de sociologues de la USP

Les études de communauté et l'histoire

Au début des années 1940, la USP compte en plus des professeurs étrangers certains enseignants brésiliens. La figure de proue des sociologues nationaux est Fernando Azevedo qui a commencé à publier 10 ans avant la fondation de l'Université. Il sera le pivot du monde universitaire pauliste avant que Florestan Fernandes ne le remplace dans cette position au milieu des années 1950. Intellectuel de grande culture, il s'intéresse comme ses prédécesseurs

à la synthèse historique sur la culture brésilienne ainsi qu'à la résolution des « problèmes nationaux »⁹⁵ et ferraille contre les sociologues amateurs, la sociologie non scientifique et le mouvement folkloriste. Il ne fait pas d'enquête de terrain, mais organise les activités d'enseignement.

Parmi les collaborateurs étrangers d'Azevedo, l'un des acteurs les plus notables de l'époque est sans aucun doute Emilio Willems, né en Allemagne mais élevé au Brésil. Il représente une figure de transition entre le Brésil et l'étranger car il enseigne à la USP et à l'ELSP et pratique une sociologie très influencée par les travaux américains⁹⁶. Willems suit la ligne des sociologues de Chicago : Redfield, Thomas, Warner, etc. Il commence ainsi ses travaux par une enquête sur la communauté allemande du Sud du Brésil, dans la perspective de l'étude de l'assimilation des étrangers : *Assimilação e populações marginais* (1940) qui a été regardé par la suite comme le premier exemple d'une sociologie scientifique faite par un Brésilien. C'est cependant bien une enquête à l'américaine dont il s'agit et qui sera d'ailleurs immédiatement saluée par Pierson⁹⁷. L'ouvrage est suivi sur un thème proche par *Aculturação dos Alemães no Brasil* (1946). Willems est aussi le premier à conduire de façon complète des études de communauté : *Cunha* en 1947, puis *Buzios* (avec Gioconda Mussolini) en 1952.

Cunha montre particulièrement l'influence de Warner sur Willems. L'observation tient une grande part dans le livre à tel point qu'elle sert de contrepoids aux déclarations par entretiens. Ainsi pour repérer la structure sociale de la communauté l'auteur ne se fie pas aux déclarations qui parlent seulement de deux groupes, mais suit les comportements observables (déférence, relations au travail, etc.) qui permettent de repérer une sorte de classe moyenne. A l'inverse des auteurs de São Paulo qui réfléchiront aussi sur les classes, Willems prend le parti de les dessiner à partir de l'observation et pas à partir d'un schéma théorique socio-historique plaqué sur la réalité. Dans Buzios le lecteur comprend sur quoi s'appuient les généralisations qui dans les livres des ethnologues sont souvent données sans lien avec des êtres et des situations concrets et identifiés. Des exemples et des anecdotes montrent sur quoi sont fondées les conclusions. Ainsi lorsqu'il s'agit de montrer la faiblesse du leadership institutionnalisé, le principal fait indiquant cette situation est cité (dès que le responsable officiel de l'entretien des routes eut démissionné il ne put obtenir hors service l'entretien minimal des routes par les habitants).

A la USP, Willems est critiqué par Bastide qui n'apprécie pas ces recherches de type naturalistes à la manière des Américains (Vila-Nova, 1998). Même si, à la fin des années 1930, le modèle de la recherche pour les pays d'Amérique latine vient des Etats-Unis, puisque il s'agit à la fois de décrire la société locale mais aussi de penser la transition entre le

⁹⁵ Voir *A cultura Brasileira* (1943) e *Canaviais e engenhos na vida política do Brasil* (1948).

⁹⁶ D'après l'interprétation que donnera Fernandes des étapes de la constitution de la discipline, Willems est le premier chercheur brésilien de la génération nouvelle, c'est-à-dire mettant en œuvre une véritable démarche scientifique.

⁹⁷ Son travail est reçu avec enthousiasme par l'Américain qui en fait un compte rendu dans l'*American Journal of Sociology* en 1942. (vol. 47, n°5, pp. 774-777). Il souligne le terrain de 5 ans, la mise en évidence d'un schéma d'analyse utilisable pour chercher d'autres faits ailleurs. Le seul reproche est de ne pas parfaitement maîtriser la littérature américaine : ainsi malgré l'effort de clarification scientifique des termes, celui de « contact » pourrait être mieux utilisé selon Pierson.

monde traditionnel et la société urbaine « moderne », la USP préfère les études plus ambitieuses sur l'évolution de la société. Les étudiants vont se trouver pris dans ces influences légèrement contradictoires : sociologie empiriste américaine, sociologie historicisante française et discussion des problèmes nationaux. Il est probable que les étudiants des années 1940 pensent que l'on peut décrire utilement le Brésil et prendre en même temps un recul historique avec une perspective large sur la société brésilienne.

Au début des années 1940, l'université a besoin d'intellectuels maison pour préparer le départ des enseignants étrangers, mais les places sont peu nombreuses et, sans doute, ardemment disputées. La première génération d'étudiants a grandi sous Vargas, a passé son adolescence sous l'*Estado Novo* et fait ses études pendant la guerre. Or, les années 1930-1945 sont fondamentales pour comprendre le Brésil moderne. Devenir adulte à São Paulo pendant la période vargiste signifie que l'on s'habitue à l'idée de la nécessité de l'intervention de l'Etat dans la vie sociale et économique et que l'on juge évidente la nécessité de moderniser le pays. Faire ses études dans une époque de dictature et de guerre représente de plus une expérience d'engagement inévitable dans les grandes questions politiques qui animent la planète. Les premiers étudiants de la USP sont donc politisés et tournés vers le progrès et l'avenir. Ils veulent participer à la grande avancée du pays qui a commencé en 1930 et doit se poursuivre dans le monde nouveau de l'après guerre⁹⁸. Mais il est aussi certain qu'ils songent à leur carrière, car les postes d'enseignants intéressants ouverts aux premières promotions ne sont pas légion. Ils vont donc tâcher de concilier les différentes influences : en alternant les deux positions (comme Lucila Hermann), en choisissant une voie unique (comme Florestan Fernandes) ou bien en cherchant une combinaison originale (comme Antonio Candido). La première thèse soutenue à la USP est en effet celle d'une étudiante appliquée reprenant successivement les positions de ses différents maîtres. Il s'agit de *Evolução da estrutura social de Guaratinguetá num período de 300 anos* soutenu en 1945 par Lucila Hermann⁹⁹, sous la direction de Bastide. Il s'agit en fait d'une étude de communauté mais présentée avec une perspective historique. Quand elle travaillait à l'ELSP (voir chapitre suivant), Hermann

⁹⁸ Cette aspiration ne concerne pas seulement les jeunes sociologues, mais une grande part des intellectuels de l'époque. L'idée d'une tâche de modernisation contre les restes de la société coloniale est bien résumée par un historien nationaliste comme Werneck Sodré (1945, p. 256) : « La grande tâche des jours actuels et de ceux qui suivront sera le recrutement dans une population si dispersée et inégale du plus grand nombre possible d'éléments pour une participation active à la vie de la communauté (...) Il est évident que seuls des changements fondamentaux dans la structure nationale, se débarrassant des résidus coloniaux, et ouvrant des possibilités nouvelles de travail, rendront possible une œuvre aussi immense. »

⁹⁹ Lucila Hermann fait partie de ces premières étudiantes formées d'abord à l'école normale d'instituteurs. Elle a ensuite suivi un cours de perfectionnement à l'institut d'éducation de la USP puis achevé une licence de sciences sociales toujours à la USP. Pour le *mestrado*, elle ira ensuite à l'ELSP.

avait pris la voie des études de communauté classiques. Dans sa thèse, les deux tiers du document sont faits de reconstitutions historiques à partir d'archives et l'importance des « idées générales » est soulignée¹⁰⁰. Florestan Fernandes, lui, choisira l'anthropologie historique tandis que Antonio Candido en 1954, avec *Os parceiros do Rio Bonito*, propose une synthèse originale entre ethnologie, histoire et analyse des problèmes brésiliens. Pour bien saisir l'importance de ces orientations divergentes dans la jeune sociologie brésilienne, il faut s'arrêter sur ces deux derniers protagonistes.

Candido et Fernandes : ethnologie, histoire, bibliothèque et terrain

Dans le contexte d'une université récente et de lignes de recherche encore à déterminer, deux jeunes étudiants aux profils presque opposés vont se distinguer au début des années 1940 et devenir assistants de Fernando de Azevedo : Antonio Candido et Florestan Fernandes. Tous deux partagent la volonté de faire avancer la science au Brésil tout en aidant à lutter contre le « retard » du pays. Ils sont aussi des militants de gauche engagés contre Vargas : Fernandes est militant modéré dans un groupe trotskyste tandis que Candido est socialiste¹⁰¹.

Issu d'un milieu aisé Candido¹⁰² était le plus prometteur de sa génération et il fut repéré par Azevedo dès 1942. Passionné de littérature, il est à l'origine de la création de la revue culturelle *Clima* grâce à laquelle le groupe d'étudiants le plus cultivé et le plus actif s'efforça d'utiliser la critique comme un moyen d'expression mais aussi d'action sur le monde des idées. D'un point de vue européen, il peut sembler étonnant que ce ne fût pas de commentaires politiques que se chargèrent les jeunes pionniers de la USP. Il faut cependant garder à l'esprit que dans la tradition intellectuelle brésilienne, la littérature joue un rôle central en tant qu'expression de la « brasilianité » et les étudiants cultivés préoccupés des progrès de leur pays ne pouvaient faire autrement que de s'y intéresser. En outre, la politique à cette époque est omniprésente et l'engagement esthétique vers une modernité à la fois

¹⁰⁰ L'auteur rassure ainsi le lecteur universitaire (et sans doute jury de sa thèse) page VI de l'introduction : « Il n'y a dans cet attachement aux faits aucun abandon des idées générales ». La deuxième thèse orientée par Bastide, de même, est un travail historique : *A moda no século XIX* par Gilda Rocha de Mello e Souza (1950). Lourival Gomes Machado travaillera, lui, sur le baroque.

¹⁰¹ L'activité politique ne fut jamais au centre de leurs activités (surtout pour Fernandes), ce qui n'empêche pas de considérer que les préoccupations politiques de ces jeunes intellectuels étaient vives. Fernandes publie ainsi régulièrement dans les journaux grâce aux recommandations de Azevedo. Il couvre par exemple en 1945 le congrès des écrivains brésiliens (contre l'*Estado Novo*). Voir Candido (1996).

¹⁰² Né en 1918 à Rio dans une famille cultivée (père médecin), il grandit dans deux petites villes du Minas. A l'université il suit les cours de droit et de sciences sociales (licence en 1941), mais consacre en fait une grande partie de son temps à la critique littéraire. Il est *livre docente* de littérature en 1945, docteur en sciences sociales en 1954 et finalement professeur titulaire de littérature comparée à la USP en 1974.

nationale et européanisante apparaissait comme une véritable forme d'engagement¹⁰³. Cela est vrai en particulier, dans la mesure où, pour tous à l'époque, un projet décisif consiste à bousculer la vieille structure patriarcale, rurale et conservatrice de la société brésilienne.

Au début des années 1940, à la USP, Fernandes, issue d'une famille très modeste d'immigrants portugais se trouve relégué dans l'obscurité parmi les étudiants mieux armés culturellement, notamment pour la compréhension des langues étrangères¹⁰⁴. Contraint à travailler pour aider sa famille alors qu'il était adolescent, il avait suivi un cours complémentaire à la place du lycée et était entré à la faculté après un enseignement préparatoire. Dans ses écrits biographiques, il dira avoir voué une grande admiration au jeune Candido sans réussir à se faire accepter par les meneurs intellectuels de la jeune communauté estudiantine. Il compense, dit-il, ses lacunes par un travail acharné ciblé sur les sciences sociales et la philosophie. En 1944, Fernandes achève brillamment ses études de deuxième cycle et occupe aux côtés de Candido le deuxième poste d'assistant de Fernando de Azevedo. On apprécie ses qualités de travailleur infatigable qui étudie en bibliothèque jusqu'à 14 h par jour pour dit-il essayer de « rendre compatibles » Durkheim, Marx et Weber. Le jeune Fernandes est convaincu de sa valeur et veut prendre une revanche sociale en devenant un sociologue de renom. Bastide remarque son intelligence à la suite d'un exercice d'enquête de terrain sur le folklore pour la correction duquel le jeune homme tient tête à l'assistante du maître français (voir Garcia, 2002). De là naîtra semble-t-il une amitié qui mènera Fernandes à quitter Azevedo pour Bastide¹⁰⁵. D'un point de vue institutionnel, ce passage présente également le double avantage de ne plus faire du jeune ambitieux le numéro deux auprès d'un maître, tout en le plaçant dans la position de remplaçant d'un professeur dont la durée de présence ne peut être indéfinie.

Antonio Candido entre littérature et sciences sociales

¹⁰³ Le mouvement artistique moderniste initié dans les années 1920 visait non seulement à régénérer l'art mais aussi à donner une impulsion nouvelle au monde de la pensée et de l'expression brésilienne. On trouve bien des exemples au cours de la période étudiée de la conviction que le modernisme comme « révision générale de la culture brésilienne » (l'expression est de Paulo Prado) concerne aussi l'histoire, la sociologie et d'une manière générale tout ce qui se propose de dire le Brésil, et ce faisant de le guider.

¹⁰⁴ La bibliographie existant sur Fernandes est très abondante et va toujours dans le sens des éloges et des hommages. La carrière de l'auteur est toujours envisagée sous l'angle de sa contribution à la sociologie brésilienne. On référera par exemple à : Martinez (1998), Ianni (2004), Cerquera (2004)

¹⁰⁵ Il passe alors de la chaire n°2 à la n°1, dans l'appellation de l'époque. En 1948 en effet on a séparé l'anthropologie et la sociologie en deux départements avec, pour le deuxième, deux chaires distinctes. L'une va à Azevedo, l'autre à Bastide.

Les travaux produits par les deux jeunes gens montrent leurs différences en matière de pratique de la sociologie. Candido aime l'enquête de terrain plus que la théorie. Ses premiers travaux montrent un réel goût pour l'enquête. Bastide oblige ses élèves à de courts exercices de recherche, notamment à l'occasion de ses déplacements à des rencontres folkloriques afro-brésiliennes. Certaines sont publiées, comme l'enquête de Fernandes sur le folklore ou celle de Candido sur les opinions des habitants vis-à-vis des festivités africaines. La comparaison de ces deux études permet de voir comment la question de la recherche, de ses buts et de ses pratiques pouvait être envisagée par les exécutants. Ainsi, alors que Fernandes publie une longue étude à vocation théorique, Candido choisit de rester plus longtemps que les autres sur le terrain et de donner la priorité à la qualité des informations recueillies. Il privilégie notamment les opinions recueillies de façon indirecte à l'insu des habitants (dans les bars, les parcs, les entractes au cinéma et les coins de rue)¹⁰⁶.

Entre 1945 et 1954 Candido travaille en même temps comme sociologue et critique littéraire. Sur la littérature, il publie *Introdução ao método crítico de Silvio Romero* (1945), *Brigada ligeira* (1945) et travaille entre 1948 et 1954 au livre qui assurera sa réputation, *Formação da literatura brasileira*. En matière de sociologie le premier travail d'envergure de Candido porte sur les petits paysans : *Os parceiros do Rio Bonito*, sa thèse de doctorat en 1954. Ce choix est en adéquation avec le courant de travaux de l'époque qui cherche dans la lignée des études de communauté américaines à décrire le changement social des zones traditionnelles en voie de modernisation. L'auteur apprécie visiblement d'être au contact du monde des métayers d'une fazenda de l'intérieur pauliste, qui est nouveau pour lui, et il s'occupe de décrire des problèmes et des comportements réels. Pour ce qui concerne la qualité de l'enquête, le livre est en tous points remarquables. L'argumentation s'appuie sur de véritables données de première main recueillies par différents moyens dont l'observation et des discussions libres avec des personnes côtoyées de près. Mais le plan du livre n'accorde qu'une place réduite aux choses vues, comme le voulait l'exigence de l'époque. On trouve une première partie historique, puis une deuxième partie ethnographique et enfin une troisième « sociologique » c'est-à-dire interprétative, l'objectif de Candido étant de concilier ces différentes approches. Les buts, enfin ne sont pas seulement descriptifs puisque l'auteur s'engage pour la réforme agraire et se préoccupe comme Euclides da Cunha de la partie oubliée du Brésil. La thèse recevra cependant en raison même de ces choix des critiques puisque on lui reprochera de « mélanger les méthodes » (sociologie, ethnologie) et les lignes

¹⁰⁶ Voir candido (1947) ainsi que le passage cité à la fin de la première partie de ce mémoire.

théoriques (Marx, Malinowski, et d'autres)¹⁰⁷. Candido propose en fait un type de sociologie hybride et personnel qui mélange observation et interprétation, style littéraire et vocabulaire sociologique, étude de communauté (qui doit dépasser la simple description) et enquête sur des problèmes sociaux.

Florestan Fernandes : ambitions théoriques au service d'ambitions professionnelles

Comme d'autres avant lui, Fernandes, est obligé de faire son *mestrado* à l'École libre de sociologie et politique (ELSP) puisque dans les années 1940, l'école est la seule institution du pays qui forme à la recherche à ce niveau. Pierson, qui dirige les activités de recherche sociologique, accepte de diriger les travaux de Fernandes mais rapidement, les deux hommes entrent dans des désaccords (notamment au sujet de la méthode à suivre) qui ont du être assez vifs, vus les caractères tranchés des deux personnalités. Fernandes dira par la suite que Pierson fut pour lui un parfait anti modèle en matière de recherche (voir Gemignani 2002.)

Fernandes avait en effet fait sienne la matrice intellectuelle classique française au ton spéculatif, érudit et philosophant. Il envisageait la recherche comme une activité de réflexion approfondie en bibliothèque et n'aimait pas pratiquer le terrain à la manière des anthropologues. Enfin, il est à peu près certain que Pierson devait dire ou faire sentir à ses élèves que la manière de pratiquer la recherche développée à Chicago était la seule véritablement scientifique¹⁰⁸. Les étudiants brésiliens avancés, convaincus de leur propre valeur ainsi que de celle de leur héritage intellectuel réagissaient parfois mal à ces affirmations. Il faut ajouter que Fernandes, politiquement à gauche appréciait la participation de Bastide aux revendications des intellectuels Noirs. Pierson, à l'inverse, bien que farouchement anti-raciste, se gardait de toute implication politique et était beaucoup plus centriste politiquement que beaucoup de ses étudiants. Il était certainement circonspect vis-à-vis du populisme de Vargas et de ses successeurs, bien que soucieux de ne pas manifester d'opinions politiques (y compris dans ses lettres). Il pensait enfin que la sociologie n'est pas au service d'idées politiques, fussent-elles progressistes, ce qui devait être interprété comme une posture de réactionnaire déguisé. Pierson, malgré tous ses efforts d'intégration a donc pu apparaître à de jeunes sociologues radicaux et brillants, comme un yankee arrogant, conservateur et ignorant des problèmes brésiliens.

Le *mestrado* de Fernandes sur les indiens Tupinambas, une tribu disparue, fut donc finalement dirigé par l'ethnologue Herbert Baldus et soutenu en 1947 (*A organização social dos Tupinambas*). Pour le doctorat, de retour à la USP, Fernandes choisit la même tribu avec un thème différent (*A função social da guerra na sociedade Tupi-Nambá- 1951*). A l'inverse de Candido, Fernandes est donc beaucoup moins novateur et cherche à faire ses preuves par une

¹⁰⁷ A ces critiques Candido répond en 1996, qu'il ne voyait aucune raison de ne pas assembler des sources d'idées disparates dans un livre de sociologie et que Marx, l'un de ses modèles à l'époque faisait de même avec Hegel, Smith, Ricardo, etc. (Jackson, 2001). Cela pouvait convenir à Bastide mais pas à des professeurs moins éclectiques. Mais c'est aussi le mélange des genres, dans un style littéraire qui avait des chances de rebuter ceux qui voulaient démarquer la sociologie « moderne » de ses racines essayistes.

¹⁰⁸ Comme on le verra plus loin. Sa correspondance avec certains de ses anciens élèves ne laisse pas de doute à ce sujet.

démonstration de rigueur méthodologique (c'est-à-dire la mise en place d'un schéma théorique d'exploitation des données, ici le fonctionnalisme). Il n'aime pas les enquêtes sur le terrain et préfère la fréquentation des grands auteurs qui lui donnent à la fois un bagage d'érudition et un moyen de prendre de la hauteur sur un monde social qu'il a surtout connu par le bas. Au lieu de choisir d'étudier par l'observation directe une communauté ou une ville, Fernandes prend le parti de l'érudition. Il se désolidarise ainsi du mouvement sociologique de l'époque qui valorise l'approche de « la réalité brésilienne », pour suivre les voies plus classiques de la reconstitution historique. D'après le propre témoignage de l'auteur, son travail de doctorat rédigé à partir des témoignages des voyageurs de l'époque coloniale, relevait de la gageure. Metraux avait dit qu'il ne pensait pas possible d'avoir une vue d'ensemble solide de la vie sociale de ce groupe et c'est pourquoi le jeune Fernandes, avide de montrer son talent et son application releva le défi sous la direction de Azevedo. Ce choix de sujet présentait l'avantage de permettre une progression régulière du travail puisque les documents indispensables étaient disponibles en bibliothèque. Fernandes s'enferme donc pendant des mois et rédige un texte incroyablement dense montrant non seulement une grande érudition mais aussi une grande maîtrise des idées sociologiques et ethnologiques telles qu'on les concevait à la USP. Le document final suscite à sa publication l'admiration des lecteurs de l'université (puisque il ne sera pas lu ailleurs) en raison de la somme de travail et de la rigueur d'analyse qu'il implique. Il est cependant aujourd'hui frappant de constater que la recherche de Fernandes passe assez rapidement sur les problèmes de reconstitution des mœurs d'une tribu à partir d'un corpus de témoignage très hétéroclite. On voit que l'auteur considérait que la sûreté des données passait après les prouesses intellectuelles de la reconstitution historique¹⁰⁹. En dépit des éloges, Fernandes ne fut cependant pas satisfait de l'accueil que l'on réserva à son travail ; il pensait qu'une telle thèse suffirait à établir sa réputation comme sociologue accompli¹¹⁰. Avec le recul, il paraît pourtant évident que dans le contexte politique agité de l'époque qui semblait impliquer des missions importantes pour la sociologie, se livrer à l'histoire d'une tribu oubliée était un choix peu judicieux. Fernandes avait pu penser que se contenter d'un effort purement intellectuel était une direction prudente pour une carrière de chercheur et qu'elle permettait de surmonter son handicap culturel de départ. Mais il montrait aussi qu'il acceptait une vision

¹⁰⁹ Il revient sur la question dans un texte publié en 1949 qui insiste sur le problème de l'approche théorique de la question de la guerre. La saisi de l'objet par les voies du fonctionnalisme est le point fondamental autour duquel tourne sa réflexion méthodologique. Les problèmes liés à la validité potentielle des récits à partir desquels il travaille passe ensuite. La valeur des descriptions est ensuite jaugée grâce à des comparaisons entre auteurs. La critique historique des documents et la discussion minutieuse des possibilités ouvertes par le travail sur ces textes est cependant en grande partie laissée à l'autorité d'autres auteurs.

¹¹⁰ Voir Garcia (2002).

traditionnelle des sciences sociales dans laquelle la manipulation des idées et la spéculation historique dominant.

Il est difficile de savoir, avant que Fernandes ne s'impose, comment ont été gérées les inévitables tensions entre les deux dauphins d'Azevedo, car les témoignages publiés après coup s'efforcent systématiquement de donner l'image d'une parfaite camaraderie. Candido en particulier, qui au départ snoba son cadet prolétaire a toujours veillé par la suite à dresser un portrait dithyrambique de celui qui allait dominer la sociologie nationale par la suite. Les textes disponibles donnent en tout cas à supposer que Candido s'est retiré de l'activité sociologique de la USP (en 1958) car les lettres l'attiraient plus que la sociologie qu'il trouvait trop formelle. D'après ce qu'il a dit de lui-même, il aimait à la fois l'exploration de la réalité vécue par les gens et l'analyse écrite en style fluide et littéraire. Dans les années 1940 et 1950 il mène de front analyse littéraire et sociologie, ce qui réduit l'ambition de ses projets comme sociologue¹¹¹. Aucun des deux jeunes auteurs ne semble en fait parfaitement répondre aux attentes de ceux qui espèrent à l'époque une sociologie nationale à la fois originale, rigoureuse et permettant de résoudre de façon nouvelle les « problèmes » brésiliens. L'étude sur les relations raciales dirigées par Bastide va changer la donne en permettant à Fernandes de s'affirmer comme le grand sociologue brésilien de l'époque. Lucila Hermann meure au moment du déroulement de l'enquête et Candido travaille à d'autres projets. Fernandes va être tiré de ses spéculations sur les indiens par Bastide qui, occupé par son poste en France a besoin d'un chercheur compétent pour diriger les travaux.

Bastide et ses élèves dans l'enquête de l'Unesco sur les races

Au début des années 1950, Bastide saisit l'appel de la revue culturelle *Anhembi*¹¹² et celui de l'Unesco¹¹³ pour réaliser une grande étude sur les préjugés et la ségrégation à São Paulo et ainsi mettre à profit les talents de certains de ses élèves : Lucila Hermann, Virginia Bicudo,

¹¹¹ Il ne faut pas oublier, d'un autre côté, que dans les années 1940 la sociologie n'a pas encore le prestige qu'elle aura dans les années 1960. Les disciplines nobles restent l'histoire, la science politique et les études littéraires. Les grands noms des sciences humaines et sociales entre 1930 et 1960 n'ont pas écrit que de la sociologie (Cardoso, da Matta, Ruy Coelho, Nunes Leal, Buarque de Holanda, Caio Prado Jr., etc.) et ceux de la génération suivante s'illustreront par l'économie (Cardoso, Furtado).

¹¹² La très francophile et anti-vargiste *Anhembi* est fondée en 1950 et dirigée par Paulo Duarte. Duarte (né en 1894) avait participé à la semaine d'art moderne et plus tard à la fondation de la USP. Il fut également rédacteur en chef de *l'Estado de São Paulo* et enseigna la philosophie à la USP. C'est l'une des figures centrales du monde intellectuel pauliste dans les années 1940-1950.

¹¹³ Le projet Unesco sur les races est conçu par Arthur Ramos dès son arrivée à la tête du département de sciences sociales de l'organisme international (Maio, 1997). Il pense comme d'autres avant lui (notamment Park et Métraux) que le pays représente une sorte de cas d'école de l'entente des races, bien qu'il ne nie ni les inégalités sociales, ni le racisme. L'une des intentions de Ramos est de faire le point sur les aspects positifs et négatifs du cas brésilien, en ayant à l'idée, la discussion, du concept de démocratie raciale que l'on associe généralement à Freyre.

Renato Jardim et Fernandes. Florestan Fernandes accepte de le suivre, non sans hésitation car il n'a aucune envie de se rendre sur le terrain¹¹⁴. Mais point n'en est besoin puisque Bastide lui promet que des assistants s'en chargeront et que les tâches des directeurs sont de tracer les lignes en fonction des idées de Bastide. Le projet, qui est rédigé par le jeune chercheur avant l'enquête empirique, est tout entier fondé sur la nécessité de valider un schéma socio-historique préexistant et dont les grandes lignes ont déjà été définies par Bastide. Les Noirs et les Métisses y sont considérés comme des groupes valides en soi et ayant une existence réelle grâce au racisme qui permet de reproduire le système de domination économique en maintenant une partie de la population en position de marginalité. L'enquête est conduite à partir de cette conception déjà formalisée de ce que doivent être les résultats.

Le projet rédigé par Fernandes et publié en 1951 ne laisse aucun doute à ce sujet. Il s'agit pour lui de préciser la nature et les fonctions du « préjugé racial » en relation avec les évolutions dans le temps de la société. Il n'est à aucun moment envisagé de poser la question de l'existence de groupes raciaux homogènes, ni de mettre en question l'existence du racisme. Il s'agit au contraire de trouver des arguments montrant que le racisme ségrégant existe et qu'il a une « fonction » différente de celle repérable pendant l'esclavage. Pierson est l'une des cibles du livre, en dépit du fait que le reproche consistant à prendre Bahia comme échantillon des relations raciales est sans valeur puisque São Paulo est un lieu encore moins représentatif. En 1957, Bastide donnera une interprétation particulière de la recherche et de son contexte. Les travaux des Américains et des élèves de Freyre auraient montré une absence relative de préjugés raciaux et de ségrégation dans les zones rurales ou traditionnelles qui trancheraient sans doute avec São Paulo où l'industrie est susceptible de conduire à plus de concurrence. Un indice en serait donné par la constitution du « Front noir » et par les revues noires (en supposant que ces groupes soient représentatifs des sentiments des Noirs plus modestes). Les enquêtes de Costa Pinto qui avancent l'idée d'un racisme fort mais nié en seraient un second indice. Dès lors, l'étude sur São Paulo ne cache pas qu'elle part de l'existence d'un racisme exacerbé. L'une des questions à l'étude est : « Le préjugé n'existant que dans la mesure où il remplit une fonction, comment a-t-il pu subsister et quelles modifications a-t-il pu subir à chaque changement de la structure sociale pauliste ? ». La synthèse proposée n'a pas d'autre but que de réaffirmer le point de vue de Bastide. Les commentaires postérieurs de Fernandes vont dans le même sens¹¹⁵.

La recherche de terrain n'a pas pour but de vérifier l'existence éventuelle de « races » sociales, ni de connaître l'état éventuel de leurs relations, mais de documenter l'existence d'une stigmatisation des Noirs qui est conçue comme menant logiquement à leur mise à l'écart sur

¹¹⁴ Il existe plusieurs versions légèrement différentes de la scène au cours de laquelle Bastide aurait fini par convaincre son élève de lui prêter assistance. D'après Fernandes, Bastide aurait insisté pour obtenir son aide pour l'enquête, sans succès car le jeune homme voulait achever son étude sur les Indiens. Au terme de la dernière demande, Bastide sort de la pièce, puis passe une dernière fois la tête par la porte en disant « Je collecte tout le matériel, vous n'aurez qu'à travailler sur les données. Vous acceptez ? » Fernandes, qui a pourtant assis sa réputation de chercheur sur cette enquête, n'hésitera pas, longtemps après, à confier qu'il n'a accepté qu'à condition de ne faire aucune enquête directe (Marcos Chor Maio, 1997).

¹¹⁵ En 1995, Fernandes décrit de la manière suivante son objectif à l'époque : « C'est une étude de relation raciale, mais qui n'est pas faite pour venir à bout de la problématique dans les termes qu'utilisèrent les Américains pour parler de relation raciale, avec une analyse qui n'interroge ni la société, ni les classes, ni le capitalisme. La seule étude faite dans notre perspective est celle de Myrdal » (p. 15). En 1978, il dit s'être nourri de ses idées socialistes et du passé de migrants de sa famille

un plan socio-économique. Il s'agit aussi de faire le procès de la société capitaliste et autoritaire née de la colonisation européenne, et pour cela, les idées sont plus importantes que les données empiriques. Mais la thèse s'appuie aussi sur une certaine conception de la sociologie, très importante chez Fernandes : la sociologie est différente de l'anthropologie et lui est supérieure. Fernandes conçoit la sociologie comme l'ensemble des démarches intellectuelles permettant de saisir la structure et la dynamique d'une société complexe dans son ensemble et elle ne peut être confondue avec l'ethnologie aux vues essentiellement descriptives, valable pour les villages ou les peuplades. En même temps, la sociologie permet de relever les « problèmes » les plus profonds de la société. Faire la sociologie des relations raciales signifie penser l'interaction entre racisme et société dans le long terme, sur le modèle de Durkheim. Les préjugés raciaux sont donc décrits comme un héritage de la période coloniale qui sert à maintenir la discrimination. A l'époque du livre, la discrimination se maintiendrait sur la base d'intérêts de classe et alimenterait le racisme. L'idéologie de la paix raciale sert alors à occulter les discriminations. Il n'est pas question pour les auteurs de fonder l'enquête sur les faits nouveaux que peut apporter une recherche par observation sans hypothèse de départ. Le recueil des données et les compléments d'enquête qualitatifs sont donc confiés aux assistants de recherche et aux collaborateurs. Lucila Hermann et Renato Jardim Moreira (recevant 500 dollars chacun) qui font le gros du travail de terrain sont aidés par des leaders d'associations noires.

Dans ce contexte, l'enregistrement de plaintes contre le racisme et le recueil de déclarations racistes est la matière principale de l'enquête de terrain. Alors que Pierson, inspiré par Blumer (voir plus loin) pense que l'on ne peut fonder une analyse approfondie au sujet des races sur une attitude comme le « racisme » mesuré par des déclarations, Fernandes et Bastide font coïncider proverbes, plaintes verbales et déclarations et fondent une théorie socio-historique du préjugé racial : les déclarations servent à montrer que le racisme existe bel et bien.

Alors que le plan initial prévoyait l'utilisation de l'observation, ce sont essentiellement des questionnaires et des déclarations lors d'entretiens informels et formels qui sont utilisés. L'observation en effet ne parvient pas à montrer l'existence d'un racisme effectif. Par exemple, dans les quartiers pauvres, Bastide est obligé de reconnaître que les visites qu'il a faites ne révèlent aucun signe de racisme. Ce sont donc essentiellement les plaintes de certaines personnes qui vont fournir les arguments et les preuves. Le dispositif d'enquête étant conçu avec les leaders des mouvements noirs qui ont fournis eux même une partie des données, il n'a pas été difficile à Bastide, qui se charge de l'exploitation des résultats, de « prouver » que le racisme existe même au sein d'une même classe sociale. Ainsi, un ouvrier déclare que « après le travail, la couleur réapparaît », ce qui semble suffisant pour prouver un racisme effectif à l'usine. Par ailleurs, les Blancs interrogés sont uniquement ceux susceptibles d'avoir les points de vue les plus racistes : vieilles familles traditionnelles ou familles immigrées. Quand un informateur noir se plaint d'être discriminé, l'argument est jugé décisif. En revanche, quand les répondants blancs ne montrent pas

de préjugés, les auteurs concluent que l' « idéologie de ne pas avoir de préjugé » est à l'œuvre et sert à cacher les véritables sentiments.

Le résultat définitif de la recherche incorpore en plus du texte rédigé essentiellement par Fernandes, des contributions de Nogueira, Bicudo et Hermann qui sont révélatrices de la méthode. Bicudo (1953) procède à l'administration de questionnaires auprès de 130 classes de 3^e de la ville de São Paulo. Le but est de tester l'effet du racisme dans les relations quotidiennes. Le dispositif d'enquête et les modes d'interprétation révèlent une orientation préalable nette.

On demande ainsi aux enfants à côté de qui ils veulent s'asseoir ou ne pas s'asseoir et pourquoi. La seule explication vraiment discutée est celle du racisme, au détriment de certains aspects techniques importants (ainsi les enfants sont classés en groupes de couleur selon l'opinion des enquêteurs, 86 % des enfants sont blancs, ce qui limite forcément les choix, et les autres caractéristiques des enfants, à part la couleur et la nationalité, ne sont pas vraiment prises en compte). Le schéma implicite retenu est que les « Noirs » sont avant tout des « Noirs ». Les résultats montrent que les Blancs sont très légèrement préférés mais qu'ils sont aussi très légèrement rejetés. Parmi les explications fournies par les élèves, la race intervient dans leur choix (mais on ne sait pas de quelle manière, ni ce qu'entendent les différentes parties par « race ») dans 0,22 % des cas. En dépit de ces résultats peu probants, l'auteur conclut à l'existence d'un modèle racial dans la sociabilité des élèves et affirme que le rejet des Blancs s'explique par leur propre rejet des autres. Des spéculations psychologiques sont faites ensuite à partir de ces résultats statistiques. La rareté des expressions racistes est attribuée à de l'autocensure.

L'effet de la classe sociale, des résultats scolaires et des comportements en classe n'est discuté que partiellement grâce à des entretiens conduits auprès de 29 familles, correspondant à des élèves appréciés de leurs collègues. Les questions ne sont pas citées dans les articles ni les réponses et moins encore les principes d'interprétation de ces réponses. Ces élèves étant souvent blancs, l'auteur affirme, sans véritable argument à l'appui, que le fait d'être blanc est associé à de bonnes qualités personnelles. Quand un Noir est choisi, cela signifie pour l'auteur que la charge de l' « identité noire » peut être dépassée en montrant des « qualités de blanc ». Les courtes visites aux familles noires sont pour l'auteur une occasion d'affirmer, sans démonstration, que les Noirs manifestent une hostilité contre eux-mêmes en raison d'une assimilation du « modèle du Blanc », ainsi que d'autres conclusions psychosociologiques (difficilement démontrables) sur l'éducation, la vie de famille, etc.

Hermann (voir le résumé fait par Bastide en 1956) a administré un questionnaire auprès de 228 étudiants. Il s'agissait de tester l'existence des stéréotypes de couleur, voir leurs effets sur les préjugés de couleur et anticiper des attitudes discriminatoires. En dépit des travaux américains diffusés par Pierson et bien connus des auteurs de l'enquête, il s'agit donc de prouver par des questions sur les « attitudes » que les stéréotypes racistes sont assimilés par les petites classes moyennes blanches et qu'ils produisent des opinions et des comportements racistes. L'inadéquation entre un tel projet et la méthode n'est pas discutée, pas plus que la réalité du « groupe noir » et du groupe « mulâtre », posée comme allant de soi¹¹⁶.

¹¹⁶ Pourtant, dans un courrier personnel à Bastide, Pierson, qui connaissait les méthodes du Français le met en garde contre le danger dans une recherche sur les races de passer directement des déclarations sur les préjugés à

On ne connaît pas la couleur des répondants, et les questions ne portent que sur la couleur et pas sur les autres critères d'appartenance sociale (dont la classe sociale) alors que c'est l'un des aspects centraux des débats sur le racisme au Brésil depuis l'enquête de Pierson à la fin des années 1930. L'élément central de la démonstration du racisme tient aux attitudes déclarées au sujet des mariages. Le second élément est le fait que les répondants indiquent assez souvent avoir des domestiques blancs, ce qui autorise Bastide à conclure, sans discussion ni argument probants : « (...) ce qui indique la force des stéréotypes sur la paresse ou l'honnêteté des gens de couleur dans la classe moyenne » (p .151). En dépit de l'introduction et de la conclusion, prudentes, le texte traite comme prouvé que le racisme est effectif, grâce à des glissements progressifs d'une notion à l'autre (stéréotypes, opinions, comportement).

La troisième enquête annexe est celle de Oracy Nogueira, disciple de Pierson et qui ne faisait pas partie du groupe des fidèles de Bastide. Comme on le verra dans le chapitre suivant, Nogueira est l'un des rares sociologues brésiliens de l'époque à avoir pris au sérieux l'observation comme moyen de connaître la réalité sociale. Ses conclusions fondées sur l'observation des relations ordinaires au sein d'une petite ville de la région de São Paulo sont plus précises, plus originales et moins dogmatiques que celles de Fernandes et Bastide.

Son enquête est incorporée au document final de Bastide et Fernandes d'une manière peu ordinaire, puisque deux contributions sont signalées dans le sommaire, alors qu'une seule apparaît dans les faits et qu'elle n'est pas prise en compte dans les présentations introductives (Cavalcanti, 1996). Il semble que les textes de Nogueira aient donc été ajoutés au dernier moment et qu'on en a retenu que ce qui allait dans le sens des idées des auteurs. Lors de son enquête à Itapeninga, il relève en effet des faits qui nuancent les accusations de racisme pour le Brésil : les relevés statistiques officiels sur les races font passer comme Blancs une partie importante de la population qui dans les faits est vue comme métisse. Il constate, notamment en citant des scènes observées, que la façon dont les gens perçoivent la couleur est tout à fait variable et liée aux caractéristiques sociales, familiales des observés ainsi qu'à la couleur de l'observateur. En matière d'ascension sociale, la couleur est une gêne si elle est prononcée, mais elle n'est en rien absolue. Un individu ne se réduit pas à sa couleur et la couleur blanche n'est pas une garantie de réussite sociale. La réussite des gens de couleur ne gêne personne et elle est reconnue unanimement. Cependant c'est surtout par le métissage que la mobilité intergénérationnelle se fait. Les réussites sociales des Noirs tendent donc à être absorbées par le groupe « blanc », par le blanchiment progressif de génération en génération qui laisse finalement les gens les plus foncés au bas de l'échelle sociale. La mauvaise image de la négritude est donc entretenue sous la forme d'un encouragement discret au blanchiment et par l'association entre valeurs sociales élevées et couleur claire.

Le livre de Bastide et Fernandes, trop long, ne fut publié que sous une version abrégée, mais il eut un grand retentissement. Pour ceux qui s'intéressèrent au sujet, il représenta la contribution majeure des Brésiliens à l'étude des relations raciales. Comme souvent dans ce type de cas¹¹⁷, la question de la validité des méthodes fut oubliée et l'on ne retint que les idées, considérées comme définitivement prouvées. Le livre permettait en effet de s'opposer à Freyre à qui Bastide avait depuis longtemps associé l'idée de démocratie raciale et à Donald Pierson

des conclusions en termes de discrimination (lettre du 18 mai 1951, archives Bastide de l'IMEC- dossier BST2.C2-01)

¹¹⁷ Voir les remarques de Chapoulie (2001b) au sujet du *paysan polonais* de Thomas et Znaniecki.

placé arbitrairement dans le même camp que Freyre (et accusé d'ethnocentrisme). Ce débat comme les autres à cette époque, ne peut être compris sans étudier la sociologie de Pierson à l'ELSP, objet du chapitre suivant.

Conclusion du chapitre

Les travaux de recherche empirique entre la fin des années 1930 et le milieu des années 1950 ne sont pas nombreux. Il existait des moyens de publier des enquêtes mais le public manquait. La population estudiantine était encore réduite et les acheteurs devaient se trouver parmi les classes moyennes cultivées et les gens de l'administration. Par ailleurs, les chercheurs étrangers avaient peu de temps pour les recherches et se sont tournés vers des travaux généraux, notamment de description de certains aspects du pays. Il n'y avait ni budgets, ni véritable équipe de recherche. La recherche est alors un sous produit de l'enseignement. La jeune génération brésilienne publie donc dans les journaux des textes engagés et cherche parallèlement à assurer sa position institutionnelle grâce à des thèses de qualité. Les étudiants travaillent donc encore largement sous l'influence de leurs maîtres qui peuvent avoir des positions différentes. Les chercheurs qui passèrent par l'ELSP reçurent un point de vue se démarquant de ceux de la USP et y réagirent de façon variable : conciliation, refus, combinaisons originales. Mais l'enjeu était de toute façon universitaire. Seule la recherche de l'Unesco a permis une grande publicité aux auteurs. Le point commun à ces travaux fut cependant d'amorcer le mouvement de description du changement social au Brésil. Se démarquant des essayistes de la période précédente, les chercheurs des années 40-50 vont se confier pour tâche (à l'exception de Fernandes au départ) de montrer précisément comment vivent les Brésiliens modestes et pas de dire comment le pays doit se redresser à partir d'une analyse des élites.

Dans ce contexte, la question des données et de leur recueil passe après le refus de la spéculation gratuite. L'adversaire, dans les années 1940, est constitué par la figure du juriste qui projette ses propres sentiments sur le Brésil, sous le déguisement de l'analyse « scientifique ». L'enseignement des Français d'ailleurs est tourné vers les aspects épistémologiques de la pratique sociologique : définition des concepts et rigueur des déductions logiques. En même temps, cette sociologie est très soucieuse de placer en tête de son programme la lutte contre les idées réactionnaires. Candido plaide pour la réforme agraire, Bastide milite pour la réhabilitation de l'art nègre, et le grand projet de l'Unesco sera transformé à la USP en croisade contre le racisme et l'idéologie de la démocratie raciale. Dans

le cadre de cette dernière recherche, les techniques les plus « modernes » sont appliquées : essentiellement les entretiens et les questionnaires. Mais les données sont vues comme des éléments de confirmation des idées de départ. En ce sens, la recherche empirique reste soumise aux analyse théoriques et historiques, de la même manière que les approches « ethnographiques » ne sont vues que comme un accès possible aux éléments matériels facilitant la grande synthèse sociologique. Le type de sociologie conduit par Pierson dans l'institution concurrente n'est pas regardé comme pertinent : ce n'est pas à l'enquête seule de fournir des idées nouvelles ou de mettre en évidence des faits surprenants. La sociologie brésilienne qui se constituera dans les années 1950 restera marquée par cette matrice initiale.

Chapitre 3

LES AMERICAINS, PIERSON ET L'ECOLE LIBRE DE SOCIOLOGIE ET DE POLITIQUE

L'histoire de la sociologie au Brésil est souvent racontée par des anciens élèves de la USP. Il en résulte que l'importance de l'institution concurrente dans les années 1940-1950, c'est-à-dire l'ELSP n'est pas toujours perceptible pour les non initiés. Pourtant, cette institution qui a compté pendant plus de 10 ans Donald Pierson à sa tête a constitué une « tête de pont » de l'influence américaine au Brésil, a offert les premières formations doctorales de sociologie et a permis par sa revue *Sociologia* de faire dialoguer la sociologie européo-brésilienne avec l'école de Chicago. Le rôle de Pierson dans le développement de la sociologie au Brésil est

donc fondamental alors qu'il est généralement abordé de façon superficielle par les spécialistes brésiliens, soucieux de montrer le talent des nationaux. Les raisons de cette mauvaise presse dont souffre aujourd'hui Pierson tiennent au climat anti-américain de l'époque, au débat sur les races qui conduira la USP à interpréter de manière tendancieuse les travaux de cet élève de Park, mais aussi à l'animosité de Florestan Fernandes, patron de la sociologie brésilienne à partir de la seconde moitié des années 1950. En matière de méthodologie, Pierson formera une génération entière à l'enquête de terrain et se fera l'avocat des recherches inductives par observation. Après son départ, ce type d'approche ne sera plus véritablement défendue, si ce n'est par certains de ses élèves ou par les anthropologues américains de Columbia travaillant en Amazonie.

Une institution originale mise en place pour le patronat et l'administration

L'ELSP est fondée en 1934 et commence à fonctionner un peu avant la USP. Mais les intentions des créateurs et les sources de financement ne sont pas les mêmes. C'est essentiellement le patronat local (avec à sa tête le très influent Roberto Simonsen¹¹⁸) qui fournit les ressources¹¹⁹ dans le but de disposer d'une institution capable de former des cadres administratifs pour le pays. L'objectif est clairement de favoriser le progrès technique et l'efficacité administrative par un enseignement moderne et dynamique, conçu contre le système des chaires universitaires (Pastore et Berlinck, 1963). Cette initiative n'est pas soutenue par les autorités éducatives : au début l'école n'est reconnue ni par l'Etat de São Paulo, ni par l'Etat fédéral. Les institutions paulistes préfèrent investir dans la USP, une institution moins originale, plus élitiste et plus tournée vers l'Europe. Les problèmes d'argent récurrent nuiront d'ailleurs au bon fonctionnement de l'école et obligeront les responsables à demander des aides aux fondations américaines¹²⁰.

¹¹⁸ Roberto Simonsen (1889-1948), né à Santos est ingénieur de formation. Il fonde une entreprise de BTP au moment de la première guerre mondiale qu'il fait fructifier à l'aide de nombreux contrats obtenus grâce à l'amitié du ministre de la guerre de l'époque. Il participe ensuite au mouvement constitutionnaliste de 1932 et à la formation de l'ELSP où il enseignera l'histoire économique. Il est député fédéral de 1933 à 1937 puis sénateur en 1945 et reste la figure dominante du patronat pauliste dans les années 1930-1940.

¹¹⁹ Il faut y ajouter d'autres patrons fortunés ainsi que la compagnie de chemin de fer. Voir Pastore et Berlinck (1963).

¹²⁰ On trouve dans les archives de Pierson à l'Unicamp (AEL) des demandes de financements notamment à la fondation Rockefeller. L'ELSP y est présentée comme la seule institution à ne faire que des sciences sociales, sans pressions gouvernementales et la seule à incorporer des Américains dans l'équipe enseignante. Les témoignages des acteurs de l'époque disponibles dans les livres publiés reviennent systématiquement sur l'insuffisance des financements à l'ELSP comme à la USP. Mais dans cette dernière, les conditions de travail et les salaires étaient excellents ; c'est pour la recherche que les crédits n'existaient pas car la faculté n'avait pas été créée pour cela. A l'ELSP, en revanche, la correspondance de Pierson permet de constater que l'argent manquait pour le fonctionnement ordinaire. Pierson les premières années n'a pas de secrétaire mais il était parvenu à faire financer ses études de communauté. Sa rémunération propre était assurée en partie par la *Smithonian Institution* (Voir par

Les cours à l'ELSP durent trois ans et incorporent au cursus la sociologie, la psychologie, l'économie, l'anthropologie, les sciences politiques, le service social. La première année, on accueille 219 élèves (en ajoutant aux élèves inscrits les auditeurs) puis à peine 53 la seconde année. Il est en effet difficile de recruter des étudiants, car l'école n'est pas reconnue par les autorités éducatives. Les enseignants se plaindront donc régulièrement du faible niveau des étudiants que l'on arrive à attirer à l'école. Une partie de ces étudiants avait une activité professionnelle parallèle. En 1944, la sélection se fit plus sévère, afin d'augmenter le niveau général.

Le corps enseignant est formé spécialistes brésiliens mais aussi d'Américains¹²¹. Certains resteront plusieurs années (comme Samuel Lowrie diplômé de philosophie de Columbia, qui enseigne à l'ELSP de 1934 à 1939), d'autres feront des séjours plus courts (Horace Davis, par exemple ne reste qu'un an). Les chercheurs américains viennent avec l'idée d'enquêter. Lowrie, notamment est intéressé par les enquêtes quantitatives et qualitatives sur les conditions de vie des classes populaires (voir Lowrie 1938a). Il étudie peu de temps après son arrivée les ramasseurs de déchets ce qui représentait une nouveauté par rapport à la tendance habituelle au Brésil de s'intéresser aux élites politiques et économiques. L'équipe enseignante est renforcée par Willems pour les études de communauté et Herbert Baldus¹²² pour l'ethnologie. Dès le départ, l'ELSP se dote d'une organisation tournée vers la recherche. Ainsi, en 1938 la revue *Sociologia* est fondée par Emilio Willems et Romano Barreto. Cette revue, qui passera rapidement sous la responsabilité de Pierson, va représenter un instrument de divulgation de la sociologie empirique absolument sans égal à l'époque. Dès le départ, des articles pédagogiques, des traductions et des résumés de travaux en cours sont destinés à permettre au lecteur curieux (en principe les élèves des écoles normales ou de l'université) de se

exemple la lettre du 13 avril 1963 à Anisio Teixeira, dossier 10). Quand Pierson arrive à l'ELSP, il est d'ailleurs stupéfait des mauvaises conditions de travail par comparaison avec la USP (voir lettre à Park du 12 novembre 1939, dossier 23). On doit essentiellement à la malveillance de Fernandes l'idée, parfois admise aujourd'hui sans guère de prudence, que l'ELSP était plus favorisée que sa concurrente.

¹²¹ La première année, Samuel Lowrie enseigne la sociologie, Antonio Piccarolo, un professeur de lycée à la retraite donne une introduction à la sociologie, Horace Davis s'occupe de l'économie sociale, André Dreyfus qui enseigne à la faculté de philosophie s'occupe de la biologie sociale, André Alemeida Jr (de la faculté de droit) propose un cours de physiologie du travail, et Roberto Monge (de l'école polytechnique de São Paulo) enseigne la psychotechnique. On voit donc un enseignement tourné vers la pratique donné par un corps professoral non permanent. Voir à ce sujet le mémoire anonyme « Informação sobre a escola livre de sociologia e politica de São Paulo » dans *Revista do arquivo municipal*, 1935 vol. XV, pp. 99-117.

¹²² Herbert Baldus : né en 1899 en Allemagne, il réside en Argentine et au Brésil après la première guerre, puis étudie en autodidacte et filme les populations indiennes du Paraguay. Il reprend ensuite ses études à Berlin et apprend l'ethnologie auprès de Richard Thurnwald. Il publie son premier livre en 1931 et quitte définitivement l'Allemagne en 1933 pour s'installer au Brésil. Il publie surtout en 1937 *Ensaio de etnologia brasileira*. En 1939, il devient professeur à l'ELSP où il forme toute une génération d'ethnologues jusqu'en 1953. A partir de 1946 il s'occupe des collections du musée pauliste qu'il dirigera dans les années 1950. A la mort de Curt Nimuendaju en 1946, il est la figure principale de l'ethnologie brésilienne. Il dirigera aussi la *Revista do museu paulista*. En 1961, en fin de carrière il obtient la chaire de sociologie à la faculté de philosophie de Rio Claro (dans l'intérieur de l'état de São Paulo).

familiariser avec les avancées de la sociologie¹²³. L'ELSP est aussi le seul endroit du Brésil où existe un *mestrado* (c'est-à-dire un master) et les meilleures jeunes sociologues brésiliens profiteront de cette formation tournée vers la recherche empirique, par exemple : Nogueira (1945), Mussolini (1945), Bicudo (1945), Hermann (1946), Fernandes (1947), Fernando Atenfelder Silva (1947), Levy Cruz (1951), mais aussi Darcy Ribeiro, Juarez Brandão Lopes, Trujillo Ferrari, Egon Schaden, Borges Pereira, pour ne citer que les noms les plus connus. La réussite du *mestrado* de l'ELSP demandait en tous cas un travail certain, surtout quand Pierson dirigeait l'étudiant : des comptes-rendus réguliers sur les lectures et l'avancement des recherches devaient être remis¹²⁴. Ces exigences firent du *mestrado* de l'ELSP la meilleure formation d'initiation à la recherche empirique.

Les recherches à l'ELSP : 1938-1955

Les études de communauté

L'équipe enseignante de l'ELSP, influencée par la sociologie américaine, considère que les études de communauté à la manière des Lynd ou de Redfield constituent un point de départ essentiel de l'étude systématique de la situation sociale du pays. Dans cette perspective, la science sociale doit être mise au service des administrateurs et donc montrer le pays tel qu'il est. Pierson dans cette optique privilégie les études de communauté et les « surveys » ont été l'instrument privilégié d'initiation à la recherche utilisé par Pierson. Les financements obtenus étaient systématiquement utilisés pour organiser de courts séjours dans l'intérieur du pays supervisés par le chef de projet. Le but était d'initier les étudiants à la pratique du terrain conçue comme 1) négociation d'une entrée réussie dans le monde social étudié, 2) obtention de données solides par observation ou par conversation avec les habitants. Les études de communauté seront de ce fait défendues par Pierson et ses disciples tout au long de la période notamment contre les attaques de certains professeurs de la USP.

¹²³ Les étudiants brésiliens actuels ne connaissent d'habitude pas cette revue qui est rarement citée. J'ai appris moi-même son existence avec le plus grand étonnement au moment de mes premières lectures sur l'histoire de la sociologie brésilienne. On ne trouve pas dans les années 1940 sur le continent latino-américain et même sans doute en Europe d'équivalent. Les textes sont courts, clairs, pédagogiques pour les contributions théoriques et résolument empiriques pour les comptes-rendus de recherche. L'éclipse que subit la sociologie de Chicago et les analyses de Pierson pendant la domination de Fernandes et de ses continuateurs explique sans doute en partie le silence autour de l'apport de cette revue.

¹²⁴ On trouve dans sa correspondance différentes admonestations faites à des étudiants qui ne prennent pas assez de temps ou qui rendent leurs travaux en retard et se plaignent d'être débordés. Pierson leur rappelle aussi qu'à Chicago la charge de travail était considérable et que s'ils envisagent d'étudier aux Etats-Unis, ils devront se plier à un rythme plus soutenu qu'au Brésil.

Nogueira dans un article de synthèse souvent cité (1955) indique les arguments qui vont en faveur de ce type de travaux. Les études de communautés sont d'après lui vraiment utiles aux lecteurs qui exerçant des fonctions d'administrations publiques ont besoin de savoir comment vivent les Brésiliens. Les enquêtes sociologiques ont ainsi une autre fonction qu'alimenter les réflexions abstraites des historiens ou des sociologues professionnels. L'observation directe des comportements joue un rôle important dans la qualité des descriptions que les études de communauté proposent au sujet de la vie sociale. Quand elle s'appuie sur une période prolongée elle peut apporter des données d'ordre général utiles au spécialiste de sciences sociales. L'enfermement monographique n'est pas un travers automatique de ce type de travaux selon Nogueira. Le choix de la communauté et les questions que l'on se pose à son sujet son susceptibles de produire des études qui permettent de comprendre des aspects importants du pays.

Hermann (1938) est l'une des premières à travailler dans cette voie. En 1938, elle étudie la bourgade pauliste de Guaratingueta à l'aide de recueil de statistiques et de l'administration de questionnaires. La ligne théorique retenue est celle de l'écologie humaine, et cela avant même l'arrivée de Pierson. Dans les années qui suivront, ce dernier renforce cette orientation et organise une série d'études de ce type (voir plus loin) avec ses élèves. L'objectif de ces enquêtes était en général purement descriptif et rompait avec l'habitude prédominante de poser les « problèmes sociaux » avant la connaissance de la réalité sociale.

Le *survey d'Icapara* (Borges et Teixeira, 1947) donne une idée des informations cherchées et des rubriques mobilisées : données géographiques, données sur la population (race, nationalités, mobilité spatiale, etc.), conditions d'hygiène, histoire de la bourgade, économie (types de productions agricoles, commerces, etc.) ; moyens de subsistance, salaires, types de comportements, manières de parler, usages sociaux, contacts raciaux.

La sociologie urbaine dans une perspective écologique et descriptive

En parallèle de ces enquêtes sur des bourgades rurales ou semi rurales, les chercheurs de la USP travaillent aussi sur la société urbaine de São Paulo¹²⁵. Pierson au début des années 1940, envisageait en effet un projet à long terme de sociologie de São Paulo sur le modèle des recherches de Park. Le projet n'a pas abouti mais des recherches courtes ont été publiées (essentiellement dans la revue de l'école). Ainsi, Willems en 1941 administre des questionnaires sur les relations de voisinage. Pierson en 1942 analyse des questionnaires sur les types d'habitations. Heller en 1943 décrit minutieusement une rue et les activités qui y prennent place. Il utilise l'observation directe (temps de voyage en bus, distance entre les habitations, prix, statut des familles, types d'habitations, types d'activité). Herman (1944) étudie en un axe de la ville à partir de données statistiques. Xidieh (1947) utilise des entretiens et un peu d'observation diffuse pour décrire les modes de vie de banlieue. Nogueira (1949) observe la distribution des types de résidence et procède à quelques entretiens auprès des

¹²⁵ Voir au sujet de ces travaux, l'article complet de Mendoza (2005).

habitants. Ces recherches servaient parfois d'exercice d'entraînement aux étudiants. D'un point de vue de chercheur elles permettaient de sonder les possibilités d'une sociologie urbaine de São Paulo mais elles périlclitent pourtant dans les années 1950, quand Pierson entreprend les études de grande portée sur les régions de l'intérieur (voir plus loin).

Les études sur les migrants à la suite de Willems

Les étudiants de l'ELSP se sont aussi bien sûr consacrés à cet aspect essentiel de l'évolution de l'Etat de São Paulo, en suivant le modèle proposé par Willems ou les études américaines déjà disponibles : ainsi Araujo en 1940 enquête sur les quartiers ethniques à São Paulo. Dans ce cadre, les études sur les populations japonaises occuperont une place significative. En 1941 Baldus et Willems commencent avec des relevés descriptifs des productions matérielles de bourgades japonaises. Puis l'acculturation devient le centre de l'attention (Willems et Hiroshi Saito, 1947). En 1952 et 1953 le chercheur japonais Suchi Izumi séjourne à l'ELSP pour organiser les recherches sur les Japonais au Brésil. Dans les années qui suivront Saito sera le principal artisan de ces recherches (Saito : 1956, 1961) suivi par Nishikawa (1960).

La collaboration avec Baldus ou des spécialistes étrangers montre que cette thématique se trouve à la frontière entre la sociologie des communautés et l'ethnologie. Cela ne signifie pas cependant que la pratique de l'ethnologue fut centrale dans ces enquêtes qui mobilisaient une documentation hétérogène souvent obtenue par entretiens. Il en va d'ailleurs de même pour certaines enquêtes d'ethnologie indienne placée sous la direction de Baldus (le mestrado de Mussolini 1947 sur les indiens Bororo par exemple est entièrement livresque). L'anthropologie indigéniste pauliste (que l'on n'étudiera pas ici) représentée par Baldus, Schaden et leurs élèves restera en outre toujours fidèle, pour des raisons pratiques, aux principes déjà appliqués par les précurseurs allemands de séjours courts dans les tribus¹²⁶.

Donald Pierson à l'ELSP

Donald Pierson n'est guère connu aux Etats-Unis que pour avoir été l'un des disciples de Park. Il n'a en effet pas mené de véritable carrière dans son pays natal, pour se consacrer essentiellement à la direction d'étudiants brésiliens à São Paulo. Son livre principal, extrait de sa thèse, a été lu dans les années 1940 et 1950 mais ne l'est plus guère aujourd'hui au Brésil,

¹²⁶ Voir Melatti (1984). Schaden se distingue cependant par la fidélité au groupe Tupi, les autres ethnologues visitant généralement plusieurs groupes ethniques.

essentiellement en raison de l'interprétation biaisée qu'en a donné l'école sociologique de la USP. Pour ce qui nous intéresse, cependant, Pierson est un élément clef dans le petit monde de la sociologie pauliste de la période étudiée par son activité de directeur de recherches.

Né en 1901, il ne commence le *college* qu'à 27 ans car il doit interrompre ses études et travailler pendant 6 ans afin d'aider sa famille. En 1930, il entre à l'université de Chicago pour étudier la philosophie mais suit finalement les cours de sociologie pour des raisons administratives. En 1933, il obtient le Master puis donne en 1935 à Fisk un séminaire sur les relations raciales au Brésil. Il participe ensuite à une enquête dirigée par Charles Johnson sur l'industrie du tabac dans le Sud. Il fait à cette occasion six semaines d'enquête de terrain par entretiens auprès de Noirs et de Blancs. Puis, il s'installe à la fin de la même année au Brésil avec sa femme pour réaliser son rêve : une enquête sur les races à Bahia. Sa recherche est suivie de près par Wirth, Redfield et Park qui veulent vérifier la pertinence de leurs suppositions sur la situation raciale originale dans le pays¹²⁷.

L'enquête de Pierson sur les relations raciales à Salvador, par la quantité et la qualité des efforts déployés par le chercheur sur un terrain brésilien n'a pas d'équivalent pour l'époque (et n'en a que peu d'ailleurs encore aujourd'hui). Pierson après avoir lu tout ce qui était disponible sur le sujet et avoir rencontré tous les spécialistes de l'époque ou correspondu avec eux (y compris hors du Brésil comme avec Ortiz à la Havane), met en place un dispositif d'enquête de terrain extrêmement ambitieux. Fait remarquable pour l'époque, il s'appuie de façon décisive sur l'observation, car, comme il le constate rapidement le sujet, les relations raciales, ne peut être exploré de façon satisfaisante seulement grâce à des déclarations seules. Il en va ainsi notamment pour la mise en évidence d'éventuelles discriminations. Averti par ses maîtres à penser de l'université de Chicago que les allégations orales de racisme ne constituent pas un élément probant, il cherche à constater si les Noirs mènent une existence à part du fait de leur race. Pour cela, il improvise des moyens de vérifier de *visu* la répartition raciale des populations : par exemple, il observe les gens à la fenêtre pendant le carnaval et constate facilement l'inexistence de la ségrégation résidentielle sur base phénotypique. Puis il fait des comptages systématiques pour connaître la répartition des emplois selon la couleur, classe selon l'apparence les 5000 participants à une fête traditionnelle de rue, fait de même avec des enfants en bas âge, regarde la distribution des couleurs de peau dans les lieux publics, etc. Contrairement à ce qui sera dit de cette enquête par Fernandes et Bastide, Pierson ne vient pas à Salvador avec en tête une théorie toute prête à confirmer. Il collecte patiemment

¹²⁷ Au sujet de la biographie de Pierson voir Vila-Nova (1998). Pour la rédaction de sa thèse, la correspondance entre Pierson et ses directeurs de thèse est accessible dans les dossiers du centre d'archives Edgard Leuenroth à l'Unicamp (Campinas).

des données et ne rejoint que lentement l'opinion de Park, à laquelle il ne croit guère au début de son enquête¹²⁸.

A son retour aux Etats-Unis, sa thèse donne satisfaction à ses examinateurs puisque les résultats obtenus confirment les intuitions de Park : il n'y a pas de « problème racial » au Brésil ne serait-ce que parce qu'il n'y a pas de ligne de couleur tranchée capable de dessiner de véritables groupes raciaux. Sur la base de sa compétence affirmée comme chercheur sur les races, Pierson assiste ensuite Park pour un séminaire sur le sujet à Fisk. En 1939, il retourne au Brésil toujours sur les conseils de son mentor et prend à São Paulo la place de Lowrie qui quitte le pays¹²⁹. Pierson pense séjourner 5 ans à peine mais prolongera son travail jusqu'en 1955, seulement arrêté par la maladie. Le but de Pierson est clairement de diffuser la sociologie de Chicago. Mais, connaissant le monde des élites bahianaise ainsi que la littérature sociologique existante, il voyait sans doute l'entreprise comme un défi même dans la moderne São Paulo.

Park l'avait également averti que le monde intellectuel brésilien manquait de rigueur. A son arrivée à l'ELSP il est d'avis que la tâche qu'il s'est fixé n'est pas aisée. Il y a peu de littérature sociologique au Brésil, les recherches qualitatives sont rares (Lowrie affectionnait les statistiques), les professeurs de l'ELSP sont peu compétents à son goût, l'administration n'est que modérément intéressée par la recherche et les élèves ont un bas niveau de connaissance¹³⁰. Il constate aussi que l'intelligentsia pauliste se méfiait parfois de la sociologie qu'elle associait au socialisme ou au positivisme¹³¹. Lowrie, de son côté l'avertit que la USP est une institution rivale, fondée sur un courant de pensée opposé.

A cette époque le monde des sciences sociales brésiliennes est encore dominé par Freyre et ses débats avec ses détracteurs au sujet de la manière d'envisager le Brésil¹³². Pierson est prudent, il ne souhaite pas entrer dans des disputes sous-tendues par des conflits politiques¹³³ d'autant que l'Anti-américanisme est particulièrement fort dans les années 1930¹³⁴. Mais en matière de sociologie il est placé face au dilemme consistant à ne pas cautionner ce qui lui semble être de la mauvaise sociologie, tout en évitant d'accumuler les ennemis. Il prendra ainsi le parti de

¹²⁸ Les rapports intermédiaires qu'il envoie à ses directeurs de recherche sont sans équivoque à ce sujet. Park et Redfield doivent l'obliger à ne pas étudier les Noirs pour eux-mêmes et à se concentrer sur les données factuelles capables de rendre compte de la situation raciale et d'elle seule.

¹²⁹ Apparemment pour des problèmes liés à la scolarisation de ses enfants. Voir Dossier Pierson, Archives Leuwroth à Campinas : dossier 74, lettre du 21 avril 1939.

¹³⁰ Voir lettre à Park du 18 septembre 1940.

¹³¹ Lettre à Park, 10 mars 1943.

¹³² Voir Vila Nova (1998).

¹³³ Au moment de son arrivée, un enseignant américain avait été renvoyé de la USP et convaincu d'espionnage. Pierson voit cela comme le parfait contre-exemple pour un Anglo-saxon désirant s'installer en Amérique latine.

¹³⁴ Voir à ce sujet Duranton Crabol (2001) et les premières pages du passionnant livre de Ruth Landes (1947) qui décrit dans le menu une enquête à Salvador.

condamner ouvertement la génération du début du siècle tout en étant plus évasif au sujet des contemporains, tout au moins dans ses publications¹³⁵.

L'école de Sociologie et de politique avait pour but de former des administrateurs et Pierson mesure dès le début que l'institution se prête mal à la production de sociologues au sens où l'entendaient les enseignants de Chicago. Il se plaindra d'ailleurs régulièrement de l'absence de bibliothèque, de la formation insuffisante des enseignants, de l'indifférence pour la recherche de la part des administrateurs (en particulier pour ce qui concerne les Noirs dans les années 1940) et aussi bien sûr du bas niveau des élèves. Lowrie les voyait intéressés, mais gênés par leur faible maîtrise de la langue anglaise ainsi que par la nécessité de travailler en plus des études. Leur profil est différent de ceux de la USP, qui comprenaient plus de jeunes gens de bonnes familles, indépendants financièrement et habiles en langues étrangères. En dépit de ces conditions peu favorables, Pierson devient rapidement la cheville ouvrière de l'ELSP. Il se lie avec des enseignants en accord avec lui sur ce que doit être la sociologie, comme Willems puis Baldus ou Schaden. La liberté de manœuvre dont il dispose lui permet ensuite d'organiser un séminaire d'initiations aux techniques de recherche et de diriger une rubrique dans la revue *Sociologia*. En 1941, il fonde les études de post-graduation (*mestrado*) et tâche d'envoyer ses meilleurs étudiants aux Etats-Unis pour le doctorat¹³⁶.

Pierson contre les sociologues brésiliens

Quand Pierson arrive à São Paulo, le monde intellectuel local est animé par les essayistes ou les professeurs liés à la USP. Pierson voit la faculté de philosophie de São Paulo comme une institution concurrente voire, ennemie. L'enjeu de l'opposition est principalement de savoir quelle norme théorique et méthodologique doit s'imposer dans ce jeune pays prometteur, puisque le recrutement des étudiants est, lui, assez nettement différencié. Le seul avantage de l'ELSP dans cet affrontement académique vient de l'importance de la formation à la recherche qui conduit au *mestrado*. Sur le plan de l'enseignement, l'ELSP, moins tournée vers la culture et les idées, séduit plus difficilement le public cultivé le plus à même de réussir des études longues. L'ELSP s'appuie donc sur un enseignement plus empirique dans lequel la sociologie enseignée est celle de Chicago et où les grandes interprétations de la société passent au second

¹³⁵ Dans la présentation de la traduction de *Casa grande e senzala*, Pierson fera cependant certaines critiques à Freyre (maintien d'un fond de biologisme et généralisations abusives) qui lui vaudront une certaine animosité de la part du grand historien.

¹³⁶ Il existait semble-t-il une demande importante de la part des étudiants qui, bien que parfois anti-américains idéologiquement, n'en demeuraient pas moins attirés par les Etats-Unis. Par ailleurs, il s'agissait surtout pour Pierson d'éviter que les étudiants capables de faire une thèse n'aillent la faire à la USP.

plan derrière la mise en place d'un vocabulaire et d'une série de concepts clairs, conçus comme des outils pour l'enquête. Cette manière de procéder est vue avec un certain dédain par la USP.

A la sortie du livre de théorie de Pierson (*Teoria e pesquisa em sociologia*) en 1945, Bastide fait une longue critique de l'ouvrage dans trois articles de l'*Estado de São Paulo* (1/11/1945, 8/11/1945, 15/11/1945). Il reproche à l'Américain un dédain pour l'histoire de la sociologie, une conception erronée de la discipline vue comme sociologie générale seulement, et l'usage de concepts déterministes. Vingt ans après son départ de la USP Bastide s'exprime encore ainsi à propos de Pierson : « A l'époque, l'Ecole de Sociologie et Politique était bien américaine. C'est là qu'était Pierson. Je ne veux pas faire de critique à Pierson, mais j'ai toujours gardé mes distances avec lui. Je pense que la sociologie qu'il faisait était un peu primaire. Mais c'était un bon garçon, Pierson. Il aimait beaucoup les étudiants, il aimait beaucoup le Brésil, et en matière de recherche il était très bon » (Bastide, 1983). Bastide a souvent répété que la sociologie américaine n'était pas assez critique et adoptait un formalisme trop rigide tiré des sciences de la nature (« Aujourd'hui, tout a changé, parce que la sociologie américaine est très critique. Mais à l'époque, ce n'était pas ainsi. C'était plus ou moins une série de concepts et de théories à appliquer » (Bastide, 1983)).

Pierson contre le manque de rigueur

On trouve dans les papiers personnels du sociologue américain, (dans lesquels il est moins diplomatique que dans ses publications), d'innombrables critiques au sujet du caractère littéraire et approximatif des écrits qui se rangeaient au Brésil sous l'appellation d'anthropologie ou de sociologie¹³⁷. Il reproche notamment aux sociologues brésiliens de confondre la discipline avec la réflexion éthique ou politique, de ne pas la distinguer suffisamment des autres sciences humaines et sociales, de ne pas différencier arguments valables et opinions et de ne pas prouver ce qui est affirmé. Cette critique s'adressait aux auteurs des années 1900-1930 mais aussi aux élèves de l'ELSP et dans une certaine mesure à ceux formés par Bastide¹³⁸. Un point de conflit entre les deux écoles venait en particulier de l'usage de la théorie sociologique. Une théorie, pour Pierson est une « hypothèse déjà soumise à examen, dans le monde réel, confirmée et ainsi acceptée par les scientifiques expérimentés sur le sujet; elle est donc toujours sujette à modification en fonction des nouvelles découvertes »¹³⁹. Cette définition marque son opposition vis-à-vis de l'habitude des penseurs brésiliens de considérer les théories comme valables *a priori*, du fait de spéculations philosophiques sans confrontation avec le réel. Il définit également la notion de « concept » comme une construction mentale servant à étiqueter des phénomènes réels observables. Il

¹³⁷ Dès son arrivée par exemple, il parle d'une institution « encore traditionnelle et assez inefficace » (lettre à T. Lynn Smith, 13 mai 1939).

¹³⁸ Au sujet de Fernandes, voir par exemple la lettre 22 février 1954 (dossier 7) adressée à Fernandes lui-même. Pour des remarques générales, voir par exemple la lettre à Neide Almeida Fiori, du 16 juillet 1968 (dossier 7).

¹³⁹ Voir le lexique final dans son manuel *Teoria e pesquisa em sociologia* (1945).

rejette donc une certaine habitude héritée de la philosophie et courante au Brésil à cette époque consistant à réifier les concepts, à supposer une adéquation évidente entre un terme et une réalité, sans confirmation empirique.

C'est sans doute dans son débat avec Florestan Fernandes sur le concept de classe que la divergence éclate le plus nettement¹⁴⁰. Pierson conçoit, le concept de classe, comme un outil, en tous points semblables aux autres, et qui ne peut être retenu que si les données empiriques conduisent à lui. Fernandes, à l'inverse, part de la théorie pour discuter la validité des concepts. Il pose, avant même de discuter la pertinence empirique des notions impliquées, que « la sociologie s'est développée dans des sociétés de classe »¹⁴¹. Se demander si les classes existent et aller chercher la réponse dans les modes de vies réels et actuels des habitants est selon lui une manière de faire propre à l'anthropologie. La sociologie, selon Fernandes, regarde comment la vie sociale dépend des « structures sociales », dont les classes, qu'il réifie en fait dans l'usage qu'il fait du terme. Les critiques de Pierson reprendront systématiquement l'accusation de conclure théoriquement sans un appui empirique suffisant.

Le manque de rigueur des travaux sociologiques critiqués par Pierson vient aussi et surtout, selon lui, des généralisations abusives. Pierson en avertit souvent ses élèves qui ont tendance à proposer des théories après quelques semaines à peine d'enquête. Suivant l'enseignement de ses maîtres de Chicago¹⁴², il insiste sur la prudence qui doit entourer les propositions analytiques et que l'on retrouve dans sa thèse où les conclusions sont présentées sous forme d'hypothèses à discuter. Pour Pierson, la sociologie ne peut accepter différentes « écoles » car il la voit comme une science cumulative. Il ne conçoit pas non plus de différence fondamentale entre l'ethnologie et la sociologie, comme c'était le cas à la USP. Ces opinions étaient affichées de manière nette par le sociologue américain qui ne faisait pas mystère auprès de ses étudiants de son opinion au sujet de la sociologie latino-américaine. Dans certain cas, comme avec Costa Pinto des oppositions se firent jour, notamment au sujet de la valeur de l'héritage intellectuel brésilien¹⁴³.

La sociologie comme discussion d'idées

¹⁴⁰ Voir *Sociologia*, Vol X, n°2-3, 1948, pp. 71-75. On peut noter que Pierson ouvre la revue à un détracteur très jeune à l'époque (28ans), mais qui représente la nouvelle vague de scientifiques brésiliens. L'article de Fernandes a la même taille que celui de Pierson ajouté à celui de Willems.

¹⁴¹ « A análise sociológica das classes sociais », *Sociologia*, Vol X, n°2-3, 1948, pp. 92-113.

¹⁴² Lettre à Esdras Borges Costa (6 mai 1957) : « Comme Thomas l'a signalé lors d'une réunion de sociologues américains et européens à St Louis en 1912, les Hommes ont tendance à donner beaucoup d'attention aux généralisations avant d'avoir en main les informations détaillées sur lesquels la généralisation peut solidement s'appuyer »

¹⁴³ Voir par exemple l'échange de lettres du début des années 1940 dans le dossier 39. Costa Pinto, nationaliste sourcilieux, pensait que les critiques de Pierson relevaient de l'ethnocentrisme et qu'« une tradition culturelle ne se juge pas ». En retour, quelques années plus tard, Costa Pinto fera de fréquentes critiques à la sociologie américaine. Dans *Sociologia do desenvolvimento* (1963), il souligne : « l'acceptation du laissez faire comme philosophie immuable de société », le « statu quo comme état normal de la vie sociale ». Comme d'autres, il reproche à la sociologie américaine de ne pas suivre Marx qui place au cœur de l'analyse le changement social provenant des actions de classes, vues comme quelque chose de plus grand et actif que de simples « groupes de statuts ». On retrouve des critiques du même type à une époque plus récente, en particulier chez Queiroz (1983).

En matière de conduite des recherches, le travers principal de la sociologie de la vieille école comme de leurs héritiers consiste selon Pierson à partir des idées au lieu de fonder les conclusions sur l'étude de faits établis sans idée préconçue. Dès les premiers temps au Brésil, le chercheur américain est frappé par l'habitude qu'il rencontre chez les intellectuels locaux de manipuler des idées sans fondement empirique suffisant. L'enseignement des Français ne s'opposait que partiellement à cette pente puisqu'il faisait la part belle aux idées que l'enquête devait vérifier. Bastide a comme on le sait critiqué régulièrement les études de communauté pour leur faiblesse de perspectives théoriques¹⁴⁴. Les dernières années de Pierson au Brésil seront, elles, occupées à une gigantesque étude ethnographique sans aucune dimension théorique, donc complètement à l'encontre de la sociologie inspirée par le Français.

La façon dont Bastide et Pierson conçoivent le plan de leurs études sur les relations raciales est un révélateur intéressant de ces divergences. Chez Bastide et Fernandes, comme on l'a dit, le schéma explicatif d'ensemble, socio-historique est posé dès le début du projet : les Brésiliens ont développé une idéologie raciste qui s'est intégrée aux modes de pensée et produit des formes de ségrégation aux effets multiples. Le plan du livre est présenté dès la conception initiale et ses différentes étapes sont destinées à confirmer le schéma macrosociologique de départ. Le plan de travail de Pierson est différent puisque il dresse une série de questions relevant de la vision classique des *race relations* : présence ou absence de l'idée de races différentes, présence ou absence de mythes raciaux, présence ou absence de sentiments de groupe; présence ou absence d'un sentiment d'insécurité et d'une organisation le long d'une « ligne de couleur »¹⁴⁵. Pour Pierson il est évident que la réponse à ces questions ne peut se faire qu'en « entrant dans la vie de la communauté pour participer au réseau de relations proches au travers desquelles et grâce auxquelles la vie collective de la communauté se déroule ». Au sujet du livre de Bastide et Fernandes, Pierson notera qu'il est entaché comme beaucoup d'autres des biais provenant de doctrines souvent politiques qui « n'ont rien à voir avec l'analyse de phénomènes comme la situation raciale brésilienne »¹⁴⁶. D'une manière générale « appliquer les idées de Hegel ou Marx » pour interpréter systématiquement le passé en termes de conflits et en tirer des conclusions sur la situation actuelle en écartant les données que fournissent l'observation lui semble être la démarche habituelle, parfaitement critiquable, des sociologues de la USP.

Pierson insiste donc sur la nécessité de partir de la réalité et de chasser les idées non prouvées que le chercheur projette sur son objet¹⁴⁷. Pour cela, ses conseils aux étudiants incluent toujours la recommandation de prendre des notes sur tout ce qui semble intéressant lors de l'enquête de terrain même si cela ne rentre pas dans les schémas théoriques pré-établis. Les catégories d'analyse doivent émerger au fil de l'enquête¹⁴⁸ et doivent être rendues nécessaires

¹⁴⁴ Voir par exemple, Bastide (1954).

¹⁴⁵ Le plan de travail est disponible dans les archives de Pierson (dossier 61).

¹⁴⁶ Lettre à Azevedo, 5 décembre 1964 (dossier 21).

¹⁴⁷ Par exemple, dans une lettre de 1962 à Candido Ferreira de Camargo (dossier 5) : « Comme vous le savez, c'est la réalité elle-même qui doit nous renseigner ; et on ne peut jamais être assez précautionneux en tâchant de minimiser le plus possible les déformations de la réalité qui naissent des phases d'observation, organisation et expression réalisées par nos esprits ».

¹⁴⁸ Voir notamment la lettre à Fernando Atenfelder, 14 mars 1952 (dossier 65).

par les données recueillies et non pas par l'effet des modes idéologiques : par exemple dans les années 1950, privilégier l'économie ou le politique.

Par voie de conséquence, l'une des critiques les plus fréquentes que l'Américain fera aux sociologues brésiliens sera de les accuser de déguiser leurs idées politiques en « découvertes » sociologiques. Selon lui, l'intellectuel brésilien traditionnel, qui a toujours un pied dans la politique et un autre dans la science ou la littérature, ne fait que se disperser. Mêler la réflexion politique à l'analyse sociologique ne peut selon son point de vue que gâcher toute entreprise de recherche. Cette position est très clairement exposée dès la préface de son livre en 1942, dans laquelle il insiste auprès du public brésilien sur la nécessité de se « désengager ». Pierson tenait sans doute de Park la conviction que l'engagement social ne menait qu'à peu de choses de la part des sociologues¹⁴⁹ et l'on ne trouve pas la moindre allusion politique dans ses écrits. Il dénoncera d'ailleurs la politisation de la sociologie jusqu'à la fin de sa carrière y compris dans toutes ses recommandations aux étudiants¹⁵⁰

Pierson contre la sociologie de cabinet

En toile de fond de nombre de ces critiques, il y a l'irritation d'un empiriste vis-à-vis de la « sociologie de bibliothèque » ou de « cabinet ». Comme les Français de la USP avant lui, Pierson se heurte à une version de l'activité intellectuelle qui consiste avant tout à lire et, en matière d'action, à militer politiquement. En refusant de se frotter physiquement à la réalité sociale, les jeunes intellectuels brésiliens ne feraient que se conformer à une tradition héritée de la période coloniale, dans laquelle le « maître d'un sujet » n'a pas besoin de faire d'enquête pour prétendre dominer une question.

C'est en particulier dans ses lettres où le ton est plus libre, que l'on voit les conseils donnés aux étudiants sur ce thème. Ainsi, à Pericles da Silva Pinheiro en 1942¹⁵¹ : « La généralisation des phénomènes sociaux doit être basée sur une connaissance intime avec un domaine limité de l'expérience humaine actuelle. Et dans le but d'obtenir des informations précises, nous devons sortir de notre bureau et parcourir les rues en vivant avec les gens, en travaillant avec les gens en jouant à des jeux et en discutant avec eux... ». A Werner Loewenberg, qui piétinait dans son travail, il écrit le 21 mars 42 : « Ce qui est encore plus important à mon avis, c'est le contact avec la vie réelle dans ses différents aspects. Ce qu'il faut à beaucoup d'entre nous c'est une connaissance plus intime avec toute sorte de gens afin d'obtenir une connaissance plus précise et exacte de la vie humaine. Une recherche prolongée en contact étroit avec les classes populaires de São Paulo par exemple peut être d'une très grande valeur pour vous ».

¹⁴⁹ Voir Wax (2000).

¹⁵⁰ Par exemple dans une lettre à un ancien étudiant (Renato Costa Pacheco) en 1970, il critique les « faux sociologues » qui « au lieu de travailler dans le but de mieux comprendre le social, utilisent les connaissances que l'on a déjà à des fins politiques » (dossier 3). A la même date, il adresse une remarque à la revue *American sociologist* (vol. 5, n°1, p. 47) pour critiquer l'utilisation du terme « theoretical sociology », selon lui dépourvu de sens.

¹⁵¹ Lettre du 10 janvier 1942 (Dossier 60).

La critique de Pierson porte aussi sur le fait que la recherche de terrain est vue comme secondaire pour l'enquête. La conception de ce qu'est une recherche empirique est d'ailleurs dès cette époque très variable : les Brésiliens accommodent ce terme à leur goût en fonction de leurs intérêts et de leurs idées. Ainsi pour Costa Pinto, Marx aurait conduit un « fieldwork » de 40 ans sur les classes sociales¹⁵². Il faut ajouter à cela, la conception philosophisante selon laquelle la vie sociale peut être comprise en se limitant aux rapports de classe tels que les devinent les auteurs inspirés par la pensée européenne. C'est par exemple le sens de la remarque qu'il fait à Fernandes, en lui signalant que ne percevoir que les rapports structurels ne suffit pas et qu'il faut accorder une importance égale aux rapports concrets¹⁵³.

La technique de conduite des enquêtes

A l'époque où Pierson commence ses travaux au Brésil, les exigences méthodologiques de conduite pratique des enquêtes ne sont pas débattues comme elles le seront dans la deuxième moitié des années 1950. Pierson tient cependant de Redfield l'idée que l'enquêteur doit travailler au contact des populations, même si la valeur des données recueillies selon différents moyens n'est pas précisément comparée. Il applique essentiellement l'observation dans sa thèse et enseigne à ses élèves la plus grande prudence en ce qui concerne les déclarations de « répondants ». On trouve dans nombre de ces textes une insistance sur les procédures à suivre pour conduire une recherche digne de confiance. Mais le fait que Pierson ait œuvré au Brésil dans une perspective didactique plus que de production d'idées n'est pas étranger à cette tendance. D'autres auteurs qui, comme Bastide, s'adressaient à un public plus large et pas seulement réduit à des étudiants de sciences sociales, pouvaient plus volontiers se passer de discussions sur les problèmes de recueil des données. Cela s'ajoutait bien sûr aux divergences épistémologiques qui faisaient concevoir pour les Français et leurs héritiers l'enquête comme un moyen rapide de vérifier des propositions théoriques qui concentraient l'essentiel du travail du chercheur¹⁵⁴.

Pierson enseigne l'observation dès le début des 1940 dans son séminaire de méthode qui s'appuyait entre autres sur le texte important de Florence Kluckhohn traduit en 1946¹⁵⁵. Dans

¹⁵² Voir *Sociologia do desenvolvimento* (1963).

¹⁵³ Lettre du 22 février 1954, (dossier 7).

¹⁵⁴ Au sujet de ces deux points comme élément d'appréciation de l'utilisation des méthodes d'enquête dans la sociologie française, on se reportera à Briand et Chapoulie (1991).

¹⁵⁵ La méthode y est définie de façon précise : « L'observation participante est la participation consciente et systématique, dans la mesure où les circonstances le permettent aux activités en commun d'un groupe de personnes, et si nécessaire aux intérêts, sentiments et émotions de ce groupe. L'objectif de cette méthode est

les tâches qu'il impose aux étudiants de *mestrado*, il inclut en outre l'obligation de prendre des centaines de pages de notes sur ce qui est vu et entendu. Son principal disciple, Oracy Nogueira se fera le relais de ce souci de consigner la chose vue. Il différencie notamment l'observation spontanée de l'observation systématique. La première étant sporadique, attirée par l'exceptionnel et peu détachée des prénotions. L'observation systématique est celle que l'on emploie dans les études de communauté en particulier qui prennent au minimum un an pour être réussie¹⁵⁶.

Au sujet des entretiens, Pierson se méfie des questionnaires et des entretiens où l'on note les réponses à une suite de questions puisque la fidélité des affirmations peu faussée. De même, il est conscient des difficultés liées à l'usage des entretiens. Ainsi, à l'un de ses étudiants, il demande de ne pas favoriser le point de vue des répondants qui pensent comme lui. Il est également obligé de rappeler régulièrement que les déclarations au sujet d'une personne ou d'un fait ne remplacent jamais la connaissance de ce fait. Il recommande enfin généralement de suivre la perspective méthodologique de l'observation qui vise à voir le monde comme les acteurs le voient¹⁵⁷.

La production de Pierson et de ses élèves

L'activité de Pierson de 1939 à 1955 : beaucoup d'encadrement et peu de textes personnels

Pierson à São Paulo accorde une grande partie de son temps à du travail administratif et au suivi des étudiants, notamment ceux envoyés à l'étranger. Il ne fera pas de recherche en son nom sur les sujets qui l'intéressaient, mais se consacrera à l'encadrement des étudiants lors d'études de communauté. Si l'on veut être plus précis il faut souligner que la première partie du travail de Pierson correspond à une intense activité de diffusion de la sociologie de Chicago. Il publie plusieurs dizaines d'articles, en particulier dans la revue *Sociologia*, destinés à résumer et à clarifier les éléments principaux de ce qu'il concevait comme devant être retenu de la sociologie américaine. En plus des textes originaux (notamment sur les relations raciales ou l'écologie qui reprennent et parfois critiquent légèrement la pensée de Park) il ajoute des traductions de textes connus. Deux livres importants sont publiés dans ce registre : *Estudos de ecologia humana* (1948) et *Estudos de organização social* (1949) qui

d'obtenir des données sur le comportement grâce à des contacts directs en situation spécifiques, dans lesquelles la distortion résultant de la position d'agent étranger est réduite au maximum pour le chercheur. » (p. 103). L'original avait été publié en 1941 aux Etats-Unis.

¹⁵⁶ Voir l'article de Nogueira en 1952 dans la revue *Sociologia*.

¹⁵⁷ Voir la lettre à Esdras Borges Costa, 15 mai 1953.

seront largement lus par les étudiants de sciences sociales des années 1950-1960. En revanche, à l'inverse de Bastide, Pierson signe peu d'articles dans les journaux, ce qui est indicateur à la fois de son relatif isolement vis-à-vis des élites culturelles paulistes et de sa conception de l'activité scientifique.

En matière de recherche, on l'a dit, Pierson va essentiellement encadrer des enquêtes d'étudiants dans le cadre du *mestrado*. Cet encadrement se traduit par une correspondance fournie avec les étudiants sur le terrain. Les travaux d'étudiants prennent parfois la forme de contribution à des enquêtes plus vastes consacrées généralement à l'étude de la vie dans des bourgades. Le choix de ce sujet peut surprendre pour un élève de Park, mais il prend son sens dans la mesure où pour Pierson, la sociologie de l'ELSP devait servir à l'action d'administrateurs oeuvrant pour la modernisation d'un pays encore largement rural. Pour les étudiants elles offraient l'avantage de permettre de s'exercer à comprendre l'ensemble de l'existence de gens mal connus d'eux et en même temps peu rétifs à l'irruption de chercheurs au sein de leurs communautés.

La première de ces enquêtes réalisée en 1947 et 1948, *Cruz das Almas*, est consacrée à l'étude exhaustive d'une petite ville de l'Etat de São Paulo, dans la tradition des études de communauté faites en groupes. Alors que l'introduction à l'édition brésilienne insiste sur le projet scientifique (rassembler des données sûres sur la vie des gens avant de se lancer dans des théories plus ambitieuses), la préface à l'édition américaine détaille les conditions de l'enquête.

Après avoir conduit des repérages dans une dizaine de localités Carlos Borges Teixeira, l'un des étudiants de Pierson s'est installé à *Cruz das Almas* entre février 1947 et Août 1948. Après avoir gagné la confiance des habitants il a été rejoint par d'autres étudiants pour des séjours courts mais réguliers. Les premières phases ont consisté à prendre des notes complètes sur tous les aspects de l'existence pouvant être observés. Ensuite des observations plus ciblées ont été réalisées sous la direction de Pierson qui se rendait sur place tous les week-ends. Ce dernier insiste sur les précautions méthodologiques : « (...) nous avons essayé de maintenir la recherche sur des bases empiriques en évitant de placer le sujet étudié dans un système préconçu de catégories descriptives et analytiques... Nous pensions que l'organisation des données devait émerger de la réalité, au lieu de lui être imposée (p. xvii)». Parallèlement à l'observation directe de la vie quotidienne, Pierson assisté de son épouse et de certains étudiants réalisèrent des entretiens auprès des agriculteurs et de leurs femmes. Les déclarations furent ensuite croisées pour être vérifiées et les faits cités furent décrits selon leur degré de généralité.

Dans ce type d'ouvrage, les auteurs proposent plutôt des généralités à partir des données recueillies par divers procédés. On ne sait pas en général sur quels cas précis se fondent les conclusions. On est cependant frappé dans *Cruz das Almas* par la quantité de détails concrets consignés par l'auteur, dont un certain nombre clairement situés grâce à des extraits de notes

de terrain, de même que l'on remarque la diversité des moyens employés pour rassembler ces données.

Dans le livre, les exemples précis et situés obtenus par observation sont assez nombreux, en particulier quand un comportement se distingue. Ainsi, p. 21 : « L'auteur a observé aussi à Pesqueira, un parrain embrasser la main que le filleul lui tendait. Bien que les deux gestes fussent rapides ils furent effectués avec courtoisie et une sincérité évidente. » L'observation de scènes est courante dans le livre et les articles qu'en a tiré Pierson. Pour l'étude des relations raciales, le contraste avec les travaux de l'école de la USP, où toutes les affirmations viennent de déclarations, est saisissant. La couleur des gens observés dans la rue donne lieu à des descriptions et des comptages, les catégories de couleur sont décrites en consultant les registres de l'état civil mais aussi les comportements des greffiers, les expressions d'usage courant sont relevées, de même que les modes de rassemblements dans les lieux publics. Cela donne lieu à des notes prises après observation dans des églises ou des bals. Pour l'un des bals par exemple, Pierson prête attention à la couleur des différents danseurs, etc. (Pierson, 1952).

La seconde étude, plus longue et plus ambitieuse, se propose d'étudier la vie des habitants d'une douzaine de bourgades le long du Rio São Francisco fleuve nordestin du Sertão : *O homem do Rio Sao Francisco*. La recherche mobilise cinq professeurs et une quinzaine d'étudiants¹⁵⁸. Financée par des organismes d'Etat et commencée en 1950 elle n'est publiée qu'en 1959, notamment en raison de l'état de santé de Pierson¹⁵⁹. Comme pour *Cruz das Almas*, le livre est dépourvu d'intentions théoriques. L'auteur annonce dès l'introduction : « Le sociologue cherche seulement à décrire et analyser la réalité sociale et parfois, si possible – ce qui constitue un entreprise beaucoup plus difficile en raison du caractère encore pionnier de notre discipline- l'expliquer ». (p. VIII). Le livre est en effet constituée d'une série de rubriques descriptives appuyées en grande partie sur de l'observation directe ou des témoignages recoupés.

Le suivi des étudiants de l'ELSP était en fait ce qui constituait l'essentiel de l'activité de Pierson à l'ELSP. Pour certains, il obtenait des bourses doctorales aux Etats-Unis, ce qui demandait beaucoup de temps et d'efforts. Il était cependant nécessaire que ces élèves montrassent une disposition à accepter un changement d'orientation et de pratiques.

Les lettres adressées par Pierson aux organismes américains pour vanter certains de ses étudiants sont révélatrices des catégories utilisées pour évaluer les candidats. Il y a d'abord une question de niveau. Pierson jugeait les diplômés brésiliens en général très inférieurs aux diplômés du même âge aux Etats-Unis. On note ensuite la question de la formation théorique puisque l'enseignement de la USP était jugé en partie inapproprié en raison de son insistance sur la sociologie

¹⁵⁸ Participent entre autres à l'étude : Levy Cruz (qui après sa formation à l'ELSP enseigne à Recife), Gastão de Almeida (fonctionnaire), Fernando Atendelfer Silva (qui enseignera à Rio Claro après ses études à l'ELSP), Maria Galvão Cardoso (fonctionnaire), Octavio da Costa Eduardo (professeur à l'ELSP puis enquêteur pour la municipalité de São Paulo).

¹⁵⁹ Lors de ses séjours dans l'intérieur du pays il est atteint par le virus du *zoster* (en français virus varicelle-zona), et subit plusieurs crises graves qui l'obligent à rentrer aux Etats-Unis pour se soigner en 1951. Il revient en 1953 affaibli physiquement et ne reste que deux ans à São Paulo. En 1959, il fait un dernier séjour au Brésil pour publier le livre.

durkheimienne. La maîtrise de l'anglais était un autre problème puisque peu d'étudiants de l'ELSP avaient un niveau permettant des études supérieures dans cette langue. Florestan Fernandes avait d'ailleurs été recalé une première fois au concours d'entrée pour cette raison.

Dans la deuxième moitié des années 1950, Pierson doit effectuer de longs séjours aux Etats-Unis pour se soigner. Il abandonne progressivement la direction scientifique de l'ELSP, au sein de laquelle Nogueira prendra de l'importance, il se consacre chez lui à la rédaction du rapport final de *O homem do Rio Sao Francisco*. A partir de 1958, c'est un ancien élève, Alfonso Trujillo Ferrari qui prend la direction de la revue *Sociologia*. Les textes publiés changent progressivement de nature : ils deviennent plus théoriques et généraux. Les petites enquêtes empiriques des années 1940 disparaissent progressivement et sont remplacées dans les années 1960 par des textes plus ambitieux du type de ceux de que produira plus tard Fernando Henrique Cardoso. Les traditions d'articles américains continuent mais Merton et Parsons prennent le pas sur l'école de Chicago. Enfin, au début des années 1960, Pierson se consacre à la rédaction d'une nouvelle édition de son livre sur les relations raciales à Salvador. Pour cela, il mobilise son réseau de correspondant pour recueillir toutes les critiques possibles sur son premier travail. Il a en effet en tête de répondre aux attaques de Bastide et Fernandes, qui se sont obstinés tout au long de la période à ne retenir que certains points du livre et à les restituer de façon déformée¹⁶⁰.

Les élèves de Pierson : peu de vrais disciples et peu de réussites visibles

Une partie des élèves de l'ELSP, on l'a dit, venait de la USP et y retourna après le *mestrado*. Ces étudiants comptaient en principe parmi ceux qui n'adhéraient que modérément à la sociologie prônée par l'institution, ou bien faisaient de l'ethnologie. Gioconda Mussolini par exemple étudie les tribus indiennes sous la direction de Baldus et produit un *mestrado* entièrement livresque puis continue sa carrière à la USP.

D'autres étudiants, en revanche, firent tout leur apprentissage grâce à l'ELSP et souvent y travaillèrent ensuite comme enseignant. Bicudo, par exemple après son *mestrado* sur les attitudes raciales devient professeur de psychologie au sein de l'Ecole, Fernando Atendelfer, après un mémoire sur les indiens Terena est assistant de sociologie. Les carrières de ces élèves furent en général moins brillantes que pour celles des élèves de la USP. Même les doctorants envoyés aux Etats-Unis n'ont pas ensuite toujours réussi à trouver de postes dans les

¹⁶⁰ La discussion de ces questions n'a pas sa place dans ce texte et sera donc remise à des articles à venir. Pour résumer elle concerne essentiellement la question de l'existence de « races », de la manifestation d'un racisme effectif, du rapport entre déclarations et discrimination concrète et de la représentativité des situations étudiées.

établissements les plus prestigieux. Ainsi, alors qu'ils sont tous deux étudiants aux Etats-Unis dans les années 1950, Juarez Brandão Lopes, associé à la USP, fait une carrière plus brillante que Levy Porfirio Diaz, élève de Pierson. Certains deviennent fonctionnaires, d'autres enseignent dans des unités à la visibilité modérée (par exemple Esdras Borges da Costa, très apprécié par Pierson, enseignera à l'institut d'administration de la Fondation Getulio Vargas). En outre, alors que les collections de livres les plus prestigieuses étaient dirigées par les sociologues de la USP (notamment Fernando Henrique Cardoso) les textes publiés par les disciples de Pierson arrivent rarement à être publiés de manière visible. Ainsi, Octavio da Costa Eduardo publie sa thèse aux Etats-Unis¹⁶¹, Vicente Unzer de Almeida publie dans des éditions administratives¹⁶². Il est à peu près certain que dans le monde des sciences sociales des années 1950-1960, l'étiquette « disciple de Pierson » n'était pas un avantage pour une carrière dans des institutions très tournées vers la théorie et les « idées sur le Brésil ».

Le seul véritable disciple de Pierson qui ait marqué l'histoire de la sociologie brésilienne est Oracy Nogueira, qui représente un cas intéressant pour notre étude¹⁶³. Né en 1917 à Cunha, bourgade de l'intérieur pauliste, il est d'origines relativement modestes puisque fils d'instituteurs en milieu rural¹⁶⁴. A 19 ans il est interné en sanatorium, ce qui lui fournira une expérience sociale qu'il mettra à profit pour sa première recherche universitaire en 1945 (*Vozes de Campos do Jordão*). Guéri, il suit la formation d'instituteur puis, presque par hasard, à 23 ans, entre à l'ELSP en première année. En 1945, il obtient son *mestrado* et part étudier deux ans à Chicago sous la direction d'Everett Hughes¹⁶⁵. Mais il ne conclut pas son doctorat aux Etats-Unis car les autorités américaines découvrent son affiliation au parti communiste en 1952 et l'empêchent de revenir après de courtes vacances au Brésil. Entre 1943 et 1952, il enseigne à l'ELSP (où il reprendra notamment le séminaire de techniques d'enquête de Pierson) qu'il quitte peu après son mentor. Commence alors une période plus difficile de sa carrière en l'absence du soutien de Pierson. Il enseigne l'administration avec Mario Wagner à la faculté d'économie de la USP, puis travaille au CBPE à Rio sous la

¹⁶¹ *The Negro in Northern Brazil*, New-york, J. J. Austin : 1948

¹⁶² *Migração rural-urbana*, São Paulo, Secretaria de agricultura, 1951.

¹⁶³ Une autre raison est que, pour ce qui me concerne, je tiens Nogueira pour le sociologue brésilien le plus intéressant des années 1950-1960. Son travail est moins ignoré par les spécialistes que ne l'est celui de Pierson, qui avait contre lui le fait d'être américain, mais il n'en est pas pour autant jugé selon son mérite.

¹⁶⁴ Voir Cavalcanti (1996).

¹⁶⁵ Les lettres qu'il adresse à Pierson depuis Chicago sont intéressantes. Nogueira est un peu déçu des cours *undergraduate* qu'il est obligé de suivre (en particuliers ceux de Warner et de Burgess, bâclés à son goût). Mais il croule sous le travail. Il profite aussi de son séjour pour observer les relations raciales. Il distingue des formes de compromis et de rationalisation dans les comportements et se trouve étonné de l'absence de conflits raciaux tels qu'il pensait en voir. Il attribue ce calme dans les relations à des positions sociales bien établies. Il est satisfait en tous cas de l'attention que lui manifeste Hughes. Son projet de doctorat (« The status system of a brazilian town ») est accepté par un jury formé de Burgess, Blumer, Ogburn, Gardner, Hughes.

direction de Darcy Ribeiro (voir plus loin). Il 1961, il revient à la USP comme technicien du département d'administration. Il soutient sa thèse de *livre docencia* en 1967 à la faculté municipale de sciences économiques d'Osasco (donc loin des puissants centres de sociologie de la USP). En 1968, il enseigne à la faculté d'économie de la USP et ce n'est qu'en 1970, donc après la répression politique qui a touché les principaux sociologues de la USP, qu'il obtient un poste d'enseignant de sociologie dans la faculté des lettres, ancien fief de Fernandes. Mais c'est à la faculté d'économie en 1978, qu'il devient enfin professeur titulaire. Nogueira aura donc fait une carrière académique en demi-teinte et marquée par de nombreux changements d'affectation, loin des lieux principaux de développement de la discipline, en raison vraisemblablement de son double attachement à Pierson et à l'ELSP. En matière de recherche, Nogueira s'est illustré par ses travaux sur les races. Il tentera, comme on l'a vu, de concilier la perspective de Pierson sur les relations raciales abordées par observation avec les préoccupations brésiliennes concernant le racisme. Sur la question des méthodes cependant, il reste très proche de Pierson comme en témoignent ses articles et son livre sur le sujet (Nogueira 1952, 1964). Contre les positions de la USP, il s'attache par exemple à diminuer la prétention scientifique des sociologues (que soutenait vivement Fernandes) en rappelant que la qualité des analyses vient moins de méthodes intellectuelles sophistiquées que de qualités humaines acquises au contact des autres (perception, compréhension, créativité).

Selon sa perspective, tout part de l'observation systématique qui doit se distinguer de l'observation spontanée. Cette méthode est supérieure à l'entretien car les données viennent de situations réelles et pas de questions sur des situations hypothétiques. On voit les paroles qui accompagnent les actes au moment où ils sont réalisés. L'entretien selon ce point de vue est une méthode moins sûre et moins précise, car elle représente une situation sociale mal contrôlée. Influence réciproque, incompréhension et tromperies sont possibles et certaines erreurs peuvent être constantes, donc la quantité ne prouve rien.

Ses idées sont mises en pratique dans ses principales recherches. Dans son premier article sur les relations raciales (1942), il dépouille des journaux à la recherche d'offres d'emploi précisant des critères de sélection raciaux. Mais il ne se contente pas de cette information pour conclure à l'existence d'une discrimination et se rend chez les annonceurs pour les interviewer. Dans *Vozes de Campos de Jordão* (1950), il utilise ses souvenirs de sanatorium combinés à des entretiens de malades, des extraits de journaux intimes, des questionnaires et de l'observation *in situ*. On trouve dans le livre des descriptions de première main subtiles et riches sur l'organisation de la vie dans le sanatorium qui donnent lieu à des analyses par induction. Nogueira est enfin l'un des représentants des études de communautés avec son enquête sur la petite ville de Itapetininga dans l'Etat de São Paulo. Ajoutons que sa thèse de *livre docencia* en 1967 aura un sujet empirique (bien que traité essentiellement par des

données statistiques), ce qui était rare pour ce type de travaux (*Contribuição ao estudo das profissões de nível universitario no estado de São Paulo*). Ce type d'attachement à une sociologie modeste, rigoureuse et fondée sur l'observation demeure un cas assez rare dans la sociologie brésilienne des années 1950-1960, dans laquelle le poids des idées et des grandes contributions socio-historique ambitieuse va s'affirmer sous la direction de Florestan Fernandes, comme on le verra au chapitre suivant.

Conclusion du chapitre

Pierson travaille une quinzaine d'années au Brésil. Pendant ce séjour il forme de nombreux sociologues à l'enquête empirique et dirige un grand nombre de recherches, certaines importantes, d'autres plus superficielles. Les enquêtes qu'il promeut sont essentiellement descriptives. A l'opposé des sociologues de la USP, Pierson pense que la tâche primordiale de la sociologie au Brésil est de décrire avec précision la situation sociale du pays et pas de proposer des théories interprétatives générales sur le développement historique du pays. Sa formation à Chicago, sa réaction négative vis-à-vis de l'essayisme théorisant des penseurs brésiliens traditionnels aussi bien que la fonction d'entraînement qu'il accordait aux recherches collectives expliquent cette orientation. La recherche est moins dans cette optique une activité de créativité théorique que de généralisation prudente à partir de cas sûrement établis. Dans la formation qu'il donne aux étudiants, Pierson insiste donc sur la qualité des informations recueillies au contact direct et prolongé avec les populations. Aucun de ses étudiants ne rédige de mémoire uniquement à partir d'archives et l'observation directe intervient presque toujours dans les enquêtes. On ne trouve pas chez Pierson de longues discussions comme à la USP sur les différentes « méthodes » possibles, c'est-à-dire pour les héritiers des sociologues français, les différentes manières d'approcher théoriquement un objet. L'enquête sociologique consiste pour Pierson à essayer de répondre à des questions précises au sujet d'un phénomène définis à partir de ses manifestations empiriques, en utilisant un vocabulaire stabilisé tourné vers la description. L'enquête n'a pas pour but de proposer des théories ambitieuses mais simplement de dégager quelques caractéristiques concrètes de l'objet étudié. Les travaux produits sont donc en général frappants par leur modestie. La plupart d'entre eux prirent la forme de courts articles et seront publiées en revue, ce qui ne permettra pas une large diffusion. Les tâches administratives écrasantes de Pierson ne lui permettront pas non plus de poursuivre ses enquêtes sur les races à São Paulo, car il envisageait apparemment la recherche individuelle comme une activité à temps plein. Les

deux grandes enquêtes de la période effectuées dans des bourgades rurales (*Cruz das Almas e O homem do rio Sao Francisco*) auront un succès médiocre (surtout le deuxième livre très volumineux) car elles furent peu diffusées. Dans la perspective de l'ELSP elles devaient être utiles à des hommes qui agiraient dans les entreprises ou les administrations et elles n'étaient donc pas conçues pour séduire le public cultivé et politisé des classes moyennes paulistes. En revanche les ouvrages méthodologiques de Pierson et ses recueils de textes se vendront bien car ils constituent des exposés clairs des idées de la sociologie de Chicago (ils sont d'ailleurs toujours facilement accessibles dans les bibliothèques et les librairies, ce qui n'est pas le cas des autres livres de Pierson).

Les choix faits Pierson lors de son séjour à São Paulo sont dictés apparemment par les possibilités concrètes du monde intellectuel brésilien des années 1940-50 aussi bien que par sa vision de la « carrière ». Pour un Américain, faire école à São Paulo à cette époque relevait de la gageure tant l'anti-américanisme des élites était fort et la francophilie dominante. En outre, l'ELSP n'était pas l'endroit adéquat en raison de la faiblesse de ses budgets et du recrutement de ses étudiants. L'implantation d'une grande université américaine formant jusqu'au doctorat aurait permis à Pierson de faire une véritable concurrence à la USP, mais il va de soi que dans le contexte nationaliste de l'époque une telle chose était délicate. Le choix de Pierson a été d'insister sur la formation des sociologues à la recherche, profitant de l'absence de *mestrado* à la USP. Dans son optique, l'envoi des meilleurs étudiants aux Etats-Unis était ensuite le meilleur moyen de diffuser non seulement la sociologie américaine mais également une vision plus nuancée du pays chez ces étudiants. Il est cependant évident que Pierson n'était pas disposé aux compromis avec les intellectuels brésiliens. Il n'a sans doute jamais cherché à véritablement cacher que seule la sociologie qui se faisait aux Etats-Unis était sérieuse pour lui. Il s'est ainsi certainement trouvé assez isolé et ses élèves n'ont guère pu prétendre à des carrières intéressantes dans le domaine des sciences sociales à moins de finir leur formation à la USP. En prenant cette place particulière dans le monde académique brésilien Pierson manifestait aussi une conception bien à lui de la « carrière ». En abandonnant les Etats-Unis, il a perdu la possibilité de devenir l'héritier de Park dans le domaine de relations raciales malgré la qualité de sa thèse et ses bonnes relations avec Charles Johnson. En ne quittant pas rapidement São Paulo et en s'entêtant à former des étudiants qui ne pouvaient qu'occuper que des positions périphériques il a tout misé sur un pari risqué : l'enracinement d'un courant sociologique américain au Brésil. Peu payé, gravement malade, déjà âgé il ne disposait à la fin des années 1950 pas même d'une maison à lui aux Etats-Unis et ne pouvait prétendre à aucune place intéressante dans une grande université américaine. Pierson tranche donc

radicalement avec un Bastide pour la France (qui travaillait à son élection à l'École des hautes études en même temps qu'il formait des Brésiliens) ou à un Fernandes au Brésil qui ne quittant jamais la USP a pu en suivant Bastide devenir l'homme clef du département de sociologie au milieu des années 1950. L'absence totale d'ambition de Pierson étonne donc. En l'absence de plus amples informations, sa correspondance laisse penser que sa passion pour le Brésil l'a conduit petit à petit à sacrifier sa carrière, mais il est difficile d'en dire plus.

Les spécialistes de la sociologie brésilienne qui se soucient de Pierson (par exemple Schwartzman) considèrent que le projet intellectuel dont il était porteur fut un échec. Il n'y a en effet pas eu de véritable continuation au travail du chercheur américain et la sociologie de Chicago a sombré dans un relatif oubli, avant qu'on ne la redécouvre au Musée National dans les années 1980 par l'entremise du travail de Howard Becker. Vila-Nova (1998) considère fort justement à mon sens que Pierson s'est heurté à une conception du savoir et du rôle du sociologue qui ne laissait pas de place aux siennes. Pierson lui-même interprétait en partie les difficultés auxquelles ils se heurtaient à la tradition philosophique brésilienne : l'héritage lettré luso-brésilien était hautement spéculatif et tout à fait éloigné de l'empirisme anglo-saxon sur lequel s'est fondée la sociologie de Chicago¹⁶⁶. L'enseignement français était en effet plus facilement compatible avec le fonctionnement du monde intellectuel brésilien. Les élites étaient habituées à aller chercher en Europe les idées les plus « avancées » c'est-à-dire d'avant-garde, afin d'obtenir une position dans le milieu d'origine. Le but était souvent moins de faire avancer la science, fut-elle nationale, que de se servir des idées prestigieuses européennes à des fins nationales d'abord (dire ce qu'est le Brésil) et personnelles ensuite (faire carrière). L'austère scientisme de Pierson s'oppose à l'esprit de chapelle courant au Brésil à cette époque, son désengagement tranche avec les querelles politiques, enfin son projet scientifique appliqué à la planète entière ne pouvait que rencontrer peu d'échos. Il faut ajouter que la sociologie que proposait Pierson pouvait apparaître comme un bloc estampillé « US », à prendre ou à laisser en quelque sorte. Dans le contexte politique des années 1950, son audience ne pouvait être grande car la sociologie brésilienne se devait de marcher seule et de trouver une utilité en conformité avec les aspirations traditionnelles des intellectuels : résoudre les problèmes brésiliens. Florestan Fernandes, dont l'hostilité pour les États-Unis se doublait d'une animosité personnelle envers Pierson, allait s'en charger.

¹⁶⁶ On consultera par exemple la correspondance de Pierson avec la fondation Rockefeller. Dans un courrier daté du 5 novembre 1956, Pierson affirme que la sociologie brésilienne des années 1930 avait 40 ans de retard sur les États-Unis et cela en grande partie à l'absence d'influences comme celles de Bacon, Locke, Berkeley, Hume ou de l'école historique allemande. A cela s'ajoutait pour lui une société encore relativement immobile (archives Pierson, dossier n°1).

Chapitre 4

FLORESTAN FERNANDES ET LA CONSTITUTION D'UNE SOCIOLOGIE NATIONALE

L'affirmation d'un sociologue brésilien de premier plan

Fernandes à la suite des professeurs étrangers

Willems quitte le Brésil en 1949, Pierson, malade va se reposer aux Etats-Unis entre 1951 et 1953 puis à nouveau entre 1955 et 1959, Bastide rentre à Paris en 1953, Fernandes ayant pris sa place. Cette même année, le jeune protégé de Bastide a soutenu sa thèse de *livre docencia* (*Ensaio sobre o método funcionalista na sociologia*) afin de pouvoir occuper la chaire n°1 de sociologie au sein de la faculté qui s'associera aux thèmes de sociologie urbaine, races, travail, économie et développement en 1955. Les années 1950 seront donc les années de la relève brésilienne dans laquelle Fernandes occupera la place centrale. Les principaux maîtres étrangers soucieux d'ethnographie n'étant plus là, il veut faire entrer les sciences sociales brésiliennes dans la « véritable » sociologie, c'est-à-dire, selon sa perspective, dans l'étude du développement historique de la société et de l'économie brésilienne. Cette sociologie nationale est inspirée de Durkheim, des fonctionnalistes et de plus en plus de Marx¹⁶⁷. Fernandes fait en effet la distinction (d'où des débats houleux à l'époque) entre une sociologie nationale qui emprunte largement aux auteurs étrangers et une sociologie

¹⁶⁷ Voir Bosi, Motta, Cohn, (1995).

nationaliste. Partisan de la première alternative, il se place dans la lignée des grands maîtres européens, ce qui signifie sous sa plume combiner rigueur méthodologique (c'est-à-dire les processus intellectuels de manipulation des idées et des concepts) et l'interprétation de la société à des fins humanistes : « valoriser la théorie » mais « ne pas la séparer de la transformation de la société »¹⁶⁸. Le rôle de l'intellectuel est également pensé dans le cadre de la mise au point de la sociologie adaptée aux besoins du Brésil : il doit assumer ses « responsabilités » et donc pour Fernandes aider à la modernisation de la société, mais sans abandonner la rigueur scientifique¹⁶⁹.

Fernandes construit en fait sa sociologie essentiellement contre la tradition brésilienne des années 1880, raciste et littéraire dont Viana était la figure emblématique. Mais tout en niant une partie de l'héritage brésilien, il en assume une autre part : celle de la tradition de penser le pays en combinant histoire et concepts sociologiques et en tâchant de définir l'actuel comme un produit du passé. Dans le même temps, il s'oppose aussi à l'apolitisme et à l'empirisme minutieux d'un Pierson, qu'il n'a jamais porté dans son cœur ne serait-ce que parce qu'il pouvait être vu comme une incarnation des « travers » importés des Etats-Unis. Alors que d'autres s'occupent de travaux d'ambitions moyennes ou d'enquêtes de terrain, Fernandes, qui n'a plus véritablement de rival intellectuel depuis la défection de Candido, va donc s'atteler à des oeuvres de synthèse ou de méthodologie qui vont à la fois fixer les objectifs et les règles d'une sociologie nationale. Dans ce cadre, la question raciale va devenir son thème privilégié : il y cherche une interprétation de la réalité sociale en accord avec les intellectuels brésiliens noirs comme le faisait Bastide¹⁷⁰. Les analyses sur les Noirs sont conduites en replaçant les faits dans un cadre théorique d'explication des évolutions historiques de la société brésilienne en termes de classes sociales. Elles aboutiront en 1964 à une synthèse de grande ampleur : *A integração do negro na sociedade de classe*. On ne trouve donc plus à partir de la deuxième moitié des années 1950 de travaux empiriques sous la plume de Fernandes, hormis des textes s'appuyant sur des statistiques pour décrire la position des Noirs dans la société. Mais la direction scientifique qu'il impose à la USP va être le creuset d'une certaine formule de la pratique sociologique qui porte ses effets jusqu'à l'heure actuelle.

La prise en main institutionnelle

¹⁶⁸ Voir Fernandes (1975).

¹⁶⁹ Voir Motta (1977).

¹⁷⁰ Voir à ce sujet Cerqueira (2004).

La carrière de Fernandes va se construire d'un point de vu institutionnel en prenant en main la sociologie au sein de la faculté et en reléguant au second plan l'anthropologie. Le départ de Bastide, en effet a laissé libre l'une des deux chaires de sociologie. La chaire n°2 (sociologie rurale et folklore) est dirigée par Ruy Coelho¹⁷¹ assisté de Maria de Queiroz, mais c'est la chaire n°1 (celle de Bastide) qui domine la USP. Elle accapare tous les sujets importants pour la discipline : travail, relations raciales, développement. Fort de grande capacité de travail, Fernandes réussit à produire en peu d'années les thèses qui lui permettent d'occuper le terrain institutionnel. L'adoubement de Bastide et la réussite de leur livre sur les Noirs font ensuite de Fernandes au milieu des années 1950 la figure centrale des sociologues de la USP. A la fin de la période, en 1969, la chaire n°1 qui a beaucoup grossit incorpore 19 assistants dont la plupart sont d'anciens élèves de Fernandes.

Dans le cadre de sa pratique, Fernandes crée une véritable école sociologique en fournissant un enseignement et un encadrement doctoral très structuré autours de certains principes. Il insistera sur les caractéristiques particulières que doit avoir la sociologie du Brésil en voie de modernisation : refus du folklorisme et de l'ethnographie descriptive, importance de la théorie s'appuyant notamment sur des schémas de classes sociales, insistance sur la rigueur des raisonnements. Dans ce cadre, Fernandes doit lutter contre l'influence américaine (en termes de pratique de la sociologie) auprès d'une génération d'étudiants qui a souvent fait son *mestrado* à l'ELSP. Une manière d'atténuer les luttes d'influence est pour Fernandes d'éviter que ses étudiants ne partent à l'étranger avant d'être complètement formés.

Lui-même ne se rendra jamais aux Etats-Unis pour achever sa connaissance de la sociologie internationale. Il répondait d'ailleurs à ceux qui lui reprochaient de ne pas sortir du pays : « Que voulez vous que je fasse là-bas ? Les livres ils sont ici aussi »¹⁷². Au moment de la création du centre de sociologie industrielle, le CESIT, il refuse les aides de la fondation Rockefeller. Cet anti-américanisme dans les sciences sociales ne tient bien évidemment pas qu'à la personne du chef de file brésilien. Dans les années 1950, le rejet des Etats-Unis par les intellectuels progressistes est encore plus fort que dans les années 1930¹⁷³.

Dans les années 1950, le Brésil s'industrialise, la société change et les chercheurs de la USP font facilement valoir dans les journaux et dans différentes publications, que la sociologie, qui voit plus loin que le folklorisme ou l'essayisme peut avoir à jouer un rôle important pour la conduite des affaires sociales. Fernandes revient régulièrement dans ses livres sur la question

¹⁷¹ Ruy Coelho (1920-1990). Il obtient une licence de philosophie en 1941 puis de sciences sociales en 1942. Il fait ensuite une thèse avec Herskovits appuyée sur un terrain au Honduras en 1947-48 (*The Black carib of Honduras*, soutenue en 1954). La thèse est tout à fait intéressante d'un point de vue de chercheur de terrain : un vrai terrain mais pour des informations qui viennent d'un très petit nombre d'informateurs. En 1950, Coelho est assistant dans le cadre de la chaire II de sociologie. Il soutient une thèse de *livre docencia* en 1960 : *Industria e sociedade na teoria de A. Comte*, puis une thèse de chaire en 1964 sur la « structure sociale et la personnalité ».

¹⁷² Voir Antunes (1994).

¹⁷³ Voir Massi (1990) et Da Costa (2001).

du financement de la sociologie qui, selon lui, doit être faite par l'Etat, tout en respectant l'indépendance intellectuelle des enseignants. Bien que les conditions de financement de la USP fussent changeantes¹⁷⁴, les années 1950 sont plutôt positives pour la sociologie qui embauche des chercheurs et fonde des équipes thématiques. Elle est ainsi mieux lotie à cet égard que l'anthropologie. La domination de la sociologie à la USP sous l'égide de Fernandes va en effet reléguer au second plan l'anthropologie que Fernandes regardait avec méfiance même s'il appréciait ses données factuelles. La discipline (divisée institutionnellement en une section d'anthropologie générale et une section d'ethnologie indienne) bien que dirigée par Egon Schaden, spécialiste reconnu des indiens assisté de la très sérieuse Gioconda Mussolini (qui s'était illustrée par ses études de communauté)¹⁷⁵ peine à cette époque à lutter contre le pouvoir de Fernandes. L'étude des Noirs est devenue du ressort de la sociologie et les Indiens, isolés des grands changements que connaît le Brésil sont le centre de l'attention des anthropologues paulistes.

La chaire d'anthropologie est tenue de 1941 à 1949 par Willems, puis de 1949 à 1967 par Schaden (fils d'immigrés allemands de Santa Catarina). Tous deux croyaient au travail de terrain et s'opposaient aux idées de Fernandes concernant la nécessaire domination de la sociologie sur l'anthropologie réduite à une sorte d'accessoire sociographique¹⁷⁶. Le témoignage de Borges Pereira (2003) donne une idée des tensions dans les années 1960 : « Schaden donnait des cours la moitié de l'année au Brésil et l'autre moitié à l'université de Bonn. La congrégation prit une décision : Quand un professeur de chaire quittait l'université pour un certain temps, il devait laisser un tuteur pour la chaire. Florestan voulait être le tuteur mais même ses proches ne le voulaient pas comme tuteur, et lui préféraient Ruy Coelho qui était considéré comme plus libéral en plus d'avoir un doctorat en anthropologie. Cette impasse créa un climat de tension (...) En défendant ma thèse [de *livre docencia*] j'allais automatiquement devenir le substitut de Schaden à la chaire. C'était automatique et cela éliminait le problème. (...) Un après-midi, après avoir déposé ma thèse, Schaden nous réunit et sans prévenir personne déclara qu'il avait pris la décision de prendre sa retraite. J'ai pensé que si je ne soutenais pas ma thèse, on allait dire que mon travail n'était pas bon et que si je soutenais c'était parce que je voulais la chaire. Mais je ne pouvais plus reculer j'ai soutenu ma thèse et Schaden est immédiatement parti à la retraite. La congrégation me fit un contrat de deux ans et demi en tant que professeur de chaire et ensuite j'ai continué à enseigner comme *livre docente*. »

Au sein de la faculté de sciences sociales, la compétition entre les étudiants et les professeurs soumis au mandarinat des titulaires de chaires se double donc d'une compétition entre les disciplines. Schaden disposait d'une revue qu'il avait créée au début des années 1950 (la *Revista de antropologia*) et d'étudiants fidèles. Mais après son départ, il ne restait plus d'enseignant de grande stature, capables de s'opposer à la domination du groupe de Fernandes. L'ethnologie devait finalement assurer son renouveau au plan national à la fin des

¹⁷⁴ Jean Mangué précise par exemple qu'en 1947, le regard des gouvernements avait changé par rapport à la USP et que l'institution était au bord de la crise (Mangué, *op. cit.*).

¹⁷⁵ A la génération suivante par Ruth Cardoso, Eunice Durham et Borges Pereira.

¹⁷⁶ Voir Correa (1995)

années 1950 à Rio de Janeiro en repassant progressivement des Indiens aux paysans puis dans les années 1980 à la ville (voir chapitre suivant).

Florestan Fernandes et la scientificité en sociologie

Pierson et Willems partis, la sociologie de Chicago n'a plus de véritable défenseur à São Paulo, si ce n'est Nogueira, qui a peu de visibilité. Dans le même temps, on l'a vu, la revue *Sociologia* se remplit après 1955 de travaux plus historiques, littéraires, théoriques¹⁷⁷. Ces circonstances pratiques se doublent d'une volonté clairement exprimée de la part de Florestan Fernandes de faire rentrer la sociologie dans une phase nettement moins descriptive et plus ambitieuse en matière de théorie. Il apparaît clairement dans ses textes et dans les travaux qu'il a dirigés que la mise en évidence des faits passe après les questions concernant leur approche théorique et analytique. Il n'est donc pas étonnant que la sociologie de la USP à cette époque fasse passer le *fieldwork* et en particulier l'observation au second plan. Fernandes dans ses textes théoriques considère avec dédain l'observation quand elle est prise pour le fait de constater par la vue et l'ouïe des phénomènes ponctuels grâce à la position *in situ* du chercheur. Pour lui, une telle observation n'est qu'un des éléments qui peuvent intervenir dans une recherche et elle n'a pas de sens sans les opérations intellectuelles de construction de l'objet et d'approche théorique de la réalité.

C'est dans son célèbre ouvrage méthodologique de 1959 (*Fundamentos empíricos da explicação sociológica*) qu'il est le plus complet à ce sujet. Un passage est particulièrement clair :

« Que signifie « observation » dans les sciences sociales ? Le terme est employé avec fréquence dans le sens du langage courant et certains auteurs vont même jusqu'à l'entendre comme l'expression de la capacité du sujet-enquêteur à « voir » des choses. Si c'était exact, la différence entre la connaissance de sens commun et la connaissance scientifique au sujet des phénomènes sociaux serait peu précise et insignifiante. (...) L'important, semble-t-il n'est pas ce que l'on voit mais ce que l'on observe avec méthode. (...) Par ailleurs il ne faut pas négliger le rôle de l'analyse comme ressource de l'observation dans les sciences sociales. Des conceptions étroites de nature préscientifiques contribuent à maintenir l'idée que l'observation des phénomènes est limitée aux procédures qui permettent de réunir les données brutes. Cependant la phase véritablement cruciale de l'observation, en sciences sociales, commence quand le traitement analytique des données permet de passer des images sensibles des phénomènes aux images unitaires ou analytiques de leurs propriétés et des conditions de leur production. (p. 172) »

Pour Fernandes l'observation dépasse donc la simple technique de recueil de donnée en situation et finit par inclure toutes les opérations de traitement et d'analyse des informations. Observer finit par être un synonyme de produire une conclusion scientifique. Cette vision des choses est solidaire d'une conception de la place de l'enquête. Dans la tradition de la USP, ce

¹⁷⁷ Elle reste cependant ouverte aux débats : par exemple, en 1956, sont confrontés des points de vue divergents sur ses méthodes d'enquête de la part de Fernandes, Bastide et Hutchinson (élève de l'anthropologue Wagley).

ne sont pas les actes d'enquêtes sur le terrain qui font la recherche mais les idées sur le sujet qui sont établies et pour lesquelles les faits ponctuels constatés de première main ont un rôle variable et souvent minime. L'insistance que mettait Fernandes, à affirmer que la sociologie n'est pas pour les débutants et qu'elle nécessite des opérations intellectuelles délicates doit être aussi replacée à la fois dans le contexte intellectuel de l'époque et dans la trajectoire personnelle de l'auteur. Son parcours social difficile l'a conduit dès le début de sa carrière à chercher à se placer dans le camp des savants, ce qui impliquait de faire de la sociologie une discipline réservée à des spécialistes, c'est-à-dire exigeant en quelque sorte un « ticket d'entrée » élevé sous la forme d'exigences complexes. En même temps, sa génération était convaincue de la nécessité de séparer la sociologie des essais libres ouverts aux juristes pour qu'elle fût utile au pays.

L'une des conséquences bien prosaïque de cette volonté de séparer les sociologues du commun des penseurs est que les cours de Fernandes étaient inaccessibles à une bonne partie des étudiants¹⁷⁸. En plus de donner d'énormes bibliographies obligatoires, il insistait sur la théorie comme fondement de toute recherche. L'un des auteurs qu'il discutait le plus et qui posait le plus de problèmes aux étudiants était Manheim. Cet enseignement ne correspondait pas forcément avec les attentes des élèves, même s'il était accepté dans les années 1950 que les sciences sociales devaient être prises au sérieux en tant que discipline rigoureuse. Cardoso par exemple rappelle qu'en 1949, quand il entre à la USP, les étudiants voulaient du socialisme plus que de la sociologie¹⁷⁹. Le simple fait qu'un garçon d'une famille aussi notable que F. H. Cardoso choisisse cette voie montre d'ailleurs qu'à l'époque la USP était non seulement un établissement de grande qualité (on ne comptait que 12 étudiants par classe et ils devaient être capables de suivre des cours en français) mais qu'on attendait de la formation de sociologie un acquis susceptible d'armer les futures élites de connaissances valables. Une autre conséquence est que Fernandes reste un sociologue de bibliothèque. Il a peu de contacts avec le monde social, ne fait pas d'enquêtes de terrain lui-même et s'occupe essentiellement de questions historiques ou théoriques¹⁸⁰.

Les recherches à la USP dans les années 1950 et 1960 : les études de communauté

¹⁷⁸ Si l'on en croit les témoignages des élèves : Voir D'Incao (1987).

¹⁷⁹ Voir Cardoso (1992).

¹⁸⁰ Mota (1977) cite le cas où Fernandes donne des conférences sur les problèmes de l'école et se trouve heureux de sortir de son isolement et de discuter avec le public de leurs visions des choses.

Les études de communautés continuent à la USP dans les années 1950-1960 bien que sur un rythme plus lent. Fernandes ne les appréciait que modérément, comme Bastide qui déjà au début des années 1950¹⁸¹ voyait d'un œil critique ces recherches sans visée théorique. Fernandes concevait néanmoins les études de communauté comme un excellent exercice de formation des étudiants¹⁸² ainsi que comme un moyen efficace d'obtenir des données sur la société brésilienne¹⁸³. Mais bien sûr cela ne suffisait pas à ses yeux car le chercheur perçoit mal, selon lui, par ce biais les processus historiques et économiques et ne saisit pas la vie des grands centres urbains. Ce type d'étude était donc délégué aux étudiants.

Azis Simão publie par exemple en 1958 dans le bulletin terne de la faculté des lettres une courte étude sur Itanhaem. Certaines de ces enquêtes descriptives intéressaient l'équipe dirigeante du département de sociologie, tels celles sur les traditions villageoises bahianaises par Pereira de Queiroz qui doivent beaucoup à la perspective de l'étude de communauté. Les textes de l'époque rassemblés dans *O campesinato brasileiro* (1976) donnent à voir un mélange de descriptions générales et d'analyses structurales sans explications sur les modalités de l'enquête. Des choses vues, restituées de façon decontextualisée comme la description d'une danse sont mises en relation avec des forces et des aspects internes de la société, affirmées par spéculation¹⁸⁴. On lit par exemple, p. 156 du livre dans l'article « A dança de São Gonçalo » : « La danse fournit un appui à l'ordre social existant (corrigeant par exemple les tendances à la différenciation interne) pour lequel elle est un facteur d'intégration, tirant son prestige peut-être de la correspondance intime entre sa structure et celle de la communauté rustique ». Parfois cependant, les étudiants avaient des projets de thèse différents, que Fernandes voulait orienter vers les études de communauté. Borges Pereira (2003) raconte ainsi que Fernandes avait voulu le convaincre de faire sa thèse sous la forme d'un *survey* d'une petite ville du café de l'intérieur pauliste. Il refusa cependant.

Si l'on excepte leur intérêt documentaire, les études de communauté vont cependant faire l'accord contre elle parmi la quasi-totalité des sociologues formés à São Paulo¹⁸⁵. Ianni (1961) se fera l'un des porte-parole de la perspective de São Paulo en reprochant aux études de communauté de fournir une vision trop segmentée de la société, sans véritable échantillonnage permettant de s'assurer de l'intérêt sociologique des résultats. Selon lui, ces études de communautés sont fondées sur une méthode d'enquête et pas sur une ambition théorique. On n'y trouve pas les nécessaires « connections structurelles et fonctionnelles diachroniques qui

¹⁸¹ Voir par exemple « Les problèmes de la recherche sociologique au Brésil », dans les annales du premier congrès de sociologie, 21-27 juin 1954.

¹⁸² Si l'on en juge par ses déclarations ; par exemple (Fernandes, 1963, p. 64) : « L'étude de communauté ou de petits groupes est un paraît être le meilleur moyen pour amener l'élève à penser sociologiquement, à apprendre le respect pour les données factuelles, à apprendre et à pratiquer l'objectivité, à découvrir l'utilité des concepts et des théories sociologiques, (...) ».

¹⁸³ On notera que lors du congrès des Américanistes présidé par Fernandes en 1955, Wagley et lui organisent un symposium « ethno-sociologique » sur les communautés : voir Corrêa (1988).

¹⁸⁴ On lit par exemple, p. 156 du livre dans l'article « A dança de São Gonçalo » : « La danse fournit un appui à l'ordre social existant (corrigeant par exemple les tendances à la différenciation interne) pour lequel elle est un facteur d'intégration, tirant son prestige peut-être de la correspondance intime entre sa structure et celle de la communauté rustique. »

¹⁸⁵ C'est même le cas de Darcy Ribeiro, qui n'était pourtant pas hostile à Pierson. Voir « Havemos de amanhecer » in D'Incao (1992).

gouvernent les phénomènes ». Il y déplore l'absence d'une prise en compte de la totalité sociale en lien avec les évolutions du capitalisme, c'est-à-dire le développement d'une thèse socio-historique sur les évolutions de la société brésilienne. Ce rejet du fait ethnographique est au cœur de la réflexion méthodologique de l'école de São Paulo pour laquelle la sociologie au Brésil doit fournir un schéma d'interprétation de la société brésilienne de la société coloniale jusqu'à l'époque présente. Même les anthropologues formés à l'époque, comme Ruth Cardoso et Eunice Durham, défendent les études de communauté pour leur caractère empirique mais soulignent le manque de construction de l'objet et de problématisation¹⁸⁶.

Il est cependant remarquable de constater que Fernandes n'a jamais été favorable aux grandes enquêtes statistiques telles qu'elles se développaient aux Etats-Unis. Son peu de goût pour les idées américaines et l'absence de compétence y sont sans doute pour quelque chose, mais aussi et surtout une conviction épistémologique fondée sur l'idée qu'il faut comprendre en profondeur des événements humains avec un recul historique suffisant pour faire de la bonne sociologie, et pas recueillir des grandes séries de petites informations. Pour lui, la sociologie devait permettre de comprendre et d'accompagner la modernisation du Brésil. Cela signifiait non pas de simples descriptions mais des analyses cherchant à pénétrer au cœur des problèmes et des forces internes de la société brésilienne grâce au fonctionnalisme et à la reconstitution historique.

L'étude de la modernisation du Brésil

Une grande diversité de thèmes

Si les études de communauté concernaient surtout les bourgades traditionnelles, l'objectif principal de l'école de São Paulo a été de comprendre et théoriser les voies empruntées par le pays pour sortir du « retard » socio-économique. A la fin des années 1950, Fernandes, grâce à un financement de la Confédération nationale de l'industrie met sur pied le projet : économie et société au Brésil, avec 4 lignes principales : le patronat industriel, l'état, le travail, l'urbanisation et le développement¹⁸⁷. Ces priorités donnent lieu à une vaste série de recherches que l'on peut distinguer suivant leur nature.

On trouve en premier lieu des travaux théoriques ou généraux sur un sujet de société.

On peut par exemple citer le *mestrado* de Foracchi (1959) sur l'éducation, la thèse de chaire de Ruy Coelho (1964) sur la structure sociale, les thèses de Ianni (1964), de Singer (1966), et de F.H.

¹⁸⁶ Voir Peixoto e Simoes (2003).

¹⁸⁷ Voir Fernandes (1978).

Cardoso (1968) sur l'Etat et le développement, les *mestrados* de Rodrigues (1964), de Pereira (1964) et de Bolaffi (1965) sur l'industrie.

Il faut ajouter à ce premier groupe des études purement historiques, telles les thèses de Ianni et Cardoso sur l'esclavage (1961) ou la thèse de Maria Sylvia Franco Moreira (1964) sur les plantations. Mais nombreuses également furent les enquêtes qui s'appuyaient à un titre ou un autre sur une enquête empirique. On peut alors distinguer plusieurs grands sujets :

1. L'étude des groupes sociaux.

Avec par exemple la thèse de Marilice Foracchi (1964) et la thèse de *livre docencia* de Gouveia (1968) sur les étudiants.

2. Le travail et les entreprises.

Avec par exemple le *mestrado* de Vouga (1964), la thèse de doctorat de Brandão Lopes sur les usines rurales (1964) la *livre docencia* de Pereira (1965) et la thèse Rodrigues Netto (1967).

3. L'immigration

La thèse Camargo (1955) et celle de Durham 1966 (thèse orientée par Schaden).

Tant que Fernandes est le patron à l'Université de São Paulo, peu de travaux sur la société brésilienne échappent à son regard. Entre 1961 et 1967, il dirige presque toutes les thèses de sociologie et la plupart des *mestrados*. Même certaines études indianistes sont dirigées par lui (comme la thèse de Roberto Cardoso de Oliveira en 1966 sur l'urbanisation et les tribus). Schaden, seul, dirige quelques études qui tombent dans le champ des intérêts de Fernandes. Il s'agit en particulier de travaux sur l'acculturation ou la mobilité dans la lignée ouverte par Willems. Par exemple les travaux de João Baptista Borges Pereira sur les Noirs (1966) et les Italiens (1967) ou le *mestrado* d'Eunice Durham sur l'assimilation des Italiens et sa thèse sur les migrations (1966). La différence entre les textes qui reçoivent le label d'anthropologie (à l'exception des enquêtes indianistes dans une certaine mesure) et ceux fait en sociologie n'est cependant pas très grande sur le plan des procédures de recueil des données. On y trouve surtout des données très générales, historiques ou obtenues par entretiens.

La méthode de conduite des enquêtes

Au final, la moitié des travaux de sociologie de la période Fernandes sont historiques ou théoriques. Les thèses et *mestrados* fondés sur une enquête de terrain utilisent majoritairement les entretiens et les questionnaires. Il y a peu de statistiques, ce qui est remarquable par

rapport à une certaine tendance de la sociologie internationale à cette époque, mais cela se traduit également par un recul net de l'observation par rapport à la sociologie de la période 1940-1955.

On constate en outre aisément à la lecture des thèses que l'explicitation des approches empiriques utilisée n'est pas un souci des auteurs ni des jurys universitaires. La question est au mieux rapidement évoquée en une ou deux pages et traitée avec des phrases rituelles comme « nous avons essayé de suivre la vie des gens étudiés et avons procédé à des histoires de vie, des entretiens et de l'observation directe en plus de l'étude des documents disponibles ». Les développements ensuite font peu de place aux données précises et à leur origine. Dans les textes d'orientation ethnologique, on trouve des descriptions générales (voir par exemple les textes de Maria de Queiroz (1958/1976)), et des références peu précises aux « informateurs ». Il n'y a pas d'habitude de discussion épistémologique sur les biais possible et le lien entre modes de recherches et sûreté des données.

Il est intéressant de constater par ailleurs que, quel que soit le sujet, les travaux fondés sur une enquête empirique adoptent à peu près la même forme et sont construits à partir de la même méthode de recueil de données. La partie historique de chaque thèse est grande voire prépondérante, en particulier dans les études d'assimilation. Les données viennent essentiellement d'entretiens même si les auteurs parlent d'observation de la vie réelle. Le terme d'observation est souvent utilisé dans le sens très abstrait que lui donnait Fernandes, comme on l'a vu.

Ainsi, dans *Côr e mobilidade social em Florianopolis* (1960) de Cardoso et Ianni, le terrain a été conduit en deux semaines (en juillet 1955). Les auteurs parlent d'« observation directe » puis d'entretiens la première semaine, suivis d'un « approfondissement » la deuxième semaine par entretiens, « observation » et questionnaires dans une école. Dans le texte on ne trouve cependant guère de résultats pouvant être attribués à des observations *in situ* puisque presque tout le livre est fait de statistiques et de considérations historiques. Les travaux suivants de Cardoso sur les entrepreneurs sont faits à partir de questionnaires. D'autres travaux célèbres comme ceux d'Azis Simão sur le syndicalisme (1955, 1964) se fondent sur un mode de constitution des données très peu explicite. Au final, les textes sont surtout historiques et les conclusions s'appuient principalement sur des journaux, des revues ouvrières et syndicales, des documents législatifs, et quelques entretiens avec les *leaders*. Les ambitions théoriques et généralisantes sont mises en avant. Dans sa thèse sur les étudiants, Marilice Foracchi (*O estudante e a transformação da sociedade brasileira, 1964*) explicite ainsi la question de la place de la théorie sans ambiguïté : « Les contributions les plus ambitieuses sont sans hésitation, les élaborations théoriques qui aboutissent à des schémas amples et abstraits » (p. III). Y compris dans les travaux dirigés par Schaden comme la thèse de Durham (1966) sur les migrations, les parties empiriques sont basées sur des entretiens (comme celles ayant trait aux raisons et aux conditions de la migration), le terme d'observation est entendu dans son sens le plus abstrait, la moitié du travail est historique et culturelle. On parle de même beaucoup de « représentations » et de nombreuses affirmations sont peu prouvées ou étayées à partir de commentaire d'entretiens

Les livres de Brandão Lopes peuvent être pris comme un exemple assez représentatif du modèle que vont suivre les meilleurs comptes-rendus de recherches empiriques dans les années 1950-1960. On y trouve des analyses prudentes en principe sur base empirique, essentiellement à partir d'entretiens et parfois d'un peu d'observation.

Sociedade industrial no Brasil (1964) est un exemple intéressant de la façon dont est construit ce type de compte-rendu de recherches. L'introduction comprend un passage concernant la technique d'enquête : essentiellement des entretiens (mais on ne sait pas qui les a réalisés). Le livre se sert en fait de deux recherches, la première à São Paulo dans une usine, la deuxième dans deux bourgades en voie de modernisation du Minas Gerais. L'auteur décrit d'abord la façon dont les migrants s'adaptent à la vie industrielle de São Paulo (y compris pour le travail) puis il compare avec la vie industrielle dans les petites villes de l'intérieur du pays. Les premiers chapitres sont nettement empiriques alors que la fin du livre est plus globale et tire les conséquences macrosociologiques des faits étudiés. Dans le détail, l'auteur procède de la manière suivante :

1. Le problème sociologique (celui de l'industrialisation et de ses conséquences) est posé dans le premier chapitre.
2. Les entretiens permettent de rassembler des données sur les origines des ouvriers de São Paulo, leur famille, le type de travail agricole exécuté dans la région d'origine, etc.
3. La migration est étudiée, comme souvent, en interviewant les émigrés au sujet des « raisons » de leur départ, de la situation économique d'origine et de leurs « attentes » initiales. Les déclarations sont prises à leur valeur faciale. Certains examens de cas permettent aussi de replacer les mouvements dans leur contexte socio-économique (p. 39).
4. Certains parcours professionnels typiques sont reconstitués grâce aux entretiens.
5. Les problèmes de l'adaptation au nouveau milieu sont examinés à partir de déclarations prises à leur valeur faciale (par exemple, p. 43 : « je ne me suis pas habitué, je vivais avant dans le Sertão, j'élevais du bétail, je suis arrivé ici et ma vie d'avant m'a beaucoup manqué... »).
6. L'absence de comportements solidaires et d'actions collectives au travail est essentiellement prouvée à partir de déclarations de la part de l'encadrement. La nature des groupes de travail est décrite à partir de sources non précisées.
7. La position des ouvriers par rapport au syndicat est décrite à partir de déclarations des syndiqués qui montrent leurs pratiques utilitaristes. La position des délégués vis-à-vis des syndiqués est donnée grâce à des déclarations des ouvriers.
8. Une grève est décrite grâce à des données vraisemblablement obtenues par observation (mais rien n'est précisé).
9. Les différentes formes d'animosité entre ouvriers sont documentées grâce à des déclarations des ouvriers les uns au sujet des autres.
10. La « permanence de valeurs traditionnelles » chez les ouvriers est affirmée grâce à une étude rapide des expressions et des mots qu'ils utilisent au cours des entretiens.
11. Le déroulement du travail et les évolutions de carrière sont expliqués par des déclarations des ouvriers et des chefs qui donnent parfois des descriptions de cas.

A l'époque où Brandão Lopes et les autres les élèves de Fernandes conduisent leurs travaux, les entretiens deviennent donc le fondement habituel des enquêtes empiriques. Fernandes leur accordait une grande importance, comme on l'a vu pour le livre écrit avec Bastide sur les Noirs à São Paulo. On ne trouve pas cependant dans les thèses de l'époque de développements substantiels sur les biais possibles liés aux tentatives de reconstruction de la réalité sur la base de déclarations souvent décontextualisées. L'une des raisons tient à l'évidence au fait que ces entretiens étaient souvent (et sont toujours) conduits par des étudiants moins avancés que le

thésard qui signait le document final. Ce procédé permettait ainsi de faire avancer rapidement les thèses en laissant à l'auteur la tâche, vue comme centrale, des lectures en bibliothèque. La thèse de doctorat de Brandão Lopes de 1964 (*Relações industriais na sociedade brasileira tradicional*) mobilise ainsi pendant 6 mois d'enquête 5 étudiants pour plusieurs centaines d'entretiens et un questionnaire. Ce type de recherches d'assez grande ampleur était appelé de leurs vœux par les patrons de la sociologie de l'époque qui y voyaient une garantie de qualité. Les plaintes récurrentes de Fernandes auprès des dirigeants politiques dans les années 1950 sont ainsi à comprendre sous cet angle : les chercheurs principaux ne recueillent pas eux-mêmes les données et il leur faut des crédits pour payer les petites mains.

Le témoignage de Jose de Souza Martins (1998) est intéressant pour voir comment se faisait le travail de recherche. Dans les années 1960, il est assistant de Luiz Pereira pour une enquête sur les ouvriers. D'après son témoignage, c'est lui qui fait l'essentiel des entretiens car les autres assistants « n'avaient pas envie d'aller en banlieue tous les soirs pour faire des entretiens ». Pereira lui non plus n'aimait pas se rendre dans les usines mais il est le seul à signer le livre auquel aboutit l'enquête (*Trabalho e desenvolvimento no Brasil*, 1965). On remarquera cependant que les plaintes de ce type, faites après-coup, sont rares dans le milieu car elles correspondent souvent à une forme de règlements de comptes plus qu'à des tentatives d'inversion des habitudes, et cela dans la mesure où d'un point de vue épistémologique, comme déontologique, la sous-traitance du « terrain » est chose admise et banale.

La politisation de la sociologie et la sociologie marxiste

Un dernier aspect important de la configuration que prend la pratique de la sociologie à la USP pendant les années 1950 est son rapport à la politique. Fernandes, bien que soucieux de l'engagement de l'intellectuel au côté des agents de progrès social, voulait marquer sa différence avec la génération précédente qui se souciait plus d'action politique directe que de science. Dans son enseignement, il s'efforcera ainsi toujours de donner au sociologue un rôle d'analyste « rigoureux ». Cette attitude fut accueillie de manière ambivalente par les étudiants de l'époque. Ces derniers étaient certes intéressés par une formation sérieuse et « scientifique » mais ils la concevaient souvent comme un moyen de s'engager dans les questions nationales¹⁸⁸. A la fin des années 1950 et alors que la Révolution cubaine a eu lieu, les jeunes sociologues veulent autre chose que du fonctionnalisme et de la reconstitution historique : ils exigent notamment d'apprendre le marxisme et souhaitent orienter la sociologie vers la politique. Il ne faudrait donc pas concevoir l'action de Fernandes à la tête de

¹⁸⁸ Les témoignages que donnent Cardoso au sujet de ses maîtres sont élogieux mais soulignent toujours que le discours de Fernandes sur la science et les classiques de la sociologie était difficilement compris par une génération qui voulait agir pour « reconstruire la société sur des bases meilleures » (Cardoso, 1992). Déjà, à la fin des années 1940, alors que Fernandes utilisait Marx comme un auteur parmi d'autres, Lourival Gomes Machado voulait lui donner une place centrale (Correa, 1995).

la sociologie uspienne comme un mouvement purement intellectualiste et nationaliste aux antipodes des efforts des chercheurs américains. En effet, l'action de Fernandes représente en un certain sens une voie de compromis entre les maîtres étrangers des années 1930 et les chercheurs brésiliens plus radicaux. Il est notamment contraint à ferrailer avec Guerreiro Ramos qui demande instamment une sociologie plus brésilienne et plus politisée. Il est aussi menacé de débordement sur sa gauche par ses propres étudiants qui se penchent sur Marx et forment un « séminaire » auquel il n'est pas convié. Ce que l'on a fini par appeler « le groupe du capital » se réunit ainsi à partir de 1958 et rassemble dans un premier temps : José Arthur Giannotti (philosophe), Ruth Cardoso (anthropologue), Paul Singer (économiste), Fernando Novaes (historien), Octavio Ianni Fernando, Henrique Cardoso (sociologues)¹⁸⁹. L'objectif est de d'approfondir *Le capital* en le lisant ligne par ligne. En plus de l'intérêt scientifique pour de jeunes intellectuels encore très théoriciens, l'intérêt du séminaire est de satisfaire les idées de gauche des participants en se démarquant de la *doxa* du parti communiste.

Pour ce qui concerne notre sujet, cependant, ce virage marxiste progressif de la sociologie pauliste ne se traduira pas un renforcement de la question politique dans les recherches, car le projet global de Fernandes va dominer toute la période : l'étude de la modernisation du Brésil, qui apparaît à l'époque comme un thème central. En revanche, le marxisme va servir aux jeunes sociologues à faire passer au second plan le fonctionnalisme auquel Fernandes avait attaché tant de prix. Fernando Henrique Cardoso joua un rôle dans ce processus. Il est dans les années 1950, le chercheur le plus prometteur parmi les élèves de Fernandes. Entré à la USP en 1949 (il n'a que 11 ans de moins que son mentor), il manifeste dès le début des talents évidents et une ambition certaine que favorise une aisance personnelle et un goût rare de la négociation. Associé à l'autre disciple favori de Fernandes, Ianni, il commence ses recherches par une étude historique sur l'esclavage et la situation des Noirs dans le Sud du Brésil. Dans l'introduction à *Capitalismo e escravidão no Brasil meridional*, restée célèbre, il montre son inspiration marxiste en appliquant la dialectique du maître allemand à la question de l'esclavage. Rapidement, cependant il se consacre à l'étude du travail et de l'entreprise. En 1962 il est chez Touraine à Paris puis, de retour, dirige le centre de sociologie du travail de la USP (le CESIT de Fernandes) de 1962 à 1964. Il s'oppose dans ses thèses aux schémas du PC comme à ceux de l'ISEB¹⁹⁰ et développe progressivement une approche plus libérale du

¹⁸⁹ Francisco Weffort, Roberto Schwarz et Bento Prado Jr, encore étudiants s'y ajoutent. Le séminaire, bientôt célèbre, se prolongera avec une deuxième génération composée de : Ruy Fausto, Emilio Viotti, Marinela Chauí, Sergio Ferro, Joao Quartim, Francisco Weffort, Lourdes Sola, Claudio Volga, Paulo Sandroni, Beth Milan. Voir à ce sujet : Sader (2005) et Leoni (*op. cit.*)

¹⁹⁰ Institut supérieur d'études brésiliennes : voir chapitre suivant.

développement. Ce n'est pas de son côté que pouvait venir un renforcement des approches empiriques qualitatives.

La USP sans Fernandes

1964-1969 : les militaires et les réformes

En 1964, l'armée prend le pouvoir au Brésil, mais la situation de la sociologie n'est véritablement transformée qu'en 1969 avec la mise à la retraite obligatoire d'un certain nombre d'intellectuels. A la USP, 27 professeurs, parmi les plus connus sont victimes de cette forme d'écartement, dont Fernandes, Cardoso, Ianni, Paulo Duarte, Giannotti, Singer¹⁹¹. La faculté de philosophie de Rio est fermée, la revue *Civilização brasileira* voit sa publication interrompue. Florestan Fernandes, qui est aux yeux des militaires une sorte de chef de file de la sociologie contestataire s'exile au Canada. Cependant comme l'a montré Pécaut (1989), les années 1969-79 sont loin d'être une décennie perdue pour la sociologie. Le *Cebrap* (*Centro brasileiro de análise e de planejamento*), centre de recherche financé par la fondation Ford accueille une partie des enseignants écartés de l'université (pendant que l'IDESP- *Instituto de Estudos Econômicos, Sociais e Políticos*- et l'IUPERJ -*Instituto Universitario de pesquisas do Rio de Janeiro*- sont fondés à Rio de Janeiro). Les institutions d'enseignement continuent non seulement à fonctionner mais vont recevoir un afflux d'étudiants (entre 1964 et 1984 les effectifs décuplent), en particulier à São Paulo (cet Etat continue à produire plus de la moitié des thèses brésiliennes de sciences sociales). Les diplômés de sciences sociales intègrent alors assez facilement les organismes de planification et de financement. L'opposition idéologique des praticiens de la discipline à une époque où le marxisme devient triomphant s'accommode donc finalement assez bien de la dictature surtout quand, au début des années 1970, l'organisation de l'université est modifiée par la création des départements et le développement des formations doctorales¹⁹². Selon le mot de Pécaut, dans les années 1970, alors que la croissance économique satisfait beaucoup de gens et fournit des postes aux sociologues, « l'idéologie professionnelle remplace l'idéologie démiurgique » des intellectuels. A la USP c'est à partir de 1964 que la quantité de thèses soutenues en lettres et sciences humaines commence à augmenter nettement : 7 en 1963, 27 en 1964, 14 en 1965, 29 en 1967, 32 en 1969, 98 en 1970 et 214 en 1972. Ces thèses sont essentiellement dirigées par Ruy Coelho, Luiz Pereira, et dans une moindre mesure Queiroz, puis Brandão Lopes. Si les

¹⁹¹ Sur les militaires et les intellectuels : voir Pécaut (1989).

¹⁹² Sur cette question : Colognese (1997).

directeurs changent, les sujets eux restent globalement les mêmes ainsi que les dispositifs de recueil des données, et les modes d'exposition et d'argumentation. Les enquêtes par observations sont d'autant moins nombreuses, que l'usage des statistiques se fait un peu plus fréquent.

On peut procéder à un classement non exhaustif de ces thèses selon le directeur et les thèmes :

- Travaux orientés par Luis Pereira :

Structures sociale, économie et histoire : Pereira (1970) ; Hoffman (1972) ; Cardoso (1972) ; Gnacarini (1973). Etude générale sur une institution ou une catégorie sociale ou un « problème » : Enciso (1972) ; Laraia (1972) ; Beisiegel (1972). Villes et communautés : Martins (1970). Théorie : Cohn (1971).

- Travaux orientés par Ruy Coelho :

Littérature : Biderman (1970), Galvão (1970). Discussion générale : Queiroz Junior (1972).

En anthropologie, Ruth Cardoso et Eunice Durham oeuvrent contre les études de communauté et le culturalisme mais maintiennent une orientation empirique, notamment par l'usage des entretiens.

Conclusion du chapitre

Au milieu des années 1950, les places vacantes des maîtres étrangers sont occupées par une génération de sociologues brésiliens dont Florestan Fernandes sera à São Paulo la figure dominante. Malgré les critiques répétées qu'il fera au système des chaires, le pouvoir conféré par ce mode d'organisation lui permettra de mettre en place une véritable école sociologique capable de produire des recherches structurées autour de thèmes clefs. Si on la compare à la période précédente, et avant l'explosion des formations de troisième cycle des années 1970, la période 1953-1969 est donc faste pour la sociologie pauliste. Le département de sociologie grossit considérablement et produit de nombreuses thèses de doctorat exécutées avec sérieux, dont un certain nombre sera publié. Les sociologues de la USP disposent des contacts avec le monde intellectuel et éditorial, des financements, de l'organisation nécessaires pour diffuser largement une sociologie dotée d'une certaine homogénéité. Pour Fernandes, cette sociologie doit servir à décrire et à encourager en même temps le passage de la société traditionnelle conservatrice à une société plus moderne et ouverte. Commenant avec la dénonciation du racisme et l'étude des bourgades en voie de changement, il poursuit avec les descriptions du monde du travail et la reconstitution historique de la société de classes. Ce projet, qui est largement celui de la génération d'intellectuels démocrates nés après la première guerre est accompagné d'une volonté d'imposer des idées en se fondant sur la science. Pour l'école de São Paulo, la sociologie ne peut réussir que si elle se coupe de ses racines littéraires. Les ouvrages de Fernandes, comme ses cours et ses conférences reviennent sans arrêt à cette époque sur la nécessité de renforcer la qualité des raisonnements. Cette forme de scientificité

prend donc pour ennemi, la génération précédente qui exploitait les idées de Comte mais parvenait moins bien à construire des objets sociologiques et à les étudier de manière rigoureuse. Cependant, la sociologie de Fernandes s'oppose sur bien des points à l'idéal scientifique concurrent que proposaient les Américains et en particulier Pierson. Il en résulte que dans plusieurs cas les travaux produits greffent des discussions théoriques ardues sur un appareil d'administration de la preuve relativement faible. C'est à cette époque en effet que se constitue un modèle de recherche qui existe encore aujourd'hui. Les travaux produits dans cette tradition laissent une grande place aux chapitres historiques, la partie portant sur l'actualité étant rédigée rapidement sur la base du dépouillement de quelques statistiques et surtout de comptes-rendus d'entretiens effectués par des assistants. Ces recherches sont réalisées généralement pour l'obtention des nombreux diplômes nécessaires à l'avancement de la carrière : *mestrado* (apparu au milieu des années 1950), doctorat, thèse de *livre docencia*, thèse de chaire. Les *mestrados*, pour lesquels l'étudiant dispose de peu de temps, ne donnent pas lieu à des enquêtes longues, les thèses sont faites en équipe (avec une enquête de terrain sous-traitée), et les derniers diplômes (plus rares) ont souvent une orientation plus théorique. Cette configuration favorisait d'autant moins l'observation que Fernandes n'a jamais accordé à cette approche un crédit particulier. Le système des chaires ne place pas non plus cette sociologie, très dépendante de la hiérarchie de l'université, dans le sens d'innovations ou d'audaces vis-à-vis des chefs de file.

La sociologie pauliste des années 1950 répond donc essentiellement aux effets d'un contexte institutionnel : les chercheurs brésiliens ont les mains libres après le départ des fondateurs, deux ou trois chercheurs agissent en mandarin, les étudiants ne manquent pas pour les sciences sociales, vues à l'époque comme une discipline permettant d'intervenir sur un monde en mutation. Si l'on compare cette sociologie avec celle qui a pu se faire ailleurs dans les Amériques, on est cependant frappé par le maintien d'un niveau somme toute relativement élevé de préoccupation pour le recueil de données empiriques de terrain. En dépit du fait que les grands intellectuels brésiliens comme Fernandes, ont toujours manifesté du mépris pour l'exécution directe des tâches d'enquêtes puisque, dans la tradition brésilienne, le savant est avant tout un érudit, la spéculation n'est pas le moteur principal de la sociologie pauliste. Le poids des orientations initiales des années 1940 continuera à faire penser aux chercheurs qu'il fallait se rendre auprès des gens dans les villages ou les usines. Les grandes discussions au sujet de l'avenir ou du passé du pays n'ont jamais été séparées à São Paulo d'un recueil parfois minutieux de données qualitatives obtenues sur place. Dans la période suivante, (1969-1985) la dictature, la mise à la retraite de la génération formée dans les années 1930-1940, et

l'importance des questions de développement économique (notamment à la suite de Costa Pinto et de Cardoso) vont ensuite modifier légèrement les manières de travailler des sociologues et les conduire à des discussions plus politiques et plus économiques, dans lesquelles l'enquête de type anthropologique aura moins de place.

Chapitre 5

SOCIOLOGIE ET ANTHROPOLOGIE SOCIALE A RIO DE JANEIRO

La sociologie et l'anthropologie universitaires

Hors de Sao Paulo, le développement de la sociologie suit des routes semées de beaucoup plus d'embûches. A l'exception des cours dans les écoles normales et de quelques enseignements de sociologie juridique ou économique ou bien encore d'anthropologie, la sociologie peine à prendre racine, notamment du fait du caractère encore traditionnel de l'organisation de l'enseignement dans la plupart des Etats de la fédération. A Rio de Janeiro, capitale fédérale jusqu'en 1960, l'institutionnalisation de la discipline se fait dans des conditions nettement différentes de São Paulo puisque au début de la période étudiée l'université restera sous influence et sous contrôle des dirigeants politiques nationaux associés à l'église¹⁹³. Dans la capitale fédérale, les universitaires, dans leur majorité sont pris dans le jeu des pressions et des alliances avec le monde politique, alors qu'à São Paulo, l'institution avait acquis une certaine liberté.

Cette situation est d'ailleurs plus conforme à la tendance générale en Amérique du Sud et donne à voir par comparaison l'originalité de São Paulo. Avec Getulio Vargas, le monde de la culture est l'objet d'un intense travail de contrôle et d'encouragement. Des journaux, des radios des revues (comme *Cultura Politica*) sont créés. A Rio, dans les années 1930, ce sont les intellectuels conservateurs et catholiques favorables aux régimes autoritaires qui dominent le monde intellectuel¹⁹⁴. En 1932 l'institut catholique d'études supérieures avait ouvert à Rio de Janeiro sous l'impulsion de Alceu Amoroso Vital, principal intellectuel catholique carioca. La sociologie, qui y était enseignée par Luiz Rego Monteiro, faisait partie avec la philosophie et la théologie des trois cours obligatoires. L'institut catholique avait pris en effet pour postulat de ne pas séparer la foi et la science afin de préparer les nouvelles élites catholiques.

¹⁹³ Au sujet de la sociologie à Rio de Janeiro, on se reportera à Miceli (1979, 1987).

¹⁹⁴ Dès 1931, la hiérarchie catholique s'est entendue avec Vargas qu'elle assure de son anticommunisme et obtient l'enseignement religieux à l'école de même que la non légalisation du divorce. Voir Schwartzman (1982).

Si certains enquêtes empiriques furent produites (par exemple sur les conditions de vie des ouvriers), les travaux des élèves n'ont pas marqué la science sociale de l'époque puisqu'ils étaient souvent tournés vers des questions liés à l'église¹⁹⁵.

En 1935 et malgré l'opposition des écoles traditionnelles et de l'église est ensuite fondée l'Université du district fédéral (UDF : *Universidade do distrito federal*) sous l'impulsion d'Anísio Teixeira, grand innovateur en matière d'enseignement. Vargas et son puissant ministre de l'éducation Gustavo Capanema souhaitent bien évidemment, tout comme l'élite de São Paulo, doter le pays et la capitale d'institutions d'enseignement modernes et plus libres vis-à-vis de l'église à la hauteur du destin qu'ils assignent au Brésil. Pour ce faire, la nouvelle université carioca présente un corps enseignant de grande qualité. Ramos y enseigne l'anthropologie et Freyre la sociologie (1935-1936) ; de plus des enseignants français sont accueillis pour certains cours importants notamment dans les disciplines littéraires. Mais Teixeira (proche du PC) qui a des idées progressistes est surveillé avant d'être remplacé un an plus tard par Alceu Lima. La tentative de coup d'Etat communiste de 1935 qui a alourdi le climat politique dans la capitale explique ces changements. En 1939, L'UDF où les enseignants de gauche sont décidément trop nombreux et qui se heurte à l'opposition de toutes les élites conservatrices est remplacée par l'Université du Brésil (*Universidade do Brasil*) beaucoup plus conservatrice. La faculté de philosophie est sous influence catholique et intégraliste (c'est-à-dire fasciste). Le mélange de recherche et d'enseignement, souhaité par Teixeira disparaît au profit d'un enseignement plus académique et dogmatique¹⁹⁶. On continue à compter sur des enseignants de France, mais cette fois en évitant les socialistes. Jacques Lambert obtient la chaire de sociologie. Il produira des recherches essentiellement démographiques dans un contexte universitaire peu dynamique. Tout au long des années 1940-1950, l'université carioca fait peu en matière de recherches sociologiques puisque les carrières sont déterminées par d'autres facteurs (en particulier politiques).

Dans ce contexte, le chercheur brésilien le plus remarquable de l'époque est Luis Costa Pinto qui est de la même génération que Fernandes¹⁹⁷. Il suit à L'université de Rio les cours de Ramos puis ceux de Lambert, dont il devient l'assistant en 1942. En parallèle, il mène une carrière de militant de gauche anti-vargiste et va même jusqu'à être emprisonné. Il publie avec Lambert en 1944 un traité de démographie (*problèmes démographiques contemporains*, en

¹⁹⁵ Voir Schwartzman (1982).

¹⁹⁶ En 1940 l'institut de philosophie des facultés catholiques est ouvert à Rio. Sur toutes ces questions voir Chor Maio (1997).

¹⁹⁷ Il naît en 1920 à Salvador dans une famille de propriétaire terriens du Recôncavo. Son grand père avait été sénateur, et son père, médecin, qui avait étudié aux Etats-Unis enseignait à l'université et avait été le professeur de Ramos.

français), puis en 1949 un ouvrage inspiré des travaux du Français sur le droit et la vengeance familiale (*Lutas de familias no Brasil*). En 1944, la préparation d'un doctorat aux Etats-Unis organisée par Pierson avorte car les activités politiques (communistes) de Costa Pinto l'empêchent d'obtenir une autorisation de séjour. A partir de 1946, il est professeur à la faculté d'économie de Rio de Janeiro. Enfin en 1949, il est associé grâce à Ramos au projet de l'Unesco sur les races. Le livre qu'il publie en 1953 (*O negro no Rio de Janeiro*) est la seule véritable enquête de « terrain » de ce sociologue théoricien d'inspiration marxiste. Le travail de Costa Pinto consiste en fait essentiellement dans l'élaboration théorique du projet qui consiste à poser comme point de départ des tensions raciales venant de la croissance de la société de classe capitaliste. Les données proprement dites sont constituées à l'aide d'entretiens et de questionnaires par une équipe qui n'est pas nommée (et qui conformément à la tradition mandarinale brésilienne a certainement réalisé tout le travail sur le terrain) travaillant par entretiens et questionnaires. Une partie importante des informations est ensuite obtenue par Costa Pinto grâce à des discussions avec des spécialistes de la question comme le folkloriste Edison Carneiro et des lectures de thèses (ce qui n'empêche pas l'auteur de parler dans l'introduction d' « observation participante »). Les parties descriptives sont donc constituées essentiellement de statistiques et du dépouillement d'un questionnaire sommaire sur les « attitudes » raciales et les préjugés. Le reste du livre est fait de considérations historiques générales et de spéculation sociologiques.

Les travaux de Costa Pinto sur le thème des relations raciales seront bien reçus par les chercheurs de la USP dans la mesure où, comme ceux de Bastide, ils posent dès le départ l'existence de tensions raciales, mais l'auteur était cependant regardé avec une certaine méfiance pour la rigidité de ses considérations théoriques, en particulier son marxisme orthodoxe¹⁹⁸. Dans les années 1960, il se préoccupe d'un thème alors plus en vogue : la sociologie du développement qui l'éloigne encore d'avantage des enquêtes de terrain.

Darcy Ribeiro à Rio de Janeiro

Hors de l'université, la sociologie et l'anthropologie de terrain vont avoir pour principal moteur à Rio de Janeiro Darcy Ribeiro. Né en 1922, dans le Minas Gerais, il étudie l'anthropologie à l'ELSP au milieu des années 1940 avec Pierson et Baldus. Il s'installe ensuite à Rio d'où il organise des séjours d'étude en Amazonie. Il y accomplit un travail

¹⁹⁸ Voir par exemples les critiques de Fernandes et Willems dès 1947 dans deux articles de *Sociologia*.

d'ethnographe minutieux adepte des longs séjours et de l'observation patiente des comportements¹⁹⁹. Dans les années 1950, il enseigne à la Fondation Getulio Vargas et à la faculté de philosophie, puis en 1956, il fonde le musée de l'Indien à Rio de Janeiro. Là il met en place des recherches qui vont mobiliser un personnel surtout issu de São Paulo, où enseignaient comme on l'a vu, les meilleurs spécialistes de l'époque : Fernandes, Baldus, Schaden. Après le musée de l'Indien, Ribeiro passe au Centre brésilien de recherches en éducation (CBPE) fondé en 1956 par Anisio Teixeira avec l'anthropologue américain Charles Wagley dans le but d'étudier les conditions sociales et éducationnelles du pays et de formuler des recommandations²⁰⁰. Ribeiro y attire des paulistes comme Brandão Lopes, Oracy Nogueira, Florestan Fernandes, Eunice Durham pour des recherches ponctuelles ou des collaborations de plus longue haleine. L'objet principal est l'école mais le CBPE va organiser et financer des recherches sur des thèmes assez larges y compris des études de communauté. Certaines faisaient place à l'observation.

C'est le cas par exemple du travail de Dos Santos (1962) sur une bourgade allemande, de l'enquête de Nogueira déjà citée ou de celle de Úrsula Albersheim (*Uma comunidade teuto-brasileira*, 1962). Nogueira et Ribeiro avaient prévu un vaste programme d'études dans 14 villes mais il ne fut pas mené à son terme. Un projet de recherche publié en 1956 par Andrew Pearse sur des établissements scolaires nous donne une idée des programmes de travail prévus. La méthode principale était l'entretien qui devait concerner parents, enfants et professeurs d'une école primaire. Mais l'auteur ajoutait que l'observation devait être employée pour connaître le déroulement des cours et les comportements des enfants dans la cour de récréation.

On sait par sa correspondance que Ribeiro est resté en contact avec Pierson pour qui il avait du respect et dont il appréciait l'orientation empirique²⁰¹. Il s'opposera d'ailleurs plus tard à l'autre grand anthropologue de l'époque et élève de Fernandes, Roberto Cardoso de Oliveira sur divers points et critiquera dans les années 1960 la conversion massive au structuralisme en restant fidèle à une orientation dans la tradition de l'empirisme américain. C'est dans cette ligné qu'il met sur pieds au CBPE un cours de perfectionnement en anthropologie basé sur les techniques d'enquête de *fieldwork*. Ces cours de perfectionnement servent notamment de formation à de jeunes anthropologues des autres Etats qui veulent échapper à l'enseignement uniquement théorique donné par des médecins. Mais peu d'élèves formés par Ribeiro dans les années 1950 parvinrent ensuite à trouver un poste universitaire d'anthropologie²⁰². Au début des années 1960, Ribeiro fonde l'université de Brasilia avant d'accepter un poste dans le

¹⁹⁹ Voir les *Cahiers indiens* (2002), tirés de ses recherches auprès de plusieurs tribus au début des années 1950.

²⁰⁰ L'idée du centre part d'un projet de *survey* à grande échelle sur l'éducation en coopération avec l'Unesco. C'est ensuite que le centre fut créé avec la coopération d'une partie des sociologues les plus réputés de l'époque dont Wagley, Costa Pinto, Antonio Candido, Florestan Fernandes. Voir à ce sujet : Maria Clara Mariani (1982).

²⁰¹ Il lui envoie par exemple encore des cartes de vœux aux Etats-Unis dans les années 1960.

²⁰² Klaas Woortman est pratiquement le seul : voir Correa (1988).

gouvernement de Joao Goulart. En 1964, la prise du pouvoir par les militaires l'oblige à un long exil.

Dans les années 1950 cependant, le CBPE est l'un des rares organismes à promouvoir à Rio des recherches empiriques hors de l'Amazonie avec la SAGMACS (Société pour l'analyse graphique et mécanographique appliquée au complexe social) du père Lebret (voir plus bas). L'ISEB (institut supérieur d'études brésiliennes) est, lui, le grand foyer carioca de réflexion théorique sur le Brésil. Il produit en particulier de l'analyse économique sur les questions de développement en accord avec les politiques du président Kubitschek. Les membres de l'ISEB sont alors des diplômés de droit et d'économie issus de grandes familles et qui partagent leur temps entre toutes sortes d'activités : Helio Jaguaribe, Candido Mendes, Joao Paulo Magalhaes, etc. Les critères de l'activité intellectuelle y sont la capacité à proposer des solutions aux « problèmes brésiliens » et pas la rigueur méthodologique en matière de recueil de données²⁰³.

La sociologie des favelas à Rio de Janeiro

Dans les années 1950, les favelas de Rio deviennent un objet sociologique important pour les sociologues de terrain travaillant à Rio de Janeiro. C'est une fois de plus sous l'impulsion de chercheurs français et américains que les recherches prennent un caractère plus systématique et plus rigoureux. La SAGMACS²⁰⁴, organisme de recherche et de diffusion d'informations est fondée par le père Lebret à la fin des années 1940 avec quatre bureaux dont un à Rio de Janeiro qui s'illustrera par des recherches célèbres sur les favelas. Elle recrute pour ses enquêtes sur les quartiers pauvres des sociologues formés à l'enquête de terrain par les Américains. Les principaux organisateurs des recherches à Rio sont José Arthur Rios et Carlos Medina. Rios avait d'abord étudié le droit au Brésil avant d'obtenir un diplôme de sociologie à l'université de Louisiane et de devenir praticien du *survey* pour l'administration brésilienne. Carlos Alberto Medina, après une formation juridique et sociologique à Rio de Janeiro a appris la recherche de terrain avec Kalevo Oberg, anthropologue canadien, collègue de Pierson. Ne trouvant pas de collaborateurs aguerris à la recherche de type *survey*, les directeurs du projet recrutent des étudiants de l'ELSP de São Paulo pour une enquête de trois ans (1957-1959). Les enquêteurs utilisent des statistiques et procèdent à de nombreuses visites de favela, suivant les habitudes de l'ELSP mais sans installation dans les lieux. Ils suivent

²⁰³ Au sujet de l'ISEB, voir Pécaut (1989) et Miceli (1987).

²⁰⁴ Le cas de la SAGMACS a été étudié en détail par Valladares (2001). Les données utilisées ici proviennent toutes de ce texte.

également le manuel de l'enquêteur de Lebreton qui insiste sur les aspects géographiques de ce type d'enquête avec la nécessité d'établir des cartes précises.

L'enquête sur les favelas de Rio n'est pas diffusée de manière classique pour un travail sociologique puisqu'elle est publiée par morceaux dans un quotidien à grande diffusion et donnera lieu de ce fait à de nombreux débats publics. Les auteurs acquièrent ainsi le statut de spécialistes incontournables et Rio notamment accueillera dans ses bureaux les autres chercheurs intéressés par le sujet. Parmi eux, Anthony Leeds est le plus important. Formé à l'anthropologie à Columbia, il réalise le travail de terrain nécessaire à sa thèse avec Wagley au début des années 1950 lors de ses recherches dans l'Etat de Bahia. Dans les années 1960, il est à Rio et s'installe en 1965 dans la favela *Tuiuti* pour une enquête anthropologique complète. Ses principaux travaux sont publiés sous forme d'article et ont des intentions synthétiques et analytiques. Si l'observation est utilisée dans la conduite de l'enquête, les données qu'elle produit prennent rarement la forme d'extraits de notes pouvant servir à illustrer des cas précis. D'un point de vue méthodologique, l'action de Leeds est surtout importante pour avoir insisté sur l'importance d'une installation sur place pour l'obtention de données de première main. Pour Leeds, l'approche du phénomène des favelas au Brésil s'était de longue date appuyée sur des idées fausses qu'il importait de corriger par des informations sûres. Il sera en ce sens le chef de file des anthropologues brésiliens et américains intéressés par les favelas dans les années 1960-1970. Ainsi, le mouvement de recherche initié par la SAGMACS et poursuivi par Leeds inspirera des auteurs influents comme Janice Perlman ou la sociologue brésilienne Licia Valladares. L'IUPERJ de Rio sera d'ailleurs l'un des endroits dans les années 1970-1980 où l'on insistera sur la pratique d'enquêtes empiriques, notamment à partir de visites courtes et d'interviews dans les quartiers pauvres de la ville.

L'anthropologie et le Musée National jusqu'aux années 1960

L'anthropologie brésilienne dans les années 1930 se fait surtout à partir des musées, en particulier à Rio où l'Université n'est pas un lieu d'avancées en matière de recherche. Il en résulte des programmes de travail intermittents et dépendants des aléas de financement. De 1926 à 1935 le Musée National de Rio est dirigé par le fameux ethnologue Roquette Pinto qui conduit plusieurs recherches en Amazonie. Ensuite c'est Heloisa Alberto Torres (« Dona Heloisa »²⁰⁵), entrée comme assistante de Roquette Pinto au Musée en 1918 qui dirige

²⁰⁵ Voir Correa (1988).

l'institution de 1938 à 1955. Elle va permettre des échanges fructueux avec des Universités américaines. Grâce à son aide plusieurs chercheurs de Columbia feront ainsi des séjours au Brésil pour des enquêtes mais aussi pour former les ethnologues brésiliens : Charles Wagley, Ruth Landes, William Lipkind, Buell Quain entre autres²⁰⁶. La directrice de l'institution demandait en particulier à ces chercheurs de s'occuper au moins une heure par jour d'un petit groupe d'étudiants pour les former sur le terrain. De cette manière, le Musée National va permettre à de jeunes chercheurs brésiliens de talent de faire leurs premières armes. Ainsi, Eduardo Galvão entre au Musée comme assistant en 1942, Castro Faria en 1944. Tous deux accompagnent Wagley dans ses recherches des années 1940 (Galvão fait sa thèse à Columbia en 1952 sous la direction de Wagley avant de rejoindre le Service de protection des Indiens). Tout au long de la période Charles Wagley, professeur à Columbia de 1946 à 1971, joue un rôle clef pour le développement des recherches anthropologiques au Brésil. Elève de Boas et de Benedict à Columbia, il commence ses recherches en 1939 au Brésil en passant 18 mois chez les indiens Tapirapé. Il conclut son doctorat en 1941 et réalise dans les années qui suivent une série d'enquêtes auprès de différentes tribus. En 1948, une étude de communauté au sein d'une bourgade amazonienne lui permet de publier son livre le plus connu : *Amazon town*. Dans les années 1950, il coordonne un vaste programme de recherche américano-brésilien dans la région de Bahia. Cette expérience du terrain se traduit par un attachement à la réalisation d'enquêtes de longue durée permettant de décrire longuement la culture et les mœurs des indiens ou des citoyens des hameaux amazoniens. Ainsi, *Amazon town* est fidèle à la méthode des études de communautés, qui rapprochaient définitivement à cette époque sociologues et anthropologues. Les objectifs sont essentiellement descriptifs : les principaux aspects de la vie des habitants sont détaillés et minutieusement documentés. Les données sont produites essentiellement grâce à des entretiens informels auprès de gens connus et par de l'observation prolongée, mais le livre est rédigé en usant de généralisations agrémentées de quelques exemples.

Par exemple, quand l'auteur s'efforce de décrire les relations sociales il fait intervenir certaines personnes clairement identifiées, mais on ne trouve guère de scènes situées explicitement dans le temps et décrites en détail. Ce qui vient de déclarations sûres n'est pas toujours distingué de ce qui a été vu par l'auteur. Un extrait peut servir à illustrer le type de compte-rendu le plus nettement empirique du livre (p. 108) : « [les habitants des villes qui s'adonnent de façon saisonnière à l'extraction du caoutchouc] estiment qu'ils sont différents de ceux qui vivent en permanence de cette récolte. Ces gens sont vus comme des 'pauvres gens'. Quand le collecteur vient en ville pour la fête de St Antoine, il porte son costume blanc qui est raide au point de tenir tout seul. 'Il apporte

²⁰⁶ Buell Quain (1912-1939) : anthropologue formé à Columbia. Il consacre ses premières recherches à la culture des habitants des Iles Fiji avant d'aller enquêter en Amazonie où il trouva la mort, semble-t-il par suicide après avoir contracté une maladie contagieuse. William Lipkind (1904-1974) : formé à Columbia, il a effectué ses premières recherches de terrain en Amazonie puis a enseigné l'anthropologie et la littérature à l'université de New York.

ses chaussures qu'il n'a peut être pas usé depuis deux ans. Il endure les souffrances causées par les chaussures pendant presque toute la durée du premier jour, mais il les ôte pour danser' disent les gens de la ville avec hilarité. 'Il marche sur les pieds de sa partenaire et personne ne veut danser avec un caboclo'. »

La démarche de Wagley s'oppose clairement à celle de la USP en ce qui concerne la relation entre l'observation et l'approche d'une question sociologique. Cela est particulièrement clair pour ce qui concerne les relations raciales. Son étude du sujet dans *Amazon town* s'appuie ainsi sur une série de faits observés qui sont envisagés sans application d'un modèle sociohistorique préconçu.

Wagley commence par discuter la validité des classifications raciales. Il montre qu'il n'y a pas accord sur la catégorie à laquelle on peut associer chaque individu, ne serait-ce que parce que en Amazonie les cheveux comptent parfois plus que le ton de peau. Si les détails phénotypiques sont importants dans le quotidien pour décrire un individu, une personne peut être aussi décrite de manières différentes. Il constate ensuite que si les individus les plus noirs sont aussi les plus pauvres, on trouve des individus de toutes les catégories raciales dans chaque strate sociale (ce que Wagley prouve par des exemples d'individus clairement identifiés), y compris chez les élites locales, ce qui prouve selon lui que les caractéristiques physiques ne sont pas des barrières immuables. Il remarque également que la façon dont un homme est décrit physiquement dépend en général de son statut social : à phénotypes comparables, un notable sera vu plus blanc qu'un cultivateur. En matière de mariages, bien que la couleur blanche soit valorisée, les couples ont en général les mêmes caractéristiques raciales, ce qui s'explique en partie par des raisons de proximité sociale. Wagley rappelle l'existence de nombreuses conceptions stéréotypées au sujet des Noirs, mais il n'en déduit pas comme les sociologues de São Paulo que cela indique l'existence d'un racisme effectif. Il contrebalance par exemple les jugements traditionnels désobligeants par d'autres, plus favorables (comme ceux concernant les qualités des habitants noirs âgés ou ceux concernant les talents de bricoleurs ou de conteurs associés à la race). Les stéréotypes concernant les Indiens, note Wagley sont en général moins flatteurs que ceux visant les Noirs. A partir de ces données, Wagley conclut à l'existence d'une certaine démocratie raciale dans les bourgades du type étudié, c'est-à-dire à une situation dans laquelle les opportunités de mobilité sociale sont ouvertes en dépit des différences physiques (« raciales »).

Cette approche de la question est encore plus intéressante quand on passe de Wagley à ses élèves américains. En plus des stagiaires brésiliens, Wagley amène en effet avec lui dans ses séjours de terrain des étudiants de Columbia pour leurs thèses. C'est en particulier le cas de Harris et de Hutchinson. Marvin Harris réalise une étude de communauté dans une bourgade montagnaise de l'Etat de Bahia entre juillet 1950 et juin 1951 avec des assistants brésiliens. Harry Hutchinson, à la même époque, fait un travail comparable dans une communauté de planteurs de canne. Les deux auteurs contribueront au recueil célèbre réalisé par le maître et ses élèves au sujet des relations raciales dans l'Etat de Bahia et publié par l'Unesco dans le cadre de son projet global d'études sur le racisme. Ce document représente une excellente occasion de comparer l'approche méthodologique des auteurs américains avec celle de leurs collègues brésiliens. Harris en particulier, au sujet des relations raciales s'appuie sur

l'observation pour montrer que les déclarations racistes appuyées sur des on-dit traditionnels ont peu à voir avec les comportements effectifs observés *in situ*.

Aux pages 67 et 66 du livre Harris utilise un exemple concret pour obliger le lecteur à penser de manière plus souple la relation entre déclarations et comportements. Il prend ainsi le cas d'un habitant de la communauté ('José') qui avait pour habitude de répéter des dictons très humiliants à l'égard des noirs. « Voyons donc comment José se comporte en présence d'un Noir qui a une *posição*. Quand il s'adresse au *senhor* Waldemar, le *verador*, loin d'employer le *tu* méprisant réservé aux inférieurs, José recourt invariablement à la formule *o senhor*, plus cérémonieux que le *voce* habituel. Une semaine après avoir recueilli la déclaration reproduite plus haut ['Un preto peut être un docteur, il n'en reste pas moins un negro'], nous avons entendu José donner du *senhor* à Antonio [celui qui est « un peu cuivré »] et déployer des efforts désespérés pour se faire vendre un bidon de pétrole au prix de gros. Aucun de ces deux Noirs ne ressemble pourtant, si peu que ce soit à un *doutor*. En fait il n'existe pas de *doutor* noir à Minas velhas. Un beau jour pourtant un *doutor noir* en chair et en os est venu. C'était un ingénieur de l'Etat, chargé pour le comté d'étudier la possibilité d'installer une usine hydro-électrique dans la petite ville. Chacun a essayé de lui vendre quelque chose y compris José, qui lui a conté sa lamentable histoire, suppliant en conclusion 'O doutor, Vossa Excelência' de bien vouloir lui prendre une rifa. ». Harris continue sur cette veine dans le livre en opposant systématiquement les faits observés aux raccourcis du sens commun sociologisant.

L'importance accordée à l'enquête de terrain de longue haleine et à la constatation personnelle des faits sur lesquels s'appuie l'analyse se trouve également, bien que dans une moindre mesure dans les travaux de Galvão réalisés avec Wagley. Dès ses débuts au Musée national, le jeune chercheur brésilien penche du côté de l'Américain qui affirme préférable de ne pas fixer les problèmes avant de débiter une enquête²⁰⁷. Il recueille méthodiquement toute une série de faits concernant la vie quotidienne des habitants en essayant de participer à leur vie et réalise ensuite le travail de théorisation (Voir Galvão 1976). Ce ne sont cependant pas les idées de Wagley qui vont s'imposer au Musée National lors de la relève par des chercheurs brésiliens, notamment dans le sillage de Roberto Cardoso de Oliveira.

L'action de Roberto Cardoso de Oliveira

La recherche anthropologique Musée National prend une nouvelle vigueur au début des années 1960 grâce à Roberto Cardoso de Oliveira. En 1959, Castro Farias (qui avait accompagné Lévi-Strauss en Amazonie) appelle le jeune anthropologue au Musée de Rio. Né en 1928 dans une famille d'exportateur de café, Cardoso de Oliveira est philosophe de formation ; il a étudié ensuite les sciences sociales à la USP sous l'influence de Florestan Fernandes qui lui fait découvrir l'anthropologie. En 1954, il avait comme d'autres rejoint

²⁰⁷ Voir Correa (1997). James Watson, autre anthropologue américain participant aux recherches coordonnées par le Musée et avec qui Galvão a travaillé, enseignait, lui, l'idée opposée.

Darcy Ribeiro au musée de l'indien où il avait passé deux ans à compiler les rapports des inspecteurs de la protection des indiens. Bien que travaillant avec Ribeiro et Eduardo Galvão, il rejette peu à peu l'anthropologie américaine au profit de la tradition anglaise et française. Il collabore aussi aux travaux du CBPE, mais finit par quitter Ribeiro avec qui il ne s'entend pas. En 1958, il est au Musée National où il s'inspire des expériences pédagogiques de Ribeiro pour le cours de formation pratique qu'il organise jusqu'en 1962. L'expérience pédagogique du musée ne dure que peu de temps (en 1962 Cardoso de Oliveira reprend sous la direction de Florestan Fernandes sa thèse de doctorat dans le cadre d'accords avec Harvard²⁰⁸) mais elle aura une importance évidente dans l'évolution de l'anthropologie à Rio de Janeiro. Les étudiants suivent quatre mois de cours théoriques puis font trois mois de recherche sur le terrain en tant qu'assistants d'un chercheur expérimenté et concluent leur formation par un cours de deux mois consacré au traitement des données. En 1968, la reconstitution de ce séminaire sera à l'origine du désormais célèbre programme de formation d'anthropologie sociale du Musée National qui donnera lieu à l'un des courants les plus intéressants de recherche empirique du Brésil des années 1970-1980.

Cardoso de Oliveira est donc un personnage clef de la sociologie et de l'ethnologie brésilienne de cette période. En plus de ses activités de formateur, d'administrateur et de coordonnateur de recherches²⁰⁹ il est l'un des diffuseurs du structuralisme dans les années 1960 contre la tradition héritée du culturalisme de Willems et Baldus reprise par Schaden et Ribeiro. Au début des années 1970, il est aussi l'un des importateurs du concept d'identité (emprunté à Frédéric Barth) en anthropologie qui devait connaître un vif succès jusqu'à aujourd'hui. En termes de méthodologie, il va développer l'empirisme mais à la manière de la USP à laquelle il était très lié (il est par ailleurs le beau frère de Fernando Henrique Cardoso). Les travaux de R. Cardoso de Oliveira (RCO) tranchent en effet avec une certaine anthropologie préoccupée essentiellement de description de la culture : ils ont plus d'ambitions théoriques. Cardoso de Oliveira est un ennemi tenace du folklorisme et veut comme Fernandes aboutir à une science sociale plus théorique, plus « scientifique » et plus tournée vers l'explication des évolutions du pays. Les recherches produites au Musée vont s'en ressentir.

En matière de recueil et de présentation des données ses textes du milieu des années 1950 (par exemple son livre de 1957) attestent du rôle déclinant de l'observation directe.

Les travaux de RCO laissent apparaître des opinions au sujet de l'observation proches de celles de Florestan Fernandes. Les lettres disponibles dans les archives de l'Unicamp donnent également des

²⁰⁸ Voir Faulhaber et Toledo (2001).

²⁰⁹ Dans les années 1960, il cultive des liens étroits avec Harvard et met en place avec David Maybury-Lewis (ancien élève de Baldus à l'ELSP) le *Harvard central Brazil research project* qui permettra un cycle important d'enquêtes indigénistes dont profiteront les étudiants du Musée.

indications claires à ce sujet. Par exemple, dans une lettre du 4 septembre 1958, au sujet d'un projet de formation des étudiants RCO écrit : « Bien que l'observation participante soit la technique basique de l'approche anthropologique, elle n'est pas la seule. Par ailleurs, il serait un peu absurde de justifier une recherche par l'entraînement à une technique quelle qu'elle fût : il serait plus juste de la justifier comme entraînement de l'élève chercheur à l'usage du processus d'interprétation fonctionnaliste, ou mieux encore comme méthode d'investigation anthropologique, dans lequel le chercheur se limite rarement à une technique²¹⁰. »

Bien que fortement attaché au travail de terrain, RCO et ses élèves ne conçoivent pas dans leurs travaux, qui doivent être faits dans des délais courts, que la constatation directe des phénomènes soit indispensable. Ils mettent sur un même pied de rigueur scientifique la description indirecte des pratiques indigènes par certains membres des tribus, choisis parmi les moins rétifs au dialogue. Un article de 1957, nous montre d'ailleurs comment Cardoso conçoit un séjour de recherche. Parti chez les Indiens Terêna, il a pour intention d'effectuer des surveys de village, mais n'ayant pas le temps (il ne reste que 40 jours), il fait des entretiens et des histoires de vie pour reconstituer l'histoire de la région. Son but étant de connaître les processus d'interaction avec les populations étrangères aux villages, il prévoit cependant de revenir sur le terrain pour appliquer des « techniques sociographiques » : entretiens, histoires de vie, et peut-être questionnaires.

Une grande partie des études publiées dans les années 1960-1970 suivent le même modèle. Les terrains sont des séries de courts séjours (3 à 4 mois) morcelés, dans la tradition de l'ethnologie de São Paulo. Les enquêteurs ne savent pas parler la langue et n'essaient guère de l'apprendre. Les analyses s'appuient essentiellement sur des histoires de vie, des reconstitutions de généalogies, des études de cas, des entretiens avec grille effectués en portugais. Un bon exemple de cette formule est donné par Julio Cesar Melatti (1970) qui au début de son ouvrage donne des indications sur les procédures de recherche. Les enquêteurs se servent surtout d'un petit nombre de personnes, celles qui ne vont pas travailler et restent au village ou celles qui acceptent un paiement. En posant des questions ils essaient de reconstituer les modes de vie. La méthode a également été décrite par Da Matta (1987). Les membres de son groupe commençaient par faire une carte et un recensement. Puis ils conduisaient des entretiens enregistrés comportant des séries de questions sur un sujet. Les résultats finaux ressemblent à ce que faisaient les chercheurs urbains de São Paulo. Par exemple l'étude de Da Matta et de Laraia en 1967 propose un long chapitre de reconstruction historique suivis de généralités sur les modes de vie obtenues par entretiens et donc pratiquement sans illustration concrète par des notes d'observation.

On constate par ailleurs qu'il n'y a pas dans les ouvrages de cette époque de discussion approfondie sur les effets des modes de conduites des enquêtes sur les résultats finaux. Or, le fait que les enquêteurs restent peu de temps sur le terrain et ne parlent pas les langues indiennes auraient pu conduire à discuter des problèmes venant de l'application de techniques de recherche mises au point en milieu urbain. Il semble toutefois que dans la conception que

²¹⁰ Archives RCO, centre AEL Campinas : dossier n°9.

RCO et ses collègues avaient de la recherche, la présence personnelle de l'enquêteur sur le terrain (même si elle ne se traduisait pas par une insertion véritable dans les mondes sociaux étudiés) était un élément indispensable. Les données, même superficielles, avaient ensuite pour but de permettre la réflexion théorique. Dans cette optique, les étudiants du début des années 1960 étaient soumis à des obligations de lectures importantes (jusqu'à 900 pages de lecture par semaine). Dans ces cours RCO donnait ensuite une grande importance à la sociologie pauliste (Fernandes surtout) et à l'anthropologie française (Durkheim, Mauss, Lévi-Strauss) ou anglaise, au détriment des auteurs américains²¹¹. Plus théorisant, moins culturaliste et moins attaché aux études empiriques à l'américaine que Darcy Ribeiro, Roberto Cardoso de Oliveira représente finalement pour ce qui concerne les pratiques de recherche un pont entre la sociologie de la USP et l'anthropologie qui va ensuite se développer à Rio. Les élèves des premiers séminaires du Musée national vont mettre sur place un courant de recherche dans les années 1970 qui reste particulièrement actif aujourd'hui encore par le biais du PPGAS.

Le Programme de post-graduation en Anthropologie sociale du Musée national

Il n'y a que 6 étudiants au Musée National quand Cardoso de Oliveira ouvre son séminaire en 1960. Trois d'entre eux sont ensuite recrutés comme enseignants au Musée National : Da Matta, Laraia, et Talcida Rita Ramos²¹². En 1968 le PPGAS commence à fonctionner notamment grâce aux financements de la fondation Ford et propose un *mestrado* qui attire des candidats à la sociologie qui ne pouvaient pas trouver dans toutes les universités ce type de diplôme. En 1971 Roberto Da Matta prend la place de RCO (alors en post-doctorat aux Etats-Unis) à la tête du programme. La première année, 12 étudiants complètent le *mestrado*, dont 9 sont aujourd'hui enseignant en université essentiellement à Rio ou São Paulo. Le recrutement interne et les liens avec la USP vont faire débiter la formation sous les auspices de la sociologie définie par Fernandes, puisque les doctorats se font souvent à la USP au début des années 1970. RCO a achevé sa thèse en 1966 avec Fernandes, Julio Melatti terminera la sienne deux ans plus tard avec J. B. Borges Pereira et Roque Laraia aura pour directeur à la USP Luiz Pereira. Parmi les premiers élèves du PPGAS Lygia Sigaud (1971), Gilberto Velho (1975) et Giralda Seyferth (1974) feront leur doctorat avec l'anthropologue pauliste Ruth Cardoso. Les autres iront à l'étranger. Ainsi Moacyr Palmeira achève une thèse théorique à Paris en 1971 avec Bourricaud (*Latifundium et capitalisme, lecture critique d'un débat*). A

²¹¹ Voir à ce sujet : Correa (1995).

²¹² Voir : Correa et Laraia (1992).

partir de 1978, les doctorats se feront directement au PPGAS, ce qui ouvrira la porte au recrutement interne, déjà largement pratiqué à la USP.

En matière de cursus, l'enseignement menant au *mestrado* du PPGAS suit le modèle initié par RCO : une solide préparation théorique doublée en principe d'une enquête empirique qui ne prend pas forcément pour objet les tribus indiennes.

L'anthropologie du PPGAS est dès le début ouverte à toute une gamme de sujets, dont beaucoup liés à la ville de Rio. L'un des premiers *mestrados* déposés est celui de Gilberto Velho qui fait ses enquêtes dans l'immeuble de Copacabana où il a vécu, essentiellement par des entretiens et des questionnaires. Sa lecture permet de constater que les normes méthodologiques imposées aux premiers étudiants ne sont pas très contraignantes, ainsi le *mestrado* de Velho n'a que 89 pages et les entretiens ont été faits par un étudiant. Parallèlement, sous la direction de Moacyr Palmeira un programme d'études sur les transformations de la paysannerie est lancé. Il se prolongera par diverses voies jusqu'aux années 2000, notamment grâce à Ligia Sygaud. Le mode de recueil des données est essentiellement celui de l'entretien enregistré ou non auprès d'« informateurs », c'est-à-dire souvent de gens rencontrés de manière ponctuelle. En plus de ces enquêtes empiriques conduites avec grand soin, on trouve également, comme dans toutes les universités des travaux entièrement livresques. C'est par exemple le cas du *mestrado* de Alba Zaluar dirigé par da Matta en 1974 (qui lors de son doctorat en revanche fera une enquête de terrain).

Au milieu des années 1980, Gilberto Velho qui s'est intéressé à la sociologie américaine de la « seconde école de Chicago » et a invité Howard Becker pour un séjour de travail à Rio, lance une série de recherches sur la ville et la déviance dans lesquels une grande part du travail de terrain revient à l'observation. Du point de vue de la recherche empirique, c'est dans ce courant que l'on trouve les travaux les plus intéressants en termes d'utilisation de cette approche.

Deux ouvrages issus de thèses sont particulièrement remarquables : *Garotas de programa*, de Maria Dulce Gaspar et *O mundo funk carioca* de Hermano Vianna. Dans le premier, l'enquêtrice étudie le monde des prostituées de Copacabana en se faisant passer pour une débutante désireuse de se lancer dans la profession. Pour ce faire, elle s'habille comme elles, fréquente les mêmes endroits et se fait expliquer les astuces du métier. Elle demande ensuite à des amis de venir la retrouver dans les boîtes de nuit qu'elle fréquente et de se faire passer pour des clients qu'elle acceptera de suivre. Vianna, lui, dans une veine plus classique suit les participants et les organisateurs de bals de musique funk, réputés dangereux. Il s'appuie dans son ouvrage sur de nombreux extraits de notes d'observation pour décrire l'activité des participants.

Nous arrivons cependant ici aux limites de notre sujet puisque dans les années 1970-1980, le monde universitaire des sciences sociales s'étoffe. L'IUPERJ fondé en 1963 (avec des fonds de Ford et de Candido Mendes) se dote d'un *mestrado* et d'un doctorat en 1979. Ford finance aussi l'université du Minas et celle de Brasilia. En 1970, on ouvre un *mestrado* à l'université de Brasilia et un doctorat en 1984. En 1971 la sociologie dispose d'un *mestrado* à l'Unicamp. C'est à cette époque (1972) que Florestan Fernandes rentre de son exil canadien mais refuse l'invitation du CEBRAP financé par les Américains et va à la PUC (l'université catholique).

En 1986 il se lance dans la politique et devient député du PT. La production sociologique quoique toujours dominée par la USP devient alors polycentrique avec une profusion de centres de recherches. Cependant en termes de travail de terrain les usages évoluent peu et aboutissent à la situation décrite au début de ce mémoire.

Conclusion du chapitre

Jusque aux années 1970, c'est plutôt des côtés des ethnologues qu'il faut chercher à Rio des travaux empiriques. La sociologie, plus contrôlée, dans des institutions fortement politisées ne connaît pas le développement remarquable qu'elle vit à São Paulo sous l'égide de Florestan Fernandes. Ce sont donc des spécialistes des questions indiennes, comme Cardoso de Oliveira, Ribeiro et leurs élèves, qui vont étudier d'abord les tribus amazoniennes puis le monde urbain moderne. L'anthropologie a le champ libre à Rio face à une sociologie orientée vers les analyses théoriques sur le développement du pays. Pendant la dictature, l'anthropologie culturelle, notamment au Musée National, n'inquiétera d'ailleurs pas les censeurs militaires qui laisseront se développer un remarquable courant de recherches de terrain sur les sujets les plus divers. Le marxisme n'a pas dans ces travaux la prééminence qu'il a pu avoir dans les thèses de sociologie de São Paulo : c'est l'anthropologie culturelle anglaise puis à partir du milieu des années 1970, le concept d'identité emprunté par RCO à Frédéric Barth qui vont nourrir les *mestrados* des étudiants.

D'un point de vue méthodologique, la ligne dérivée de l'ELSP, qui est à peu près celle de Darcy Ribeiro et qui fournira le guide des travaux du CBPE, perdra de l'importance quand RCO reprendra en main le Musée national. Dans les années 1960, les ethnologues de Rio font de l'ethnologie amazonienne à la manière des sociologues de la USP. De petites équipes réalisent de courtes enquêtes par entretiens sans maîtriser la langue locale. L'objectif n'est plus de décrire en profondeur le monde culturel des Indiens mais de produire rapidement des données permettant de théoriser des phénomènes sociologiques tels que le contact avec le monde blanc.

Dans les années 1970, la manière de concevoir l'enquête anthropologique développée au Musée National s'applique à des sujets urbains qui à São Paulo entraînent dans le champ de la sociologie : les institutions, la ville, les bidonvilles, les églises, etc. Les étudiants qui reçoivent une très solide formation théorique peuvent en choisissant des objets plus accessibles, combiner réflexion théorique et enquête de terrain. Mais il n'y a pas de révolution en termes de pratiques de recherches : les *mestrados* sont le plus souvent réalisés grâce à des entretiens

enregistrés qui sont résumés ou paraphrasés dans de longs commentaires. L'observation est d'autant moins utilisée que l'on ne conçoit pas une insertion réelle et profonde dans le monde social étudié comme indispensable. Les meilleurs travaux de cette époque suivent à peu près le modèle fourni par Brandão Lopes. L'observation est une « technique » parmi d'autres, qui n'est que peu mise à contribution dans les thèses. Hormis quelques travaux qui se singularisent de ce point de vue, il faudra attendre les années 1980 et la redécouverte de la sociologie de Howard Becker par Gilberto Velho pour que des travaux d'étudiants intéressés par la ville et la déviance appuient plus régulièrement leurs analyses sur des faits personnellement constatés et des scènes directement observées.

CONCLUSION DE LA DEUXIEME PARTIE :
EVOLUTIONS DES PRATIQUES DE RECHERCHE DES ANNEES 1930 AUX
ANNEES 1970

L'objectif de ce texte était de réfléchir aux évolutions des pratiques de recherche ayant abouti à la situation que j'ai connue en 1995 lors de mes études à Rio de Janeiro. Pour cela, et même si toutes les informations ne sont pas disponibles, j'ai tâché de décrire la sociologie comme une activité exercée par des personnes précises dans le cadre d'institutions précises. Cette activité se caractérise par des tâches d'enseignement, de recherche et de publication. La sociologie ne consiste pas dans cette optique pas à produire seulement des idées mais plutôt des textes qui s'appuient sur des données rassemblées de différentes manières. Les recherches se différencient par le choix des sujets, la durée de l'enquête, la part de travail de terrain, les approches utilisées, les modes de rédaction et les moyens de divulgation.

Dans ce texte, je me suis particulièrement intéressé à la part d'observation dans les enquêtes et plusieurs faits que j'ignorais avant cette investigation sont alors apparus. Le premier d'entre eux est que, contrairement à ce que je supposais au départ, la faible attention donnée à l'observation et la tendance à théoriser à partir de données peu solides et discursives ne venaient pas seulement de préjugés d'intellectuels vis-à-vis du « sale boulot » du travail de terrain, ni du maintien d'une tradition d'études philosophiques dans ce milieu intellectuel. Au contraire, l'examen du passé de la discipline a montré que dès les années 1930, la sociologie brésilienne cesse de se consacrer seulement à l'analyse spéculative de la société dans son ensemble pour chercher à comprendre des phénomènes concrets à partir de données concrètes recueillies par enquête de terrain. La sociologie et l'anthropologie d'ailleurs étaient très proches et l'on trouve chez les grands penseurs du début du siècle comme dans les années 1930-1940, un souci d'intégration de données ethnographiques. La configuration particulière du Brésil comme pays en voie de modernisation mais comportant encore des populations tribales ou « en retard » obligeait bien évidemment à ce type de réflexions. Il n'en demeure pas moins que le passage de la domination d'une grande sociologie théorisante à une sociologie de terrain plus modeste est toujours un moment décisif dans les histoires nationales de cette discipline²¹³. Aux Etats-Unis on sait qu'il se fait au début du XXème siècle sous l'influence de sociologue réformistes sociaux protestants de classe moyenne, complétée à Chicago par l'impulsion donnée par un franc tireur touche-à-tout et ancien journaliste : Robert Park. En France, il faudra attendre essentiellement l'après guerre, un CNRS correctement financé et une génération de jeunes chercheurs pour relancer la sociologie française et la placer dans le chemin de l'enquête de terrain. Au Brésil, c'est à la fin des années 1930, à São Paulo que se produit ce tournant : les essais globalisant et théorisant sur la société dans son

²¹³ Au sujet de la sociologie américaine, voir le traitement de cette question dans : Turner et Turner (1990).

ensemble ne cessent pas d'être publiés (la tradition reste vivace aujourd'hui encore) mais la ligne centrale de la sociologie a changé de place.

Il ne s'agit cependant pas vraiment à l'époque d'un mouvement autonome venant des besoins de données concrètes manifestées par l'Etat ou les grandes fondations désireuses d'intervenir sur le monde social. Si l'histoire de la sociologie dans les Amériques montre que ce tournant décisif vient en général de demandes concrètes en termes d'utilité faites à la discipline, à la USP, la sociologie se met à décrire le réel sous l'influence des chercheurs étrangers. A São Paulo, en effet, les enquêtes de terrain sont, d'une manière générale, imposées par des professeurs étrangers aux jeunes Brésiliens de bonnes familles qui connaissent mal le monde qui les entoure et sont avides d'idées importées. Les recherches faites à petite échelle ont alors pour objectif de former des étudiants et de les faire accéder à des diplômes. La recherche en tant que telle est peu favorisée et donc peu financée par les autorités éducatives (à l'inverse de ce qui se passe à Chicago où l'argent des Rockefeller va aux travaux empiriques). A L'ELSP, Pierson veut former des enquêteurs mais il le fait en essayant d'obtenir des contrats de recherches portant sur des études de communautés. Dans les deux institutions, les chercheurs allemands, américains et français font pour leur propre compte des recherches de terrain car il leur semble important de découvrir et décrire ce pays nouveau qui est d'ailleurs mal connu des propres Brésiliens. Ils entraînent avec eux des étudiants, au départ surtout avides de militantisme et de débats d'idées.

Dans ce contexte, l'étude de communauté importée des Etats-Unis semble à tous un moyen idéal de dégrossir les étudiants tout en fournissant des informations utiles à un pays en plein changement. Mais les travaux des années 1930-1940 sont peu nombreux et n'ont bien sûr que peu de visibilité pour le public non spécialisé. Les articles de sociologie qui ne sont pas destinés à un cercle très restreint d'intellectuels (par exemple dans les revues des musées) sont écrits pour les étudiants (comme dans la revue *Sociologia*). Les auteurs qui comme Bastide ou Freyre veulent faire accepter certaines idées sur le monde social auprès d'un public plus large écrivent beaucoup dans la presse quotidienne. Pour les étudiants, l'important est généralement de faire la preuve auprès des directeurs d'études de leurs capacités en tant que chercheur car les places d'enseignants à pourvoir sont peu nombreuses. Il en va ainsi notamment de Florestan Fernandes qui s'enferme dans des travaux d'anthropologie historique sans lien avec les priorités sociales et scientifiques du moment. La nouvelle donne socio-économique des années 1930 ne change pas au fait que l'université brésilienne, comme beaucoup d'autres, reste dans une certaine mesure (forte à Rio, plus faible à São Paulo) un monde relativement clos où les pratiques de recherches sont en grande partie guidée par les calculs carriéristes.

Sans l'intervention des enseignants étrangers qui voulaient surtout connaître le pays, la nouvelle génération brésilienne aurait fort bien pu suivre le chemin classique de l'érudition spéculative que Fernandes avait commencé à emprunter.

La transition de la théorie à l'empirisme n'est cependant pas tout. Lorsque la sociologie brésilienne s'est imposé de faire du terrain, elle n'a pas pour autant toujours adopté le schéma dont j'ai vanté les mérites dans la première partie de ce mémoire : partir de l'examen des faits et construire par induction des schémas théoriques de portée limitée. Cette position était celle qui avait les faveurs d'hommes comme Willems ou Pierson, bien qu'à cette époque ce type de question n'était pas centrale. La thèse de Candido, fortement influencée par l'anthropologie allait également dans ce sens, de même que les travaux de ceux qui se proposaient simplement de décrire les conditions de vie de la population. En revanche, l'influence des auteurs français, dont Bastide, poussait plutôt à se servir d'enquêtes de terrain, souvent en partie déléguées, pour vérifier des schémas théoriques préexistants. Ce fut notamment le cas, on l'a vu, pour ses travaux sur le racisme qui étaient destinés à faire accepter certaines idées militantes sur la société brésilienne.

Une troisième dimension de la pratique de la sociologie est enfin essentielle, à mon sens, quoique souvent oubliée, pour nous aider à mettre en perspective les évolutions de la discipline au Brésil : la place de l'observation vis-à-vis de ce que j'ai appelé les approches discursives. Dans les années 1940, 1950 et 1960 certains chercheurs, en principe formés à l'anthropologie, adoptent implicitement ou explicitement l'idée que l'enquête doit inclure une installation auprès des gens étudiés et un mode de recueil des données dans lequel l'observation directe des phénomènes tient une place importante : Pierson, Nogueira, Wagley, Candido, Schaden, Ribeiro, etc. D'autres, en principe issus de l'école de Florestan Fernandes ne voient que peu de différence entre les récits et les phénomènes constatés de *visu*. La socio-anthropologie pratiquée à la USP suivra ce dernier modèle pratiquement jusqu'à aujourd'hui et influencera le courant de recherches des anthropologues de Rio de Janeiro. L'une des raisons évidente à cette relative défaite de l'approche par observation, au-delà de la prégnance du modèle français, est que la sociologie issue de Fernandes est plus ambitieuse que celle proposée par Wagley ou Pierson. Elle a pour but, *in fine* de parvenir à une sorte de théorie de la société brésilienne capable de guider le pays dans la résolution de ses « problèmes ». Cette orientation est tout à fait dans la lignée des intentions des penseurs des générations précédentes, ce qui nous rappelle les points de convergence que les théoriciens de la « rupture » des années 1930 laissent généralement dans l'ombre. Avec Fernandes, les idées que l'on fait mûrir en bibliothèque sont plus déterminantes que le travail de terrain. On ne

pouvait dans cette situation s'attendre de la part des étudiants à un grand attachement à l'observation, pressés qu'ils étaient d'achever leurs doctorats tout en restant peu adeptes de la fréquentation rapprochée des populations démunies. La génération des années 1930, comme celle des années 1950 préférait fréquenter les galeries d'art, les bibliothèques ou les cercles politiques, c'est-à-dire les lieux avancés de la société plutôt que de participer à la vie des paysans, des ouvriers ou des Indiens. Il fallait pour les tirer de cette routine universitaire un attachement farouche à une certaine conception de la science, que l'on trouvait chez Pierson ou Wagley mais pas chez Fernandes. Les étrangers avides de connaître le « vrai Brésil » pouvaient il est vrai plus facilement faire ces efforts que les nationaux, convaincus que les choses sérieuses se passaient en ville, près des centres de culture et de pouvoir. Une fois certaines habitudes acquises lors de la formation initiale il était peu probable que les vicissitudes de la gestion de la carrière laissent beaucoup de place à un réexamen ultérieur des pratiques de recherche. Pour le dire plus simplement : qui n'a pas fait d'observation avec son directeur de thèse n'en fait généralement pas une fois en poste si rien ne l'y oblige.

La sociologie brésilienne s'est donc trouvée façonnée assez tôt de cette manière si particulière et si intéressante pour nous : un grand intérêt pour le terrain combinée à une pratique effective d'entretiens rapides sans insertion en profondeur, y compris dans nombre de recherches amazoniennes. C'est que le goût du terrain n'a jamais effacé celui, plus ancien et toujours entretenu pour la glose ou la paraphrase des grands auteurs étrangers. Les étudiants de la USP étaient émerveillés par les théories nouvelles venues de France et ils voyaient les enquêtes de terrain comme un moyen d'appliquer ces idées au Brésil. Leurs héritiers, cinquante ans plus tard, continuent à axer leurs travaux de doctorants sur la discussion des grands auteurs internationaux. Les choses vues ne suffisent pas et, surtout, elles ne peuvent permettre d'aller contre ces auteurs. Il faut donc rapidement pour le chercheur trouver quelques données obtenues par entretiens pour avaliser le schéma dérivé d'une idée admise. Ces grands thèmes fournissent y compris les sujets. Ainsi l'importation du concept d'identité dans les années 1970 a provoqué des effets impressionnants sur les travaux de type anthropologique : il s'agit pour la génération actuelle presque systématiquement de décrire les identités ou les changements d'identités de certaines personnes placées dans certaines situations.

Le tableau que je propose des évolutions de la sociologie brésilienne à partir de l'examen des pratiques de recherche est donc assez différent des analyses les plus couramment admises chez les spécialistes brésiliens. Je conçois essentiel d'insister sur le rôle des chercheurs étrangers. Leur arrivée comme leur départ dans la période 1934-1955 a eu des effets évidents sur les pratiques. Quand la sociologie brésilienne a volé de ses propres ailes, elle a interprété

les recommandations méthodologiques des formateurs en fonction de ses propres objectifs et de ses propres intérêts. L'attachement à « faire le Brésil en le disant », si l'on peut dire, s'est réalisé d'une manière légèrement différente de celle des essayistes du début du siècle : plus de faits et moins de discours. En insistant toutefois fortement sur la métamorphose scientifique de leur discipline, les chercheurs brésiliens ont voulu renforcer leur droit à diagnostiquer et guider leur société. Mais ils sont restés attachés à une certaine vision de ce qu'est ce progrès scientifique apporté à la sociologie. Leur discipline se serait améliorée, certes grâce à une orientation empirique, mais surtout grâce à une plus grande habileté à manier des concepts scientifiques²¹⁴. A partir des années 1930, les sociologues auraient appris à raisonner avec plus de rigueur (c'était une obsession de Florestan Fernandes). Cela ne signifie pas forcément pour nous aujourd'hui, avec le recul du temps qu'ils sont parvenus à conduire des enquêtes de terrain avec plus de rigueur. Lorsque l'influence de Wagley et de Pierson s'est affaiblie, la qualité des relevés empiriques s'est elle-même dégradée (ce qui pour moi signifie que les données sont devenues plus floues, moins précises, plus générales, plus discursives). Lorsque les anthropologues de Rio se sont intéressés à la seconde école de Chicago (mais pas à Pierson, toujours aussi oublié) l'observation a produit des résultats passionnants dans certaines thèses empiriques.

L'évolution des pratiques de recherche n'est cependant pas qu'une question d'influences théoriques, même si ce fait est essentiel. Bien d'autres facteurs sont à l'œuvre dont on a pu voir quelques aspects dans les pages précédentes. Il en va ainsi de la question des financements et des lecteurs : la sociologie, comme l'art, est fortement dépendante des commanditaires et des usagers. Les recherches à buts pratiques financées par des organismes non universitaires sont plus propices aux enquêtes de terrain. Il en va de même des projets réalisés en collaboration avec des universités américaines. Les travaux finaux ne sont pourtant pas toujours publiés ou alors peu visibles (le cas le plus évident concerne les grandes enquêtes de Pierson ou les enquêtes du CBPE). Les livres goûtés par les éditeurs sont plutôt ceux qui sont tirés de thèses universitaires contenant des idées sur le Brésil. Ce sont donc plutôt ces textes, moins concrets car écrits pour un jury de thèse, qui vont constituer le corpus le plus visible de la sociologie brésilienne. Les étudiants vont s'en inspirer, de même qu'ils vont s'inspirer des publications didactiques qui tout au long de la période (à l'exception notable de Pierson encore une fois) se concentrent plutôt sur les idées.

²¹⁴ Selon Mota (1977, p. 184) par exemple, le langage de l'essayisme est remplacé par une terminologie plus affinée, « les théories citées ne sont pas véhiculées et juxtaposées dans un discours idéologique préfabriqué. Les théories deviennent travaillées de l'intérieur et on en tire les instruments les adéquats à l'explication du phénomène ».

Pour le reste, les historiens de la sociologie relèvent habituellement l'influence du contexte politique. Le terme d'influence est dans ce registre d'explication souvent encore plus flou qu'il ne l'est dans d'autres domaines. Qu'est-ce qui exactement sous Vargas ou Goulart ou sous les militaires a influencé quoi ? Pour ma part, je retiendrais l'idée de la mentalité d'une génération qui doit quelque chose au contexte politique. La génération d'étudiants née en 1920 n'a pas la même insertion dans la société et les mêmes convictions que celle née dans les années 1940. Pour les contemporains de Florestan Fernandes, il y a trois priorités : lutter contre le fascisme, sortir le Brésil de l'ère traditionnelle et bâtir une nouvelle science au service de ces objectifs. Pour leurs premiers élèves, il s'agit de développer le Brésil et de décrire les problèmes du pays en poursuivant les avancées de la jeune sociologie brésilienne. Dans les années 1960, le marxisme est une question importante en pleine dictature, mais en même temps, il est important de se trouver en position d'obtenir les places d'enseignants qui sont créées par les militaires. Chez les pionniers, la question de la méthode est importante car il s'agit de créer une vraie science qui puisse être utile. Ensuite, la discipline s'institutionnalise et les jeunes praticiens s'attachent de plus en plus à respecter une orthodoxie qui assure l'entrée dans le monde académique.

La question de la gestion de la carrière est en fait plus certainement importante que la configuration politique du moment et une sociologie de la sociologie ambitieuse devrait idéalement s'attacher à l'étude des conditions d'obtention des diplômes et des postes. Dans le contexte des années 1940-1960, le doctorant qui aurait manifesté le même dédain que Pierson pour l'arrivisme institutionnel et sa passion pour la donnée de terrain fiable n'aurait guère eu de chance de devenir sociologue professionnel. A la USP, il était évident qu'on appréciait fortement les discussions sur la constitution de l'objet et les paradigmes théoriques. Ajoutons que l'investissement personnel dans un terrain long, outre qu'il prive des revenus des heures de cours, éloigne de l'université sans apporter de « plus » auprès des maîtres de l'institution. Candido qui oscille entre littérature, anthropologie et sociologie et se passionne pour l'observation directe à cette époque ne parvient pas à convaincre. Nogueira qui suit Pierson, se condamne à une demi-carrière malgré son talent évident. Avant les années 1970, les postes sont rares et les choix de sujets, de directeurs et de méthode sont des décisions stratégiques. Fernandes, après le semi-échec de sa thèse fait le bon calcul et suit Bastide. Le projet qu'il lui soumet pour l'enquête sur les races va entièrement dans le sens des conclusions souhaitées par le maître français. En retour, le livre publié donne au jeune brésilien une légitimité morale et technique inégalée. Les textes méthodologiques qu'il publie ensuite affirment sa stature de chef d'école. Les travaux de la USP subiront tous sa considérable influence. La taille

qu'atteint la USP dès les années 1950 lui donne alors la capacité de dominer le monde des sciences sociales. La façon dont les sociologues de l'époque ont négocié carrière et travaux et projets intellectuels est donc l'une des dimensions de fond de notre sujet.

CONCLUSION GENERALE

Ce document avait pour but de réfléchir à l'observation du Brésil. Au fil des pages et en m'appuyant à la fois sur mes travaux et ceux de mes prédécesseurs, j'ai proposé de chercher

ce que l'observation pouvait apporter à la connaissance du Brésil, mais aussi de prendre le cas de l'étude de cette société pour envisager l'observation comme formule de recherche. Ces deux aspects ont été quelque peu mêlés au fil des analyses et il convient sans doute en conclusion de les aborder de manière plus rigoureuse.

L'un des axes qui a sous-tendu la démonstration tient dans l'idée que l'observation (participante ou non) est une manière de faire de la recherche qui, lorsqu'il ne s'agit pas de découvrir les représentations des gens, aboutit à des résultats supérieurs à la démarche qualitative concurrente, les entretiens formels. Démontrer définitivement ce point est un objectif irréalisable dans le cadre d'un travail de synthèse comme celui-ci, aussi ai-je essentiellement proposé des conclusions provisoires et non exhaustives fondées sur mes acquis et mon expérience de chercheur de terrain. Ceux-ci m'ont convaincu que les formules de recherche centrées sur l'observation participante permettaient d'obtenir des données à la fois plus fondées, plus sûres, couvrant une plus large gamme de phénomènes et avec un plus fort potentiel d'originalité que celles fondées sur les entretiens. Ces dernières présentent en particulier l'inconvénient d'exiger un travail de tri et d'interprétation délicats sans permettre facilement de se dégager d'une vision discursive de la réalité et sans favoriser une description solide des phénomènes sociaux. Sans répéter ce qui a été dit, j'ai soutenu que, à l'inverse, procéder par observation permet de raisonner sur des faits, de les saisir sans les contraintes de la subjectivité des acteurs, d'étendre le champ des dimensions examinées et de construire plus librement ses propres catégories analytiques.

En raison des particularités du Brésil comme terrain de recherches, notamment sa diversité que cachent des clichés repris par les acteurs eux-mêmes, j'ai suggéré que les avantages de l'observation participante étaient particulièrement utiles pour l'étude de cette société. L'observation a notamment un pouvoir de révélateur des dimensions cachées ou mal connues de la vie sociale qui la rend souhaitable pour comprendre un pays aux nombreuses facettes (dont certaines peu glorieuses) et qui évolue vite. Elle constitue un moyen de limiter une tendance ancienne à vouloir résumer une telle société à l'aide de quelques idées simples et englobantes. Elle représente aussi une manière pour le chercheur local de prendre de la distance vis-à-vis des problématiques importées, souvent mal adaptées. Quand elle est conduite de manière systématique sur une longue durée, elle est enfin un moyen utile de contrer les tendances à plaquer une idéologie sur la réalité sociale. Echappant au carcan de la discussion prudente, elle révèle trop de faits potentiellement contraires aux idées de départ pour permettre un simple discours préfabriqué.

Certains résultats obtenus par cette approche au Brésil semblent aller dans le sens que j'indique. Dans les années 1940, quand la sociologie pauliste a cherché à faire un état des lieux du stade de développement des bourgades régionales, elle a fait usage de ce mode de recueil des données : il s'agissait moins de déterminer la mentalité des Paulistes que leur mode de vie réel. Ensuite quand il s'est agi de réfléchir à la « situation raciale » du pays, les études par observation ont fourni des résultats plus complets, plus objectifs et plus originaux. Harris en particulier a montré le décalage irrémédiable entre propos à teneur raciste et comportements discriminatoires. Les relations sociales ont été décrites, par les auteurs américains en particulier, à partir de la façon dont elles s'imposent à l'observateur et pas à partir d'une reconstitution dérivée de schémas sociohistoriques. Comme on l'a vu, les chercheurs brésiliens qui utilisaient la même approche arrivaient à des résultats plus ambigus que les élèves de Bastide. C'est en particulier le cas de Nogueira qui était convaincu par son expérience sociale de l'existence d'un racisme modéré mais qui n'a pas rejoint le schéma bastidien et a produit des travaux plus fins et nuancés.

Mon idée est donc que les enquêtes par observation devraient être favorisées au Brésil. Ce n'est pourtant pas le cas pour les recherches actuelles. Du côté de la pratique de l'observation, ainsi qu'on l'a vu, les problèmes de méthodes se sont accumulés dans le sens d'une simplification toujours accrue des exigences. Dans les années 1980/1990 la plupart des enquêteurs procèdent par entretiens formels, sans même envisager d'autres formules et souvent sans véritablement réfléchir à l'adéquation de la méthode aux objectifs. L'examen de l'usage de l'observation entre 1940 et les années 1980 à São Paulo et à Rio a permis de proposer quelques explications de cet état de fait. En ce sens, ce mémoire est, je l'espère, utile à la connaissance des conditions d'apparition, de développement et d'usage de l'observation.

On a vu ainsi que plusieurs facteurs relativement indépendants de l'époque sont peu propices au développement de l'observation. Le premier est d'ordre pratique. L'entretien est une méthode d'enquête plus rapide et moins coûteuse en efforts de patience et d'insertion que l'observation. Masson et Suteau (2006) ont souligné l'importance de ce facteur au sujet de la sociologie française. Les chercheurs songeant à l'avancement de leur carrière, des deux côtés de l'Atlantique, n'ont pas d'intérêt particulier à s'adonner après leur thèse à cette pratique dévoreuse de temps sans contrepartie en termes de crédit auprès de la communauté des pairs. L'entretien permet plus vite d'arriver à des résultats avec la sensation d'avoir atteint le cœur caché (la partie subjective) des relations sociales tout en permettant plus de malléabilité dans l'orientation des résultats. Cette disposition est sans doute encore renforcée par l'appartenance de classe et les parcours sociaux des sociologues. Peneff (2009) pour la France et Galtung

(1965) pour l'Amérique latine ont insisté sur les conséquences d'un recrutement centré sur les classes moyennes et de parcours sociaux et professionnels pauvres en expériences sociales ou centrés sur la dévotion scolaire. Les existences mouvementées au contact de mondes sociaux variés sont certainement plus propices à inciter à se servir de l'expérience personnelle ou à chercher la solution aux questions sociologiques en participant à la vie sociale. Les sociologues d'origine populaire, moins nombreux, seraient sans doute plus enclins à se servir de leurs connaissances des différences de classe et à observer, s'ils n'étaient confrontés à des critères de l'excellence intellectuelle qui valorisent le raisonnement abstrait et la spéculation. Fernandes et Cardoso, que tout oppose socialement, vont ainsi se consacrer à théoriser les évolutions du Brésil. Mais alors que le premier reste fidèle à l'histoire et à la sociologie fonctionnaliste classique, l'autre innove, passe par le marxisme pour se consacrer à l'économie, science en développement dans les années 1960.

La tradition intellectuelle est donc bien sûr un point central. Dans le cas de Pierson ou Nogueira (comme dans le mien), une enfance dans un quartier populaire n'aurait pas suffi à inciter à observer. Le développement de l'observation est conditionné par les points de vue concernant ce qu'il est important d'enseigner en matière de méthodes aux étudiants. En France, on connaît l'influence des études philosophiques dans la formation des sociologues, et dans le cadre de cette formation la méfiance pour le pragmatisme. Pour le Brésil, dans la lignée de la tradition établie au XIX^e siècle, la partie la plus « noble » de l'activité sociologique a continué à être associée à la reconstruction historique permettant de mettre en perspective les problèmes du pays. Il n'est donc pas étonnant que l'ambition ait conduit les sociologues à porter leurs efforts dans cette direction. Les moins brillants se rallient parfois à la version simplifiée de cette tendance qui consiste à proposer des « réflexions » philosophantes ou semi militantes sur les ennuis que connaît le pays. En fin de compte, la tradition intellectuelle brésilienne cherchant à imiter l'Europe a toujours considéré peu ou prou que les « idées » représentent la contribution essentielle d'une science sociale dont la vocation est de « penser le Brésil ». Les recherches empiriques les plus convaincantes avaient donc comme souvent des finalités pratiques : formation des étudiants ou documentation pour l'administration, les thésards choisissant le plus souvent les entretiens et la reconstruction historique.

L'autre tendance de fond de la sociologie au Brésil c'est-à-dire sa concentration sur les « problèmes brûlants de la société » s'accommode également peu de recherches empiriques tâtonnantes et conduit plutôt à la formulation d'opinions, de controverses à chaud et d'enquêtes rapides. Enfin, il faut ajouter que la sociologie brésilienne n'a pas bénéficié d'une tradition de critique des sources comme la pratique historique. Ainsi, lors de la fondation de

la USP, la recherche n'était pas une priorité et les enquêtes se faisaient sur un mode quasi-amateuriste. Les premières générations de sociologues brésiliens ont ensuite insisté sur ce qui leur semblait, à la suite de la sociologie européenne au cœur de la matière sociologique : les raisonnements. Ils comptaient ainsi rompre avec ce qui était vu comme une faiblesse de la génération précédente. La question de la qualité des données obtenues comptait moins que le fait de s'appuyer sur des données tout court. Il en a résulté une large tolérance concernant le recueil des données qui est défavorable à la sociologie par observation.

La compréhension des évolutions des usages et des constitutions des formules de recherche ne peut cependant être menée à son terme qu'en envisageant dans chaque cas national, voire régional, les facteurs politiques, intellectuels et institutionnels qui agissent sur la sociologie comme discipline et comme profession. Sans prétendre viser un tel objectif on peut remarquer qu'une plongée historique dans les travaux produits entre 1930 et 1970/1980 fait apparaître une évolution assez intéressante des pratiques de recherche et surtout de la place accordée à l'observation au Brésil.

Si l'on regarde São Paulo, les débuts de l'observation sont dus à l'importation de la méthode. Cette importation s'est faite dans le contexte de la création de nouvelles institutions censées rompre avec les habitudes intellectuelles anciennes. L'acceptation de manières d'envisager la recherche importées de l'étranger est sans doute une caractéristique des pays périphériques et cela ouvre sur des questions vastes concernant les relations culturelles entre pays en matière d'emprunts méthodologiques. Le rapport complexe que le Brésil des années 1940/1950 entretient avec l'Oncle Sam est assez connu pour qu'il ne soit pas besoin d'y revenir. Mais la question ne se limite pas à un problème de compatibilité culturelle. Il y a eu plusieurs greffes au Brésil et il serait intéressant de regarder dans quelle mesure elles ont pris. On peut aborder la question par des considérations pratiques. Il semble en effet que la révolution intellectuelle des années 1930-1940 ait été conditionnée par la présence de longue durée de directeurs de recherche étrangers organisant les enquêtes à partir des idées de leur milieu d'origine. Le succès de leur travail de conversion dépendait en grande partie des budgets dont ils disposaient et des postes qu'ils pouvaient ensuite offrir. On sait que, dans ce domaine, les Américains étaient défavorisés. Quoiqu'il en soit, l'action des importateurs ne survit pas forcément à leur retour chez eux. Après leur départ, la synthèse opérée par les continuateurs locaux est plus en conformité avec certaines situations de l'époque précédente. L'impulsion empirique qu'ont donnée les chercheurs américains et dans une moindre mesure les professeurs français se dilue ainsi progressivement au cours des années 1960. Une raison évidente, comme on l'a vu, est que l'école de São Paulo est plus intéressée par la

reconstruction historique ou les grandes analyses socio-économiques que par la description minutieuse des relations sociales. En cela, elle présente une continuité plus qu'une rupture entre les générations nées à la fin du XIX^{ème} siècle et celles qui prétendent renouveler la discipline à partir des années 1940. Penser le Brésil et résoudre les problèmes de modernisation (ou dans une formulation plus tardive de « développement ») sont deux constantes de la sociologie nationale des origines à nos jours. Cette permanence s'appuie sur des conceptions qui changent peu concernant : le statut de l'intellectuel (un guide), la mission de l'intellectuel (contribuer à moderniser la société) et les buts de la sociologie (développer des idées utiles au Brésil). Ces conceptions se heurteront à celles des Américains qui conçoivent essentiellement la sociologie comme une pratique scientifique (surtout descriptive) aux ambitions modérées et sans intentions militantes. Dans ce contexte, la vraie rupture est donc apportée par les sociologues américains et en particulier par Pierson qui tranche sur tous les points avec ses collègues brésiliens.

Un autre aspect intéressant sur le développement de l'observation est que ce sont les contextes institutionnels les moins marqués par les pressions politiques qui se sont avérés les plus incitatifs. La USP était plus dynamique méthodologiquement que l'université de Rio, mais l'ELSP l'était plus encore que la USP. L'ELSP se destinait moins à produire des penseurs que des techniciens du développement. A mesure que, sous Fernandes, la USP s'est proposé de fournir sur le Brésil un discours fortement politisé, la part de l'observation a décliné. Comme on l'a vu, quand Bastide et Fernandes entreprennent de placer l'étude des races sous l'angle de la lutte sociale et politique, la valeur des données sur les contacts ethniques s'appauvrit. A la USP, les relations entre races n'ont pas besoin d'être découvertes par une recherche anthropologique de longue haleine capable de mettre en évidence des faits insoupçonnés : il suffit de les déduire du modèle sociologique général.

Par ailleurs, il est probable que les institutions jeunes et désireuses de montrer leur dynamisme (le Musée national de la fin des années 1960 ou la USP de 1940, l'Université de Brasilia, etc.) soient plus réceptives à la quête ouverte de données par confrontation directe avec les autochtones. Des chercheurs non-conformistes peuvent compter dans les rangs des pionniers. Quand les institutions se routinisent et figent les figures dominantes, une recherche stéréotypée et rapide peut s'imposer. Dans un marché des postes devenu accessible par fidélité à l'institution, il faut à la fois travailler vite et flatter les chefs de file pour obtenir les emplois d'enseignants ou de chercheurs. A la USP, avec le retrait des grands maîtres étrangers au milieu des années 1950, la sociologie empirique va progressivement prendre une configuration méthodologique qui restera à peu près inchangée des années 1960 aux années

1980 : beaucoup de reconstitution historique sur des bases maigres et des entretiens pour décrire les parcours sociaux, les sentiments ou les motivations mais aussi les pratiques. Les travaux de Brandão Lopes sur les travailleurs d'usine peuvent être pris comme une référence typique de la sociologie de terrain de l'époque qui trouve son prolongement y compris chez les indianistes avec des recherches courtes fondées sur des entretiens avec interprètes.

Il existe sans doute aussi un lien entre les procédés mis en œuvre et les types d'évolution de la société que les chercheurs veulent comprendre. Au Brésil, à l'époque de Fernandes, la société est vue comme en voie de modernisation et la sociologie se doit d'accompagner une société dans une direction connue. Dans les années 1980, l'explosion de violence des favelas et des banlieues n'est certainement pas étrangère à l'importation des idées et des techniques américaines de Becker. Dans le contexte d'une société qui semble avoir « perdu la tête », l'application de principes d'étude de type ethnographique des populations dangereuses ou mal comprises peut obtenir plus de légitimité. Elle peut en tous cas permettre à certains jeunes désireux de concilier travail intellectuel et modes de vie au plus près des gens « décalés » de travailler plus librement. Ce retour timide de l'observation coïncide cependant avec une insistance sur le vécu, le sentiment, la souffrance et les identités qui existe au Brésil comme ailleurs. On a tendance à regarder les évolutions de la société à partir des émotions subies par les acteurs, en particuliers ceux qui souffrent ou qui sont « dominés ». L'obsession de la dénonciation des inégalités tend plutôt à inciter à produire des statistiques (à la manière des travaux sur le racisme deviné par des taux d'inégalités entre « Blancs » et « Noirs ») ou des recueils de plaintes obtenues par entretiens formels. Si la sociologie se fixe comme objectif de rétablir la dignité des perdants, l'entretien qui donne la parole à ceux qui se taisent d'habitude n'est pas prête de perdre sa position dominante ; surtout face à l'observation qui éclaire les forts comme les faibles d'une lumière plus crue et moins complaisante.

Pour le futur, le statut de l'observation au Brésil ne me semble donc pas particulièrement prometteur, sans être pour autant désespéré. Le marxisme n'a pas encore effectué le repli qu'il a connu ailleurs, ce qui est susceptible de continuer encore à aligner la pratique de la sociologie sur un modèle militant pour lequel l'observation est de peu d'intérêt. La nécessité de travailler vite (notamment dans le délai des financements institutionnels) continuera aussi à faire à préférer la récolte d'un matériel qui se présente directement sous forme textuelle, avec des opinions clairement dégagées sans que soit nécessaire un grand effort d'insertion dans un milieu social.

Mais deux points sont capables de donner un peu d'optimisme au partisan de l'observation. Premièrement, la diversité des situations et des problèmes sociaux dans un pays aussi

immense et bouillonnant d'activité que le Brésil incitera forcément de jeunes chercheurs à vouloir explorer le pays en le décrivant, à mesure que les grandes idéologies se décomposeront. La conception globalement hiérarchique du monde universitaire brésilien, si elle ne change pas, continuera cependant à limiter les entreprises de dépassement des gens installés par les jeunes ambitieux de la génération suivante, pour lesquels l'enquête approfondie par observation pourrait représenter une arme. On songerait à W. F. Whyte s'attaquant, au cours de sa soutenance de thèse, à Wirth au sujet de la désorganisation sociale, si les habitudes de travail en venaient à valoriser les faits observés au détriment des discussions d'idées.

Deuxièmement, le développement (encore limité) de cette approche en France aura forcément une influence sur les chercheurs brésiliens. Pour qu'elle soit forte, il serait cependant nécessaire que la sociologie française fasse définitivement primer certaines priorités méthodologiques sur le débat d'idées. L'affaire Teissier, l'irruption de la loi dans l'évaluation des phénomènes sociohistoriques (Loi Taubira par exemple), la multiplication des textes militants (entre autres sur les banlieues) ne me semblent cependant pas donner pour le moment le signal d'un changement de mentalité dans le sens appelé par ce mémoire.

Par ailleurs, le Brésil ne compte plus sur de longs séjours de jeunes étrangers prometteurs pour renouveler de fonds en comble la pensée nationale. Certes, on sait que les séjours d'étude à l'étranger sont prisés des chercheurs brésiliens et peuvent contribuer à un regard neuf sur le pays. On doit ainsi sans doute en partie à ses études américaines les perspectives originales de Freyre sur le Nordeste. Mais on peut regretter d'une part que les Brésiliens aillent en Europe (par exemple à Paris) pour étudier leur pays et pas la société d'accueil et que, d'autre part, ils ignorent d'habitude les autres pays en développement qui les aideraient à un effort de décentrement. Les chercheurs européens ou américains qui se rendent au Brésil sont, eux, en quête de situations exotiques et de découvertes culturelles. Pierson, Wagley, Landes ont travaillé dans ce pays car ils étaient passionnés par cette civilisation. Alors que les Brésiliens viennent en Europe pour les bibliothèques et les séminaires des grandes universités, les Européens ou les Américains vont au Brésil pour épancher leur soif de faits nouveaux. Dans ce contexte, ils sont souvent avantagés car ils peuvent plus facilement prendre de la distance; ils peuvent cultiver leur passion pour l'exploration de la société brésilienne sans entrer dans le chauvinisme ou les coteries. Ils peuvent affronter de front les mythes brésiliens en se servant de perspectives étrangères. En outre le va et vient d'une société à l'autre est propice à la comparaison. Ces avantages compensent en partie (mais pas complètement) le déficit d'expériences sociales venant de la naissance en terres lointaines.

Enfin, si le Brésil aspire au rang de grande puissance, il n'est pas impossible que les sociologues brésiliens cherchent à faire entendre leur voix dans des débats internationaux dont le Brésil ne serait plus le seul objet. En sortant d'un certain provincialisme sociologique et en affrontant les autres sociologues sur leur domaine, ils pourront s'intéresser à des pratiques capables de faire émerger des données et des idées nouvelles : pourquoi ne pas, dès lors, faire appel à l'observation ? Une telle option implique cependant d'accepter que la créativité sociologique vient du décentrement et de la confrontation avec des faits mal connus.

Les chercheurs étrangers opérant au Brésil sont immédiatement dans ces situations. J'ai ainsi, comme d'autres, éprouvé ces aspects du voyage sociologique qui poussent à se confronter directement à des univers sociaux déroutants. Avant même de connaître l'histoire de la sociologie brésilienne, mes recherches comme celles d'autres brasilianistes français (je pense à Agier, Azais, Morice, Vidal) portaient sur des points précis et localisés, avaient des dimensions modestes et un tour résolument empiriste. Mais la longue durée (ou tout au moins la moyenne durée) est une condition nécessaire à la réussite de ces recherches. Le débutant est guetté par l'ethnocentrisme inversé qui le pousse souvent à chercher au Brésil l'image contraire des défauts de son monde d'origine (d'où parfois un certain conservatisme culturel vis-à-vis des pratiques locales). Il cherche parfois aussi à apporter grâce à l'étude de certains aspects du Brésil une contribution à la résolution des « problèmes » de sa société (par exemple aujourd'hui le « racisme »). En accordant suffisamment de temps à la compréhension des situations sociales locales, ces faiblesses des débuts peuvent voir leurs effets s'estomper. Le va et vient entre deux sociétés permet, lui, de ne pas faire absolument siens les « problèmes sociaux » d'un pays et de conserver une capacité d'étonnement. L'étonnement pour une société nouvelle pousse à la connaissance directe par la participation à la vie sociale, ce qui me semble la façon plus à même de lutter contre les deux plaies de la discipline : le militantisme moral ou politique déguisé en science et l'excès de spéculation théorique.

Références des articles et ouvrages cités

Antunes, Ricardo. 1994. *Inteligencia brasileira*. São Paulo : Ed Brasiliense

- Araujo**, Oscar. 1940. « Enquistamentos étnicos », *Revista do arquivo municipal*, vol. XV, pp. 227-246.
- Arbousse-Bastide**, Paul. 1978. « Meu amigo Roger bastide », *Revista do Instituto de Estudos Brasileiros*, n° 20, pp. 41-51.
- Arbousse-Bastide**, Paul. 1940. « Os métodos, os processos e técnicas da pesquisa sociológica : Aplicação as relações entre historia e sociologia », *Sociologia*, vol. 2, n°4, pp. 305-327.
- Azevedo**, Fernando de. 1943/1996. *A cultura brasileira*. Rio de Janeiro : Ed. Funeb/UFRJ.
- Azevedo**, Fernando de. 1962. *A cidade e o campo na civilização industrial*, in *Obras completas*. São Paulo : Ed melhoramentos.
- Azevedo**, Fernando de. 1971. *História da minha vida*. São Paulo : José Olympo ed.
- Baldus**, Herbert. 1941. « Casas e túmulos japoneses no vale do Iguape », *Revista do arquivo municipal de São Paulo*, n° 77, pp. 121-136.
- Bastide**, Roger. 1931. « Les Arméniens de Valence » *Revue internationale de sociologie*, vol. 39, n° 1-2, pp. 17-42.
- Bastide**, Roger. 1950. « Rêves de Noirs », *Psyché*, n° 49 (nov.), pp. 802-811, republié dans *Le rêve, la transe et la folie*, Le Seuil, 1972.
- Bastide**, Roger. 1951. « La presse noire dans l'Etat de São Paulo » in *Poètes et dieux*. L'Harmattan, 2002 . (article original en portugais).
- Bastide**, Roger. 1952. « Le suicide du nègre brésilien », *Cahiers internationaux de sociologie*, n° 12, pp. 79-90. Republié dans *Le rêve, la transe et la folie*, Le Seuil, 1972.
- Bastide**, Roger. 1954. « Les problèmes de la recherche sociologique au Brésil », *Annais do primeiro congresso brasileiro de sociologia*, 21-27 juin.
- Bastide**, Roger. 1956. « Stéréotypes et préjugé de couleur : à la mémoire de Lucila Hermann », *Sociologia*, vol. 18, n°2, pp. 141-171.
- Bastide**, Roger. 1957. « Les relations raciales au Brésil ». *Bulletin international des sciences sociales*, vol. 9, n° 4, pp. 525-542. Republié dans *Bastidiana*, n° 29-30, 2000.
- Bastide**, Roger. 1958. *Le Candomble de Bahia*. Paris-La Haye, Mouton. Republié par Plon, 1999. Plon
- Baud**, Stéphane ; **Weber**, Florence. 1997. *Guide de l'enquête de terrain*. Paris : La Découverte.
- Becker**, Howard; **Geer**, Blanche. 1957. « Participant observation and interviewing : a comparison » *Human Organisation*, vol. 16, n°3, pp. 28-32.
- Becker**, Howard; **Geer**, Blanche; **Hughes**, Everett; **Strauss**, Anselm. 1961. *Boys in white, Student Culture in Medical School*. Chicago : The University of Chicago Press.
- Becker**, Howard S. 2006. (original 1970). *Le travail sociologique : méthode et substance*. Fribourg : Academic Press.
- Becker**, Howard. 1996. « A escola de Chicago », *Mana*, vol. 2, n°2, p. 177-188.

- Berger**, Peter. 1963. *Invitation to sociology*. New York : Anchor books. Traduction : *Invitation à la sociologie*, Paris, La Découverte, 2006.
- Blanchet**, Alain, **Gotman**, Anne. 1992. *L'enquête est ses méthodes : L'entretien*, Paris : Nathan.
- Borges Pereira**, João Baptista. 1966. *Cor profissão e mobilidade : O negro no radio*. These de doctorat, USP.
- Borges Pereira**, João Baptista. 1967. *Aculturação dos Italianos*. Thèse de livre docencia, USP.
- Borges Pereira**, João Baptista. 2003. « Pessoa e instituição: entrevista com João Baptista Borges Pereira », *Revista de Antropologia*, vol. 46, no. 2 pp. 319-345.
- Bolaffi**, Gabriel, 1965. *Racionalização da empresa privada ou racionalização do sistema económico*. Mémoire de Mestrado, USP.
- Bourdieu**, Pierre. 1986. : « L'illusion biographique », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 62-63, pp.69-72.
- Bicudo**, Virginia Leone. 1953. « Relações racias entre negros e brancos », *Anhemi*, n° 35, n°36, n° 37.
- Brandão Lopes**, Juarez Rubens. 1964. *Sociedade industrial no Brasil*. São Paulo : Difusão europeia do livro.
- Briand**, Jean Pierre. 1998. « L'apprentissage de la sociologie fondé sur le travail de terrain : une expérience à Vincennes-Paris 8 (1972-1985) ». *Colloque L'école de Chicago, hier et aujourd'hui*, Université Versailles-Saint Quentin-en-Yvelines, 3-4 avril.
- Briand**, Jean-Pierre ; **Chapoulie**, Jean-Michel. 1991. « The uses of observation in french sociology ». *Symbolic Interaction*. Vol. 14, n°4, pp. 449-469.
- Brochier**, Christophe. 1998. *Les travailleurs du bâtiment au Brésil : étude d'entreprises à Rio de Janeiro*, thèse de doctorat, Université Paris 8 (sous la direction de Jean Peneff).
- Brochier**, Christophe ; **Coutinho**, Maria Teresa Courreira. 1998 : « Valeurs morales et trafic de drogue dans une favela de Rio de Janeiro », *Autrepart, Cahier des sciences humaines*, n° 8, p. 121-137.
- Brochier**, Christophe 2000 : « Relations de classes et négociation dans le travail sur les chantiers du bâtiment au Brésil », *Sociétés contemporaines*, n° 40, pp.99-133.
- Brochier**, Christophe 2001a : « Organisation du travail et gestion du personnel dans un fast-food », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 138, pp. 73-83.
- Brochier**, Christophe 2001b : « Les évolutions du syndicalisme brésilien dans les années 1990 », *Sociologie du travail*, n° 43, pp. 491-513.
- Brochier**, Christophe. 2001c : « Etudier l'activité des agents subalternes d'une organisation : travail et statut des manœuvres du bâtiment au Brésil », *Journal des Anthropologues*, n° 85-86, pp. 29-47.
- Brochier**, Christophe. 2003 : « Enjeux théoriques et pratiques des méthodes empiriques dans la sociologie du Brésil contemporain », *Cahiers des Amériques latines*, n° 42, pp. 37-54.

- Brochier**, Christophe. 2004 : « L'apprentissage 'sur le tas' dans les chantiers brésiliens », *Genèses*, n° 56, pp. 97-116.
- Brochier**, Christophe. 2005 : « Le travail des prostituées à Rio de Janeiro », *Revue française de sociologie*, vol 46, n°1, pp. 75-113.
- Brochier**, Christophe. 2006a : « Algumas observações e propostas sobre a metodologia das pesquisas de sociologia empírica », *Pro-Posições* (Universidade de Campinas, Brésil), vol. 17, n°1, pp.243-268.
- Brochier**, Christophe 2006b : « Les adolescents des favelas de Rio de Janeiro et le futur professionnel », *Problèmes d'Amérique latine*, n°63, pp. 77-97.
- Brochier**, Christophe 2006c : « Le contrôle du travail par les ouvriers : analyses à partir d'observations participantes », *Sociologie du travail*, vol. 48, n° 4, pp. 525-544.
- Brochier**, Christophe. 2007 : « Que transmet l'école brésilienne ? », *Temporalités*, n°6-7, pp. 77-95.
- Briggs**, Charles. 1986. *Learning how to ask*. Cambridge University Press.
- Camargo**, Jose Francisco de. 1955. *Exodo rural no Brasil : ensaio sobre suas formas, causas e consequencias economicas principais*. Thèse de Livre docencia, USP.
- Cardoso de Oliveira**, Roberto. 1957. « Preliminares de uma pesquisa sobre a assimilação dos terêna », *Revista de Anthropologia*, vol. 5, n°2, pp. 173-188.
- Cardoso de Oliveira**, Roberto. 1966. *Urbanização e tribalismo: a integração dos terena numa sociedade de classes*, Thèse de doctorat, USP.
- Cardoso de Oliveira**, Roberto. 1996. « O trabalho do antropólogo : olhar, ouvir, escrever », *Revista de Antropologia*, vol. 39, n°1, pp. 13-37.
- Candido**, Antonio, 1947. « Opinião e classes sociais em Tietê », *Sociologia*, n°2, pp. 97-112.
- Candido**, Antonio. 1958. « Informação sobre a sociologia em São Paulo » In *Ensaio paulistas*. São Paulo : Anhambi.
- Candido**, Antonio 1959. « A sociologia no Brasil ». In *Enciclopedia Delta-Larousse*, pp. 2216-2232. Rio : Delta.
- Candido**, Antonio.1996. «O jovem Florestan », *Estudos avançados*, vol. 10, n°26, pp. 11-15.
- Cardoso**, Fernando Henrique.1961. *Formação e desintegração da sociedade de castas : o negro na ordem escravocrata do Rio Grande do Sul*. These de doctorat, USP.
- Cardoso**, Fernando Henrique, 1992. « Um ex-aluno », in Maria Angela D'incao et Eloisa Faris Scarabotolo (orgs) *Dentro do texto, dentro da vida : ensaios sobre Antonio Candido*. São Paulo : Companhia das letras.
- Cardoso**, Irene. 1987. « Entrevista com Roger Bastide », *Discurso* n°16, pp. 181-197.
- Castañeda**, Fernando. 1990. « La constitución de la sociología en México », in Francisco Paoli Bolio, *Desarrollo y organización de las Ciencias Sociales en México*. México : Porrúa

- Cavalcanti**, Maria Laura Castro. 1996. « Oracy Nogueira e a antropologia no Brasil : O estudo do estigma e do preconceito racial », *Revista brasileira de Ciências sociais*, vol. 11, pp. 5-23
- Cerqueira**, Laurez. 2004. *Florestan Fernandes : vida e obra*. São Paulo : Editora Expressão popular.
- Chacon**, Vamineh. 1993. *Gilberto Freyre : uma biografia intelectual*. Rio de Janeiro : Ed. Nacional.
- Chapoulie**, Jean-Michel. 1984. « Everett C. Hughes et le développement du travail de terrain en sociologie », *Revue française de sociologie*, vol. 25, pp. 582-608.
- Chapoulie**, Jean-Michel. 1987. *Les professeurs de l'enseignement secondaire un métier de classes moyenne*. Paris : Maison des sciences de l'homme.
- Chapoulie**, Jean-Michel. 2001. *La tradition sociologique de Chicago*. Paris : Seuil.
- Chapoulie**, Jean-Michel. 2001b. « Comment écrire l'histoire de la sociologie : l'exemple d'un classique ignoré, le paysan polonais en Europe et en Amérique », *Revue d'histoire des sciences humaines*, vol. 5, pp. 143-169.
- Chapoulie**, Jean-Michel. 2002. « La tradition de Chicago et l'étude des relations entre les races », *Revue européenne des migrations internationales*, vol. 18, n°3, pp. 9-24.
- Chapoulie**, Jean-Michel. 2002b. « Enseigner le travail de terrain et l'observation : témoignage sur une expérience (1970-1985) », *Genèses*, n°39, pp. 138-154.
- Chapoulie**, Jean-Michel. 2005. « Un cadre d'analyse pour l'histoire des sciences », *Revue d'histoire des sciences humaines*, n°13, pp. 99-126.
- Chor Maio**, 1997. *A história do Projeto UNESCO Estudos raciais e ciências sociais no Brasil*, thèse de doctorat (Rio de Janeiro).
- Cicourel**, Aaron. 1964. *Method and measurement in sociology*. New York : The Free Press.
- Cicourel**, Aaron. 1974. *Theory and method in a study of Argentine fertility*. New York : Wiley.
- Coelho**, Ruy. 1964. *Estrutura social e personalidade*. Thèse de chaire, USP.
- Coelho**, Ruy. 1981. « Depoimento », *Lingua e Literatura*, n°10-13, pp. 121-133.
- Colognese**, Silvio Antônio. 1997. *Formação acadêmica e produção de conhecimentos nos mestrados em sociologia no Brasil*. Thèse de doctorat URGS.
- Corrêa**, Mariza. 1988. « Traficantes de excêntrico : Os antropólogos no Brasil dos anos 30 aos anos 60 ». *Revista brasileira de ciências sociais*, n. 6, vol. 3, pp. 79-98.
- Corrêa**, Mariza. 1991. « An interview with Roberto Cardoso de Oliveira », *Current Anthropology*, Vol. 32, n°3, pp. 335-342.
- Corrêa**, Mariza; **Laraia** Roque de Barros-1992. « Roberto Cardoso de Oliveira : homenagem ». Document, IFCH, Unicamp.
- Corrêa**, Mariza. 1993. « Breve esboço de la antropologia brasileña reciente (1960-1980) », *Alteridades*, vol. 3, n°6, p. 13-16.

- Corrêa**, Mariza, 1995. « A antropologia no Brasil (1960-1980) », in Sérgio Miceli (org.), *Historia das ciências sociais no Brasil*, vol. 2. São Paulo : Sumaré.
- Corrêa**, Mariza (1997). « Dona Heloisa e a pesquisa de campo », *Revista de Antropologia*, vol. 40, n° 1, pp. 11-54.
- Corrêa**, Mariza. 2000. *As Ilusões da Liberdade: A Escola Nina Rodrigues e a Antropologia no Brasil*. Bragança Paulista: Editora da Universidade São Francisco.
- Costa Pinto**, Luis Aguiar. 1949. *Lutas de família no Brasil*. São Paulo : Companhia Editora Nacional.
- Costa Pinto**, Luis Aguiar. 1953. *O negro no Rio de Janeiro*. São Paulo : Companhia Editora Nacional.
- Costa Pinto**, Luis Aguiar. 1963. *Sociologia do desenvolvimento*. Rio de Janeiro : Civilização brasileira.
- Crozier**, Michel. 1964. *Le phénomène bureaucratique*. Paris : Le Seuil.
- Cuche**, Denys. 2005. « Roger Bastide et l'école de Chicago ». *Bastidiana*, 53-54, pp. 23-60.
- Da Costa**, Marcelo Timótheo. 2001. « Et pluribus unum : a experiencia americana de Alceu Amoroso Lima », *Revista Estudos Históricos*, Rio de Janeiro, v. 27, p. 166-187.
- Da Matta**, Roberto. 1987. *Relativizando*. Rio de Janeiro : Rocco.
- Da Matta**, Roberto; Laraia, Roque de Barros, 1967. *Índios e castanheiros*. Rio : Paz e terra.
- Deutscher**, Irwin. 1966. « Words and deeds : social science and social policy », *Social Problems*, n° 13, pp. 233-254.
- Deutscher**, Irwin. 1972. « Public and private opinions : Social situations and multiple realities », in S. Nagi, R. G. Corwin, *The social context of research*, New York : Wiley.
- Deutscher**, Irwin. 1973. *What We Say/What We Do*. Glenview, Illinois : Scott, Foresman and Co.
- Dos Santos**, Ursula Albersheim. 1962. *Uma comunidade teuto-brasileira*. Rio de Janeiro : CBPE.
- Duarte**, Luiz fernando Dias. 1978. *As redes do suor*. Mémoire de mestrado, Rio de Janeiro, Museu nacional.
- Duneier**, Mitchell. 1999. *Sidewalks*. New York.: Farrar, Straus and Giroux, 1999
- Durantón-Crabol**, Anne-Marie. 2001. « De l'anti-américanisme en France vers 1930 : la réception des scènes de la vie future ». *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, vol. 48, n°1, pp. 120-138.
- Durham**, Eunice. 1964. *Mobilidade e assimilação*. Mémoire de mestrado, USP.
- Durham**, Eunice. 1966. *Migração, trabalho e família : aspectos do processo de integração do trabalhador de origem rural a sociedade urbano industrial*. Thèse de doctorat, USP.
- Durham**, Eunice. 1986. « Pesquisas antropológicas com populações urbanas : problemas e perspectivas », in Ruth Cardoso (org.), *A aventura antropológica : teoria e pesquisa*, Rio de Janeiro : Paz e terra.

Durham, Eunice, 1987. « Formando gerações » in M. A. D’Incao (org.) *O saber militante : ensaios sobre Florestan Fernandes*, Rio : Paz e terra.

Farley, Reynolds, **Frey** William (1994) : « Changes in the segregation of whites from blacks during the 1980s : Small steps toward a more integrated society », *American Sociological Review*, vol. 59, pp. 23-45.

Fernandes, Florestan. 1947. «O problema do método na investigação sociológica». *Sociologia*, vol 9, nº 4, pp. 332-345.

Fernandes, Florestan. 1949. *A organização social dos Tupinambás*, Mémoire de mestrado, USP.

Fernandes, Florestan. 1949. « A análise funcionalista da guerra : possibilidades de aplicação à sociedade Tupinambá. Ensaio de análise crítica da contribuição etnográfica dos cronistas para o estudo sociológico da guerra entre populações aborígenes do Brasil quinhentista e seiscentista », *Revista do mês paulista*, vol. 3, pp. 7-128.

Fernandes, Florestan 1952. *A função social da guerra na sociedade tupinambá*, Thèse de doctorat, USP.

Fernandes, Florestan. 1963. *A sociologia numa era de revolução social*. São Paulo : Companhia editora nacional.

Fernandes, Florestan 1971. « Mas allá de la pobreza : el negro y el mulato en Brasil », *Revista mexicana de sociologia*, vol. 33, nº2, pp. 253-269.

Fernandes, Florestan (org). 1975. *Comunidade et sociedade no Brasil*. São Paulo : Companhia editora nacional.

Fernandes, Florestan: 1977 : *A sociologia no Brasil*. Petropolis : Vozes.

Fernandes, Florestan. 1984. *A questão da USP*. São Paulo : Editora Brasiliense.

Fernandes, Florestan, 1995. « Historia e historias : depoimento a Alfredo Bosi, Carlos Guilherme, Mota e Gabriel Cohn, Gabriel », *Novos estudos do Cebrap*, nº42, pp. 3-31

Folhaber, Priscila ; **Toledo**, Peter Mann de. 2001. *Conhecimento e fronteira : historia da ciência na Amazônica*. Belem : Museu Emilio Goeldi.

Foracchi, Marialice Mencarini. 1959. *Educação e planejamento : aspecto da contribuição de Karl Mannheim para a análise da sociologia da educação*. Mémoire de mestrado, USP.

Foracchi, Marialice Mencarini. 1964. *O estudante e a transformação da sociedade brasileira*. These de doctorat, USP.

Fournier, Pierre et **Arborio**, Anne-Marie.1999. *L’observation directe*. Paris : Nathan.

Gadamer, Hans-Georg. 1996. *L’herméneutique philosophique*. Paris : PUF.

Galtung, Johan. 1965. « Los factores socioculturales y el desarrollo de la sociologia en América Latina », *Revista Latinoamericana de Sociologia*, vol. 1, nº1.

Galvão, Eduardo. 1976. *Santos e visagens : um estudo da vida religiosa de Itá, Baixo Amazona*. São Paulo : Companhia Editora Nacional.

Garcia, Sylvia Gemignani. 2002. *Destino impar, sobre a formação de Florestan Fernandes*. São Paulo : Editora 34

Georges, Isabelle. 2003. « L'enquête par observation dans une perspective comparative : comment se trouver un statut et se faire accepter », *Cahiers des Amériques latines*, (42), pp. 55-67.

Germani, Gino.1968. «La sociologia en Argentina ». *Revista latinoamericana de sociologia*, vol. 4, n° 3, pp. 385-420.

Goffman, Irving. 1993. « La communication en défaut », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 100, pp. 66-73.

Gouveia, Aparecida Joly. 1968. *Estudantes do ensino medio em varias regioes do pais : numeros e aspiraçoas que crescem*. Thèse de Livre docencia, USP.

Gubrium, Jaber, F. ; **Holstein**, James A. 2001. *Handbook of interview research*. Thousand Oaks (Cal.) : Sage publications.

Harris, Marvin. 1951. « Les relations raciales à Minas Velhas », in Charles Wagley, *Races et classes dans le Brésil rural*. Paris : UNESCO.

Heller, Fredérico. 1943 « Historia natural de uma rua suburbana », *Sociologia* vol. 5, n°3, pp. 199-216.

Hermann, Lucila. 1938. «Grupos sociais de Guaratinguetà », *Revista do arquivo municipal*. Vol XLIX, pp. 71-92.

Hermann, Lucila. 1944. « Estudo do desenvolvimento de São Paulo através da análise de uma radial : a estrada do café ». *Revista do arquivo municipal*, Vol. XCIX, p. 7-44.

Hermann, Lucila. 1948. « Evolução da estrutura social de Guaratinguetà num periodo de trezentos anos ». *Revista de Administraçao*. Univ de São Paulo, ano II, n°5-6. pp. 3-326.

Hughes, Everett. 1956. « Of the sociology and the interview », *American Journal of Sociology*, vol. 63, n° 2, pp. 137-142.

Humphreys, Laud. 2006 (Or. 1970). *Le commerce des pissotières*. Paris : La Découverte.

Hyman, Herbert et al.1954. *Interviewing in social research*. Chicago : University of Chicago Press

Ianni, Ocatvio. 1961. « Estudo de comunidade e conhecimento científico ». *Revista de antropologia*, vol. 9, n°1-2, pp. 109-119.

Ianni, Ocatvio. 1961. *O negro na sociedade de castas*. These de doctorat, USP

Ianni, Ocatvio. 1964. *Estado e desenvolvimento*. These de chaire, USP.

Ianni, Octavio. 1987. *A sociologia da sociologia*. : São Paulo : Atica

Ianni, Octavio. 2004. *Florestan Fernandes : Sociologia critica e militante*. São Paulo : Editora expressão popular.

Jackson, Luis carlos-2001. « A tradição esquecida : estudo sobre a sociologia de Antonio Candido », *Revista brasileira de ciencias sociais*, vol. 16, n°47, pp.82-98.

- Junker**, Bufford. 1960. *Fieldwork*. University of Chicago Press.
- Kelly**, Terrence (2003) : « Practical rationality in social scientific explanation, the case of residential segregation », *Philosophy of the Social Sciences*, (30), pp. 3-19.
- Kluckhohn**, Florence R., 1946. « O método de 'observação participante' no estudo de pequenas comunidades », *Sociologia*, vol. 8, n°2, pp. 103-118.
- Landes**, Ruth. 1947. *The city of women*. New York, Mac Millan (Edition brésilienne de 1967 : *A cidade das mulheres*, Editora civilização brasileira).
- Lapierre**, Richard T. 1934. « Attitudes Vs Actions », *Social Forces*, n°13, pp. 230-237.
- Laraia**, Roque de Barros. 1972. *Organização social dos Tupi contemporâneos*. Thèse de doctorat, USP.
- Lefrère**, Jean-jacques. 2001. *Arthur Rimbaud*. Paris : Fayard.
- Lefebvre** Jean Paul. 1990. « Les professeurs français des missions universitaires au Brésil (1934-1944) ». *Les cahiers du Brésil contemporain*, n°12.
- Leoni**, Brigitte Hersant. 1997. *Fernando Henrique Cardoso : O Brasil do possível*. Rio de Janeiro : Nova Fronteira.
- Lofland**, John. 1976. *Doing social life*. New York : Wiley and sons.
- Brandão Lopes**, Juarez Rubens. 1964. *Relações industriais na sociedade tradicional brasileira: estudo de duas comunidades mineiras*. Thèse de doctorat, USP.
- Lowrie**, Samuel.1938a. « Origem da população da cidade de São Paulo e diferenciação das classes sociais ». *Revista do arquivo municipal*, vol. XLIII, p. 195-212.
- Lowrie**, Samuel (1938b). « Pesquisa de padrão de vida dos operários da limpeza pública da municipalidade de São Paulo ». *Revista do arquivo municipal*, vol. LI, p. 183-310.
- Lowrie**, Samuel (1939). « Racial and national intermarriage in a brazilian city », *American Journal of Sociology*, 1939, vol. 44, n° 5, p. 684-707.
- Marcel**, Jean-Christophe. 2004. « Une reception de la sociologie américaine en France (1945-1960) », *Revue d'histoire des sciences humaines*, n°11, pp. 45-68.
- Mariani**, Maria Clara. 1982. « Educação e ciências Sociais : O Instituto nacional de pesquisas educacionais », in Simon Schwartzman, (org.), *Universidades e instituições científicas no Rio de Janeiro*. Brasília : CNPQ.
- Martinez**, Paulo H. (org) 1998. *Florestan ou o sentido das coisas*. São Paulo : Boitempo.
- Martins**, José de Souza.1998. *Florestan : sociologia e consciência social no Brasil*. Editora da Universidade de São Paulo.
- Massey**, Douglas.2006. « Doing social science in anti-scientific times » *American sociologist*, vol. 37, n°2, pp. 87-95.
- Massi**, Fernanda Peixoto. 1990. « Brazilianismos, 'brazilianists' e discursos brasileiros », *História e Ciências Sociais* - n° 5.

- Masson**, Philippe. 2001. « La fabrication des héritiers ». *Revue française de sociologie*, vol. 42, n° 3. pp. 477-507.
- Masson**, Philippe. 2006. « Le financement de la sociologie française : les conventions de recherche de la DGRST dans les années soixante », *Genèses*, n°62, pp. 110-128.
- Masson**, Philippe 2009. *Faire de la sociologie*. Paris : La Découverte.
- Masson**, Philippe ; **Suteau**, Marc. 2006. « Histoire, sociologie, ethnographie. D'autres lignes de partage ». Communication au colloque *Travail et organisation : recherches croisant ethnographie et histoire*, MSH Aix en Provence, 30-31 Mai 2006.
- Maugüé**, Jean. 1982. *Les dents agacées*. Paris : Buchet/Chastel
- Mendoza**, Edgar. 2005. « Donald Pierson e a escola sociologica de Chicago no Brasil : Os estudos urbanos na cidade de São Paulo (1935-1950) ». *Sociologias*, n°14, pp. 440-470.
- Meucci**, Simone. 2000. *A institucionalização da sociologia : os primeiros manuais et cursos*. Mémoire de *mestrado*, Universidade estadual de Campinas.
- Melatti**, Julio Cesar. 1970. *O sistema social Kraho*. These de doctorat, USP. .
- Melatti**, Julio Cesar. 1984. « A antropologia brasileira : um roteiro ». *Boletim Informativo e Bibliográfico de Ciências Sociais (BIB)*, n° 17, pp. 1-92, Rio de Janeiro, ANPOCS.
- Miceli**, Sergio. 1979. *Intelectuais e classe dirigente no Brasil (1920-1945)*. São Paulo : Difel.
- Miceli**, Sergio. 1987. « Condicionantes do desenvolvimento das ciências sociais no Brasil 1930-1964 ». *Revista brasileira de ciências sociais*, vol. 2, n°5, pp. 5-26.
- Morice**, Alain : « Les pions du bâtiment au Brésil, quand le capital se fait rebelle au salariat », *Genèses*, n°7, mars 1992, pp. 5-32.
- Morse**, Richard M. 1978. « A escola de Manchester e a sociologia paulista », *Dados*, n°18, pp. 33-56.
- Mota**, Carlos Guilherme Mota .1977. *Ideologia da cultura brasileira*. São Paulo : Atica.
- Motta**, Roberto. 1985. « La sociologie au Brésil », *Cahiers internationaux de sociologie*, vol LXXVIII, pp. 109-114.
- Navarrete**, Julio Mejia. 2005. « El desarrollo de la sociologia en el Perú. Notas introductorias », *Sociologias*, (Porto Alegre) n° 14, pp. 302-337.
- Nishikawa**, Daijiro. 1960. « Aspectos sociológicos da produção e circulação de produtos agrícolas de Mato Grosso », *Sociologia*, vol. 22, n°2, pp. 129-154.
- Nogueira**, Oracy. 1942. « Atitudes desfavoravel de alguns anunciantes de São Paulo em relação aos empregados de cor », *Sociologia*, Vol. 4, n°1, pp. 328-358.
- Nogueira**. 1949. « Distribuição residencial de operarios de um estabelecimento industrial de São Paulo ». *Sociologia*, vol. XI, n°1, pp. 32-53.
- Nogueira**, Oracy. 1950. « Vozes de Campos do Jordão. Experiencias sociais e psíquicas do tuberculoso no estado de São Paulo ». *Separata* de la revue *Sociologia*.

- Nogueira**, Oracy. 1952. « Observação espontânea e observação sistemática » *Sociologia*, vol. 14, nº3, pp. 256-266.
- Nogueira**, Oracy. 1955. « Os estudos de comunidades no Brasil », *Revista de Antropologia*, vol. 3, nº 2, pp. 95-103.
- Nogueira**, Oracy. 1962. *Família e comunidade: um estudo sociológico em Itapetininga*. Rio de Janeiro : Centro Brasileiro de Pesquisas Educacionais.
- Nogueira**, Oracy. 1964. *Pesquisa social: introdução às suas técnicas*. São Paulo: Ed. Nacional, Ago.
- Cardoso de Oliveira**, Roberto. 1957. « Preliminares de uma pesquisa sobre a assimilação dos terêna ». *Revista de Antropologia* 1957, vol.5, nº2, pp. 173-188.
- Cardoso de Oliveira**, Roberto. 1966. Título: *Urbanização e tribalismo: a integração dos terêna numa sociedade de classes*. These de doctorat, USP
- Passeron**, Jean-Claude. 1991. *Le raisonnement sociologique. L'espace non-popperien du raisonnement naturel*. Paris : Nathan.
- Pastore**, José; **Berlinck**, Manoel Tosta. 1963. « A formação do cientista social brasileiro », *Sociologia*, vol. 25, nº2, pp. 111-122.
- Pearse**, Andrew. 1956. « A escola e seu bairro no Rio », *Educação e sociedade*, vol. 1. nº3.
- Pécaut**, Daniel. 1989. *Entre le peuple et la nation. Les intellectuels et la politique au Brésil*. Paris : Fondation de la MSH.
- Peneff**, Jean. 1990. *La méthode biographique*. Paris : Colin.
- Peneff**, Jean. 1995. « Mesure et contrôle des observations dans le travail de terrain : l'exemple des professions de service », *Sociétés contemporaines*, nº21, pp. 119-138.
- Peneff**, Jean. 2009. *Le goût de l'observation*. Paris : La Découverte.
- Pereira**, José Carlos. 1964. *Estrutura e expansão da indústria em São Paulo*. Mémoire de mestrado, USP.
- Pereira**, Luis. 1965. *Trabalho e desenvolvimento no Brasil*. Thèse de Livre docencia, USP.
- Peixoto**, Fernanda. 1998. « Lévi-Strauss no Brasil : a formação do etnólogo », *Mana*, vol. 4, nº1, pp. 79-107.
- Peixoto**, Fernanda, 1999. « Diálogo interesantíssimo : Roger Bastide e o modernismo », *Revista brasileira de ciencias sociais*, vol. 14, nº 40, pp. 93-109
- Pierson**, Donald. 1941a. « Um sistema de referencia para o estudo dos contatos raciais e culturais ». *Sociologia*, vol. 3, nº1, pp. 35-47.
- Pierson**, Donald.1942. « Habitações de São Paulo : estudo comparativo », *Revista do arquivo municipal*, Vol. LXXXI, pp. 199-238.
- Pierson**, Donald. 1942. *Negroes in Brazil : a study of race contact at Bahai*. Chicago : University of Chicago Press.

- Pierson**, Donald. 1945. *Branços e pretos na Bahia*. São Paulo : Companhia Ed. Nacional.
- Pierson**, Donald. 1945. *Teoria e pesquisa em sociologia*, São Paulo : Melhoramentos.
- Pierson**, Donald, 1948. « Como descobrir o que é classe », *Sociologia*, vol. 10, n°2, pp. 97-113.
- Pierson**, Donald. 1948. *Estudos de ecologia humana*. São. Paulo: Martins Fontes
- Pierson**, Donald. 1949. *Estudos de organização social*. São Paulo : Editora Martins.
- Pierson**, Donald, 1952. « Relações raciais em Cruz das Almas ». *Sociologia*, vol. 14, n°1.
- Pierson**, Donald ; **Teixeira**, Carlos Borges.1947. « Survey d'Icara », *Sociologia*, vol. IX, n°1, pp. 3-21.
- Pintard**, René 1943. *Le libertinage érudit dans la première moitié du dix-septième siècle*. Paris-Genève : Slatkina.
- Queiroz**, Maria Isaura Pereira, 1976. *O campesinato brasileiro*. Petropolis : Vózes
- Queiroz**, Maria Isaura Pereira de, 1983. « Introdução », in *Roger Bastide : Sociologia*. São Paulo : Atica.
- Queiroz**, Maria Isaura Pereira de. 1990. « O Brasil dos cientistas sociais nao-brasileiros », *Ciências sociais hoje* (anuario da ANPOCS), pp. 65-97.
- Queiroz**, Maria Isaura Pereira de, 1989. « Desenvolvimento das ciências sociais na América Latina e contribuição europeia : o caso brasileiro », *Ciência e cultura*, vol. 41, n°4, pp. 378-388.
- Ramos**, Arthur.1934. *O Negro brasileiro*. Rio de Janeiro : Ed. Civilização brasileira.
- Ramos**, Guerreiro. 1957. *Introdução crítica á sociologia brasileira*. Rio de Janeiro : Andes Limitada.
- Ribeiro**, Darcy. 2002 (or. 1996). *Carnets indiens*. Paris : Plon.
- Rodrigues**, Leoncio Martins. 1964. *Manifestações e funções do conflito industrial em São Paulo*. Mémoire de mestrado, USP.
- Rodrigues Neto**, Leôncio Martins.1967. *Atitudes operárias na empresa automobilística: estudo de um grupo de trabalhadores*. These de doctorat, USP.
- Roger**, Jacques.1995. *Pour une histoire des sciences à part entière*. Paris : Albin Michel.
- Sader**, Emil. 2005. « Nos que amávamos tanto o Capital. Fragmentos de uma geração ». *Sociologias*, n°14, Porto Alegre, pp. 150-177.
- Saito**, Hiroshi. 1956. *O cooperativismo na região cotia : estudo de transplantação cultural*. São Paulo : ELSP.
- Saito**, Hiroshi. 1961. *O Japonês no Brasil: Estudo de Mobilidade e Fixação*. São Paulo: Ed. Nacional.
- Sampaio-Silva**, Orlando. 2000. « O Antropólogo Herbert Baldus », *Revista de Antropologia*, vol. 43, n°2, pp. 23-79.

Schwartzman, Simon, 1979. *Formação da comunidade científica no Brasil*. Rio de Janeiro : Ed. Nacional.

Schwartzman, Simon (org). 1982. *Universidades e Instituições Científicas no Rio de Janeiro*. Brasília : Conselho Nacional de Desenvolvimento Científico e Tecnológico (CNPq).

Simão, Azis. 1955. «O voto operário em São Paulo », *Anais do Iero congresso de sociologia de São Paulo*.

Simão, Azis. 1964. *O sindicato e o estado*, Thèse de livre docencia, USP.

Simão, Azis ; **Goldman** Franck. 1958. « Itanhaem », São Paulo, USP-FFCL, Boletim nº226.

Singer, Paul Israel.1966. *Desenvolvimento econômico sob o prisma da evolução urbana*, Thèse de doctorat, USP.

Soares, Mozart Pereira. 1998. « A influência de Auguste Comte no pensamento brasileiro ». *Episteme* (Porto Alegre), vol. 3 n ° 6, pp. 144-153.

Sodré, Nelson Werneck. 1945. *O que se deve ler para conhecer o Brasil*. Rio de Janeiro : Companhia editora leitura.

Sperber, Dan. 1982. *Le savoir des anthropologues*, Paris : Hermann.

Tavares de Almeida, Maria Herminia. 1989. « Dilemas da institucionalização das ciências sociais no Rio de Janeiro » in Sergio Miceli (org). *Historia das Ciências Sociais no Brasil*, vol. 1. São Paulo : Vertice.

Turner, Stephn ; **Turner**, Jonathan. 1990. *The impossible science : an institutional analysis of american sociology*. Newbury Park : Sage

Vieira, Francisca Isabel Schuring. 1967. *A absorção dos Japoneses em Marília*. São Paulo : ELSP.

Vila-Nova, Sebastião.1998. *Donald Pierson e a sociologia de Chicago na sociologia brasileira*. Lisboa : Vega.

Valladares, Licia do Prado. 2001. *L'invention de la favela*. Habilitation à diriger les recherches, Université Lyon II.

Vergara, Moema de Rezende. 2004. « Ciência e modernidade no Brasil : a constituição de duas vertentes historiográficas da ciência no século XX », *Revista da SBHC*, vol. 2, nº1, pp. 22-31.

Von den Steinen, Karl. 1940. *Os aborígenes do Brasil central*. São paulo : Departamento de cultura do estado.

Vouga, Claudio José Torres. 1964. *Direção das empresas industriais de São Paulo*. Mémoire de mestrado, USP.

Wax, Murray, L., 2000. « Old Chicago and new France », *American Sociologist*, vol. 31, nº4, pp. 65-82.

Wax, Rosalie. 1971. *Doing Fieldwork: Warnings and Advice*. Chicago : Univ. of Chicago Press.

Whyte, William Foote. 1933. « Revising Street Corner Society », *Sociological Forum*, vol. 8, n°2, pp. 285-299.

Willems, Emílio. 1940. *Assimilação e populações marginais no Brasil*. São Paulo : Companhia Editora Nacional.

Willems, Emilio 1941. « Contribuição para uma sociologia da vizinhança », *Sociologia*, vol. 3, n°1, pp. 29-43.

Willems, Emílio.1946. *A Aculturação dos Alemães no Brasil*. São Paulo : Companhia Editora Nacional.

Willems, Emilio. 1946b. « Resenha : Teoria e pesquisa de Donald Pierson », *Sociologia*, vol. 8, n° 2. pp. 141-143.

Willems, Emílio. 1947. « Sociologia académica e sociologia socialista », *Sociologia*, vol. 9, n° 4, pp. 346-349.

Willems, Emilio ; **Saito**, Hiroshi. 1947. « Shinto-Renmei : Um problema de aculturação », *Sociologia*, vol. 9, °2, pp. 132-152.

Xidieh, Osvaldo. 1947. «Suburbio ». *Revista do arquivo municipal*, vol. CXIX, pp. 173-184.

TABLE

Première partie : **Expériences et réflexions personnelles sur l'enquête au Brésil...**p.4

1. Introduction en forme de retour sur un parcours ...p. 5

Découverte de la sociologie comme prise de conscience sur la vie sociale (p.5)
Le Brésil comme univers social à explorer (p. 8)
Une enquête dans le bâtiment (p. 10)
Le syndicalisme ancien et nouveau (p. 14)
La prostitution sous l'angle de la sociologie du travail (p. 16)
La vie dans les favelas (p.17)
La scolarisation des classes populaires (p.19)
Enquêtes de terrain et étude du travail et des relations sociales (p.20)
Conclusion du chapitre (p. 29)

2. Réflexions épistémologiques : observation et entretiens comme formules de recherche...p. 32

La mise en place d'une formule de recherche (p.32)
La production des données dans l'observation et les entretiens (p. 41)
L'usage des données dans les deux types de formules de recherche (p. 54)
Conclusion du chapitre (p. 64)

3. Le Brésil et l'observation ...p. 66

La sociologie brésilienne (p. 66)
L'observation : qualités et usages pour les enquêtes brésiliennes (p.68)
La place de l'observation au Brésil depuis les années 1970-80 (p. 70)
Conclusion du chapitre (p. 77)

4. Problèmes de l'utilisation des entretiens dans la sociologie brésilienne...p. 78

Quelques types de problèmes courants dans la sociologie empirique brésilienne (p. 78)
Sociologie de la parole et sociologie des textes : dangers des tendances actuelles (p. 86)
Conclusion du chapitre (p. 89)

Conclusion de la première partie (p. 91)

Deuxième partie : **Exploration de l'histoire des pratiques de recherche au Brésil...**p. 93

1. La sociologie au Brésil avant la USP ...p. 97

L'anthropologie et le folklore : au sujet des noirs et des indiens (p.97)
L'essayisme sociopolitique (p.100)
Débats au sujet des précurseurs de la sociologie brésilienne (p.103)
Mise en application des théories sociologiques d'Europe et d'Amérique (p. 107)
Conclusion du chapitre (p. 109)

2. São Paulo, la USP et les professeurs étrangers ...p. 111

La fondation de la USP dans le contexte de l'opposition pauliste à Vargas (p. 111)
L'enseignement de la sociologie à la USP par les professeurs étrangers (p. 113)
Les recherches des premières promotions de sociologues de la USP (p. 122)

Conclusion (p. 135)

3. Les américains, Pierson et l'Ecole libre de sociologie et de politique...p. 137

Une institution originale mise en place pour le patronat et l'administration (p. 137)

Les recherches à L'ELSP (p. 139)

Donald Pierson à l'ELSP (p. 142)

Pierson contre les sociologues brésiliens (p. 145)

La production de Pierson et de ses élèves (p. 151)

Conclusion (p. 157)

4. Florestan Fernandes et la constitution d'une sociologie nationale...p. 160

L'affirmation d'un sociologue de premier plan (p. 160)

Les recherches à la USP dans les années 1950-1960 : les études de communauté (p.165)

L'étude de la modernisation du Brésil (p. 167)

La USP sans Fernandes (p. 172)

Conclusion (p. 174)

5. Sociologie et anthropologie sociale à Rio de Janeiro ...p. 176

La sociologie et l'anthropologie universitaire (p. 176)

Darcy Ribeiro à Rio de Janeiro (p. 178)

La sociologie des favelas à Rio de Janeiro (p. 180)

L'anthropologie et le musée national jusqu'aux années 1960 (p.181)

L'action de Roberto Cardoso de Oliveira (p. 184)

Le Programme de post-graduation en Anthropologie sociale du Musée national (p. 187)

Conclusion du chapitre (p. 189)

Conclusion de la deuxième partie ...p. 191

Conclusion générale...p. 198